00088456

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016

JOURNAL

D'UN

SÉJOUR EN ABYSSINIE.

GOBAT.

JOURNAL

D'UN

SÉJOUR EN ABYSSINIE,

PENDANT LES ANNÉES 1830, 1831 ET 1832

PAR SAMUEL GOBAT,

MISSIONNAIRE DE L'ÉVANGILE AU SERVICE DE LA SOCIÉTÉ ÉPISCOPALE D'ANGLETERRE;

88456 a

PUBLIÉ

PAR LE COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE GENÈVE,

ET PRÉCÉDÉ

D'UNE INTRODUCTION HISTORIQUE ET GEOGRAPHIQUE SUR L'ABYSSINIE,

AVEC CARTE ET PORTRAIT.

PARIS,

CHEZ J.-J. RISLER, RUE DE L'ORATOIRE, N° 6;

GENÈVE,

CHEZ Mme SUZANNE GUERS.

913 - 978
88456
00088456

PRÉFACE

DES ÉDITEURS.

Parmi tant de travaux intéressans opérés depuis quelques années par les missionnaires de l'Évangile, on peut certainement mettre au premier rang les efforts faits par M. Samuel Gobat pour rallumer en Abyssinie le pur flambeau du Christianisme. Bravant les dangers auxquels, comme étranger, il avait lieu de s'attendre, le fidèle serviteur de Christ, dont nous publions le Journal, a pénétré jusques au centre du pays, étudié les superstitions et les erreurs qui défigurent la religion des Abyssins, combattu les préventions et les préjugés, lutté avec l'ignorance des uns et l'immoralité des autres, et il est enfin parvenu à jeter les bases d'une station missionnaire qui, occupée et dirigée par lui, pourra, avec la bénédiction du Seigneur, renouveler la face du pays sous le double point de vue de la foi et de la civilisation.

Rien n'est plus propre à dissiper les fausses

idées que tant de gens se font encore des missions protestantes, et à répondre aux objections mal fondés dont elles sont sans cesse l'objet, que la lecture de ces récits simples et vrais qui retracent jour par jour la vie d'un prédicateur de l'Évangile, sans jamais déguiser ses revers ni exagérer ses succès. Cette publication doit intéresser toutes les classes de lecteurs; le savant y trouvera une foule de notions sur l'histoire et la géographie d'une contrée fort peu connue; le philanthrope verra poindre sur l'Éthiopie l'aurore d'une réforme sociale; le Chrétien bénira le Dieu de bonté de ce que la pure connaissance du Sauveur a commencé à se répandre au milieu du peuple Abyssin. Aussi tous apprendront-ils avec plaisir que le Comité de la Société épiscopale d'Angleterre, encouragé par ces premiers succès, et surtout par la foi aux divines promesses, a résolu d'associer à M. Gobat de nouveaux collègues pour travailler avec lui, jusqu'au moment où il pourra trouver parmi les Abyssins eux-mêmes d'utiles coopérateurs. Rien ne peut donner une plus légitime espérance de la réussite de son œuvre, que

l'empressement avec lequel ce zélé missionnaire vient de partir pour retourner à son poste.

Le Comité de la Société des missions de Genève s'estime heureux d'avoir été choisi par celui de Bâle pour faire connaître aux lecteurs français cette intéressante relation, et il éprouve le besoin de lui en exprimer sa sincère reconnaissance.

Les éditeurs croient devoir avertir que les deux premiers chapitres de l'Introduction sont traduits du *Magasin pour l'Histoire des missions*, publié à Bâle sous la direction de M. Blumhardt, et que dans cette portion se trouve comprise l'Histoire ecclésiastique de l'Abyssinie par M. Lee. Le reste de l'ouvrage appartient en entier à M. Gobat, et il ne faut pas oublier, en le lisant, que quand un homme possède huit langues, on peut lui pardonner quelques impropriétés de style. Les éditeurs ont cherché à les rectifier toutes les fois qu'ils ont pu le faire sans altérer la pensée du narrateur; au reste, c'est à la piété et au cœur des lecteurs qu'ils recommandent avant tout cet écrit. Ils prient «l'Auteur de toute grâce excellente et de tout

don parfait » de le faire servir à réveiller dans les ames la foi, la charité, et le zèle pour la belle et grande œuvre de la propagation de l'Évangile du Seigneur Jésus-Christ.

Genève, 23 juin 1834.

NUBIE
SENNAAR
Fazoql
Kuara
Dembea
Amhara
Agow Meder
Schoa et Efat
Bali
Dowaro
Adajel
Harrar
HURRUR
Berbera
SOMAULIES
ARABIE
GOLFE D'ARABIE ou MER ROUGE
BORNAN
NAREA
KAFFA
GALLA
BERTUMA
CARTE GÉNÉRALE
D'ABYSSINIE

INTRODUCTION.

PREMIÈRE PARTIE.

L'Abyssinie et ses habitans.

Avant de faire connaître à nos lecteurs l'intéressant journal que M. Gobat a écrit pendant son séjour de trois ans en Abyssinie, il ne sera peut-être pas hors de propos de leur donner une idée générale de ce pays si remarquable, ainsi que de ses habitans, pour les transporter en quelque façon sur le théâtre où se sont passés les faits que racontent ces feuilles, et pour leur faire mieux comprendre la liaison de ces faits avec les constitutions de la contrée.

L'Abyssinie, ce riche pays de montagnes de l'Afrique orientale, qu'on a souvent, avec raison, appelé la Suisse africaine, était connue dans l'antiquité sous le nom d'Ethiopie, et ses habitans, les Ethiopiens ou les noirs, se sont distingués dans les premiers siècles par leur civilisation et par leur valeur.

Le pays s'élève en terrasses depuis les bords de la Mer-Rouge jusqu'à une immense pyramide de rochers dont le sommet est recouvert de neiges éternelles et n'a encore été atteint par aucun Européen. Lorsqu'à la fin du dix-septième siècle le savant Hiob Ludolf, dans son histoire d'Ethiopie (*Historia Ethiopica sive brevis et succincta descriptio regni Habyssiniorum, Francof.* 1681-1694. Vol. II, fol.), fit connaître à l'Europe, d'après les sources que fournissait l'histoire ancienne, cette contrée mystérieuse, peu d'Européens osèrent s'y aventurer pour satisfaire la curiosité de l'Occident sur l'état actuel de ce pays et de ses habitans. James Bruce, Ecossais, qui vint à Alger comme consul anglais, en 1764, essaya le premier de pénétrer dans les vallées rocailleuses de l'Abyssinie, où il parvint après de longs voyages en Numidie, en Perse et en Arabie. Il apprit la langue du pays, passa plusieurs années dans les provinces du sud-ouest, et imprima à son retour, en 1790, une description de ce voyage, en cinq volumes dont l'apparition excita dans le public un vif intérêt. Quelques années plus tard, un autre Anglais, M. Salt, qui avait été consul général en Egypte pendant plusieurs années, arriva en Abyssinie par l'Orient, et attira, par les récits de son expédition (An account of a voyage to Abyssinia, etc., by H. L. Salt, London, 1814, 4°), l'attention de l'Europe sur la partie nord-est, ou province du *Tigré*, comme Bruce l'avait attirée quelques années auparavant sur la partie sud-est ou province d'*Amhara*.

Des pâturages presque complètement découverts mais abondamment arrosés, forment la perspective qui s'offre à l'œil, dans la plus grande partie de la haute région, dont quelques portions sont cultivées avec beaucoup de soin. Cette région est riche en troupeaux de moutons et de chèvres, en bœufs et en chevaux de la plus forte espèce. Les habitans sont beaux, forts et actifs, mais ils sont en guerre continuelle avec leurs voisins, les sauvages Gallas, qui, comme des hordes nomades, se sont jetés dans le pays par le sud et l'ouest, et l'occupent déjà en grande partie.

C'est dans les montagnes de Godscham que sont les sources de la rivière Bleue qui arrose les vallées des provinces occidentales, et vient ensuite sous le nom de Nil, fertiliser les plaines de l'Egypte. Près de lui, une autre rivière, le Tacazzé, traverse le milieu du pays, recueille sur son passage de nombreux torrens, et, au travers d'énormes murs de rochers, se fraie un chemin dans les plaines de la Nubie jusqu'au Nil. D'autres petites rivières parcourent le pays dans toutes les directions pour y répandre la vie et l'abondance.

La grande variété de nature qu'on remarque dans la contrée en amène aussi dans le climat. Il fait une chaleur brûlante dans les vallées basses, au pied des montagnes; plus on s'élève et plus il fait frais; dans les vallées élevées on respire un air délicieux, tandis que dans le bas il n'est pas rare de voir le thermomètre s'élever à 100° de Farhen-

heit. L'année se partage en deux saisons, celle des pluies et des inondations, et celle de la chaleur ardente. La saison des pluies commence en avril et dure jusqu'au mois d'août; pendant sa durée, le matin est ordinairement beau; après midi le ciel s'obscurcit, puis la pluie tombe par torrens pendant plusieurs heures avec un accompagnement effroyable de tonnerre et d'éclairs. Alors, les défilés et les vallées étroites deviennent des torrens, et le voyageur est obligé de chercher un abri sur les hauteurs et sous les rochers.

Le pays est riche en fer et en or; ce dernier métal se trouve aussi dans le sable des rivières, mais les habitans ne connaissent point encore la richesse de leur sol (1). Les montagnes manquent complètement de sel; il y est apporté par des caravanes de la grande plaine qui sépare, au sud-est, les provinces de Tigré de Dankali; toute cette plaine, qui est d'une longueur de quatre jours de marche sur une largeur de trois, est couverte de sel qui y existe en couches superposées.

Dans les districts sablonneux des côtes, on ne voit guère que des mimosas qui atteignent souvent jusqu'à une hauteur de quarante pieds et sont en-

(1) Il est même des contrées où, selon le rapport de M. Gobat, les indigènes, quand ils viennent à trouver, ce qui n'est pas rare, un morceau d'or massif, en rompent les angles et rejettent le noyau dans la rivière pour servir, disent-ils, de graine. (*Note des Rédacteurs.*)

tourés de plantes grimpantes. Plus on s'élève dans la région où les sources viennent ranimer le voyageur fatigué, plus aussi sont variées les plantes qu'on y rencontre; on trouve des forêts dont les arbres ressemblent au *Manglier* des Indes. On aperçoit des tamarins et des figuiers. On y remarque surtout le *Collquall*, que ses rameaux sans feuilles font ressembler à un énorme candelabre, et qui s'élève à une assez grande hauteur. C'est surtout dans le voisinage des anciennes églises qu'on voit des dattiers, des orangers et des citronniers qui ont probablement été importés par les Portugais. C'est à eux que les habitans du pays doivent aussi la culture de la vigne, qui a été introduite dans plusieurs contrées et qui produit un vin excellent. On trouve aussi de grandes plantations de cotonniers sur les versans occidentaux du pays, et non loin de là le caféier à l'état sauvage.

Le maïs devient très beau dans les hautes plaines; on y cultive aussi en assez grande abondance une espèce de froment qu'on appelle *Teff*, et dont se servent les familles aisées pour faire le pain; on y rencontre encore de magnifiques pâturages qui fournissent aux bêtes à cornes, aux chevaux et aux moutons une abondante nourriture. Les bas-fonds sont couverts de buissons et d'épines.

Les troupeaux de bêtes à cornes sont nombreux; les moutons petits, et en général noirs; les chevaux, pleins de vie et de feu, se distinguent par une vitesse prodigieuse. Les mulets d'Abyssinie sont excellens; ils servent, comme les ânes, de bêtes de

somme, et cheminent avec la plus grande sûreté dans les chemins de montagnes les plus difficiles.

Tous les villages fourmillent de chiens privés et sauvages dont l'aboiement est fort désagréable aux voyageurs. On aperçoit partout des singes de toute espèce ; au milieu d'eux rôdent le lion, l'éléphant, le chat-pard, qui ne quittent que rarement les hauteurs. Tandis que la plaine est infestée de hyènes, dont les affreux hurlemens, signes des rapines par lesquelles elles désolent les villes et les villages, retentissent incessamment pendant la nuit. Ces animaux féroces se multiplient d'une manière effrayante, grace à une superstition du peuple. Les Abyssins croient, en effet, que sous cette apparence se cachent des sorciers Juifs descendus de la montagne de Semen, et ils n'osent en conséquence leur donner la chasse. Le pays abonde en bêtes fauves, au milieu desquelles se glisse le dangereux serpent à sonnettes qui en détruit une grande quantité. On trouve aussi des hippopotames et des crocodiles dans les lacs et les rivières ; mais surtout dans le Tacazzé.

L'Abyssinie est habitée par des races d'hommes de toute couleur. Cependant le noir y domine et se change en jaune clair suivant les localités. En général les Abyssins sont bien faits et agiles ; ils se distinguent des nègres par la régularité de leurs traits, et n'ont d'ailleurs rien de commun avec eux que la couleur noire de leur peau. Ils ne manquent pas des qualités de l'esprit et du cœur, mais ces

qualités parviennent rarement à un certain degré d'élévation. Les habitans du sud-ouest de la province d'Amhara sont plus instruits, plus doux et plus civilisés que les habitans du Tigré, qui sont grossiers, irritables et enclins au meurtre; aussi, les Amahriens sont-ils ordinairement l'objet des plaisanteries dans le pays du Tigré, où on les représente comme féminins et rampans ; les marchands d'esclaves paient beaucoup plus cher les Amhariens, qu'ils regardent comme des hommes doux et bienveillans, que les habitans des provinces septentrionales, qui ont la réputation d'être méchans et vindicatifs. Presque tous les voyageurs ont dit que les Abyssins étaient menteurs ; cependant, nos missionnaires n'ont point trouvé qu'ils fussent aussi enclins à la dissimulation et au mensonge que les peuples qui sont depuis des siècles sous le joug de la Turquie, et qui, pour conserver leur petit avoir, ont poussé ces vices à l'extrême. Sur ses hautes montagnes, dont les productions lui suffisent, l'Abyssin respire encore la liberté de ses aïeux. Ce sentiment d'indépendance, lorsqu'il n'est pas comprimé par l'oppression des sauvages Gallas, contribue beaucoup à donner au caractère national un certain degré de naïveté qui rend le peuple plus accessible à la voix de la vérité qu'il ne l'est, par exemple, dans les pays mahométans.

L'Abyssinie est couverte de villes et de villages ; on rencontre souvent aussi des habitations isolées sur les montagnes. Les maisons sont pour la plu-

part construites avec de la terre, de la paille et des joncs; on ne sait pas encore y élever des édifices en pierres. Comme le bois de construction manque dans le pays, on ne peut que rarement en faire usage pour bâtir. Les villages sont, en général, sur les hauteurs, et placés de manière à pouvoir se défendre facilement des agressions de l'ennemi. Il n'est pas rare de voir aussi les cavernes que la nature a creusées sur le flanc des rochers transformées en habitations. Les maisons des principaux habitans sont ordinairement composées d'un certain nombre de chambres à niveau du sol, disposées autour d'une cour. Le plancher est couvert de tapis, et on s'assied sur des sophas; du reste, rien de plus simple que le mobilier d'un Abyssin. Les habitations sont en général rondes et si étroites qu'elles peuvent à peine suffire à une famille.

Chez les classes pauvres de l'Abyssinie les vêtemens sont très simples et consistent seulement en peaux ou en étoffes de coton; une espèce de pantalon et un morceau d'étoffe blanche autour des épaules forment d'ordinaire tout leur accoutrement. Les notables, au contraire, portent une chemise d'étoffe blanche des Indes, brodée en soie de toutes couleurs, par-dessus laquelle ils jettent un manteau de coton. Les parures qu'ils mettent au col, aux bras et aux jambes sont d'argent. Les femmes se couvrent jusqu'au menton; elles se servent pour leurs cheveux de pommade odoriférante et d'une poudre de clous de girofle.

La principale nourriture des habitans est le lait, le pain de *Teff* ou froment fort peu levé, la viande de bœuf et de mouton, la volaille, le beurre et le miel. Ils aiment beaucoup le sel et le poivre; leur boisson ordinaire est le *Maise* et le *Busa*; la première est faite avec du miel et de l'orge fermenté, à quoi on ajoute du *Taddo*, racine amère qui en augmente la qualité enivrante; c'est ce qu'on offre aux personnes qui viennent vous faire visite. Le *Busa* est une espèce de bière que le peuple boit fréquemment et qu'il aime beaucoup. Les jours maigres, c'est-à-dire en général les mercredi et vendredi, on n'ose manger que des poissons et des fruits, et alors on fait après minuit un repas en règle. Quand la récolte ne manque pas par le fait d'une sécheresse ou par quelque autre cause, ou quand le pays n'est pas couvert de sauterelles comme cela arrive souvent, la vie est à bon marché en Abyssinie, et on peut sans beaucoup de peine y élever une nombreuse famille; aussi les jeunes gens s'y marient-ils de bonne heure. La polygamie n'y est pas rare; cependant l'église établie n'accorde à chaque homme qu'une seule femme; elle regarde les autres comme des concubines et chasse de son sein celui qui se permet d'en avoir.

En Abyssinie, comme dans tout l'Orient, la femme est une bête de somme qui est chargée des travaux les plus pénibles, tant au dehors qu'à l'intérieur de la maison; le travail des champs, la moisson, la mouture des grains, l'affouage et l'approvision-

nement de l'eau se font entièrement par des femmes qu'on rencontre avec leurs enfans, chargées de lourds fardeaux. Les femmes riches font travailler des esclaves à leur place et soignent leurs ongles qu'elles laissent venir très longs en signe de leur position ou plutôt de leur oisiveté, et qu'elles cachent dans des étuis de cuir. L'éducation des enfans y est beaucoup plus soignée qu'elle ne l'est à l'ordinaire dans la plus grande partie de l'Orient; aussi la jeunesse se distingue-t-elle par son attachement et son obéissance envers ses parens et par sa conduite modeste envers les vieillards. Cette jeunesse est la fleur de la nation; c'est sur elle que reposent les espérances qu'on peut concevoir pour la résurrection morale de ce peuple. C'est elle qui présente le cercle d'action le plus attrayant, tel que le messager du Christ peut le désirer, et il n'est besoin que de quelques établissemens appropriés à son éducation, pour voir cette nation s'élever tout entière à un degré de culture intellectuelle et de force morale, tel qu'on ne l'a encore vu chez aucun peuple d'Afrique.

L'ancienne langue Ethiopienne, qu'on appelle aussi la langue *Gee*, a été jusqu'au quatorzième siècle de notre ère celle de l'Abyssinie, et toutes les annales religieuses de ce peuple sont écrites dans cet idiome; il est cependant tombé en désuétude, et ce n'est plus que dans la province du *Tigré* qu'on en retrouve un dialecte. On parle généralement dans ce pays l'*Amharique*,

dont on s'est servi il y a quelques années pour un premier essai de version de la Bible. C'est aussi dans cette langue que sont traduits les morceaux séparés du Nouveau-Testament que répandent les missionnaires, que sont composés les écrits destinés à civiliser le peuple employé dans quelques établissemens isolés. Il existe encore quelques autres dialectes qu'on parle dans des districts isolés, et qui n'ont aucune importance pour l'œuvre des missions.

Quant à l'agriculture, il y a, suivant les provinces, une grande différence ; quelques-unes sont assez bien cultivées et sont d'un bon produit; dans d'autres le terrain est complètement abandonné. Dans quelques districts, on emploie une espèce de charrue qui est faite avec la racine d'un arbre, et qui est traînée par des bœufs. On sème du millet, de l'orge, du froment, du teff, du maïs ; on y plante aussi de temps en temps quelques légumes. Dans plusieurs provinces, on a double et triple récolte dans le courant de l'année. Au mois de juillet on sème le teff et l'orge qu'on moissonne en novembre. Sur le même champ et sans fumier, on resème de l'orge qu'on recueille en février. Ensuite on y sème encore du teff ou une espèce de pesette qu'on moissonne en avril, avant le commencement des pluies. L'orge est foulée par des bœufs; on bat le teff avec des fléaux, on moud le blé dans des mortiers de pierre ; cette opération, ainsi que la cuisson du pain, est l'affaire des femmes.

Le sel est la monnaie courante du commerce ; à cet effet, on le coupe en plaques de dix pouces de longueur sur trois pouces de large ; 35 de ces plaques valent un *écu* ou *talari* (1). Pour les grandes affaires, on se sert de l'or en morceaux d'une once qui valent 8 écus.

Aucun voyageur n'a pu, jusqu'à présent donner une évaluation précise de la population de l'Abyssinie. Le missionnaire Gobat, malgré un séjour de trois ans dans le pays, malgré sa connaissance de la langue et ses rapports fréquens avec les chefs, ne croit pas non plus pouvoir rien dire de certain sur ce sujet. La grande superficie du pays (qui s'étend du 9e au 16e degré de latitude septentrionale, et du 53e au 58e de longitude orientale, ce qui fait une largeur de 240 lieues sur une longueur de 210), qui renferme une grande quantité de villages bien peuplés, fait présumer que la population doit être considérable. Mais la vie nomade d'une grande partie des habitans, ainsi que les guerres perpétuelles qui tiennent en mouvement des peuplades entières, rendent fort difficile d'acquérir une parfaite certitude sur l'état réel de la population.

(1) Ces talaris sont des écus d'empire à l'effigie de Marie-Thérèse et frappés dans certaines années. C'est la seule monnaie qui ait cours dans le pays, et encore si elle ne porte pas précisément un certain millésime, n'est-elle pas reçue dans la circulation, ou n'a-t-elle qu'une valeur inférieure. (*Note des Rédacteurs.*)

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les nombreuses réunions de Juifs que les Abyssins nomment *Fallaschas* exercent sur les affaires du pays où ils se sont établis une influence beaucoup plus grande qu'ils n'ont pu le faire en aucun pays depuis leur dispersion. A la vérité, l'histoire des Ethiopiens prouve qu'ils ont, dès les temps les plus anciens, eu de grands rapports commerciaux avec les Israélites. L'histoire de la Bible montre également que les enfans de Jacob ont toujours regardé la Mauritanie ou l'Ethiopie comme un pays ami, et la visite de la reine de Séba à Salomon est non-seulement confirmée dans les annales historiques de l'Abyssinie, mais elle y est envisagée comme quelque chose de tout-à-fait naturel. Aussi les Juifs expulsés de leur patrie se réfugièrent-ils en grand nombre en Ethiopie où, non-seulement ils furent reçus amicalement, mais où ils eurent encore la joie de voir adopter leur religion. Chassés plus tard par le christianisme, les *Fallaschas* se réfugièrent dans les montagnes de Semen où ils existent encore aujourd'hui comme un peuple à part, ayant son gouvernement, ses lois et ses rois; mais ils vivent dans un si grand éloignement des habitans du pays, et dans une si incroyable ignorance, qu'il est difficile d'obtenir des renseignemens exacts sur leur état réel; et quoique le missionnaire Gobat se soit donné beaucoup de peine dans ce but, il n'a pu rien apprendre de certain sur ce sujet.

Il est fort étonnant que les Juifs d'Abyssinie

n'aient aucun livre hébraïque, mais seulement la traduction cophte de l'Ancien-Testament et des apocryphes, traduction qui a de grands rapports avec l'ancienne langue *Gee*. Ils ont depuis le dixième siècle leur propre constitution qu'ils conservent encore. Quoiqu'ils soutiennent que leurs ancêtres ont déjà émigré dans le pays du temps de Salomon et de Réhabéam, encore est-il vraisemblable que leur colonisation proprement dite n'a eu lieu qu'après la destruction de Jérusalem. Il est bien reconnu qu'ils dominaient en Arabie et dans une partie de la Perse plusieurs siècles avant l'apparition de Mahomet, mais qu'ils ne tardèrent pas à tomber sous le joug des Arabes ; et, comme l'Ethiopie chrétienne résista avec une bravoure opiniâtre à l'introduction de la religion mahométane dans le pays, les Juifs qui y demeuraient ont conservé leur constitution, et ils soutiennent avoir gardé intacts leur religion, leur dynastie et leurs mœurs.

Le christianisme est, dans la portion la plus élevée de l'Abyssinie, la religion nationale, tandis que les Gallas qui abondent dans le plat pays sont mahométans ou païens. Le journal du missionnaire Gobat peint en couleurs très vives l'état déplorable dans lequel se trouve l'église chrétienne en Abyssinie. Comme c'est d'Egypte que l'Évangile s'est répandu en Abyssinie, les Abyssins, de même que les Cophtes, ont eu connaissance de la doctrine des Monophysites, c'est-à-dire de ces chrétiens des premiers siècles qui ne reconnaissent dans le Christ

qu'une seule nature, tandis que leurs adversaires, les Nestoriens, affirment qu'il y en a deux. Il est résulté de cette antique relation, que les Abyssins ont encore aujourd'hui l'habitude de demander à l'église cophte d'Egypte leur supérieur ecclésiastique, qu'ils nomment Abouna (patriarche), et que les Egyptiens sont le seul peuple avec lequel ils aient des rapports d'amitié.

Les troubles intérieurs qui agitent constamment l'Abyssinie rendent fort difficile de dire quelque chose de précis sur sa constitution politique. La contrée a été, dans les temps modernes, partagée entre cinq souverains, dont les capitales étaient Gondar, Semen, Godscham, Begemder et Axum; mais ces souverains ont eux-mêmes fort peu d'autorité, et les gouverneurs de provinces se sont emparés du pouvoir et se battent constamment entre eux. Autrefois l'Abyssinie était une monarchie absolue. Le roi s'appelait Negus ou seigneur des seigneurs de l'Ethiopie; il était couronné à Axum par l'Abouna et résidait à Gondar. Il y a peu de temps encore que le *Ras* de la province de Tigré, Sabagadis, était le plus puissant des princes du pays; mais depuis qu'il a été tué dans un combat sur le Tacazzé, le pays est tombé dans l'anarchie la plus complète.

Ras est le titre des principaux gouverneurs du pays; les moins puissans s'appellent *Cantiba*. Quand un *Ras* meurt, c'est la force des armes qui tranche ordinairement la question de sa succession. On té-

moigne un grand respect au *Ras*, qui est aussi général de l'armée, et les habitans se découvrent ordinairement jusqu'à la ceinture quand ils paraissent devant lui; il est le maître absolu de ses sujets; leur vie et leurs propriétés sont dans ses mains. Ses revenus consistent dans les impôts que lui paient ceux qui relèvent de lui, dans les péages qu'il retire des caravanes et des marchands, dans le produit de ses biens et de ses troupeaux, et dans les contributions arbitraires qu'il exige de ses sujets et des étrangers.

Celui qui veut voyager avec quelque sûreté dans le pays doit se concilier l'amitié d'un *Ras* puissant, parce que sans sa protection il peut être pillé à chaque instant. Ce n'est qu'au moyen de sa recommandation à d'autres gouverneurs qu'on peut franchir les limites de son territoire; aussi, pour pouvoir parcourir cette contrée et y séjourner quelque temps, faut-il, non-seulement et avant tout la protection de Dieu et une pleine confiance dans la bonté de la cause qu'on défend, mais de plus une connaissance approfondie des usages du pays et beaucoup de prudence. Il n'y a que le messager de l'Evangile dont le but soit assez élevé et la cause assez pure, pour qu'il vaille la peine de tenter une pareille entreprise. Quelle plus noble récompense de ses travaux et du sacrifice de sa vie pourrait-il ambitionner, que l'espoir d'arracher à l'empire des ténèbres et d'amener à Christ ces plusieurs millions d'ames immortelles qui dans ces

montagnes réclament le nom de chrétiens ! Ce ne sera pas en vain que ces frères en Christ qui, depuis tant de siècles, ont persévéré dans le Christianisme malgré les efforts des païens et des Musulmans, malgré les persécutions et la misère qui en résultaient pour eux ; ce ne sera pas en vain qu'ils auront réclamé dans le temps où nous sommes notre affection, notre estime, notre bienveillance, qu'ils nous auront sollicités à coopérer activement à la diffusion des lumières parmi eux. Puissent leurs armoiries, qui représentent un lion d'or en marche sur un fond rouge, avec cette devise: « Le lion de la race de Juda a remporté la victoire, » recevoir bientôt leur complet et entier accomplissement !

L'Abyssinie est à présent partagée en trois Etats indépendans: le *Tigré*, l'*Amhara* et le *Schoa* qui comprend aussi l'*Efat*. Les deux premiers sont les plus grands et sont séparés l'un de l'autre, soit par la rivière du Tacazzé, soit par les hautes montagnes du district de Semen qui s'étendent jusqu'au majestueux Laota. Les habitans des deux pays diffèrent non-seulement par la langue qu'ils parlent, mais par le caractère national. Le royaume de Tigré a toujours été puissant et a joui jusqu'à présent d'une complète indépendance du Négus ou empereur résidant à Gondar dans le royaume d'Amhara ; ce n'est que tout nouvellement, lors de la dernière guerre civile, que son indépendance a souffert une atteinte grave. Il est gouverné par un

Ras ou préfet de l'empereur, qui exerce dans le pays un pouvoir absolu.

Lorsqu'on vient par la Mer-Rouge de Jidda à la petite île de Massowah qui est la clef de l'Abyssinie, on arrive à un petit canal qui conduit au port d'Artiko, où l'on met pour la première fois le pied sur le territoire Ethiopien. Toute cette côte, qu'on appelle *Baharnagesch*, et qui est sous la domination d'un souverain du même nom, se partage en quinze petits districts dont chacun est gouverné par un préfet, ou plutôt par un chef de brigands qui mène dans son district une vie indépendante du *Ras* de Tigré. Le voyageur qui veut de là pénétrer dans l'intérieur des terres, doit obtenir l'assentiment ainsi que la protection de ce dernier, ce qui ne peut se faire, en général, qu'au moyen d'une grosse somme d'argent, et il passe ensuite, par le même moyen, sous le pouvoir d'un second.

Lorsqu'on a traversé la brûlante plaine de sable d'Artiko, on commence à gravir, par le défilé couvert de bois de Taranta, la première montagne de la grande chaîne du Tigré. C'est dans les plaines de ces montagnes que croît le magnifique arbre appellé *Collquall* qui élève jusqu'au ciel ses rameaux dépourvus de feuilles. Des forêts de cèdres couvrent et ornent les vallons fertiles qui sont au pied des hauteurs; on a devant soi les cimes souvent couvertes de neiges du Tigré et de l'Adowa, qui, comme les Alpes de la Suisse, ferment au loin l'horizon.

Ce pays, dont la température est parfaitement fraîche et agréable, est peuplé d'hommes de toutes couleurs; et on ne peut qu'éprouver un profond regret en voyant ces délicieuses contrées habitées par une nation abandonnée au brigandage et étrangère jusqu'ici aux sentimens de la charité chrétienne.

Du sommet du défilé de Taranta on descend dans la province de Dixan qui appartient encore au territoire de Baharnagesch. La ville de Dixan est située sur un rocher élevé; elle est peuplée en partie de chrétiens, en partie de mahométans, mais d'une mauvaise race et inquiétante pour les voyageurs. Leur industrie la plus lucrative est le commerce des enfans; ceux qui ont été volés en Abyssinie sont amenés sur le marché de cette ville et conduits ensuite, par les Maures au port de Massowah, pour y être vendus et emmenés en Arabie et dans l'Inde. Plusieurs prêtres chrétiens donnent même la main à ce honteux trafic d'hommes. Au nord de Dixan est le district d'Hamazer qui conduit dans le pays des sauvages Schangallas. Les habitans de cette province sont grossiers et cruels, et quoique chrétiens de nom, ils ne valent pas mieux que leurs idolâtres voisins. Au midi de Dixan sont les deux districts de Bure dessus, et Bure dessous, dont les grossiers montagnards vivent dans une sauvage indépendance. En traversant le Dixan on arrive dans le royaume de Tigré proprement dit, qui présente une plaine de 4 degrés de longitude sur 4 de latitude et se par-

tage en neuf provinces. Une masse de montagnes gigantesques, qu'on appelle *Ambas*, s'élève au loin au-dessus des plaines dont la fertilité est remarquable. Le pays est partout admirablement pittoresque, l'air pur et sain.

La capitale du royaume de Tigré, Adowa, est sur le penchant d'une colline; les maisons y sont bâties en forme de cône, les rues étroites sont entrecoupées par de petits jardins où croissent les arbres appelés *Wanga*, qui fournissent une ombre précieuse et donnent à l'ensemble un beau coup d'œil. Trois ruisseaux serpentent dans la plaine et la fertilisent. C'est là qu'est l'entrepôt des caravanes; elles y rassemblent leurs marchandises pour les transporter de là vers la Mer-Rouge. On remarque dans les environs et sur les hauteurs plusieurs églises qui sont presque toutes habitées par des moines. Les 300 maisons d'Adowa devraient, suivant le compte probablement erroné de Bruce, contenir 8000 habitans. C'est là que réside ordinairement le *Ras* du Tigré, auprès duquel le missionnaire *Kugler* et son aide *Aickinger* ont séjourné long-temps pour faire en langue du pays une traduction de la Bible et de quelques traités pour la jeunesse. La demeure du Ras se distingue des autres par sa grandeur plutôt que par sa forme; elle est située sur la colline qui domine la ville, et ressemble plus à une prsion qu'à un palais, car elle renferme environ 400 prisonniers chargés de fers comme des bêtes de somme. Plusieurs sont

même enfermés dans des cages comme des bêtes féroces.

Si d'Adowa on continue sa route vers l'ouest, on traverse des coteaux magnifiques et des vallons arrosés; puis, en sortant d'un long défilé, on arrive aux ruines de la fameuse ville d'Axum qui, dans les temps anciens, était le berceau de la langue et de la civilisation du pays, ainsi que le siége du pouvoir temporel et spirituel; l'on voit ses ruines éparses s'étendre entre deux collines, dans une vallée fertile où prend sa source la rivière *Marab*, qui arrose la province de Tigré. Des escaliers de pierre conduisent à ces collines, où sont creusées dans le roc des demeures souterraines ornées de colonnes, qui servaient de catacombes aux anciens rois de l'Ethiopie; la superstition croit y voir encore le tombeau de la reine de Séba, dont le peuple conserve la mémoire comme une chose sacrée. De superbes obélisques, ressemblant à ceux qu'on voit en Egypte, et comme ceux-ci chefs-d'œuvre de l'art, parlent au voyageur d'une grandeur qui n'est plus et annoncent à la postérité qu'ici-bas tout est vanité. Une pierre carrée, avec une inscription grecque, indique encore que ce lieu était le centre du puissant royaume d'Abyssinie.

De là en marchant vers l'est on arrive à la province d'*Agame* ou *Agouwa* qui, étant à une grande hauteur au-dessus du niveau de la mer, jouit d'une atmosphère saine et pure. Sa capitale est *Genater*, masse de huttes coniques au-dessus de

laquelle s'élève un immense rocher. Tout autour on voit un grand nombre de villages dont les noms changent souvent et dont l'existence n'est, pour ainsi dire, qu'éphémère, à cause des bouleversemens qu'amène la guerre civile.

La province d'*Enderta*, située au sud d'Agame, s'étend jusqu'aux montagnes de Sénaf et se partage en plusieurs petits districts. Le bourg de *Muzze* est dans une contrée très fertile; plus loin est *Ademaza*. Tout le pays d'alentour est aussi bien cultivé que bien arrosé. Ce district est plein de gibier que le lion dispute aux chasseurs. La capitale de la province est *Antalo*, qui contient près de 1000 maisons couvertes en chaume. A l'est d'*Antalo* est *Tschellikut*, située sur un délicieux ruisseau et dans une des plus belles vallées de l'Abyssinie. Plus loin, à l'ouest, le district montagneux de Wazza, pays sauvage et sans culture qu'arrosent plusieurs torrens, n'est pas encore habité.

Au midi d'Enderta est le *Wodscherat*, province qui s'étend de l'est à l'ouest, et qui est renommée par la blancheur de son miel ainsi que par la bravoure de ses habitans. Dans un district qui n'est pas loin de là, qu'on appelle *Wofila*, et dans lequel se trouve le grand lac d'Aschandi, les païens Gallas se sont mêlés avec les indigènes et ont adopté le Christianisme. Les habitans de ce district soutiennent qu'ils descendent des soldats portugais qui s'établirent dans le pays au quinzième siècle, et ils sont fiers de cette origine; en effet, la race y est plus belle qu'ail-

leurs, et ils sont partout estimés dans le pays à cause de leur bonne foi et de leur valeur. Le lac d'*Aschandi* doit être aussi grand que celui de *Tyrana*, dans l'*Amhara* ; on peut en faire le tour dans trois jours.

La province la plus méridionale du royaume de Tigré est celle de *Lasta*, pays couvert de rochers énormes et dans lequel les montagnes d'Ur s'élèvent jusqu'au ciel. Sa capitale *Sokata* est sur le Tacazzé qui prend sa source dans ces montagnes. Cette ville est encore plus grande qu'Antalo. *Dufat* est sur une pointe de rocher (l'Amba), et pas loin de cette forteresse de montagne, est *Senare*, où le commandant de la province a sa résidence. Il y a aussi, sur une autre cime gigantesque, une église qu'on appelle Dschummada-Mariam, qui rappelle aux habitans un temps de Christianisme qui, pour leur malheur, est passé. Les hommes sont excellens cavaliers et forment la meilleure portion de l'armée Tigréenne. Au nord de Lasta, sont plusieurs districts de montagne qu'habitent des chrétiens d'Agaus. Leurs maisons se distinguent des autres par une architecture particulière, et ont quelque ressemblance avec les anciens temples égyptiens.

La province d'*Abergale* est petite et s'étend du sud au nord sur une longueur de 24 lieues le long du bord oriental du Tacazzé, auquel viennent se joindre plusieurs torrens de montagnes. Ce pays est très chaud ; la température du milieu du jour y est

presque insupportable. Il est riche en pâturages, et à côté de steppes brûlantes le froment s'y élève souvent à la hauteur de 12 pieds. Le pays produit aussi beaucoup de coton et abonde en troupeaux; on y rencontre aussi des hippopotames. Ce sont les *Agaus* qui habitent cette contrée et qui en ont pris possession.

A l'ouest du fleuve est le chemin qui conduit dans la partie la plus élevée de l'Abyssinie, la province du Semen. Il n'est pas rare, à l'époque même où les plaines sont brûlées par un soleil ardent, de rencontrer sur ces hauteurs de la neige et de la glace. Cette province est habitée en grande partie par les Fallaschas ou Juifs qui se sont emparés du pays dès une époque très reculée. Le Gidéon ou montagne des Juifs s'élève au loin dans le pays, comme pour annoncer l'ancienneté du pouvoir de cette nation; leur capitale *Sagonet* contient une population nombreuse. Le district septentrional de Temben est aussi habité par des *Agaus* qui demeurent dans des maisons égyptiennes. Ces *Agaus* se sont établis aux sources du Nil; comme païens ils adorent le dieu de ce fleuve. Leurs mœurs sont toutes égyptiennes, et tout porte à croire qu'ils ont raison de soutenir l'ancienneté de leur noblesse phénicienne.

Sur la frontière septentrionale, et sous le 15e degré de la même latitude, est la province de *Schire*. Ses riches forêts fourmillent de moines et d'anachorètes, qui, vêtus en jaune et avec une corde en guise de ceinture, rôdent dans le pays et en

sont le fléau par la licence de leurs mœurs. *Waldubba* et *Walkait* sont deux districts situés au nord-ouest, qui reconnaissent leur dépendance du Ras de Tigré en lui payant un tribut annuel.

Quoique ce soit le royaume d'*Amhara* que baignent à l'est et à l'ouest les deux grandes sources du Nil, le Tacazzé et l'Abawi (en amharique *Père des Eaux*), qui ait l'honneur d'être le siége de la résidence de l'empereur d'Abyssinie, la couronne est depuis long-temps tombée de sa tête; les Gallas d'un côté, et les habitans belliqueux du Tigré de l'autre, ont depuis long-temps mis fin à la suprématie de ce peuple. Le nom d'Amhara, quoique appartenant plus spécialement à une seule province, s'emploie ordinairement pour désigner tout le pays où se parle la langue amharique, et dont le fameux prince *Gugsa* fit une seule province soumise à son autorité. Il l'a gouvernée depuis 1814 jusqu'à il y a peu d'années, et pendant ce temps l'empereur lui-même était prisonnier à Gondar. *Gugsa*, ce chef puissant à l'ouest du Tacazzé, qui était en guerre perpétuelle avec le Ras du Tigré pour lui enlever son autorité, chercha à augmenter sa puissance en s'alliant avec les Gallas, et prépara ainsi la ruine de son pays. *Amhara* est un haut pays de montagnes qui s'étendent jusqu'à *Kuara*, et dont la hauteur diminue graduellement du côté de *Kolla*. On rencontre les plus hautes cimes dans la province de *Godscham* d'où partent les principales sources du Nil. C'est là que sont les chaînes

élevées proprement appelées Ambas, qui protégent ce pays contre les hostilités de ses voisins. Depuis Bruce, aucun voyageur n'est venu dans cette contrée, et l'intérieur nous en est encore entièrement inconnu. L'avenir nous apprendra jusqu'à quel point M. Ruppel, qui vint à Gondar l'année dernière, aura réussi, sans connaître la langue du pays, à en pénétrer les mystères. Nous pouvons tout au moins attendre de ce savant et heureux voyageur des découvertes intéressantes en histoire naturelle. Si la protection de Dieu s'étend sur cette mission, que M. Gobat a ouverte avec tant de courage et de zèle, on peut s'attendre à recevoir bientôt des détails aussi curieux qu'instructifs sur les mœurs, les usages, et la manière de vivre des habitans de ce pays.

Parmi les différentes provinces du royaume d'Amhara est celle de Tembea, située au nord des lacs de Tzanna et de Tembea. Le pays est plat et riche en grains, surtout en bon froment. On y arrive du Tigré par les fameux défilés de montagnes connus sous le nom de *Lamalmon* et de *Inchetkaub*. Ce sont des passages étroits et escarpés à travers une chaîne sur laquelle les sommités sont entassées les unes au-dessus des autres. Le haut pays est plat, riche en blé et sans forêts. Il est borné au sud par les cimes encore plus hautes de Kaffa et de Narea.

Le lac de Tzanna est le plus grand réservoir d'eau connu dans le pays. Sa plus grande largeur de l'est à l'ouest est de 14 lieues ; sa longueur peut

être de 20 lieues. Dans la saison sèche, l'eau baisse sensiblement; dans la saison des pluies, au contraire, des torrens très considérables viennent se jeter dans son bassin qui s'élève alors au-dessus de ses rives. Si on s'en rapporte aux récits des Abyssins, il doit y avoir sur ce lac quarante-cinq petites îles qui servent de prisons ou de lieux de refuge en temps de guerre.

La capitale de cette province et de tout le pays est Gondar, située sur une haute colline. Bruce estimait qu'elle devait contenir 10,000 familles. Les maisons sont bâties en terre avec des toits coniques de chaume. La demeure royale est à l'ouest de la ville; elle donnait autrefois l'idée d'un beau bâtiment, aujourd'hui elle n'offre que des ruines. Elle est bâtie en carré avec des tours dans les coins; elle avait autrefois quatre étages qui sont à présent complètement tombés. La salle d'audience de l'empereur, au rez-de-chaussée, a 120 pieds de long, et tout le palais est entouré de murs comme une forteresse. La rivière de Koskam coule au pied de la montagne à travers une vallée profonde d'où sortent trois chemins qui mènent dans l'intérieur du pays. Gondar est vis-à-vis, sur la rive droite du fleuve; c'est une belle ville, habitée par des Mahométans, et dans laquelle on compte 1,000 maisons.

Au sud-est du lac de Tzanna est la province de Belassem, dont la capitale, *Emfras*, est sur une haute montagne et contient 300 maisons. De là, on voit tout le lac et une grande étendue de pays de l'an-

tre côté. C'était un jour la résidence du roi; aujourd'hui elle est habitée par des Mahométans qui trafiquent avec les Gallas.

C'est dans les vallées étroites de la province de Godscham que sont les sources du Nil; elles sortent de terre dans les environs du village de *Geesch*, puis s'accroissent de tous les torrens qui viennent se joindre à elles et serpentent dans toutes les provinces occidentales du royaume d'Amhara. Ces provinces sont en conséquence couvertes de pâturages excellens et de nombreux troupeaux de beau bétail. Leur population est grande; on y voit entre autres une foule de moines ignorans qui sont souvent en hostilité les uns avec les autres. Le district de Damat contient les hautes montagnes d'Amid qui sont au nombre des plus élevées de l'Abyssinie. La capitale de ce district est *Bure;* le climat est doux et sain, et la chaleur du midi est tempérée par un air vif. Le miel de ces Alpes est aussi remarquable que l'or qu'on y rencontre souvent; mais la grossièreté des habitans fait un contraste pénible avec cette belle nature; ils ont, de même que les bêtes féroces qui y fourmillent, choisi pour habitations les trous des montagnes.

La province de Maitscha s'étend le long du Nil, jusqu'à l'endroit où ce fleuve traverse le lac de Tzanna. Pas moins de 99 petits chefs gouvernent ce pays, dont les habitans descendent des Gallas. La capitale en est *Ibaba* qui égale Gondar en grandeur, en richesse et en population. Les Agaus s'y sont établis et

cultivent la terre. Les maisons de Maitscha sont d'une architecture toute particulière. On choisit un morceau de terrain qu'on partage en quatre parties par deux haies d'épines. Le père de famille s'établit dans la première portion et bâtit une petite hutte; sa famille occupe les autres. On donne à ces haies les plus grands soins, pour qu'elles forment au plus tôt une forte défense derrière laquelle la famille puisse résister aux attaques de l'ennemi.

Les autres provinces d'Amhara sont à peine connues de nom ; la grossièreté de ses habitans n'a pas jusqu'ici permis aux Européens de visiter leurs villages. Pour arriver du royaume d'Amhara dans le pays de *Schoa* et d'*Éfat*, qui forme la troisième division de l'Abyssinie, et est exclusivement habitée par les Gallas, le voyageur doit traverser des déserts qui fourmillent de brigands et se résoudre à voir sa vie en danger à chaque pas. L'*Éfat*, qui est sous le neuvième degré de latitude septentrionale et s'étend du nord au sud, est un pays de montagnes dont le chef s'est rendu indépendant de l'empereur d'Abyssinie. La capitale, lieu de la résidence du souverain, est Ankobar. Éfat est regardée comme une des plus belles et des plus riches provinces d'Abyssinie. Son abord a, jusqu'ici, été fermé aux Européens, quoique ses habitans portent le nom de chrétiens.

La province de *Schoa* s'étend aussi le long du Nil ; elle est renommée par ses vallons fertiles qui sont couverts de villes et de cloîtres pleins de moi-

nes nonchalans. Il paraît que les habitans de ces deux provinces, à ce qu'assure le voyageur Salt, se distinguent d'une manière remarquable des autres Abyssins par l'antiquité de leurs usages éthiopiens, ainsi que par un certain degré de civilisation. Ils ont des savans qui ne sont pas prêtres, et dont les efforts entretiennent parmi le peuple le goût de l'instruction.

Au reste, la province de *Schoa* est presque entièrement inconnue aux Européens, parce qu'elle a depuis long-temps été envahie par les hordes de Gallas, qui en ferment l'abord aux étrangers. Cependant le reste de Christianisme qu'ont conservé ces Barbares a produit cet heureux effet, c'est qu'au moins un grand nombre d'entre eux ont adopté les formes de l'Église chrétienne. Qui ne voudrait voir arriver l'époque, peut-être prochaine, à laquelle ces peuplades abandonneront le paganisme pour servir le vrai Dieu dans son temple!

Comme le missionnaire Gobat parle de temps en temps dans son journal des hordes sauvages des Gallas, nous croyons à propos de donner sur elles quelques éclaircissemens historiques. Ces Gallas paraissent être les plus grands et les plus dangereux ennemis des Abyssins. C'est eux qui ont envahi une grande partie de leurs plus belles provinces, morcelé le puissant empire éthiopien et arrêté de plusieurs manières le cours de la civilisation chrétienne dans le pays. Il y a trois siècles que les Abyssins sont obligés d'avoir les armes à la main dans leur

montagnes pour se défendre contre eux. Les Gallas eux-mêmes sont divisés en plusieurs branches; dont les principales sont l'orientale ou *Gallas Bertuma* et l'occidentale ou *Gallas Boren*. Il paraît qu'ils sont originaires du midi de l'Afrique. En 1537, ils s'emparèrent d'abord des provinces méridionales de l'Abyssinie et se sont avancés aujourd'hui à l'ouest jusqu'au-delà de Gondar, au sud jusque dans la province de *Lasta*, et au sud-est jusqu'à celle d'*Enderta*. Partout où ils arrivaient, le meurtre et l'incendie accompagnaient leurs pas; ils n'épargnaient pas même les enfans à la mamelle. Une vingtaine de leurs tribus se sont à présent établies dans le pays; elles sont indépendantes les unes des autres et ont leurs propres chefs. Plusieurs d'entre elles, comme cela eut lieu lors de la migration des peuples dans l'Occident, ont peu à peu adopté le Christianisme de nom des vaincus; d'autres ont conservé la religion de Mahomet. La plupart sont encore plongées dans les ténèbres du paganisme, et leur férocité égale leur barbarie.

En leur qualité de nomades, ils vécurent d'abord de lait, de beurre et de viande; mais aujourd'hui ils ont presque tous bâti des maisons et commencé à cultiver la terre. Ils sont ordinairement nus, avec une peau autour des reins et une autre par-dessus les épaules. On entend souvent parler de l'énergie de leur caractère national et d'un certain degré de civilisation qu'ils ont acquis dans le

pays où ils sont établis. Ils paraissent également, dans les circonstances actuelles, être un peuple remarquablement bien préparé pour l'œuvre des missions évangéliques, d'autant plus que le missionnaire Gobat croit probable que le messager de Christ pourrait, sans danger pour sa vie et sa propriété, s'établir au milieu d'eux.

SECONDE PARTIE.

Coup d'œil sur l'histoire des missions en Abyssinie dans les premiers siècles.

On sait que le commencement de la conversion des Abyssins au Christianisme date de l'année 330 après la naissance de notre Sauveur, lorsque Athanase était patriarche d'Alexandrie, en Égypte. Dans un voyage qu'il faisait pour son commerce, un certain Meropius, marchand de Tyr, doit, si on en croit la tradition, avoir abordé en Éthiopie. Il y mourut; ses deux fils Frumentius et Édésius, tous deux remplis de piété, restèrent dans le pays, mais ils tombèrent entre les mains du peuple sauvage de ces con-

trées, furent fait prisonniers et amenés comme esclaves au roi d'Éthiopie, dont ils gagnèrent bientôt la faveur par leurs connaissances en tout genre et par leur vrai Christianisme. Ce prince les affranchit et leur donna des places à sa cour. Après la mort du roi, la reine-veuve s'attacha à ces deux étrangers, et comme ils avaient déjà gagné la confiance de toutes les classes du peuple, ils commencèrent, à ce que dit l'histoire de ces temps-là, à répandre le Christianisme en Abyssinie avec beaucoup de zèle et un grand succès. Quelques années plus tard, Frumentius fit un voyage à Alexandrie pour annoncer au patriarche l'heureuse nouvelle de la conversion déjà très avancée des Abyssins au Christianisme, et, avant son retour, fut nommé premier évêque d'Éthiopie. On profita de la bonne volonté de la reine pour bâtir une quantité d'églises, et pour y établir, comme ecclésiastiques, une quantité de nouveaux convertis.

C'est à dater de cette époque qu'il y eut une église abyssinienne dans les annales de l'histoire ecclésiastique. C'est du patriarche d'Alexandrie qu'elle reçut dès lors son supérieur ecclésiastique ou *Abuna*, et elle continua, dans les siècles qui suivirent, à soutenir des rapports de même genre avec l'Église cophte d'Égypte. C'est pourquoi, au cinquième siècle, lors des discussions à l'occasion de Nestorius, elle embrassa, comme celle-ci, les idées de la secte des monophysites, c'est-à-dire de ces chrétiens d'Orient qui soutiennent que la

nature divine et la nature humaine sont réunies en une seule dans le Christ.

Lorsque, dans le courant du septième siècle, les Arabes mahométans s'emparèrent de l'Égypte et y opprimèrent l'Église chrétienne, les rapports qui avaient existé entre les Églises d'Orient et d'Occident cessèrent presque complètement; et l'Église abyssinienne disparut pendant plusieurs siècles des pages de l'histoire. Pendant l'affreuse lutte qu'ils eurent à soutenir avec les Arabes, qui employèrent la ruse et la force pour leur faire adopter leur nouvelle religion, les chrétiens d'Abyssinie restèrent inébranlables et fidèles à leur foi. Dieu permit qu'ils conservassent leur indépendance du joug mahométan et gardassent au milieu d'eux le flambeau de la foi qu'ils avaient héritée de leurs pères.

Ce n'est qu'au commencement du seizième siècle qu'on commença à parler de l'Église abyssinienne qui était tombée dans un oubli complet en Europe pendant les ténèbres du moyen-âge. Quelques voyageurs, que le roi Jean second de Portugal avait envoyés en Afrique pour en explorer les contrées inconnues, entendirent pour la première fois parler d'une Église chrétienne qui se trouvait depuis les premiers siècles dans les montagnes de l'Abyssinie et qui avait résisté aux armes victorieuses des Sarrazins. Ils rapportèrent à leur cour cette heureuse nouvelle. Le roi se réjouit de cette découverte et résolut d'envoyer en Abyssinie quelques commissaires pour obtenir des

renseignemens plus précis sur le véritable état de ce peuple. Après quelques efforts inutiles, un certain Pedro Cavilham réussit enfin, en 1490, à pénétrer en Abyssinie, et raconta au roi lors de son retour ce qu'il avait vu et entendu. Son apparition en Abyssinie y avait excité une grande curiosité, et l'empereur Alexandre, à qui la mission de cet étranger était agréable, avait déjà résolu d'envoyer quelques députés à la cour de Portugal, lorsque la mort, qui l'enleva peu de temps après, l'empêcha d'exécuter son projet.

Son successeur *Lebna*, qui gouvernait l'Éthiopie sous la tutelle de sa mère, l'impératrice Hélène, ayant entendu parler des grandes conquêtes que les Portugais faisaient alors dans l'Inde, se crut obligé d'envoyer quelques députés à Lisbonne. Le roi Emmanuel, qui était alors sur le trône de Portugal, trouva qu'il valait la peine de former une alliance avec l'Abyssinie. C'est ce qui eut lieu en 1509. Sur la demande de l'impératrice Hélène on expédia en Abyssinie quelques savans et quelques artistes qui s'y établirent. Dès lors ces missions se renouvelèrent de temps en temps entre les deux pays. Une des plus remarquables fut celle de l'Éthiopien Zaga-Zaba qui arriva à Lisbonne en 1527. Il était chargé par sa cour de signer une confession de foi qui satisfît les intérêts temporels et spirituels des deux puissances; mais après avoir étudié en détails la hiérarchie de l'Église romaine, il eut quelque scrupule de souscrire au nom de l'Église

d'Éthiopie un pareil contrat. Ce scrupule lui valut dans la suite une mort violente.

Pendant son absence, les peuplades mahométanes des Gallas voisins de l'Éthiopie y étaient entrées parce qu'elles craignaient l'alliance que l'impératrice avait l'intention de faire avec le Portugal. Un prince mahométan, Mahomet-Gragne, après s'être renforcé des secours que lui envoya le roi d'Adel, fut assez heureux pour mettre en déroute l'armée éthiopienne et s'emparer de plusieurs provinces. L'empereur lui-même dut s'enfuir dans les montagnes pendant que les armées ennemies dévastaient le pays.

Dans cette position désespérée, il envoya un Portugais nommé *Bermudes*, qui se trouvait parmi sa suite, à la cour de Rome et à celle de Lisbonne pour leur demander du secours. Avant qu'il quittât l'Éthiopie, l'Abuna le nomma évêque et le désigna pour son successeur sur le siége patriarcal. Bermudes, arrivé à Rome en 1538, fut reçu très amicalement par le pape qui le consacra aussi patriarche d'Éthiopie et l'envoya à Lisbonne auprès du roi en le lui recommandant; mais quelque agréable que pût être pour ce dernier une alliance avec l'empereur éthiopien, alliance qui devait faciliter ses projets de conquêtes, il eut cependant quelque difficulté à se résoudre à prendre part à la guerre que ce prince soutenait contre les Gallas. Sous prétexte d'aller chercher quelques centaines de soldats qui étaient à Goa, sur la côte occidentale d'Afrique,

Bermudes s'y rendit en 1530; mais il se vit bientôt déçu de son espoir, car le roi de Portugal n'avait envoyé aucun ordre pour que ces troupes partissent pour l'Abyssinie.

Sur ces entrefaites l'empereur éthiopien David mourut en 1540, et son fils Claudius monta sur le trône. Le bruit se répandit bientôt qu'une flotte portugaise avait paru dans la Mer-Rouge, et qu'elle y était envoyée pour chasser les Gallas mahométans qui s'avançaient toujours plus.

Aussitôt on envoya deux députés à l'amiral pour le prier d'accélérer sa marche. Ils trouvèrent la flotte portugaise dans le port de Massowah, et on ne tarda pas, sur leur instance, à arrêter que quatre cents Portugais seraient envoyés au secours de l'empereur sous le commandement de Christophe de Gama, fils du fameux Vasco de Gama. Au mois de juillet 1541, Gama fit débarquer ses troupes à Arkiko pour se réunir aux Éthiopiens avant que le prince gallas *Gragne* les eût attaqués. Mais Gama perdit la vie dans un combat avec les Gallas et sa petite troupe fut anéantie; Bermudes réussit à joindre l'armée éthiopienne avec le peu d'hommes qui échappèrent à l'ennemi, et quelque temps après les Gallas furent battus, Gragne tué, et l'empereur tranquillement replacé sur le trône d'où il avait été chassé.

Excités par Bermudes, les Portugais victorieux ne tardèrent pas à faire des demandes exagérées pour les services qu'ils avaient rendus à l'Ethiopie.

Ils n'exigeaient rien moins que la conversion de l'empereur et de tout son peuple à la religion romaine et la propriété du tiers du royaume. Claudius rejeta hardiment ces ridicules prétentions; on le menaça de l'excommunication, mais il ne s'en effraya point, et déclara que le patriarche n'avait aucun pouvoir dans le pays et qu'il regardait lui-même le pape comme un hérétique. Ensuite, pour prouver son attachement sincère pour l'ancienne Église d'Éthiopie, il envoya immédiatement des députés à Alexandrie pour en faire venir pour son église un Abuna orthodoxe. Bermudes fut mis en prison et il y resta jusqu'à ce qu'enfin il réussit à s'échapper et à se réfugier sur le bord de la mer, dans la province de Tigré.

En attendant, Ignace Loyola venait de fonder l'ordre des Jésuites, et lorsqu'il apprit la malheureuse issue des affaires d'Éthiopie, il s'offrit au pape pour y aller en personne et opérer une réunion de l'Église éthiopienne avec l'Église romaine. Le pape, qui lui réservait une entreprise plus importante, ne trouva pas à propos de le lui permettre. On y envoya à sa place treize missionnaires choisis dans la nouvelle société des Jésuites, pour y commencer l'œuvre de la conversion. *Nunès Baretto*, Portugais qui était du nombre, fut élevé d'avance à la dignité de patriarche du pays, et deux autres, *André Oviedo* et *Melchior Carneiro*, furent nommés évêques. Ces trois personnages, accompagnés de dix aides, furent d'abord envoyés à Goa pour s'y préparer à la

nouvelle mission, jusqu'à ce que trois d'entre eux, *Oprestes*, *Rodriguez* et *Freyère* leur eussent ouvert les voies en Abyssinie. Ces derniers arrivèrent en effet à la cour impériale en 1555. Leur apparition ne fut nullement agréable à l'empereur, d'autant moins qu'il apprit qu'un plus grand nombre encore attendait à Goa de pouvoir passer en Abyssinie. Quelque peine que se donna Rodriguez pour lui prouver que le pape avait remplacé le Christ sur la terre, et qu'il n'y avait point de salut hors de l'Église romaine, l'empereur ne l'éloigna pas moins, en disant qu'une assemblée de l'Église délibérerait sur tous ces points, et qu'ici-bas un prêtre seul n'avait pas le droit de rien décider; qu'il ne s'attendait pas non plus à ce que le peuple éthiopien abandonnât si légèrement la foi de ses pères. Puis il congédia Rodriguez et ses compagnons pour aller faire un voyage dans une de ses provinces.

Le missionnaire jésuite, ne sachant que faire, entra dans la maison d'un riche portugais où il se mit à écrire un traité sur la religion chrétienne qu'il traduisit avec peine en éthiopien et qu'il offrit à l'empereur à son retour; mais il ne réussit pas mieux à changer la conviction du monarque; bien plus ce traité l'éloigna davantage encore de ces nouveaux envoyés.

Rodriguez, voyant qu'il n'y avait rien à faire à la cour de l'empereur, revint sur le bord de la mer pour y chercher Bermudes qui s'y était réfugié, et qui se regardait toujours comme le patriarche

légal d'Ethiopie ; il comptait revenir avec lui à Goa et attendre une occasion plus favorable pour rentrer dans le pays avec quelques autres missionnaires jésuites. A leur arrivée on décida que l'évêque Oviedo partirait le premier avec quelques pères pour l'Abyssinie, et que le patriarche, avec le reste de sa suite, le suivrait dès qu'il aurait reçu des nouvelles favorables de l'état des choses. Oviedo arriva bientôt sur la côte d'Ethiopie, à Déborowah, où il rencontra le Baharnagash ou roi de cette portion du pays, qui s'était toujours montré l'ami des missionnaires catholiques ; et comme ce dernier devait justement se rendre au camp de l'empereur, il y conduisit son ami Oviedo, qui trouva moyen de présenter à Claudius dans une audience les lettres de recommandation du pape et du roi de Portugal, mais il fut renvoyé avec impatience. Dans une seconde entrevue l'évêque fut plus hardi et demanda directement au prince s'il voulait se soumettre au pape oui ou non, en l'assurant que sans cela il n'y avait point de salut pour lui ni pour son peuple. L'empereur répondit avec beaucoup de douceur que l'église d'Abyssinie avait, dès l'origine, été liée avec le patriarche d'Alexandrie, et qu'il ne connaissait aucun motif qui pût l'engager, lui et son peuple, à rompre cette alliance. Comme l'évêque renouvela sa question, le prince lui donna congé en lui disant que l'affaire serait portée devant l'assemblée de l'Eglise et qu'on lui communiquerait la décision.

Oviedo s'aperçut bientôt que ses menaces n'auraient aucun succès auprès du monarque; il tenta la voie de l'amitié et lui écrivit confidentiellement pour lui rappeler la demande qu'il avait adressée au pape et au roi de Portugal de lui envoyer des savans, et la reconnaissance qu'il avait faite de Bermudes comme patriarche du pays. Il l'engageait en même temps à se tenir en garde contre l'influence de l'impératrice sa mère, ainsi que contre celle de ses ministres d'état, et cherchait à lui persuader qu'en matière de foi il fallait haïr son père et sa mère qui devenaient souvent en pareil cas vos plus grands ennemis. On pouvait s'attendre à ce que de pareils artifices ne tromperaient pas un homme comme Claudius, qui avait une connaissance plus approfondie des Ecritures que le missionnaire jésuite; ces représentations eurent en effet pour résultat que le cœur de l'empereur s'éloigna toujours plus de lui et de sa cause. Oviedo s'en aperçut et fit offrir à tous les savans d'Abyssinie d'entrer publiquement en discussion avec lui sur les points en litige. Cette offre fut acceptée ; mais l'empereur craignant que ses moines ne se trouvassent embarrassés par les subtilités du Jésuite italien, se présenta lui-même pour lui répondre, et, s'il faut en croire les historiens jésuites eux-mêmes, il le confondit par sa profonde et saine connaissance des Saintes-Ecritures.

Mais ce missionnaire ne voulut pas si facilement

se laisser réduire au silence; il essaya de fourvoyer l'esprit des Abyssins en écrivant des traités sur la controverse. Dans un premier ouvrage il attaqua les erreurs de l'Eglise éthiopienne et pria l'empereur de l'examiner sérieusement. Le prince, après l'avoir étudié, écrivit de sa propre main la réfutation de chacun des articles dont il se composait. L'évêque, irrité de voir échouer ainsi tous les moyens qu'il avait jusqu'alors employés pour gagner l'Abyssinie, se résolut à faire un dernier effort qui devait décider l'affaire; le 5 février 1559, il excommunia toute l'Eglise d'Abyssinie. Une pareille conduite devait servir non-seulement à dévoiler l'esprit tyrannique de la papauté ainsi que les erreurs de l'Eglise romaine, mais aussi à affermir toujours plus dans sa propre religion l'empereur qui, comme l'observe un historien du temps, trouva la papauté et ses manœuvres toujours plus méprisables, à mesure qu'il apprit à les mieux connaître.

Mais pendant que Claudius se réjouissait de la victoire qu'il avait remportée sur l'évêque, un orage d'une autre espèce s'accumulait sur sa tête et le menaçait sérieusement. Le fils du roi d'*Adel-Nur*, ancien ennemi de l'Ethiopie, s'étant aperçu que la frontière n'était pas gardée, jeta dans le pays une puissante armée et étendit au loin ses conquêtes. L'empereur alla à sa rencontre avec une troupe peu exercée qui fut complètement battue, et lui-même perdit la vie sur le champ de bataille. Ainsi périt un prince, que peu de ses ancêtres

avaient égalé en piété, en culture intellectuelle et en modération. Si la Providence eût épargné sa vie, peut-être eût-il arrêté les ruisseaux de sang qui arrosèrent dès lors l'Abyssinie. Comme Claudius mourut sans héritier, Adam, son frère, prince orgueilleux et vindicatif, monta sur le trône; il jura aussitôt de se venger des catholiques qui habitaient ses Etats et à la trahison desquels il attribuait le malheur qui avait atteint son frère et sa patrie. Il reprit en conséquence aux Portugais les terres que son frère leur avait données en récompense des services qu'ils lui avaient rendus, et menaça l'évêque de la mort s'il continuait à égarer ses sujets en leur prêchant les erreurs de l'Eglise romaine.

Il n'est pas facile de décider si les Jésuites trempèrent dans cette invasion; mais il est d'autant plus évident que l'empereur avait des motifs pour prendre des mesures sévères contre leurs empiètemens, que le roi des côtes, leur ami zélé, avait porté les armes contre lui, et que, pour avancer plus rapidement l'œuvre de la conversion, il avait attiré de Goa en Afrique des troupes portugaises. L'empereur irrité se mit en campagne contre lui et dispersa son armée. Le roi des côtes s'enfuit vers les Mahométans, et, en leur promettant de nouveaux secours du Portugal, les engagea à marcher contre l'empereur qui fut victime de leur première rencontre. Les missionnaires jésuites, qu'Adam menait prisonniers, auraient partagé son sort

si leur ami le roi des côtes n'était venu à leur secours au moment décisif.

Le fils d'Adam, *Malac Sasched*, monta sur le trône d'Abyssinie, et quoiqu'il n'exerçât aucune hostilité contre les Jésuites qui s'étaient retirés à Fremona, il avait hérité de son père et de son oncle l'horreur pour leurs principes et leur conduite; Mais les Pères n'avaient pas encore perdu l'espoir de regagner le terrain qu'ils avaient perdu et de se rendre maîtres de l'Eglise d'Ethiopie; aussi ne restèrent-ils pas inactifs à Frémona. Ils importunèrent de leurs instances le vice-roi de Goa pour obtenir du Portugal de nouveaux secours, avec lesquels ils espéraient achever en peu de temps la conversion de l'Ethiopie; mais cette entreprise ne s'accordait pas avec la politique du vice-roi indien, qui persuada au contraire au roi de Portugal d'engager le pape à retirer d'Abyssinie les missionnaires jésuites. En 1560, Oviedo fut en effet appelé par le saint-père à se rendre au Japon où ses travaux de missions devaient avoir un succès plus heureux. Cette vocation ne répondait pas aux projets de l'ambitieux évêque, qui écrivit humblement au pape qu'il était toujours prêt à faire sa volonté, mais qu'il avait la ferme espérance de pouvoir, avec le secours de six cents bons soldats portugais, soumettre au trône apostolique toute l'Eglise d'Ethiopie. Il faisait en même temps remarquer au saint-père que, dans presque toutes les provinces d'Abyssinie, il y avait une abondance de mines très ri-

chés du plus bel or. Toutefois le pape n'avait aucune envie de se laisser séduire par les plans de l'évêque, et des vaisseaux arrivèrent sur la côte d'Afrique, pour emmener à Goa les pères d'Abyssinie.

C'est ainsi que se termina la première mission des Jésuites, mission qui, sous le rapport des maux qu'elle créa et de la méchanceté des moyens qu'elle mit en œuvre, peut se comparer à la seconde qui fut entreprise quarante ans plus tard par les mêmes Jésuites, dans le même but et avec les mêmes moyens.

Après la mauvaise réussite de cette première tentative, les Jésuites paraissent avoir renoncé pour quelque temps à l'espoir de ramener sous la domination du pape l'Église de ce pays; mais lorsque Philippe second monta sur le trône de Portugal, l'affaire fut de nouveau remise sur le tapis et on résolut que deux pères de la société, Antonio de Montserado et Pierre Pays, seraient envoyés en Abyssinie, habillés en marchands arméniens. Ils partirent en effet de Goa en 1588, mais un orage les jeta sur la côte d'Arabie où leur vaisseau échoua. Ils furent eux-mêmes reconnus par le peuple pour être des prêtres chrétiens, et mis dans une prison où ils gémirent pendant sept années.

Lorsqu'on apprit ce malheur à Goa, qui était alors le quartier-général des missions dans l'Inde, on envoya en Éthiopie deux autres ecclésiastiques, *Abraham de Georgys*, jésuite maronite, et un jeune

Abyssin. Ils débarquèrent vêtus en Turcs à l'île de Massowah sur la côte d'Abyssinie; mais lorsque le gouverneur découvrit que Georgys était un prêtre chrétien, il lui déclara tout franchement que puisqu'il était vêtu en Mahométan, il devait en être un ou perdre la tête. Georgys choisit cette dernière alternative et fut aussitôt décapité. Un Italien, Jean-Baptiste, fut ensuite nommé évêque de cette mission et envoyé en Éthiopie, mais ayant été aussi découvert par les Turcs dans l'île de Comera, il partagea le sort du père Georgys.

Don Alexis de Menezès était alors archevêque de Goa; il avait déjà, avec l'épée et le feu, propagé le Christianisme sur la côte de Malabar. La nouvelle des échecs répétés qu'éprouvait la mission d'Abyssinie fit naître chez lui l'idée qu'il était appelé à faire quelque chose pour soumettre l'Église d'Éthiopie à l'autorité du pape. Il engagea un bramine converti, Belchior Sylva, à entreprendre une mission dans cette contrée. Sylva répondit à cet appel et atteignit heureusement la côte d'Abyssinie. Lorsque Menezès apprit son arrivée, il écrivit à l'Abuna pour l'engager à se soumettre sans délai au pape, d'autant plus que son chef spirituel, le patriarche d'Alexandrie, l'avait déjà fait depuis long-temps; et pour que sa lettre produisît sur celui à qui elle était adressée toute l'impression qu'il en attendait, il l'accompagna d'un beau présent ainsi que de la promesse que sa fortune serait sensiblement augmentée s'il se conformait à ce qui était exigé de lui. Menezès en-

voya en même temps une lettre au pape pour le prier d'employer tout son crédit auprès du patriarche d'Alexandrie pour soumettre l'Abuna d'Éthiopie; mais par malheur pour les plans de l'archevêque, le patriarche d'Alexandrie n'avait jamais reconnu la suprématie du pape, ainsi ce beau projet échoua.

Le zèle que montra Menezès pour la conversion des Abyssins donna un nouvel élan à l'activité des Jésuites, et les engagea à faire encore quelques efforts pour une entreprise qui leur avait déjà causé tant de chagrins. Ils réussirent à obtenir du roi de Portugal qu'il enverrait sur ses propres vaisseaux en Éthiopie quelques missionnaires auxquels se joignit *Pierre Pays* qui venait d'être libéré de sa prison à prix d'argent. Le père Pierre arriva heureusement en Éthiopie dans l'été 1603, et il fit aussitôt connaître à l'empereur Jacob son arrivée ainsi que le désir qu'il avait de lui parler. Pendant qu'il attendait sa réponse une révolution éclata dans le pays, Jacob fut détrôné et remplacé par *Za-Dangel*. Pierre profita de ces événemens pour préparer quelques thèses sur la religion chrétienne et les traduire en éthiopien. *Za-Dangel* était un homme faible qui n'était occupé qu'à consolider le trône sur lequel un bonheur inattendu l'avait fait monter et à opprimer le parti de Jacob. Lors donc qu'il apprit l'arrivée de Pierre en Abyssinie, il n'hésita pas à appeler à sa cour le prêtre étranger, probablement dans l'espoir d'obtenir du Portugal par

son entremise des secours pour confirmer le pouvoir qu'il avait usurpé. Le rusé Pierre, qui envisageait l'état du pays comme favorable à ses projets ambitieux, se chargea avec plaisir de faire parvenir à sa cour les vœux de Za-Dangel, et comme il voyait son chemin tout tracé, et afin d'être plus libre dans le jeu qu'il avait en main, il commença par renvoyer dans l'Inde son collaborateur Sylva le bramine converti.

Mais Pierre était à peine arrivé à la cour qu'il s'aperçut qu'une nouvelle guerre civile allait éclater et que l'usurpateur ne pourrait pas défendre son trône. Il trouva donc un prétexte pour se retirer, et il n'y avait pas deux mois qu'il avait quitté le nouvel empereur qu'il se fit une révolution dans laquelle celui-ci perdit la vie. Le chef des insurgés, *Athanateus*, engagea Pierre à se rendre dans son camp, ce qu'il fit sans perdre de temps ; puis, s'étant aperçu que les révoltés n'étaient point d'accord sur la succession au trône, il jugea prudent de se retirer à Frémona, d'autant plus que quelques-uns de ses collaborateurs venaient d'y arriver. Après une longue lutte, l'empereur déchu, Jacob, remonta sur le trône; mais comme un certain *Susneus*, descendant de l'empereur David, y avait quelques prétentions qu'il cherchait à faire valoir, l'autorité de Jacob ne pouvait pas encore être envisagée comme bien solide. Cependant, comme on s'attendait à ce que les secours arrivés de Portugal termineraient prochainement cette lutte, le

missionnaire jésuite trouva convenable de se rendre à la cour de l'empereur Jacob, pour y attendre l'issue de cette affaire. Mais le prétendant *Susneus* fut assez heureux pour réunir en peu de temps une armée considérable. Jacob marcha contre lui, perdit la vie dans une bataille, et *Susneus* monta sur le trône impérial sous le nom de *Sultam Sasched.*

Dès lors les Jésuites ne perdirent pas un moment pour se rendre auprès de l'empereur, et comme leur collaborateur Pierre était resté fidèle au parti de Jacob, ils trouvèrent convenable de le remplacer par les deux pères *Laurent Romano* et *Antoine Fernandez.* Arrivés à la cour, ils furent reçus avec amitié et eurent plusieurs entrevues avec le nouvel empereur. Ce dernier demanda aussitôt des nouvelles du père Pierre qu'il connaissait de réputation et qu'il avait grand désir de voir. Pierre parut à la cour impériale, et comme il y fut reçu à bras ouverts, il saisit la première occasion de représenter à l'empereur les grands avantages qui résulteraient pour lui d'une alliance avec Rome et le Portugal, alliance qui pouvait seule assurer la durée de son autorité naissante.

Sur les observations du missionnaire jésuite, le nouveau souverain Susneus écrivit au pape et au roi de Portugal pour les prier d'envoyer promptement des secours en Abyssinie. En même temps les Jésuites firent sentir à l'empereur la nécessité d'adopter la religion romaine, ce à quoi Pierre l'en-

courageait en lui montrant combien elle avait de rapports avec sa propre croyance. Ils réussirent aussi à gagner à leur cause le frère de l'empereur le Ras Cella Christos. Alors on envoya à la cour de Portugal une députation qui revint sans avoir rien terminé. En attendant, les Jésuites n'épargnaient rien pour se rendre maîtres de l'Église d'Abyssinie, et ils établirent des débats publics sur la religion avec les prêtres du pays. Aussi leurs efforts parurent-ils bientôt couronnés du plus heureux succès, car l'empereur rendit un édit qui prescrivait de ne donner des places qu'à ceux d'entre les prêtres qui seraient disposés à adopter la confession de foi de l'Église romaine. Il menaça en même temps d'une grosse amende ceux d'entre eux qui soutiendraient qu'il n'y avait qu'une nature dans le Christ.

Dès que l'Abuna d'Éthiopie eut connaissance de ces faits, il se rendit en toute hâte à la cour et menaça Susneus de l'excommunication, parce qu'il avait, sans sa permission, autorisé les débats avec les prêtres. Celui-ci s'excusa en disant qu'il espérait ainsi prévenir une scission dans l'Église; il manifesta en même temps le désir de voir se renouveler la discussion qui avait déjà eu lieu avec les prêtres romains, sur la question de savoir s'il y a deux natures dans le Christ, comme l'enseigne l'Église romaine, ou s'il n'y en a qu'une comme le pense l'Église d'Abyssinie. L'Abuna fut satisfait de cette réponse; la question fut de nouveau débattue dans

une assemblée publique où l'Abuna et son clergé furent battus par la dialectique et la subtilité des missionnaires.

Les Jésuites crurent déjà avoir remporté victoire complète et insistèrent auprès de l'empereur pour obtenir de lui une seconde ordonnance dans laquelle on menacerait de la mort tous ceux qui nieraient qu'il y eût deux natures dans le Christ. Mais l'Abuna, qui savait être soutenu par le peuple entier et la plus grande partie de la cour, excommunia tous ceux qui oseraient embrasser les doctrines romaines. Cet incident embarrassa l'empereur pendant quelque temps, mais les exhortations de Pierre remontèrent son courage, et, loin de s'inquiéter de cette excommunication, il ordonna à tous ses sujets d'embrasser la foi catholique. Alors l'Abuna somma tous les prêtres du pays, ainsi que le peuple, de prendre les armes pour la défense de leur ancienne croyance. Cette sommation remua profondément les esprits; Élius, gendre du monarque et vice-roi de Tigré, se mit à la tête des mécontens et se prépara à chasser de Frémona le nouveau clergé. Lorsque les amis de l'empereur virent la tournure sérieuse que prenait cette affaire, ils firent ce qu'ils purent pour l'engager à se désister d'une entreprise qui risquait de le perdre ainsi que son royaume; mais il se refusa à prêter l'oreille à leurs prédictions et leur déclara qu'il défendrait la religion catholique jusqu'à la dernière goutte de son sang.

En attendant, la sommation de l'Abuna pour la défense de la foi avait trouvé de l'écho parmi le peuple, et l'empereur trouva à propos de ne pas entièrement rompre avec lui, mais de l'engager à venir à la cour pour s'entretenir avec Pierre. L'Abuna y parut en effet, accompagné d'une grande partie de son clergé; le Jésuite s'y rendit de son côté avec ses collègues. Le débat sur la foi se renouvela de part et d'autre, puis ils se séparèrent, comme cela arrive ordinairement, toujours plus irrités. L'Abuna fit cependant un second essai pour ramener l'empereur à des idées plus saines. Il se jeta à ses pieds avec tout son clergé pour le supplier de ne pas continuer à prêter l'oreille aux insinuations trompeuses des Jésuites, et de ne pas faire une blessure mortelle à son peuple; mais de permettre à son clergé et à ses sujets de rester fidèles à la foi de leurs pères. Mais l'oreille et le cœur du prince restèrent sourds à ses prières, et l'Abuna quitta la cour avec un profond chagrin.

Elius eut à peine connaissance de la résolution prise par Susneus, de soutenir les Jésuites et leur religion, qu'il fit un appel au peuple du Tigré pour engager tous ceux qui étaient disposés à embrasser la religion catholique à se réunir à l'empereur, tandis que ceux qui tenaient à leur ancienne croyance devaient se rassembler sans délai sous ses drapeaux. Il ne tarda pas à se voir à la tête d'une nombreuse armée avec laquelle il marcha, sans s'arrêter, vers le camp impérial, résolu de

rétablir les anciennes doctrines dans le pays où de mourir dans le combat.

L'Abuna Siméon, vieillard de cent ans, avait joint l'armée des défenseurs de la foi, et en lui donnant sa bénédiction, il assura les soldats que ceux qui succomberaient dans le combat mourraient martyrs. Cette assurance fit sur eux l'impression qu'il désirait produire; ils brûlaient d'envie de se mesurer avec l'ennemi de leur foi. Lorsque Elius parut devant le camp impérial, le prince lui envoya sa fille (femme d'Elius) pour lui demander ce qu'il voulait, et lui offrir en même temps le pardon de sa faute s'il posait les armes sans délai; dans le cas où il s'y refuserait, il demandait un armistice de quelques jours. Elius, qui croyait voir dans cette demande l'aveu de la faiblesse de l'empereur, ainsi que le désir de temporiser pour pouvoir se réunir à l'armée de son frère, le Ras Cella, la lui refusa net et se prépara immédiatement à l'attaque du camp. La princesse était à peine de retour à la tente de son père que les hostilités avaient déjà commencé. Les soldats du vice-roi se précipitèrent dans le camp; il allait arriver lui-même dans la tente de l'empereur, à la tête de sa troupe, lorsqu'une flèche le frappa mortellement. Une terreur panique s'empara alors de son armée qui prit la fuite en jetant ses armes, et périt en partie des mains de l'ennemi. Le vieux Abuna se trouva seul et abandonné à la même place qu'il avait occupée pendant l'attaque, car il était trop faible

pour s'enfuir. Son âge et sa dignité le mirent à l'abri des violences des soldats abyssins, mais un Portugais, sans pitié pour ses cheveux blancs, s'élança sur lui et le renversa avec sa lance.

Le feu de la discorde se serait facilement éteint avec la mort du vice-roi et celle de l'Abuna, si l'empereur, qui regardait cet heureux incident comme une victoire, n'eût pas fait une ordonnance par laquelle il interdisait au peuple de célébrer plus long-temps le sabbat juif qu'il avait toujours sanctifié avec le dimanche dès les temps les plus anciens. Cette ordonnance tomba entre les mains du vice-roi de la province de Begemder, Joanel, et la conviction que l'empereur ferait toujours de nouveaux progrès dans les innovations l'engagea à s'y opposer. Le peuple, à qui la domination étrangère était devenue insupportable, accourait de tous côtés auprès de lui, et le suppliait de recommencer la lutte pour la religion et la liberté du pays. Le vice-roi avait à peine formé ce projet que les Gallas ses voisins lui promirent leur appui; aussi ne perdit-il point de temps pour se mettre à la tête de la nation mécontente. Le bruit s'en répandit bientôt à la cour impériale ; un grand nombre des amis du roi le supplièrent de ne pas exposer sa vie et sa couronne, et d'abandonner un projet qui causerait sa perte. Mais Susneus, qui ne se laissait pas facilement toucher par les prières, répondit: qu'il n'appartenait pas à ses sujets de lui faire des représentations, que leur devoir était d'obéir, et

il renouvela son manifeste qui punissait de mort tous ceux qui lui résisteraient.

Le vice-roi de Begemder écrivit alors à l'empereur pour lui demander de chasser les Jésuites d'Éthiopie et de le reconnaître pour sa vie vice-roi de sa province. Au lieu d'une réponse il marcha contre lui avec une nombreuse armée. Le vice-roi, trop faible pour entrer en campagne avec ses troupes, se jeta dans les montagnes, et comme les soldats impériaux lui coupèrent bientôt tout moyen d'approvisionnement, il se réfugia chez les Gallas, où il fut poursuivi, trahi et mis à mort.

La paix parut rétablie pour quelque temps en Éthiopie; mais les mécontens étaient à peine rentrés chez eux que les *Damotes*, peuple qui habite les bords du Nil, et auxquels les manœuvres des Jésuites étaient devenues insupportables, se levèrent en masse et formèrent la résolution de détrôner l'empereur qui se laissait dominer par les étrangers et de chasser du pays ces fauteurs de désordre. Une armée de quatorze mille combattans fut bientôt réunie; une quantité de moines et d'ermites était dans ses rangs. Mais le frère de l'empereur, le Ras Cella, marcha contre elle et la battit complètement, après lui avoir tué beaucoup de monde.

La nouvelle de cette victoire causa une grande joie à la cour; le jésuite Pierre la regarda comme une preuve évidente que la Providence protégeait la propagation de la religion catholique et commençait à détruire ses adversaires. Dès lors l'empereur

n'eut plus de scrupule de se déclarer ouvertement pour l'Église de Rome et se confessa à Pierre. Ce dernier, qui se sentait près de sa fin, écrivit une lettre à Goa, dans laquelle il demandait un patriarche et vingt ecclésiastiques pour l'Église d'Éthiopie, en remarquant que la moisson était grande, mais qu'il y avait peu d'ouvriers. Comme l'Église romaine dans l'Inde n'était pas en état de satisfaire à cette demande, elle fut transmise à Rome. Le général des Jésuites lui-même, Mutio Vitelesci, s'offrit pour aller en Éthiopie terminer l'œuvre qui avait été commencée sous de si heureux auspices; mais le pape le lui refusa comme il l'avait fait à son prédécesseur Loyola, en lui permettant d'y envoyer à sa place Emmanuel d'Almeyda. Ce Jésuite arriva à Frémona en 1624 avec trois autres pères, et ils furent bientôt après reçus à la cour avec de grandes démonstrations de joie.

En attendant, les cours de Rome et de Madrid s'étaient décidées à envoyer un patriarche en Abyssinie. On consacra dans ce but Alphonse Mendez qui, avec deux évêques, Seco et da Rocha, arrivèrent dans le pays presque à la même époque et furent introduits en grande pompe à la cour impériale. Ils insistèrent aussitôt auprès du souverain pour qu'on fixât le 11 décembre de la même année comme le jour auquel aurait lieu la soumission de l'Église d'Abyssinie à l'autorité du pape. Il y eut, en effet, ce jour-là au palais une assemblée solennelle présidée par l'empereur et le nouveau

patriarche; la confession de foi de l'Eglise d'Alexandrie, qui avait jusqu'alors été celle du pays, fut abandonnée, et l'excommunication prononcée contre tous ceux qui ne se conformeraient pas à ce manifeste. L'empereur fit en même temps deux ordonnances qui interdisaient aux prêtres du pays de conserver leurs fonctions ecclésiastiques tant qu'ils n'en auraient pas obtenu l'autorisation du patriarche. Tous les sujets du royaume furent également sommés de se soumettre sans délai au souverain pontife, et de dénoncer, pour être punis, tous ceux qui resteraient fidèles à leur ancienne foi. On donna pour habitation au nouveau prélat et à sa suite un grand palais sur le lac de Dembea, et on y ajouta une riche dotation en terres; mais comme on trouva qu'ils n'avaient pas assez de place, on bâtit à Doncaz un autre palais et un grand collége destiné à recevoir soixante jeunes Éthiopiens pour y être élevés à la prêtrise, sous la direction du patriarche. Comme les missionnaires jésuites n'étaient pas nombreux dans l'origine, on envoya dans le pays, en cette qualité, ceux des prêtres abyssins qui avaient montré le plus de penchant pour les doctrines catholiques, et, de cette manière, l'œuvre de la soumission paraissait faire des progrès.

Cependant l'empereur et le patriarche ne purent se dissimuler qu'il y avait, dans le progrès, plus d'apparence que de réalité; car deux de ces missionnaires étaient à peine entrés dans une église de

la province du Tigré pour y lire la messe, qu'on les trouva morts le lendemain dans leur lit. Le malheureux sort d'Élius, de Joanel et d'autres n'empêchait pas qu'on ne renouvelât les tentatives dont ils avaient donné l'exemple. Un gendre de l'empereur, *Georges Técla*, auquel plusieurs mécontens s'étaient joints en secret, prit les armes pour défendre jusqu'à la mort la religion de ses pères. Son parti augmenta en peu de temps, et l'empereur se vit obligé d'envoyer contre lui une armée qui mit en fuite les rebelles et massacra tout ce qui tomba entre ses mains hommes, femmes et enfans. Georges et sa sœur Adera se réfugièrent dans une caverne où ils furent découverts trois jours après et conduits devant l'empereur. Georges fut condamné à être brûlé comme hérétique; mais comme on espérait encore qu'il se repentirait de sa faute, on exigea de lui qu'il sollicitât publiquement du patriarche d'être admis dans l'Église romaine. On s'aperçut bientôt que ses intentions n'étaient pas bien sincères, et le malheureux fut pendu en présence de toute la cour, devant le palais impérial. Sa sœur partagea le même sort quinze jours après et à la même potence, quoique les courtisans eux-mêmes eussent fait tout ce qu'ils pouvaient pour la sauver. Pour mettre le comble à sa tyrannie, l'empereur fit un manifeste dans lequel il déclarait que, puisqu'il avait puni de mort l'obstination de son gendre, il n'épargnerait à l'avenir aucun de ceux qui se rendraient coupables du même délit.

De pareils traitemens, pour cause de religion, étaient tout-à-fait nouveaux en Ethiopie, où ils avaient été introduits par les Jésuites. Le missionnaire Antoine lui-même, qui avait assisté à cet affreux début, observe : « Celui qui lira avec attention « l'histoire d'Ethiopie remarquera que jamais pareil « zèle pour la religion ne s'était manifesté dans le « pays, et que c'est un vrai miracle que l'empereur se « soit laissé aller jusqu'à prendre son propre gendre. » Quelle triste perversion de toutes les idées morales et religieuses, et quel contraste avec l'exemple que nous a laissé Celui qui allait de lieu en lieu pour faire du bien, et dont les yeux se remplirent de larmes en voyant Jérusalem, dont les habitans hâtaient leur perte par leurs propres méfaits.

Depuis long-temps Dieu, dans sa colère, avait détourné ses regards de l'Ethiopie ; mais le temps approchait peu à peu où sa main puissante devait mettre un terme à cet affreux état de bouleversement. Les gémissemens et les larmes de tant d'êtres qui s'étaient cachés dans les retraites que leur offraient les montagnes, pour ne pas devenir les victimes du fanatisme et de la persécution, montèrent jusqu'aux oreilles de Celui qui ne pouvait être insensible aux souffrances de tant de malheureux qui tombaient sous les coups des bourreaux. Eblouis du succès qui avait jusqu'alors accompagné toutes leurs mesures, le patriarche et ses compagnons d'œuvre se laissèrent aller à un acte d'autorité qui devait avoir pour résultat de les

faire chasser de cet infortuné pays. Ils tramèrent, concurremment avec le Ras Cella, une conspiration dont le but n'était rien moins que de détrôner l'empereur. Ce projet ne fut pas long-temps inconnu au monarque et fit tomber à l'instant le charme dont les artifices des Jésuites l'avaient jusqu'alors entouré. Un autre incident vint encore hâter la chute de l'ordre. Un des ecclésiastiques les plus distingués de l'Église d'Abyssinie, qui n'avait jamais reconnu l'autorité du patriarche, venait de mourir; on l'avait, suivant l'ancien usage, enterré dans une église; mais Mendez ne craignit pas de le faire exhumer et d'abandonner son corps aux bêtes féroces. Ce trait souleva l'indignation des Ethiopiens au suprême degré contre des hommes qui avaient la religion dans la bouche, mais qui, après avoir persécuté les vivans, refusaient encore aux morts le repos que les païens et les mahométans n'osaient jamais troubler.

En 1629, l'Aga de Begemder reprit les armes pour défendre la religion de ses pères, et après avoir chassé de la province le vice-roi *Za-Mariam*, il envoya un député à *Merca-Christos* (descendant d'un ancien empereur), qui s'était réfugié chez les Gallas, pour lui offrir la couronne impériale s'il voulait se joindre à lui pour la défense de la foi de ses aïeux. Le prince y consentit. De toutes parts les paysans, surtout ceux de la province de *Lasta*, les plus courageux du pays, se réunirent en masse sous ses drapeaux. Pour terminer au plus vite cette

insurrection, l'empereur réunit à Godscham une armée de vingt-cinq mille hommes et attaqua les insurgés dans leurs plus fortes positions; mais ses troupes furent repoussées, il perdit la plus grande partie de ses officiers et 700 soldats. Ce fut à ces paysans justement irrités qu'il était réservé d'ébranler et d'abattre cette domination des Jésuites qui avait alors atteint au plus haut degré. Des députés arrivèrent à la cour pour supplier l'empereur égaré de prendre à cœur le malheur de ses sujets, et d'éloigner de lui les mauvais conseillers qui, depuis une longue suite d'années, avaient jeté son pays dans la plus grande misère. Cet appel fit impression sur le monarque et il demanda au patriarche de lui suggérer des mesures plus douces pour introduire la nouvelle religion dans ses Etats; mais celui-ci refusa de le faire, et bientôt après l'empereur reçut du pape une lettre qui l'invitait à lutter obstinément contre ses sujets rebelles qui ne voulaient pas se conformer à ses ordres; puis, afin de les gagner, on devait leur offrir au nom du souverain pontife une absolution générale de tous leurs péchés. Les malheureux habitans se moquèrent de cette offre; ils ne comprenaient pas de quelle autorité le pape pouvait leur pardonner leurs péchés.

Cette malheureuse guerre continua avec des alternatives de succès et de revers, jusqu'à ce qu'enfin l'empereur sentit l'impérieuse nécessité, dans l'intérêt de son trône et pour la tranquillité de ses sujets, d'exiger du patriarche un traité de mé-

diation, en vertu duquel les églises d'Abyssinie devaient conserver leur ancienne liturgie, leurs anciens jours de fête, et obtenaient l'autorisation de célébrer le sabbat des Juifs comme le dimanche ainsi qu'ils l'avaient pratiqué jusqu'alors. Les Abyssins furent en général satisfaits de ces concessions, parce que, comme le patriarche l'avait prévu, ils se crurent autorisés à les étendre à tout l'ensemble de leur ancienne discipline ecclésiastique. Cependant les paysans de la province de Lasta, qui avaient jusqu'alors eu le plus de succès dans la guerre, ne trouvèrent pas ces modifications complètement satisfaisantes, mais ils demandèrent positivement le rétablissement de toute leur ancienne constitution ecclésiastique et l'expulsion des étrangers. Après s'être préalablement associé aux troupes des païens Gallas, l'empereur fit marcher une armée contre les révoltés. Les paysans, sûrs de la victoire, descendirent de leurs montagnes au nombre de vingt mille hommes et se précipitèrent dans les plaines pour aller à la rencontre des troupes du souverain. Les deux armées restèrent en présence pendant quelque temps dans un calme qui ressemblait à celui qui précède un tremblement de terre. Enfin la cavalerie Gallas commença à charger les masses ennemies et les mit en déroute, et, après un effroyable combat qui dura jusqu'au coucher du soleil, le champ de bataille fut couvert de huit mille morts.

Les vaincus, dans leur désespoir, se jetèrent au-

pieds de l'empereur irrité, et lui exprimèrent leur douleur en ces termes : « Qui sont les hommes, lui demandèrent-ils en gémissant, que tu vois aujourd'hui baignés dans leur sang? Sont-ce des mahométans, des païens, des ennemis de ton royaume? Non, ils ne le sont pas ; ils sont tous chrétiens ; ce sont tes sujets qui nous tiennent par les liens les plus tendres du sang, du cœur et de l'amitié. Ces braves, qui sont étendus sans vie à tes pieds, auraient, sous un meilleur gouvernement que le tien, été le boulevard de ton trône et la terreur des ennemis sous les mains desquels ils ont succombé. Ces païens eux-mêmes rougissent de notre cruauté ; ils nous flétrissent du nom de meurtriers, qui ont abandonné la foi de leurs pères. Cesse donc, empereur, de t'opiniâtrer dans une lutte qui doit avoir pour résultat le renversement de ton trône et la ruine de notre religion. » L'impératrice mêla aussi ses larmes aux gémissemens des blessés, et supplia l'empereur, pour l'amour de Dieu et au nom des générations futures, de ne pas sévir plus long-temps, sans la moindre pitié, contre ses sujets, et de ne pas creuser ainsi son tombeau et celui de sa famille. Qu'as-tu gagné à cette bataille? lui demandait-elle. Tu as attiré dans le pays des milliers de païens, qui te haïssent ainsi que ta religion, et cela, pour établir dans l'Ethiopie un nouveau culte, qui est inconnu au plus grand nombre, et auquel ceux qui le connaissent résisteront jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Ces représentations firent une impression si profonde sur l'empereur, qu'au lieu de revenir en triomphe à son quartier-général, il chercha un lieu retiré pour y épancher sa douleur et y pleurer la perte qu'il venait d'éprouver. Il fit en même temps réunir les principaux de l'église pour leur annoncer sa résolution de permettre aux Abyssins de revenir aux doctrines de leurs pères. Le patriarche avait à peine connaissance de cette décision, qu'il se hâta de se présenter à la cour, accompagné de tous les pères jésuites (c'était le 20 janvier 1632), pour apaiser la colère du monarque. Il se jeta à ses pieds avec tous ses confrères et le supplia de revenir de sa résolution ou de les faire décapiter sur-le-champ. L'empereur, qui venait de voir ruisseler le sang dans les plaines de Lasta, laissa tranquillement les Jésuites se relever, et leur déclara que son adhésion à la foi catholique avait déjà causé la mort d'une grande partie de ses sujets, et qu'il n'y avait plus rien à attendre de lui en faveur de cette doctrine. Alors les écailles tombèrent des yeux des Jésuites, d'autant plus que les amis de l'église d'Ethiopie réunissaient tous leurs efforts pour donner de la vie à la résolution qu'elle avait prise. Le bruit se répandit que le jour de la fête de Saint-Jean-Baptiste serait celui où l'ancienne religion serait rétablie dans tout le pays, et des milliers d'hommes accoururent ce jour-là pour assister à cette cérémonie, dans la capitale du royaume. Ils furent, il est vrai, trompés dans leur

attente ; mais cet événement prouva clairement à l'empereur que cet acte de justice ne pouvait être retardé sans danger. Le patriarche continua ses manœuvres pour empêcher qu'il n'eût lieu, tellement, qu'il ne resta pas à l'empereur d'autre moyen que de couper ce nœud gordien. Un héraut impérial fut obligé de parcourir les rues de la capitale de son maître, en criant: « Ecoutez! écoutez! Nous vous avions recommandé la religion catholique, croyant qu'elle était la vraie ; mais comme une immense quantité de mes sujets ont sacrifié leur vie pour la religion de leurs aïeux, le libre exercice de celle-ci vous sera à jamais accordé. Vos prêtres peuvent reprendre possession de leurs églises et y servir le Dieu de nos pères. »

Il est impossible de décrire les larmes de joie qui accompagnèrent cette publication. De toute part l'écho répétait les louanges de l'empereur, on jetait hors des maisons les rosaires et les chapelets des Jésuites, on les brûlait par monceaux, et le bonheur brillait dans tous les yeux.

L'empereur ne survécut pas long-temps à cette victoire qu'il avait remportée sur lui-même ; car une fièvre lente l'emporta dans le mois de septembre de la même année (1632), et son fils *Basilides* fut appelé au trône. Il y était à peine monté qu'il étouffa une conspiration que les Jésuites avaient tramée contre lui ; ces derniers furent dépouillés de leurs armes et instrumens de guerre et exilés à Frémona. L'opiniâtre patriarche se refusa long-

temps à cette dernière mesure, jusqu'à ce qu'ayant été entièrement pillé sur la route par des brigands qu'on y avait postés, il se retira auprès de ses confrères à Frémona, au mois d'avril 1633. Mais les pères bannis n'avaient pas encore abandonné tout espoir d'exciter de nouveaux troubles dans le pays; ils se mirent en relation avec un des chefs rebelles nommé *O Kay*, et lui promirent que s'il voulait leur accorder sa protection, ils feraient venir de Goa des troupes portugaises pour le soutenir. L'empereur, qui fut bientôt dans le secret, leur envoya l'ordre de quitter l'Ethiopie et de se rendre à Massowah, où un vaisseau était prêt à les mener plus loin. Les étrangers bannis quittèrent Frémona, et leur ami O Kay les cacha dans les montagnes, en attendant l'arrivée des secours qui devaient venir des possessions portugaises. Mais comme le patriarche ne s'y sentait pas en sûreté, il s'enfuit avec grande difficulté à *Massowah*, et de là à *Suakin*, sur la côte de Nubie, où il fut pris par les brigands et obligé de les servir comme esclave.

Avant de quitter son ami O Kay, le patriarche lui avait donné l'ordre de cacher dans les montagnes quatre des Jésuites qu'il avait laissés, jusqu'à ce qu'on vît paraître les secours de Goa; mais cinq années se passèrent sans que leur espoir reçût le moindre accomplissement. Ils furent enfin livrés au monarque abyssin qui les exila comme traîtres, dans le pays des Agaus, où ils tombèrent entre les mains d'une populace furieuse

et où ils furent pendus à un arbre, pour expier leur zèle ambitieux. Le patriarche, après de longues et pénibles tribulations, fut assez heureux pour être racheté et s'enfuit à Goa, où il fit tous ses efforts pour enrôler des troupes et reconquérir l'Abyssinie; mais comme ses tentatives échouèrent, il fut enfin contraint d'abandonner son œuvre comme désespérée.

C'est ainsi que se termina un essai de mission qui, sous le rapport de l'astuce des moyens, de l'ambition et de la cruauté qu'on y déploya, ne peut se comparer à aucune autre de celles dont l'histoire nous a laissé le souvenir. Il fallait que Rome fût tombée bien bas pour que, dans un siècle où elle recevait dans l'Occident coup sur coup, elle s'obstinât à soutenir, dans le seul intérêt du prosélytisme, une œuvre qui, dans son but ainsi que dans ses moyens, appartenait au règne des ténèbres et devait laisser une tache indélébile dans les pages de l'histoire ecclésiastique.

Le patriarche jésuite avait à peine quitté l'Abyssinie que, suivant l'usage de leurs pères, les habitans du pays allèrent chercher en Egypte un nouvel Abuna, qui se fit accompagner par un allemand *Peter Heyling*, luthérien; tous deux furent reçus très amicalement par l'empereur; mais l'histoire ne nous a laissé aucun souvenir de leurs travaux non plus que de leur mort.

La conséquence naturelle des crimes multipliés dont les Jésuites s'étaient rendus coupables en

Abyssinie devait être de créer chez les habitans du pays, mais surtout chez les ecclésiastiques et les moines à qui la lutte avait coûté le plus, une haine profonde contre tout étranger qui oserait se mêler de leurs intérêts religieux et y introduire des innovations violentes. Cependant la propagande romaine essaya encore à deux reprises différentes et déjà même pendant le règne de l'empereur Basilides, d'envoyer en Abyssinie des Capucins français chargés de reprendre le fil de la mission, là où quelques années auparavant les Jésuites l'avaient laissé échapper. Mais, de sept missionnaires qui partirent pour s'y rendre, trois seulement arrivèrent à la cour de l'empereur où ils furent aussitôt exécutés, deux tombèrent en chemin entre les mains des brigands et trois autres, qui s'y rendirent plus tard, furent décapités à Suakin en Nubie, par ordre du pacha turc.

Il s'écoula près d'un demi-siècle avant que la cour de Rome s'occupât à renouveler ses essais de mission en Abyssinie. Ce ne fut qu'en 1700 qu'un Jésuite français, Charles de Brevedent, tenta d'aller, au péril de sa vie, rechercher en Éthiopie les traces de la mission dès long-temps abandonnée. Un médecin français, Poncet, l'y accompagna de son plein gré, et tous deux se mirent en route pour l'Egypte; mais Brevedent succomba en chemin aux fatigues du voyage; Poncet seul parvint, par la Nubie et Sennaar, dans la capitale de l'empereur d'Ethiopie. Il nous a laissé une description inté-

ressante de son voyage et quelques observations sur l'état de l'Ethiopie, qui sont consignées dans le tome 3, page 260-421 des *Lettres édifiantes et curieuses sur les missions étrangères*; cet ouvrage contient des renseignemens précieux pour l'histoire générale des missions. En voici quelques fragmens.

« L'horreur que les Ethiopiens ont pour les Européens ne peut se comparer qu'à la haine qu'ils ont pour les Mahométans; ces derniers s'étaient emparés du pouvoir dans le commencement du seizième siècle, les Abyssins, auxquels il était insupportable de vivre sous leur joug, appelèrent à leur secours les Portugais qui étaient alors puissans dans l'Inde. Ces nouveaux conquérans ne demandaient pas mieux que de trouver un chemin ouvert dans l'Abyssinie qui les touchait. Ils se mirent donc en campagne contre les Mahométans, les battirent et replacèrent sur le trône la famille impériale. Un service aussi important donna aux Portugais un grand crédit à la cour. Plusieurs d'entre eux se fixèrent en Abyssinie et parvinrent aux charges les plus importantes. Leur nombre s'augmenta toujours plus; leurs mœurs dégénérèrent et ils devinrent peu à peu si hautains qu'ils excitèrent la jalousie des Ethiopiens, qui soupçonnaient que leur intention était de soumettre leur empire à la couronne de Portugal. Ce soupçon irrita au dernier point le peuple contre les Portugais. Des deux côtés on prit les armes, et il s'ensuivit une terrible mêlée. Les Portugais qui échappèrent à la

mort eurent la permission de quitter le pays. Sept mille familles portugaises émigrèrent et se répandirent dans l'Inde et sur les côtes d'Afrique. Quelques-uns seulement restèrent dans le pays; c'est d'eux que descendent les Abyssins blancs dont on voit encore quelques individus; l'impératrice actuelle appartient à cette race. »

On voit avec quel art ce voyageur sait cacher l'histoire des Jésuites en Abyssinie et surtout la part honteuse qu'ils prirent aux actes de cruauté que nous avons racontés plus haut. L'histoire que nous en avons tracée est complétée par les observations de Poncet, et on s'étonne d'apprendre de lui à quel chiffre, si toutefois il n'est pas exagéré, s'élevait déjà la population portugaise dans le pays. Toujours est-il positif que les descendans des Portugais restés en Ethiopie y sont encore en nombre assez considérable et qu'ils se distinguent facilement des indigènes.

« Les Mahométans (continue Poncet) sont tolérés à Gondar, mais ils sont obligés d'habiter un quartier spécial dans la ville basse. On les appelle *Gebertis*, c'est-à-dire esclaves, et les Ethiopiens ont encore un tel éloignement pour eux qu'ils ne voudraient pas s'asseoir à la même table. L'empire d'Ethiopie a une étendue immense et se compose de plusieurs royaumes. Le royaume de Tigré seul, qui est gouverné par un vice-roi, compte 24 provinces. Celui d'Agaut était d'abord un état libre et indépendant. L'empereur a toujours deux ar-

mées en campagne ; l'une sur les frontières du royaume de Nerea, l'autre dans la province de Godscham où sont les mines d'or les plus riches. Leur produit est apporté à Gondar où on conserve les lingots dans le trésor de l'empereur qui n'y touche que pour les besoins de sa cour et l'entretien de ses troupes. L'empereur est le maître absolu de la vie et des biens de ses sujets ; il les exproprie quand il veut. Si un père de famille meurt, plus du tiers de son héritage rentre au trésor royal. »

« Il n'y a point de pays au monde qui soit aussi fertile et aussi peuplé que l'Ethiopie ; toutes les vallées et même les montagnes sont en grande partie cultivées ; les plaines sont couvertes de plantes aromatiques qui répandent un parfum délicieux ; ces plantes sont quatre fois plus grandes qu'aux Indes. Je n'ai jamais vu en Europe une aussi grande quantité de rivières et de cours d'eaux qu'il y en a ici ; ils arrosent l'Ethiopie, et leurs bords sont parés d'une immense quantité des plus belles fleurs. Les forêts abondent en orangers, citronniers et grenadiers qui parfument l'atmosphère. On y trouve des rosiers qui ont une odeur beaucoup plus forte et plus aromatique que chez nous.

« J'ai demeuré trois semaines chez l'empereur (Adiam Saged), qui parlait souvent de religion avec moi et témoignait le désir de s'en instruire et d'apprendre en quoi notre croyance diffère de celle des sophtes à laquelle ils se conforment. Je cher-

chais à satisfaire son goût d'instruction en l'assurant que je n'avais jamais étudié les subtilités de la théologie, et que je lui aurais volontiers amené un homme qui aurait pu répondre à toutes ses questions, mais qu'il était mort en route. C'est une grande perte pour nous, répondit l'empereur. »

Il reste toujours quelque doute sur le degré de confiance qu'on peut avoir dans les récits d'un Poncet, puisque ses coreligionnaires eux-mêmes l'accusent de mauvaise foi; car il faut savoir que Poncet, après son retour à Rome et à Paris, en 1703, devait entreprendre un second voyage en Abyssinie, accompagné du père Du Beruat et avec les présens distingués qu'on lui avait remis pour l'empereur et les principaux du pays; mais après les avoir reçus, il s'enfuit vers la Mer-Rouge et se rendit de là à Ispahan, en Perse, où il paraît être mort avec la réputation d'un imposteur.

Plus tard, en 1714, le pape Clément XI envoya quatre Franciscains allemands, comme missionnaires en Ethiopie, où l'empereur Justus régnait alors. Il reçut amicalement ces messagers et leur promit de les défendre, eux et leur œuvre, au péril de sa vie. Leur pauvreté et le désintéressement avec lequel ils refusèrent tous les biens temporels avaient ému son cœur et il vit avec faveur leur œuvre de mission. Il leur défendit pourtant de prêcher en public pour ne pas exciter la jalousie du peuple. « Votre œuvre est difficile, disait l'empereur, elle demande du temps; il faut ne pas

heurter les préjugés et avoir beaucoup de prudence ; Dieu n'a pas créé non plus le monde en un clin d'œil, mais en six jours. » Les missionnaires trouvèrent accès de temps en temps et en secret auprès de quelques personnes ; mais aussitôt que les moines s'aperçurent du penchant que l'empereur avait pour eux et du but de leur séjour dans le pays, ils déclarèrent que les missionnaires européens étaient les ennemis de la Mère de Dieu et en dirent beaucoup de mal. Le soulèvement fut bientôt général ; on menaça l'empereur de le détrôner ou d'empoisonner les missionnaires ; mais il resta fidèle à sa promesse et les fit conduire en lieu de sûreté. Le peuple, voyant qu'on lui arrachait ainsi les objets de sa colère, s'irrita d'autant plus et appela au trône David, jeune prince de la famille impériale. Le jeune monarque fit ramener les missionnaires à Gondar, où ils arrivèrent le 17 février 1718, et où ils furent condamnés à être lapidés ; on leur offrit de les relâcher s'ils abjuraient les croyances de l'Eglise romaine ; mais ils repoussèrent avec horreur cette proposition. L'empereur, ému de leur persévérance, se contenta de les chasser du pays ; mais les moines abyssins préférèrent les mettre à mort en les lapidant, ce qui eut lieu au mois de mars de la même année.

Ce n'est pas sans une profonde douleur qu'on lit des traits de ce genre dans l'histoire des missions, et on ne peut s'empêcher de regretter que cette persévérance et ce dévouement, qui faisaient

marcher ces malheureux au supplice pour l'œuvre qu'ils avaient commencée, n'aient pas servi à une meilleure cause qu'au progrès du papisme. Le philanthrope chrétien doit déplorer que tant de temps et tant de travaux, tant de courage et de vies aient été sacrifiés dans un but que repousse l'esprit de l'Evangile. Si cette dépense de zèle et de force eût servi au grand et saint projet de venir au secours du malheureux peuple abyssin en lui faisant connaître la bienheureuse doctrine du salut, qui oserait parler de sacrifice inutile, quand bien même il aurait fallu pour l'atteindre immoler des centaines de victimes? Mais tous ces essais de missions n'avaient qu'un but temporel et égoïste, savoir: celui d'étendre l'autorité du pape sur l'église d'Abyssinie et de lier celle-ci par les chaînes de l'esclavage au char de triomphe de l'Eglise romaine, et, comme moyen d'atteindre ce but, une superstition religieuse devait être substituée à une autre. Mais cet essai, dirigé par un intérêt sordide, ne pouvait réussir, parce qu'il ne s'agissait pas simplement de répandre et de faire connaître en Abyssinie la Parole de Dieu, mais qu'il était question d'y importer une plante qui avait pour racine l'ambition des hommes, et que la Providence, loin de donner l'accroissement à une pareille œuvre, permet qu'elle rentre tôt ou tard dans le domaine du néant.

Dès lors il s'écoula un siècle entier avant que les chrétiens d'Occident s'occupassent de nouveau

de l'état de déchéance de l'Eglise d'Abyssinie pour chercher à l'en sortir. Les protestans n'avaient encore fait aucun essai dans ce but. Il était réservé à ces derniers temps de voir les Communautés chrétiennes évangéliques jeter sur l'Ethiopie un regard de pitié et d'amour. C'est en apparence un heureux hasard qui, en 1808, fit naître au vice-consul français au Caire l'idée d'utiliser un savant Ethiopien, Abraham (qui avait quelques années auparavant accompagné l'écossais Bruce dans son voyage en Abyssinie et qui était alors abandonné en Egypte), en lui faisant traduire le Nouveau-Testament en langue amharique. Abraham n'était pas seulement un savant, mais aussi un homme pieux et actif qui travailla pendant dix ans avec une joie parfaite dans la maison de M. Asselin, à cette traduction de la Bible. Il eut enfin le bonheur de l'achever, puis il reprit son bâton de pélerin pour faire un voyage à Jérusalem ; où la peste l'enleva peu de temps après son arrivée.

En 1818, M. Jowet, missionnaire anglais, découvrit dans la maison de M. Asselin ce précieux manuscrit qui fut acheté par la Société biblique britannique. Peu de temps après, cette société entreprit, dans l'intérêt de l'Eglise d'Abyssinie, l'impression en langue amharique des quatre évangiles, ainsi que des Actes des apôtres; cette impression fut suivie de celle des autres livres du Nouveau-Testament. Puis la Société des missions de l'Eglise anglicane, voyant que cette portion des Saintes-Ecritures était prête à

être répandue, se décida à un nouvel essai en expédiant quelques missionnaires en Abyssinie pour y faire connaître la Parole de Dieu qui y avait été oubliée. Elle s'adressa à cet effet à la Société des missions évangéliques de Bâle, pour savoir si on ne pourrait pas trouver dans son institut quelques jeunes gens disposés à entreprendre cette œuvre importante. Après de ferventes prières, Samuel Gobat de Cremine, dans le canton de Berne, et Christian Kugler de Schopfloch, dans le Wirtemberg, furent appelés en 1825 à cette belle vocation. Ils commencèrent par se rendre à Paris et à Londres pour s'y perfectionner dans la langue arabe, et arrivèrent au Caire en septembre 1826. Comme après un séjour de six mois ils ne trouvèrent aucun moyen de pénétrer en Abyssinie, ils partirent en février 1827 pour la Syrie et pour Jérusalem, où ils se perfectionnèrent dans la langue amharique et dans celle du Tigré, toujours en vue de leur mission en Abyssinie.

Revenus en Egypte en août 1827, ils furent obligés d'y séjourner jusqu'en octobre 1829, attendant avec impatience que l'état de guerre où était alors l'Abyssinie leur permît de s'y rendre. Ils utilisèrent cet intervalle en cherchant à acquérir les connaissances préliminaires que nécessitait leur vocation prochaine et en prêchant l'Evangile en arabe, en anglais et en français. Enfin arriva l'heure qu'ils avaient tant désirée et qui devait les rapprocher des travaux auxquels ils étaient spé-

cialement appelés; ils quittèrent le Caire le 22 octobre 1829, accompagnés d'un frère chrétien le charpentier *Aichinger*, et arrivèrent le 18 décembre de la même année à Massowah, sur la côte d'Abyssinie. Après un court séjour, ils entreprirent, le 15 janvier 1830, leur dangereux voyage dans l'intérieur du pays et arrivèrent heureusement, après une marche de quatre semaines, à Adigrat, dans le royaume de Tigré, où ils furent reçus amicalement par Sabagadis, prince souverain du pays. Peu de temps après, nos deux frères se décidèrent à se séparer; Kugler et son collègue Aichinger restèrent dans la province du Tigré dont ils venaient d'apprendre la langue, pour y préparer, avec l'aide de Dieu, les bases d'une station permanente. Le missionnaire Gobat, qui possédait parfaitement la langue amharique, crut convenable de se rendre seul à Gondar, capitale du royaume d'Amhara, pour aviser, en sa qualité de messager de Christ, aux moyens de répandre la Parole de Dieu et de se rendre utile à ce peuple plongé dans la plus profonde ignorance.

Nous terminons cette introduction au journal du missionnaire Gobat, en faisant observer que l'éditeur a abrégé les conversations religieuses souvent très longues qui y étaient rapportées; il les aurait même complètement supprimées, comme au reste il l'a fait quelquefois, s'il n'avait pas eu un motif pour en agir autrement. Il a cru trouver dans ces entretien, qui étaient presque toujours

amenés par des questions subtiles sur la théologie, une heureuse application du mode d'enseignement religieux qu'on suit avec les élèves de notre institut des missions de Bâle. Les faits qui ressortent de ces conversations prouvent encore que, dans la plupart des cas, on peut répondre victorieusement aux questions subtiles de la théologie en citant les paroles simples et claires de la Bible, et que le prédicateur chrétien ne doit pas vouloir être plus savant que la Parole de Dieu, et ne pas craindre de faire cette réponse souvent très honorable: Je ne le sais pas! Réponse dont les pères, dans les conciles, nos dignes réformateurs et plusieurs de nos plus savans théologiens font peut-être trop rarement usage!

(Traduit du *Magazin für die Geschichte der evangel. Missions und bibel-Gesellschaften*, publié par le Comité des missions de Bâle, année 1834, 1er cahier.)

TROISIEME PARTIE.

Remarques générales sur l'état actuel de l'Abyssinie, ou Introduction au journal de S. Gobat.

J'ai tâché de décrire dans mon journal toutes les observations que j'ai faites en Abyssinie. Elles se rapportent directement ou indirectement aux intérêts, ou plutôt au but de la Société des missions de l'Eglise anglicane relativement à ce pays. J'ai même essayé d'employer, autant qu'il a dépendu de moi, les expressions mêmes de ceux que j'ai entendus, pour dépeindre ce que je n'ai pu voir moi-même, afin d'éviter quelques erreurs que je crois avoir remarquées dans des descriptions de voyages plus systématiques. Ainsi on a souvent coutume de représenter les circonstances et les occurrences les plus rares comme si elles étaient ordinaires et habituelles, et, en revanche, de faire ressortir ce qui paraît extraordinaire à des Européens. Ainsi encore, il arrive souvent qu'afin de soutenir un système adopté trop à la hâte on tombe dans une faute de laquelle on ne peut guère se préserver qu'en communiquant, sous forme de journal, les observations telles qu'on les a faites. Cette faute consiste à exagérer les faits et à affir-

mer comme certains quelques points sur lesquels il faudrait suspendre son jugement.

On me reprochera peut-être une trop grande partialité pour mes amis, principalement dans ce qui concerne les revers de la guerre; mais il m'était presque impossible d'éviter ces reproches, parce qu'en Abyssinie, même sans dire de mensonge direct, on présente toujours les faits, et surtout les caractères, sous un faux jour. S'agit-il d'un ami, on tait le mal pour ne parler que de ses bonnes qualités; s'agit-il d'un ennemi, on ne tient point compte de ses mérites, on n'insiste que sur ses défauts. Pour moi, après avoir mieux considéré le caractère des hommes qui jouent un rôle en Abyssinie, j'ai conclu qu'à l'exception de Sabagadis qui était le meilleur, et de Marié qui était le plus méchant, ils sont tous à peu près sur la même ligne. Oubié a peut-être un peu plus d'esprit que les autres, mais ils offrent tous un égal mélange de bien et de mal.

Un autre reproche qu'on adressera à mon journal portera sur les répétitions; mais je les ai faites en grande partie à bonne intention, afin de donner une idée de la peine qu'un missionnaire éprouve lorsqu'il est obligé de répéter chaque jour les mêmes raisonnemens qui, tout inutiles qu'ils sont, ne peuvent toujours être évités. J'espère que je donne ainsi une idée du caractère que doivent revêtir les missionnaires envoyés en Abyssinie, et dont le trait principal me paraît une patience active

Mes autres observations se trouvent éparses dans mon journal, mais je crois devoir donner ici un aperçu rapide de la position politique et militaire de l'Abyssinie, ainsi que de sa religion et de ses mœurs.

Le pouvoir politique, les charges civiles, les fonctions militaires sont intimement unis en Abyssinie et se trouvent dans les mains d'une seule personne, car tous les gouverneurs sont juges civils et chefs militaires. Les gouverneurs indépendans sont absolus sous tous les rapports; c'est pourquoi l'on ne peut rien dire des institutions politiques. Ils sont libres de donner à qui ils veulent le gouvernement de leurs districts et ils peuvent l'enlever de même; néanmoins ils trouvent généralement qu'il est de leur intérêt de conférer à la même famille, dans l'ordre héréditaire, le gouvernement de plusieurs districts. Ils peuvent se choisir des conseillers ou agir d'après leur caprice. Ordinairement ils déclarent la guerre sans prendre l'avis de personne; mais quand ils approchent de l'armée ennemie ils consultent leurs officiers sur la manière de commencer l'attaque ou de diriger la défense.

Quelquefois ils réunissent tous leurs conseillers, afin d'entendre le pour et le contre; d'autres fois ils demandent séparément les avis pour se réserver une décision libre. Cette dernière manière d'agir est ordinaire à Oubié, parce qu'il a remarqué sans

doute que l'inimitié des Abyssins est beaucoup plus active que leur amitié, et qu'un officier paraît souvent faire consister son devoir dans une opposition irréfléchie à l'avis de son rival plutôt que dans l'examen impartial de l'intérêt de son chef. Ils punissent chacun à leur manière, quand ils peuvent les saisir, les inférieurs qui se révoltent. Oubié leur coupe ordinairement un bras et une jambe; Sabagadis en a tué quelques-uns et mis les autres aux fers. Gougsa, au contraire, leur offrait une fille en mariage avec le gouvernement sous sa dépendance, auquel ils aspiraient.

Excepté Sabagadis, qui ne savait guère comment s'y prendre, les chefs abyssins n'ont jamais pensé jusqu'ici à introduire dans leur pays ni perfectionnement ni amélioration. Leur principal but est d'accroître leur propre puissance, sans s'inquiéter beaucoup de ce que deviendront leurs enfans après eux. Quand ils se voient sur le point de mourir, ils cherchent ordinairement à transmettre leur pouvoir à celui de leurs enfans qui est le fils de leur femme favorite; mais comme il arrive souvent que celui-ci est plus jeune et moins courageux que ses frères, il ne réussit presque jamais.

La jurisprudence est très simple en Abyssinie; il n'y a point d'avocats. Quand quelqu'un a un sujet de plainte contre un autre, il se lève avant le jour et va pousser des cris devant la maison du gouverneur de son district jusqu'à ce que celui-ci

l'entende. Alors on fait venir l'accusé qui a droit de se défendre. Les parties s'interrogent réciproquement; le juge entend leurs raisons, fait venir les témoins s'il y en a, et, sur leur rapport, ou, à défaut de témoins, sur le serment des parties, il prononce son arrêt. Pour empêcher toute confusion, le juge ordonne aux adversaires de parler l'un après l'autre, et dans ce but il menace d'une amende celui qui couperait la parole à son adversaire, et il parvient ainsi à établir un certain ordre dans le débat. Quand l'une des deux parties avance des imputations graves ou des mensonges, l'autre demande, par signe, de pouvoir répliquer, et le juge, en lui donnant la parole, impose silence à celui qui parlait.

Les sous-gouverneurs se laissant facilement corrompre par des présens, toutes les affaires importantes sont portées en seconde instance devant le gouverneur général ou *Dedjasmât*, qui ordinairement se donne beaucoup de peine pour découvrir la vérité. Il fait souvent venir un savant avec le code civil appelé *Fetha-Negest*, dont les Abyssins attribuent l'origine à Constantin au lieu de Justinien, et il prononce la peine d'après ce code rigoureux; cependant les Dedjasmâts sont libres de décider arbitrairement dans tous les cas. En général, ces gouverneurs sont bien moins sévères que ne l'étaient les rois quand ils avaient le pouvoir.

Aucun juge n'a le droit de décider du sort d'un meurtrier; celui-ci est abandonné aux parens de

l'homme qu'il a tué. Le juge peut seulement proposer une amende au lieu de la mort et exhorter les parens à l'accepter; mais il ne peut pas les y forcer. Le prix d'un homme assassiné est de 250 *talaris*. Quand le meurtrier a tué quelqu'un de ses propres parens, il ne subit point de punition, et dans aucun cas on ne traverse le fleuve Tacazé ni d'un côté ni de l'autre pour poursuivre un criminel. Quand on ne connaît pas les parens de l'homme tué, les prêtres prennent en quelque sorte la place du vengeur du sang, et refusent de donner la communion au coupable jusqu'à ce qu'il paie à l'Eglise le prix de son crime, c'est-à-dire 250 talaris.

Autrefois toutes les affaires graves étaient portées devant le roi qui en jugeait de concert avec ses douze *lics* (1). Cette cour avait seule le droit de juger quelques cas particuliers, et à Gondar seulement.

Du temps de Bruce, les rois avaient un peu de pouvoir, et du temps de Salt ils en conservaient encore quelque apparence; mais depuis la mort de Gougsa, arrivée il y a environ dix ans, ils n'ont plus de la royauté que le titre; et ils l'auraient même déjà perdu si les gouverneurs n'avaient besoin d'eux pour prendre le titre de *Râs*, qu'ils ne

(1) *Lic*, pluriel *licaouente*, veut dire *savant* ou *grand*. Les *lics* composaient une espèce de ministère; ils étaient choisis ou renvoyés par le roi qui, à son tour, ne pouvait condamner personne à la mort sans leur consentement.

possèdent légitimement que lorsqu'ils ont placé un nouveau roi sur le trône.

Du temps de Salt, le roi régnant se nommait Goualou. Après un règne de dix-sept années il prit pour successeur Joas, qui régna quatre ans. Ensuite le Dedjasmât de Sémène, Heila-Mariam, plaça Bida-Mariam sur le trône ; mais au bout de trois ou quatre jours ce souverain fut remplacé par Guigar, qui eut pendant huit ans le titre de roi. Après la mort de Marié, Guigar fut détrôné et remplacé par un autre Joas qui, au bout d'un an, fut encore obligé de céder le trône à Guebra-Christos, lequel, à ce qu'on dit, est mort d'un poison que le vieux roi Guigar lui avait fait prendre.

L'empoisonnement des membres mâles de la famille royale, dont Bruce parle en détail, n'est plus regardé comme nécessaire. Les membres de cette famille sont dispersés dans toutes les provinces et vivent en partie des dons qu'ils reçoivent des grands ou de leur propre industrie. Cependant ils sont généralement aimés et respectés du peuple qui, incapable de concevoir des espérances bien étendues, ne forme d'autre vœu pour l'avenir que celui de voir cette royale famille replacée sur le trône et faisant jouir l'Abyssinie des bienfaits de cette restauration.

Les hommes qui, depuis Salt, ont figuré comme Râs, sont le Râs Gougsa et ses trois fils; Imam, fort aimé du peuple; Marié, haï par tout le monde, excepté par les soldats, et Dori, qui n'a gouverné

que trois mois. Le petit-fils de Gougsa porte aujourd'hui le titre de Râs Ali et gouverne à la satisfaction du peuple. Le Dedjasmât Mârou, gendre de Gougsa, a gouverné pendant quelques années avec justice et cruauté les provinces de Dembea, Couara et Agou; mais son fils unique n'a pu lui succéder, parce que les râs de la famille de Gougsa ont donné le gouvernement de Dembea et de Couara à son neveu, le Dedjasmât Comfou.

En Sémène, le Râs Gabriel gouvernait du temps de Salt. Son fils et son successeur Heila-Mariam est encore regretté de toute l'Abyssinie, et principalement du peuple qu'il gouvernait. Il y a sept ans qu'il est mort, et son fils Oubié lui a succédé sans obstacles, en conservant la province de Walcaït que son père avait subjuguée.

Depuis quarante ans il n'y a eu que très peu de guerres au-delà du Tacazé, et le pays n'a souffert que pendant les trois années du gouvernement de Marié. Le Tigré, au contraire, excepté pendant les sept ou huit années du gouvernement de Sabagadis, a toujours été dans un état de trouble et d'anarchie depuis la mort du Râs Walda Sélassé, arrivée en 1815 ou 1816. Je ne crois pas que maintenant personne en Abyssinie écrive l'histoire de ce pays, mais j'ai vu une partie des faits que je viens de rapporter, et je n'ai adopté les récits qui m'ont été faits qu'après avoir eu lieu de me convaincre de leur exactitude.

Shoa n'a éprouvé aucune de ces agitations qui

ont troublé l'Abyssinie. Le roi actuel Sehla Sélassé, âgé de trente-trois ans, a déjà régné dix-huit ans à la satisfaction de son peuple. La royauté subsiste dans sa famille depuis sept générations. Il a beaucoup étendu les limites de son royaume pendant ces dernières années, surtout au sud et à l'ouest. Les provinces des Gallas, qu'il a subjuguées, ont presque toutes embrassé le christianisme d'Abyssinie. Le reproche qu'on doit adresser à Sehla Sélassé c'est son amour désordonné pour les femmes; il possède environ cinq cents concubines, dont la plupart sont des esclaves gallas.

Si de l'état politique de l'Abyssinie nous passons à l'examen de ses croyances religieuses, nous trouvons que les religions de l'Abyssinie sont au nombre de trois, savoir : le Christianisme, l'Islamisme et le Judaïsme, auxquels on peut ajouter la religion des deux peuples Camaounte et Zalâne.

Quoique le Christianisme ait entièrement dégénéré en Abyssinie, les traces qu'il y a laissées doivent cependant nous attacher encore aux chrétiens de ce pays et nous engager à les regarder comme des frères qui se sont éloignés de notre Père commun et qui ont recueilli, comme fruits de leurs erreurs, la misère et la dégradation. Toutefois il faut les féliciter de ce qu'ils ont su conserver; car c'est à cela qu'on doit attribuer tous les traits honorables de leur caractère qui les rendent supérieurs aux autres habitans de l'Afrique,

sans excepter le peuple de la misérable Egypte.

C'est un grand bonheur pour l'Abyssinie de n'avoir eu jusqu'ici que des gouverneurs chrétiens; car, comme les Musulmans du pays le reconnaissent eux-mêmes, c'est dans la religion des chefs que se trouve le germe de la régénération du peuple abyssin. Il ne sera pas nécessaire de le démoraliser pour le civiliser, comme on a cru devoir le faire chez la nation turque. Il serait sans doute beaucoup plus facile d'ôter tout principe religieux aux Abyssins que de les ramener à la vérité et à la pure lumière du Christianisme, parce qu'en général il est plus facile d'entraîner l'homme à faire le mal que de l'engager à se dévouer au bien. Mais quand on veut travailler à la régénération de l'Abyssinie avec la conviction que le devoir du chrétien est de faire connaître à tous les hommes que Dieu est leur seul Sauveur, on ne la croit plus impossible et l'on ne se laisse pas décourager par des apparences qui ne peuvent effrayer que des ames sans foi.

Les chrétiens d'Abyssinie sont maintenant répartis en trois sectes si divisées entre elles qu'elles se maudissent et ne veulent pas avoir de relation l'une avec l'autre. Un seul point de théologie a créé cette désunion; mais j'en ai tant parlé dans mon journal qu'il me suffit de l'indiquer ici. Il s'agit de cette éternelle dispute sur la personne de Christ.

Les uns pensent que lorsque l'Ecriture dit

que Jésus-Christ a été oint du Saint-Esprit, cela signifie seulement que la divinité s'est unie à la nature humaine de Jésus-Christ, et que, dans tous les passages de la Bible où le Saint-Esprit est représenté comme ayant été donné à Jésus-Christ, le nom de Saint-Esprit indique seulement la divinité de Christ, parce que le Sauveur n'a pas eu besoin de recevoir cet esprit qu'il a toujours possédé. Ils disent que Jésus-Christ a oint, qu'il a été oint, et qu'il est lui-même l'onction. Les sectateurs de cette opinion sont les plus acharnés de tous, principalement dans le Tigré où leur doctrine était soutenue par le dernier Abuna cophte.

Une seconde secte prétend que lorsqu'il est dit que Jésus-Christ a été oint du Saint-Esprit, cela veut dire simplement que le Saint-Esprit a opéré l'union de la divinité avec l'humanité dans la personne de Christ. Les partisans de cette doctrine se trouvent principalement dans les provinces de Godjam et de Lasta.

La troisième opinion qui domine dans toutes les autres provinces d'Abyssinie, même à Shoa, est que Jésus-Christ homme, quoique uni à la divinité dès sa conception, a reçu le Saint-Esprit dans son humanité de la même manière que nous le recevons, c'est-à-dire comme un don du Père, afin de pouvoir accomplir, comme homme, l'œuvre de notre salut. Ils concluent de là que, puisque Jésus-Christ a reçu le Saint-Esprit comme nous le recevons, son onction doit être appelée une troisième naissance.

Ces sectaires professent une assez grande tolérance, et j'ai ouï dire qu'après mon départ de Gondar quelques-uns des plus savans ont cessé de donner à l'onction de Jésus-Christ le nom de naissance.

Il paraît que ces divergences d'opinion sont fondées sur les différens points de vue sous lesquels les Abyssins envisagent la question des deux natures en Jésus-Christ, car au fond ils sont tous monophysites et ont à peu près les mêmes superstitions. Comme les autres sectaires du Levant ils disent que le Saint-Esprit ne procède que du Père.

Hors les cas de maladies dangereuses, les Abyssins ne baptisent leurs enfans qu'à l'âge de quarante jours, si c'est un garçon, et de quatre-vingts jours si c'est une fille, parce qu'ils croient qu'Adam ne reçut le Saint-Esprit et ne fut introduit dans le jardin d'Eden que quarante jours après sa création, et que Ève ne reçut ces mêmes priviléges que quatre-vingts jours après avoir été créée. Je crois que cette coutume tire son origine de la loi de Moïse qui déclare une femme souillée pendant quarante jours après son accouchement d'un garçon, et quatre-vingts jours après celui d'une fille; mais comme ils prétendent obstinément que les enfans reçoivent le Saint-Esprit au baptême, ils rattachent leur opinion à Adam plutôt qu'à l'accouchement d'une femme juive. Le baptême d'eau est à peine regardé comme valable quand le liquide

ne renferme pas du *mérom* dont les Grecs font aussi usage. Je ne me rappelle pas exactement la composition du mérom ; mais ce qui le rend efficace sont quelques gouttes du sang de Christ qu'on dit s'être conservées jusqu'à ce jour. Dès qu'un enfant a été baptisé on le revêt d'un habit neuf, on lui pend au cou un cordon de soie bleue comme un signe qu'il est chrétien, puis on lui donne la communion.

Les prêtres communient tous les jours et les laïques le dimanche, ou seulement de temps à autre, selon leur volonté. En temps de jeûne on communie à trois heures après midi, et au point du jour le reste de l'année; ceux qui observent l'abstinence, lors même qu'ils ne communient point, attendent, pour prendre leur repas, la fin de la cérémonie.

Pour que la communion ait lieu, il faut la présence de cinq prêtres ou diacres; outre les prêtres, il n'y a que des vieillards et des enfans qui prennent part à la communion ; aussi il est facile de comprendre que cette cérémonie se passe sans beaucoup d'ordre.

La liturgie, pour la célébration de la Sainte-Cène, se compose de la lecture de quelques chapitres de l'Évangile et du chant de quelques cantiques dans l'ancienne langue du pays. La consécration du pain et du vin est appelée *melawat*, *changement;* cependant je n'ai trouvé personne à Gondar qui crût à la transubstantiation ; mais on

l'admet dans le Tigré, et quand quelqu'un demande comment les méchans et les incrédules pourraient recevoir Jésus-Christ, on répond qu'un ange vient le leur enlever de la bouche et que le pain et le vin ne sont plus alors qu'une nourriture ordinaire. Il faut que le pain de la communion soit préparé par un homme et non par une femme; quant au vin, il est composé du jus de raisins secs mêlé d'eau.

Plusieurs cas rendent les Abyssins incapables ou indignes de recevoir ce sacrement; le plus général est le manque de fidélité conjugale.

Les mariages réguliers sont très simples. Les futurs, après s'être donné l'un à l'autre ce qu'ils s'étaient promis, invitent à dîner quelques parens et un prêtre. Celui-ci, après le repas, engage les époux à se promettre une fidélité et un amour durables; après quoi il leur adresse quelques souhaits et le mariage se trouve accompli; mais c'est un nœud qui se délie aussi facilement qu'il se noue. Quand un des époux est mécontent de l'autre, ils vont tous deux devant un prêtre ou un juge et se répudient mutuellement. S'ils ont plusieurs enfans, ils se les partagent; s'ils n'en ont qu'un, il appartient à la mère quand il a moins de sept ans, et au père s'il est plus âgé. Cependant, après trois divorces, les Abyssins ne peuvent plus contracter de mariages réguliers, et il ne leur est permis de participer à la communion qu'en embrassant la vocation de moine. Aussi, lorsqu'un homme a répudié

trois femmes et qu'il désire vivre plus régulièrement, afin de participer à la communion, il se réconcilie, s'il le peut, avec l'une d'entre elles, et il arrive souvent qu'après avoir été séparés pendant plus de vingt ans et mariés tous les deux à d'autres personnes, d'anciens époux reviennent vivre ensemble pour le reste de leurs jours.

Quand un Abyssin se voit sur le point de mourir, il fait appeler un prêtre qui entend sa confession et lui donne l'absolution. Plusieurs personnes, et même des prêtres, m'ont dit qu'elles avaient commis des péchés graves dont elles ne s'étaient jamais accusées par crainte de la pénitence qu'on leur infligerait, et qu'elles réservaient pour leur lit de mort l'aveu de pareilles fautes. Le prêtre ne refuse jamais l'absolution à un mourant ; mais lorsque celui-ci lui offre de l'argent pour que quelqu'un jeûne à sa place, il l'accepte et se charge de faire exécuter ce désir du moribond par lui-même ou par d'autres. Il arrive souvent aussi que des prêtres ordonnent un jeûne à toute la famille d'un défunt, et j'ai connu une jeune femme à laquelle des prêtres avaient ordonné de jeûner pendant sept ans, parce que son père était mort subitement sans confession, et qui, depuis deux ans, observait cette injonction.

Dès qu'un Abyssin vient d'expirer, on l'ensevelit sans délai. Le nombre des prêtres qui accompagnent le convoi pour dire des prières et prononcer l'absolution est proportionné à la fortune du dé-

Cependant les plus instruits et les mieux intentionnés blâment les prêtres dans de pareils cas. Le jeûne consiste à s'abstenir de toute nourriture animale, excepté de poisson, et à ne rien boire, pas même de l'eau, jusqu'à trois heures après midi, excepté le samedi et le dimanche où l'on peut manger maigre et boire depuis huit heures du matin.

L'ordination des prêtres se fait à la légère; il suffit qu'un homme connaisse les lettres de l'alphabet et qu'il donne deux pièces de sel à l'interprète de l'Abuna ou évêque cophte, pour qu'il reçoive aussitôt l'imposition des mains sans examen préalable et sans exhortation; aussi les Abyssins qui sont vraiment instruits auraient honte de se faire prêtres et ne veulent point le devenir. Il y a des exceptions, mais je parle de la généralité.

Différentes accusations pèsent sur Kerglos, dernier évêque cophte; mais il est impossible de découvrir la vérité dans les rapports contradictoires de ses adversaires et de ses amis. Le seul fait constant c'est qu'il a tué un esclave en lui donnant un coup de bâton pour le punir d'une légère offense.

Il y a bientôt trois ans qu'il n'y a point d'Abuna dans le pays. Les prêtres peuvent être mariés au moment où ils reçoivent l'imposition des mains, mais ils ne peuvent point se marier après l'avoir reçue. Cependant si, malgré leur consécration, ils contractent un mariage, il n'en résulte pour eux qu'un peu de mépris et la défense d'officier comme prê-

tres. Les diacres en office sont presque toujours des enfans, parce que, lorsqu'ils deviennent plus âgés, ils se livrent à des désordres qui les rendent indignes d'officier. Il n'y a jamais de prédications dans les églises d'Abyssinie.

Plusieurs coutumes judaïques ont été conservées en Abyssinie. La circoncision des deux sexes doit avoir lieu dans la première semaine qui suit la naissance; mais il y a quelques personnes qui ne font pas circoncire leurs fils. Les Abyssins, en général, s'abstiennent de toute nourriture défendue dans la loi de Moïse; mais il y en a plusieurs qui mangent du sanglier sous prétexte de maladie.

L'usage des sacrifices est admis en Abyssinie; l'une de ces cérémonies, qui est propitiatoire, se nomme *béza*, *rédemption;* mais elle n'a lieu que pour des malades. Elle consiste à prendre un animal destiné à représenter le malade et à lui faire faire, à diverses reprises, le tour du lit de ce dernier; après quoi il est égorgé. Quelquefois on prend un œuf, puis, après l'avoir fait tourner trois fois autour de la tête du patient, on le casse devant son lit.

Les Abyssins conservent dans chaque église un coffre ou une arche pour laquelle ils ont la plus grande vénération; ils l'adorent réellement; c'est sa présence qui constitue la sainteté de l'église et qui les met dans le cas de crier comme les anciens Juifs et dans le même sens : Le temple de l'Eternel! le temple de l'Eternel!! etc.

funt ; cependant ils remplissent souvent ces fonctions sans en retirer d'autre avantage que de manger et boire à satiété, car le père confesseur du défunt profite largement du ménage de la veuve. Les parens du mort comptent les jours et font de temps en temps venir les prêtres pour manger et pour boire, pour répéter les Psaumes et prononcer l'absolution. Dans de pareilles occasions ils tuent presque toujours un ou plusieurs bœufs, selon leurs moyens ; c'est une espèce de sacrifice.

Les Abyssins n'admettent point de purgatoire ; mais ils croient que presque tous les hommes vont en enfer au moment de leur mort, et que de temps en temps l'archange Michel descend dans ce lieu de tourmens pour en retirer les ames et les introduire dans le Paradis, tantôt à cause de quelques bonnes œuvres qu'elles ont faites sur la terre, et tantôt à cause des prières et des œuvres méritoires de leurs parens et des prêtres. Ils citent un grand nombre de fables à l'appui de cette doctrine. La plus ordinaire est l'anecdote suivante.

Un homme qui n'avait fait que du mal sur la terre, mais qui avait toujours observé le jeûne du mercredi et du vendredi, mourut et descendit en enfer, dans un lieu ténébreux. Cependant il avait toujours deux lumières à côté de lui, et, grâces à leur clarté, il put marcher jusqu'à la porte qui sépare l'enfer du paradis. Alors l'archange Michel vint le recevoir et l'introduisit dans le ciel en lui disant que ces deux lumières qui l'avaient éclairé

étaient les jeûnes du mercredi et du vendredi dont il avait été scrupuleux observateur.

Les Abyssins ont des jeûnes longs et rigoureux, car c'est dans le jeûne qu'ils font consister l'essence de leur religion. Les jours consacrés à ces pratiques équivalent à neuf mois de l'année; mais il n'y a que quelques moines qui observent tous les jeûnes. Selon eux, le jeûne avant Pâques, pendant cinquante-six jours, le jeûne du mois d'août, qui dure seize jours, en mémoire de la mort apparente et de l'ascension de la Vierge Marie, et le jeûne du mercredi et du vendredi sont indispensables. Le jeûne de quarante jours avant Noël est aussi généralement observé dans l'intérieur de l'Abyssinie; mais dans le Tigré on ne l'observe que rarement. Outre cela il ne se fait presque aucune confession qui ne soit suivie d'un jeûne plus ou moins long ordonné par le prêtre; mais on peut s'en exempter avec de l'argent.

J'ai connu un homme qui, après avoir commis un crime, se retira au monastère de Waldeba pour éviter la punition. Les prêtres lui imposèrent un jeûne d'un an et l'obligation de répéter deux cents fois tous les psaumes pendant cette année-là; mais le coupable n'ayant pas envie de jeûner si longtemps leur offrit de l'argent qu'ils acceptèrent, ce qui les obligea à mettre une cinquantaine de jeunes gens en réquisition pour jeûner et répéter les psaumes en présence de l'homme qui ne voulait pas donner son argent pour rien.

Quand on les interroge sur la circoncision et sur le jeûne, ils répondent qu'ils ne considèrent la première que comme une coutume utile à la propreté, et qu'ils ne s'abstiennent des alimens défendus dans la loi que parce qu'ils en ont un dégoût naturel; mais j'ai souvent remarqué que lorsqu'on attaque ces divers points, ils les défendent avec un religieux scrupule, et un prêtre ne manquerait pas d'imposer un jeûne de pénitence à un homme qui aurait mangé du sanglier ou du lièvre sous prétexte de maladie.

L'idolâtrie, toujours si séduisante pour l'homme naturel, n'a fait que trop de progrès en Abyssinie. Il est vrai que les Abyssins cherchent à prouver, par de nombreux sophismes, qu'ils ne se prosternent point devant les images pour les adorer, mais que leur intention est d'honorer le saint dont l'image est sous leurs yeux, et que l'honneur qu'ils lui rendent n'est qu'une manière plus naturelle de servir Dieu. Cependant ils avouent que le peuple ignorant adore les images elles-mêmes; mais personne ne veut se reconnaître pour idolâtre. Comme les Abyssins attribuent à chacun des saints un pouvoir particulier, ils invoquent tour à tour ceux qui peuvent leur donner l'assistance dont ils ont besoin. Cependant ils affirment, comme les papistes, que ce n'est pas aux saints qu'ils demandent le secours nécessaire, mais qu'ils les prient seulement de les recommander à l'attention de Dieu.

Je n'avais jamais compris l'influence morale que

l'idolâtrie exerce nécessairement sur les hommes avant d'en avoir vu les effets en Abyssinie. Un homme qui a choisi, par exemple, saint Michel ou saint Georges pour patron particulier, les voyant toujours représentés, l'un avec son épée et l'autre sur son cheval, armé de toutes pièces pour exécuter la vengeance céleste, un tel homme, dis-je, ne manquera presque jamais d'être guerrier et vindicatif; et si c'est une femme, elle ne manquera pas d'aimer particulièrement les soldats. Un homme voluptueux adressera son hommage à la Vierge, parce qu'il la voit toujours représentée sous l'image d'une jeune femme qui semble être faite pour exciter les passions, etc.

J'ai souvent vu un Abyssin invoquer sans succès le nom de Dieu pour obtenir un service de l'un de ses compatriotes; mais aussitôt qu'il l'adjurait au nom d'un saint, l'autre lui répondait, souvent avec colère, qu'il ne pouvait pas lui refuser sa demande, par crainte de se mettre en inimitié avec le saint au nom duquel il réclamait son secours. C'est ainsi qu'à Debra Damo on ne saurait presque rien obtenir des moines si on ne le demande au nom de l'Abuna Aragawi, patron du monastère. J'ai quelquefois entendu des ignorans appeler saint Michel, *Dieu*, et la Vierge Marie, *créatrice de l'univers;* mais de pareilles erreurs ne se rencontrent que rarement.

Après ce tableau des superstitions de l'Abyssinie, il est permis de conclure, comme l'expérience

m'en a convaincu, que les Abyssins n'ont aucune idée des doctrines les plus salutaires du Christianisme, telles que la doctrine de la justification du pécheur par la foi, de l'œuvre de la grace, de l'influence sanctificatrice de l'Esprit-Saint dans le cœur des enfans de Dieu, etc. Aussi cette dégénération du Christianisme, qui constitue la religion des Abyssins, se réfléchit-elle dans leurs mœurs qui sont très corrompues.

Cependant l'ignorance religieuse n'est pas la seule cause de la corruption des mœurs en Abyssinie. La source principale du débordement de ce peuple, c'est sa vie vagabonde. Un prince, par exemple, n'aime pas rester long-temps au même endroit, même quand il n'y a pas de guerre. Il habite tantôt à un bout de la province qu'il gouverne et tantôt à l'autre, avec un grand nombre d'officiers et de domestiques. Sa femme est obligée très souvent de rester dans la maison qu'il lui a donnée, et lui, ne pouvant se passer de femme, prend d'abord une concubine, puis le premier pas étant fait, il en choisit de nouvelles, et perd ainsi peu à peu le sentiment des obligations conjugales. Ceux qui sont avec lui se trouvent dans le même cas et suivent son exemple.

Plusieurs femmes étant ainsi attachées à un seul homme qui n'est pas leur mari, et étant en même temps négligées par lui, elles cherchent, de leur côté, à corrompre les jeunes gens, et l'impureté se communique ainsi à toutes les classes de la société.

On m'a souvent assuré qu'au-delà du Tacazé il n'y avait pas trois couples qui aient vécu douze ans ensemble sans être infidèles, l'un ou l'autre, à l'union conjugale. Cependant, en présence du monde, ils ont beaucoup plus de pudeur qu'on ne pourrait le penser après avoir lu la description que Bruce fait d'un repas abyssin. Je veux bien croire qu'un tel repas peut avoir eu lieu entre des libertins déhontés; mais on ne voit que bien rarement de pareils excès de cruauté et de débauche.

J'ai entendu bien des paroles inconvenantes, mais j'ai vu moins d'indécence dans la capitale de l'Abyssinie que dans celles d'Angleterre, de France et d'Egypte. Je ne dis pas ceci pour justifier les Abyssins; mais j'affirme simplement qu'à moins d'en rechercher les occasions, on n'est pas plus choqué de la licence des mœurs en Abyssinie qu'en Europe. Dans le Tigré, excepté à Adowa et à Antalo, les femmes sont beaucoup plus retenues que dans l'intérieur du pays. La conséquence ordinaire de l'impureté c'est la paresse, qui a pour suite la pauvreté et le désir de vivre aux dépens des autres sans subvenir soi-même à ses besoins; ce qui fait naître dans les cœurs l'envie, la ruse et le mensonge. Les Abyssins sont aussi menteurs que les Arabes; mais lorsqu'ils sont découverts, ils ont un sentiment de honte que les Arabes n'éprouvent point.

Une autre série de vices qui résultent encore de l'impureté (car j'appelle ainsi la polygamie des

88456

Abyssins, parce qu'ils savent très bien qu'elle est illicite) vient de ce que les enfans d'un même père, qui n'ont pas la même mère, sont toujours tellement divisés entre eux qu'ils ne peuvent ni se supporter ni se voir. Ils n'ont également aucun sentiment d'amour filial pour leur père, et celui-ci n'a d'attachement paternel que pour les enfans qu'il a eus d'une femme favorite. Je ne dirai rien des jalousies et de leurs conséquences, si ce n'est qu'un homme adultère est souvent tué par son rival. Cette légèreté qui règne dans les rapports que les sexes ont entre eux se fait remarquer à toutes les époques de la vie, et l'on peut dire que les Abyssins ne montrent quelque constance que dans leur inconstance même. Cependant les enfans ont moins de penchant à la légèreté que ceux des autres pays. Au reste il serait inutile de faire un long catalogue des défauts et des vices des Abyssins; s'ils paraissent plus immoraux que d'autres peuples, il faut en grande partie l'attribuer aux circonstances [illegible] surtout à leur ignorance. Mais le fond de l'homme charnel est le même dans tous les temps et dans tous les pays; il est ennemi de Dieu et incapable de se soumettre à sa loi.

Il m'est doux cependant de pouvoir signaler, au milieu de cette corruption profonde, quelques traits de bonté qui ne se rencontrent guère que chez les chrétiens, mais qui, comme des perles précieuses, brillent épars au milieu des ruines

morales de l'Abyssinie. Un voyageur, par exemple, ne s'inquiète jamais des lieux où il pourra loger; quand il arrive, le soir, auprès d'un village, il a rarement besoin de demander un logement; la première personne qui le voit l'invite à venir demeurer dans sa maison et il s'y trouve tout aussi à son aise que chez lui, certain que, quand même il serait chargé d'or, son hôte ne touchera pas à la moindre parcelle de son bagage. Le voyageur abyssin, en revanche, ne voulant point abuser de la bonté de son hôte, n'épargne ses propres provisions que lorsqu'il y est presque forcé. Je ne parle pas ici des villages qui sont sur les routes fréquentées par les caravanes, car ils ont promptement appris à revêtir les mœurs plus froides des étrangers.

Autrefois les Abyssins avaient beaucoup de respect et d'attachement pour les blancs, et il en est encore de même dans l'intérieur du pays; mais au Tigré les Européens sont souvent méprisés, et l'on ne les respecte que lorsqu'on croit pouvoir tirer d'eux quelque profit; les gens du Tigré, voyant beaucoup de blancs, n'ont que trop d'occasions d'observer que ceux ci ne leur sont pas supérieurs en moralité lorsqu'ils se trouvent dans les mêmes circonstances. Cependant, même au Tigré, je n'ai jamais manqué de logement dans les endroits où j'arrivais le soir; souvent même les gens du village apportaient ce qu'ils avaient de meilleur pour mon souper et celui de mes domestiques.

J'ai dit ailleurs que les Abyssins sont voleurs; mais cela n'est rigoureusement vrai que dans les temps d'anarchie où chaque chef de district aspire, non-seulement à être indépendant, mais encore à dominer ses voisins; or, pour atteindre ce but, il lui faut de l'argent, et il ne peut en obtenir qu'en donnant à ses sujets la liberté de piller les voyageurs, et, s'ils en ont le pouvoir, les districts voisins. Ils regardent ce genre de pillage comme un droit de guerre, et dans ce sens ils sont presque tous des voleurs, mais la présence d'un gouverneur ou Dedjasmât prévient tous ces désordres.

Plusieurs cherchent à tromper dans les marchés; mais comme les voleurs sont punis très sévèrement et qu'il y a un opprobre général attaché au larcin, il se commet fort peu de vols, et il est ordinairement facile de recouvrer les effets dérobés. Une fois, par exemple, dans le camp de Walda-Michaël, un homme se plaignit d'avoir été volé par un inconnu; on fit incontinent venir un prêtre pour anathématiser le voleur, et au bout d'un quart-d'heure celui-ci renvoya l'objet dérobé sans se faire connaître. C'est ainsi qu'on peut presque toujours recouvrer ce qui a été soustrait; mais, dans ce cas, on ne recherche point le coupable, de peur que la crainte de la punition, contrebalançant celle de l'anathème, ne rendît cette dernière sans effet.

Les domestiques sont en général plus fidèles qu'en Europe. Quand même un homme serait vo-

leur de profession, il ne déroberait pas dans la maison où il sert; et, dans les cas très rares où cette infidélité a lieu, le coupable s'arrange de manière à fuir pour toujours la présence de son maître ; les femmes ont cependant l'habitude de s'emparer, en cachette, de quelques provisions de bouche. Les Abyssins ne punissent rigoureusement leurs enfans que pour avoir dérobé. J'ai vu une mère, ordinairement fort douce, et qui ne pouvait pas supporter qu'on fît mourir le moindre reptile, brûler la peau des deux mains et des lèvres à sa fille, âgée de neuf ans, parce qu'elle avait trempé son doigt dans un pot de miel.

Les Abyssins ne sont point cruels, surtout dans l'intérieur du pays. A la guerre, ils ne tuent presque jamais un homme lorsqu'ils peuvent le faire prisonnier, et quand ils voient que la victoire est à eux, ils aiment mieux user de modération et s'emparer de leurs ennemis plutôt que d'égorger ceux qui se défendent encore; mais ils se montrent souvent cruels à l'égard des blessés du parti opposé ; ils les laissent languir et périr misérablement tandis qu'un peu de soin leur sauverait la vie. Quand les blessés ne peuvent plus marcher, il arrive souvent que les soldats les mutilent comme ils font des morts, et cependant plusieurs de ceux qui ont été ainsi blessés se guérissent : mais ce procédé peut être regardé comme une exception, car tous les Abyssins que j'ai connus ont de l'horreur pour cette barbarie. Ils ne sont pas méchans en-

vers les animaux, et j'ai beaucoup de peine à croire ce que Bruce dit de leur cruauté à cet égard ; car lorsque j'ai demandé aux Abyssins s'il arrivait quelquefois qu'on coupât un morceau de chair à un animal vivant pour le manger, ils en ont toujours témoigné de l'horreur. Au reste, comme je sais quelles sont les horreurs de la faim, je crois à la possibilité de toutes les actions qu'un homme est capable d'imaginer pour se procurer la nourriture nécessaire. S'il y a eu des exemples de cruauté, comme Bruce le rapporte, ce sont des exceptions tout aussi bien que les cas du même genre qui peuvent se présenter en Europe ; car pour moi j'ai vu des pères et des mères punir leurs enfans pour avoir arraché des plumes à une poule vivante, mais qu'on était sur le point de tuer.

A l'égard des pauvres les Abyssins sont très charitables. Leurs motifs ne sont peut-être pas les plus purs, mais Dieu seul les connaît à fond ; ce n'est pas à moi d'en juger. Quand j'étais à Gondar, dans le temps de la famine, j'ai connu des personnes à leur aise qui entretenaient jusqu'à soixante pauvres estropiés. En général, quand les Abyssins en ont le pouvoir, ils ne renvoient jamais un mendiant sans lui donner quelque chose ; ils vont même quelquefois au-delà de leurs moyens et souffrent de la faim pour pouvoir partager le peu qu'ils ont avec ceux qui sont encore plus misérables ; aussi, dans les années abondantes il y a très peu de mendians. Ces derniers demandent presque toujours

l'aumône au nom du saint du jour; et comme ils ont dix-huit fêtes ou jours de paresse par mois, ils varient fréquemment leurs invocations.

Les Abyssins se mettent assez vite en colère, mais ils se réconcilient aussi facilement. Dans le Tigré ils se battent quelquefois dans leurs disputes; mais dans le pays d'Amhara cela n'a presque jamais lieu, parce que celui qui a frappé doit toujours payer une amende dont la moitié est pour l'homme qui a été battu, à moins qu'il n'ait aussi porté des coups; car, dans ce cas, on les met tous deux à l'amende. On voit quelquefois les Abyssins s'insulter de manière à ce qu'il semble qu'ils ne pourront jamais se réconcilier, et au bout d'un quart-d'heure ils redeviennent bons amis. Il n'y a presque que les petits gouverneurs, jaloux des avantages de leurs égaux et envieux de la position de leurs supérieurs, qui conservent des haines implacables. Les grands pardonnent facilement à leurs inférieurs quand ceux-ci demandent grace. Pour réconcilier deux partis il faut toujours un intermédiaire; quelquefois c'est un des partis qui prie le médiateur de remplir cette fonction; c'est particulièrement le cas quand il s'agit de faire cesser les discordes entre un homme et sa femme. Lorsqu'ils se sont arrangés, l'un d'eux, ordinairement le plus coupable, se met une grosse pierre sur le cou, et, en approchant de l'autre, il lui demande pardon; et l'autre, en lui disant: « Que Dieu vous pardonne », prend la pierre et se la met

sur le cou, pour demander, à son tour, pardon au premier qui, en le lui accordant, prend la pierre pour la remettre à sa place. Un maître, cependant, subit rarement cette dernière humiliation de la part de son domestique; il se contente, en pardonnant à celui-ci, de prendre la pierre de dessus son cou pour la lui remettre entre les mains. On porte aussi une pierre pour demander pardon à une personne offensée quand même il n'y a point eu de dispute. Un jour deux de mes domestiques, après avoir cherché en vain, jusqu'à dix heures du soir, un mouton qu'ils avaient perdu, vinrent auprès de moi en marchant sur les mains et sur les genoux; chacun d'eux portait sur son cou une pierre d'environ quatre-vingts livres, et ils me prièrent de les battre sévèrement comme preuve que je leur pardonnais, ainsi qu'un père pardonne à ses enfans après les avoir châtiés. La chose la plus rare en Abyssinie c'est de voir les parens d'un homme tué pardonner à son meurtrier; et quand ils ne s'accordent point pour de l'argent, ils se servent, pour le faire mourir, des mêmes armes dont il s'est servi lui-même pour tuer leur proche; en sorte que si la mort de celui-ci est le résultat d'un coup de pied, ils feront périr de la même manière l'homme qui l'a donné.

Outre les chrétiens, qui forment la plus grande partie de la population de l'Abyssinie, ce pays renferme un nombre assez considérable de Musulmans, et il paraît même s'être accru depuis le temps

de Bruce. Les endroits où les Mahométans se trouvent en plus grande quantité sont : Adowa et ses environs, Hawasa et les environs de la montagne de Toloca en Sémène, où les Juifs étaient autrefois indépendans; Dérita, dans la province de Begameder, et Gondar. Ils s'entendent assez bien avec les chrétiens; mais entre eux ils vivent dans une continuelle hypocrisie. Quelquefois cependant ils se lient intimement avec leurs co-religionnaires; mais toutes les fois qu'il s'agit de confiance, ils la cherchent chez des chrétiens. Ils n'ont pas de plus grand sujet de mécontentement que de se voir placés sous la domination d'un Musulman, quoique, d'un autre côté, ils éprouvent de la joie lorsqu'un sectateur de leur religion est revêtu de hautes fonctions dans un autre pays. Les Musulmans ont rarement de vastes districts à gouverner, mais ils occupent presque toutes les douanes, parce que, graces à leurs exactions, ils peuvent donner aux Dedjasmât des présens plus considérables que les douaniers chrétiens dont la conscience est plus scrupuleuse. En général ils s'occupent beaucoup plus de commerce que les chrétiens; aussi ont-ils ordinairement plus d'argent; seuls ils font le trafic des esclaves auquel les chrétiens ne prennent jamais part. Il n'y a rien à dire sur leur religion même, parce qu'il y en a très peu qui aient la moindre connaissance du Coran; et pourvu qu'ils donnent à leurs scheiks de quoi se nourrir et se vêtir, ceux-ci ne tiennent point à leur en appren-

dre davantage. La plupart ne connaissent que quelques expressions favorites du Coran pour se flatter eux-mêmes en condamnant les autres; mais ils sont tous zélés pour faire des prosélytes. Quand les Musulmans d'Abyssinie vont dans des pays où l'on professe l'islamisme, ils apprennent à prier et prient régulièrement cinq fois par jour; ils observent même le Ramadan beaucoup plus strictement que les Arabes; mais, de retour chez eux, ils oublient leurs prières et ne se soucient plus de ce jeûne. Les Musulmans, comme les chrétiens d'Abyssinie, ne mangent jamais la viande d'une bête qui n'a pas été tuée par un homme de leur secte. Leurs mœurs sont à tous égards beaucoup plus corrompues que celles des chrétiens.

A côté de ces deux classes d'Abyssins se trouvent quelques Juifs qui, sous le nom de *Falaschas*, vivent si retirés et tellement séparés des chrétiens que ceux-ci ne connaissent ni leurs doctrines ni leurs mœurs. Ces Falaschas habitent principalement les environs de Gondar et de Tchelga, et, au nord-ouest, ceux du lac Tsâna. J'ai fait ce que j'ai pu pour prendre des informations sur leur compte, mais il ne m'a été possible de me convaincre que d'une seule chose; c'est qu'ils sont encore beaucoup plus ignorans que les chrétiens. Ceux que j'ai vus me renvoyaient toujours à leurs savans quand je leur faisais quelque question. Ils ne savent pas à quelle tribu ils appartiennent, et ils n'ont aucune idée juste de l'époque à laquelle

leurs pères se sont établis en Abyssinie. Les uns disent qu'ils y sont venus avec Menilec, fils de Salomon et de la reine de Saba; ils possèdent sur cet individu des légendes fort ridicules qu'admettent aussi les chrétiens, mais qui ne méritent aucune attention. D'autres pensent que les Juifs se sont établis en Abyssinie après la destruction de Jérusalem par les Romains. Ils ont en général les mêmes superstitions que les chrétiens, elles sont seulement un peu modifiées d'après les croyances juives. Je n'ai jamais remarqué que l'idée du Messie les intéressât; et quand je les interrogeais sur cet article, ils répondaient froidement qu'il paraîtrait dans la personne d'un grand conquérant nommé Théodoros, dont la venue est prochaine, et que les chrétiens attendent aussi; ils ignorent s'il sera chrétien ou juif. Mais Jésus-Christ est l'objet de leur haine comme de celle des autres Juifs.

Je n'ai vu chez eux qu'un seul livre écrit dans leur dialecte particulier; ils me dirent que c'était un livre de prières. Ils ont entre eux un idiome qui est aussi éloigné de l'hébreu que de l'éthiopique; mais tous, excepté quelques femmes, parlent l'amharique. Au reste leur ignorance ne peut guère nous étonner puisqu'ils n'ont que des livres écrits en langue éthiopienne dont ils ne sauraient parvenir à acquérir l'intelligence. J'en ai cependant vu quelques-uns qui connaissent assez bien le contenu des livres de Moïse. Ils lisent les psau-

mes avec toutes les répétitions de : Au nom du Père, du Fils, etc., que les chrétiens y ont ajoutées ; ils y ajoutent aussi les cantiques de Marie et de Siméon, mais non pas l'Oudassé Mariam d'Ephrem. Ils sont beaucoup plus laborieux que les autres Abyssins; ce sont eux qui construisent toutes les maisons de Gondar. Ils refusent aux chrétiens l'entrée de leurs demeures, et ces derniers, craignant l'influence surnatuelle dont ils croient les Juifs doués, ne désirent pas y pénétrer de force. En effet, tous les Falaschas sont regardés comme sorciers, ainsi que tous les ouvriers en fer. Les Falaschas ne rentrent jamais dans leurs maisons après avoir parlé à un chrétien sans se laver tout le corps et sans changer de vêtemens. Ils lavent toujours, avant d'en faire usage, les vivres qu'ils achètent au marché. Ils ont avec les Musulmans un commerce un peu plus libre qu'avec les chrétiens. Les Falaschas ne portent jamais d'armes, ni pour attaquer ni pour se défendre. Ils nourrissent eux-mêmes leurs pauvres sans les laisser mendier.

Comme je l'ai dit plus haut, les chrétiens, les Musulmans et les Juifs ne sont pas les seuls habitans de l'Abyssinie ; on y trouve encore deux petits peuples dont l'un, nommé Camaounte, entièrement composé d'agriculteurs, habite les montagnes des environs de Gondar. Les femmes, dont les oreilles trouées pendent jusque sur leurs épaules, fournissent de bois les marchés de cette ville. Je n'ai pas pu visiter leurs villages parce que je n'ai

trouvé personne qui voulût m'accompagner. J'ai vu quelquefois chez moi quelques-uns de ces indigènes, mais je n'ai rien pu savoir de leur religion. Je crois que ce sont des déistes qui, satisfaits de l'idée qu'il existe un Dieu, ne s'inquiètent point des rapports qu'il entretient avec les hommes; il en résulte que l'on peut rarement se fier à eux. Quand on leur adresse des questions sur quelque sujet et surtout sur leur religion, ils répondent d'une manière équivoque et bouffonne. Ils ont cependant une espèce de prêtres, et ils se réunissent dans des maisons particulières où ils prennent en commun un repas qu'ils appellent *Corban*, communion ou eucharistie. Ils mangent de la viande avec les chrétiens et les musulmans, pourvu que l'animal n'ait pas été tué le samedi; mais ils ne mangent jamais de poisson.

L'autre peuplade se nomme les Zalanes. Ce sont des nomades qui parcourent, avec leurs troupeaux, les environs fertiles, mais incultes, du lac Tsana. Je n'en ai vu que trois ou quatre, tous d'une haute taille et très robustes. On dit qu'ils ont l'idée de l'existence de Dieu, mais qu'ils n'ont aucune autre religion. Ils ne se battent que pour se défendre, et ils emploient dans ce but de gros bâtons qu'ils manient avec tant d'adresse que personne n'ose les attaquer avec la lance et l'épée. On dit que leurs passions charnelles les entraînent dans des déréglemens dignes de la brute; mais je crois que ce sont des cas particuliers, comme en Egypte.

Après ces différens détails sur la population de l'Abyssinie, il ne me reste plus, pour faire connaître les mœurs de ce pays, qu'à rapporter quelques coutumes généralement pratiquées parmi ces peuples. Dès qu'un enfant vient de naître on lui fait boire du beurre tiède avec un peu de miel; cette coutume paraît avoir été en usage parmi les Juifs (Esaïe 7, 15). Au reste, en voyageant en Abyssinie on a toujours lieu de se rappeler quelques passages de la Bible relatifs aux coutumes des peuples anciens. Durant tout le temps où l'on allaite un enfant, il passe la nuit sur le sein de sa mère ou de sa nourrice; car les femmes des grands n'allaitent point leurs enfans elles-mêmes. Parvenu à l'âge d'un mois, l'enfant n'a d'autre berceau, pendant le jour, que le dos de sa mère ; elle le prend par les deux mains et le jette sur son dos; l'enfant acquiert très vite l'habitude d'entourer sa mère avec ses pieds et de mettre ses petites mains sur ses épaules pour soutenir son propre poids ; alors elle s'attache au milieu du corps et autour du cou une pièce de cuir sur laquelle l'enfant peut s'asseoir et s'appuyer et qui lui sert de couverture.

Depuis l'âge de six ou sept ans les enfans servent dans leur famille comme domestiques. Les garçons sont bergers jusqu'à l'âge de quatorze à quinze ans chez leurs parens; mais si ceux-ci sont pauvres, ils les quittent volontairement, à l'âge de huit ou neuf ans, et vont gagner leur vie en gardant le bétail d'autrui. Les filles sont occupées de

petits détails de ménage et vont chercher de l'eau, qui est toujours éloignée; puis, dès qu'elles peuvent soutenir la marche, à l'âge de huit ou neuf ans, elles vont ramasser du bois dans les montagnes. Elles ne commencent à moudre qu'à l'âge de treize ou quatorze ans; et quand elles se marient elles cessent d'aller chercher l'eau et le bois et souvent de moudre, à moins qu'elles ne soient très pauvres.

Quelques Abyssins placent leurs enfans dans des couvens ou ailleurs, pour les faire instruire. Ceux-ci servent quelquefois comme domestiques durant le jour, et ils reçoivent leur instruction pendant la nuit; ou bien, en sortant de leurs leçons, ils vont mendier leur nourriture journalière. Il y a aussi des personnes à leur aise qui entretiennent quelques enfans et qui leur donnent en même temps une instruction gratuite. Presque tous les grands placent leurs fils dans des couvens pour apprendre à lire et à répéter les psaumes par cœur; car c'est là tout l'enseignement qu'on leur donne. Les filles des grands n'apprennent qu'à filer et à faire la cuisine.

Voici, à peu près, le cours que suivent les jeunes gens qui veulent devenir savans: lorsqu'ils savent lire on leur fait apprendre par cœur l'Evangile selon saint Jean; puis on leur fait lire quelques épîtres de saint Paul et quelques homélies de Chrysostôme; après quoi on leur fait apprendre par cœur les psaumes, l'Oudassé-Mariam et quelques

prières; mais la plus grande partie du temps est employée à apprendre par cœur le dictionnaire de la langue éthiopique; c'est là qu'échouent la plupart d'entre eux. Enfin ils se réunissent auprès d'un des savans du pays qui leur explique la Bible et les autres ouvrages religieux qu'ils possèdent, aussi bien que leur code civil. Il y en a très peu qui apprennent à écrire.

Aussitôt que le fils d'un grand sait lire, tant bien que mal, son père lui confie le gouvernement d'un district plus ou moins étendu, selon l'amitié qu'il a pour lui; puis il l'environne de domestiques, le marie et en fait un militaire pour le reste de ses jours. Les filles des grands se marient très jeunes; depuis l'âge de huit à neuf ans elles ne paraissent plus en public jusqu'à ce que leur mari soit mort. Parmi le peuple, quand un jeune homme est parvenu à l'âge de seize ans, il commence, s'il reste chez son père, à arranger ses affaires de manière à ce qu'il puisse se marier à dix-sept ou dix-huit ans, et alors il est agriculteur pour le reste de ses jours; mais toute son occupation consiste à labourer, à semer, à bâtir ou à faire les réparations nécessaires à sa maison, et quelquefois on le voit employé à la moisson avec sa femme. Tout le reste du travail est fait par des femmes. Environ la moitié des jeunes gens âgés de seize ans s'engagent, soit comme militaires, soit comme ouvriers, le plus souvent pour toute leur vie, parce qu'ils ne font aucune économie.

Au reste, les Abyssins sont doux envers leurs domestiques; ils leur parlent souvent comme à des égaux, et comme c'est tout à la fois une marque d'aisance et de bienveillance que d'avoir plusieurs domestiques, chacun en prend autant qu'il en peut nourrir sans avoir à leur donner beaucoup d'occupation. Il y a peu d'esclaves mâles; mais on trouve des femmes pour moudre et pour chercher l'eau et le bois, chez tous ceux qui ont le moyen d'en acheter; les chrétiens ne les vendent point; mais quelquefois ils se les donnent en présent.

Quand les Abyssins se voient dans un âge avancé, ils se font presque tous moines, qu'ils soient riches ou pauvres, hommes ou femmes. Les riches cèdent alors leurs biens à leurs enfans qui les entretiennent jusqu'à leur mort avec beaucoup de piété filiale; les pauvres vivent des aumônes du prochain. Les hommes se font moines à toutes les époques de leur vie; mais les femmes attendent ordinairement jusqu'à l'âge de quarante-cinq à cinquante ans. Comme les Abyssins ne se couvrent pas la tête, on reconnaît les moines et les nonnes à un bonnet dont ils se coiffent. Quelques moines, et surtout les plus instruits, n'ont pour tout habillement qu'une peau de cerf ou d'autre animal; mais cette humilité apparente ne trompe pas le peuple qui a peu de respect pour ceux qui s'habillent ainsi.

La nourriture d'Abyssinie est simple, et pour celui qui aime le poivre leur cuisine n'est pas trop

mauvaise. Il y a des tables dans toutes les maisons; mais les enfans et les domestiques s'asseyent à terre pour manger. Chez un Dedjasmât, lui seul a un siége; tous ses officiers sont assis par terre, sur un tapis. Quand on veut prendre un repas, on commence par charger de pain le pourtour de la table; on sert d'abord le pain d'une qualité inférieure, comme le pain d'orge, de blé, etc; ensuite le pain de tef noir, et enfin celui de tef blanc qui est la nourriture de tous ceux qui sont à leur aise; ensuite on sert la viande ou le légume, puis on s'assied à table; chacun trempe alors son pain dans la sauce et puis il en fait un petit rouleau pour l'introduire dans sa bouche. Quand on veut honorer quelqu'un et surtout un étranger, une servante lui prépare les bouchées de pain en mettant de la viande choisie dans le rouleau et en les plaçant ensuite sur sa main.

Dans les repas ordinaires le mari et la femme sont toujours assis à côté l'un de l'autre et s'introduisent réciproquement et en même temps les bouchées dans la bouche; quand on les voit servir chacun sa propre bouche, on peut être assuré qu'ils ne sont pas bien ensemble. Comme un Abyssin n'a jamais deux femmes dans une même maison, je crois que la mémoire de Bruce l'a trompé lorsqu'il a décrit deux femmes servant en même temps la bouche d'un homme. Les Abyssins des deux sexes sont beaucoup trop jaloux pour cela, à moins que cela ne se fasse quelquefois par plai-

santerie, ce que j'ignore. Je n'ai jamais vu d'autres personnes que le mari et la femme se placer réciproquement la nourriture dans la bouche.

Chez les gouverneurs, et même dans les maisons particulières, quand il y a plusieurs convives, les hommes et les femmes prennent leurs repas dans des appartemens distincts, ou tout au moins ils sont séparés par un rideau, afin qu'ils ne puissent point se voir, en sorte que le célèbre repas de Bruce ne peut avoir eu lieu qu'entre les plus libertins du pays. Après le repas on apporte comme dessert, dans les maisons aisées, le *brondo* ou la chair crue du gros bétail, et chacun en prend autant qu'il croit pouvoir en manger; ensuite on se met à boire du vin ou de l'hydromel, et, chez les moins riches, de la bière.

Il y a plusieurs maisons où il n'y a qu'un lit pour le mari et la femme, qui couchent sans chemise, sur une pièce de cuir, en conservant leurs habits du jour. Les enfans et les domestiques couchent par terre, quelquefois sur des cuirs, et souvent enveloppés seulement dans leurs vêtemens ordinaires. La femme lave, au moins de temps en temps, les pieds de son mari; mais, malgré ce signe d'infériorité, il y a beaucoup plus de témoignages d'amour et d'égalité entre le mari et la femme que chez les Arabes. La femme ne tutoie jamais son mari, mais le mari tutoie toujours sa femme.

Dans chaque district et dans chaque ville il y a un marché une fois par semaine, où il faut se pro-

curer tout ce dont on a besoin pour huit jours. Les hommes et les femmes y vont indistinctement; cependant il est très rare que les hommes achètent du coton ou les femmes de la viande. Les hommes ne se mêlent point du ménage; mais ce sont eux qui lavent les habits pour les deux sexes, excepté ceux que les femmes ne veulent point exposer à leur vue. Leur manière de blanchir est très simple ; ils font un trou dans la terre à côté du ruisseau ; au-dessous de ce trou ils étendent une pièce de cuir; et, après avoir mis leurs habits sur le cuir, avec la farine du fruit d'un arbre qui ressemble beaucoup aux raisins de Corinthe, ils remplissent d'eau leur trou par-dessus, et foulent aux pieds, pendant une ou deux heures, leurs habits entourés de l'écume que produit cette farine; puis ils les trempent dans l'eau claire du ruisseau et les en retirent blancs comme la neige.

L'habillement des hommes consiste en un petit caleçon qui leur va jusqu'aux genoux, une ceinture, et une espèce de linceul dans lequel ils s'enveloppent. Les femmes ont une chemise double et un linceul qu'elles mettent autrement que les hommes. Les moines et les prêtres, ainsi que les Lics et les Alacas, ont aussi une chemise au lieu de ceinture, et un bonnet, ou, s'ils en ont le moyen, un turban sur la tête. Les jeunes gens, jusqu'à l'âge de trente-cinq à quarante ans, arrangent leurs cheveux de différentes manières ; mais toujours en faisant une quantité de petites tresses. Ils se rasent

la tête en l'honneur des morts qui leur sont chers.

Quand les Abyssins vont en voyage, ils ne prennent ordinairement qu'un peu de farine et de sel; ils font cuire, chaque soir, leur pain sans levain et le trempent dans la sauce avec la famille de la maison où ils logent. Les marchands qui vont en caravane vivent, pendant leur route, presque comme chez eux, et les pauvres qui les accompagnent se nourrissent de ce qu'ils veulent bien leur donner. Quand ils ont des fardeaux à porter, les hommes les placent, ou sur la tête, ou sur une épaule; les femmes sur les deux épaules à la fois, mais jamais sur une épaule seule ni sur la tête.

Les Abyssins respectent beaucoup leurs supérieurs; on ne les entend presque jamais dire du mal de ceux qui les gouvernent. Les domestiques sont attachés à leurs maîtres et jurent par leur nom, et ils continuent à le faire même après leur mort, s'ils ont été les objets de leurs bontés.

En parlant à des égaux on se sert de la seconde personne du singulier; lorsqu'un enfant s'adresse à ses parens, ou une femme à son mari, ils emploient la seconde personne du pluriel; mais lorsqu'ils sont absens, ils en parlent en se servant de la troisième personne plurielle du pronom et du verbe. Quand on s'adresse à un supérieur ou à un homme qu'on respecte, on emploie la troisième personne du singulier pour le pronom et du pluriel pour le verbe; mais, en son absence, on se sert aussi du pluriel pour le pronom. Dans le Tigré on

ne se sert du singulier du pronom et du verbe qu'en parlant à des personnes avec lesquelles on est très familier ou en s'adressant à des enfans; dans tout autre cas on emploie la seconde personne du pluriel; et en parlant d'un gouverneur, en son absence, on se sert de la troisième personne du pluriel. Je mentionne ceci parce que, en n'observant pas ces règles, on s'attire facilement des disputes, surtout avec les prêtres; mais un blanc a la permission de s'adresser à tout le monde en employant le singulier.

Je ne m'arrêterai point à la partie de la superstition d'Abyssinie qui n'a pas de rapport direct avec la religion; mais je dirai quelques mots d'un préjugé fort répandu et qui a chez eux des conséquences contraires à la morale; c'est leur croyance aux sorciers et à l'influence des yeux malins. Quand un homme tombe malade ou lorsqu'il lui arrive quelque malheur, lui et ses alentours en cherchent toujours la cause dans les pouvoirs surnaturels des *boudas* ou des yeux malins; leurs soupçons, vagues d'abord, se portent bientôt avec force sur une personne quelconque à laquelle ils attribuent l'origine de ce mal, et contre laquelle ils conçoivent une inimitié cachée et implacable. J'ai entendu parler d'un homme qui vit encore, auquel on avait persuadé qu'il avait un œil malin; il fit plusieurs expériences pour s'en convaincre; et une fois qu'ayant regardé un enfant de l'œil droit seulement, il apprit que cet enfant était tombé

malade le lendemain, il fut tellement convaincu qu'il en était la cause qu'il s'arracha cet œil.

Les Abyssins voudraient toujours savoir toutes choses d'avance; c'est pourquoi ils croient à mille espèces d'augures; il suffit souvent qu'un petit oiseau bleu chante à la gauche d'une armée en marche pour la faire rebrousser chemin. Au reste on n'a qu'à inventer tous les préjugés les plus déraisonnables, et l'on pourra, d'après eux, se faire une idée de la superstition des Abyssins dont toute la vie se passe dans la fainéantise et le plus souvent dans la débauche.

D'après tout ce qui précède, on peut en partie se représenter les secours et les obstacles qui attendent le messager de Christ en Abyssinie. Car, craignant de représenter le peuple abyssin comme plus mauvais ou comme meilleur qu'il n'est, je me suis toujours abstenu d'ajouter des réflexions aux faits. Mais si du peuple lui-même je passe à l'œuvre de mission entreprise au milieu de lui, si j'examine ce qui a été déjà fait, ce qui reste à faire, je signalerai, sur le premier point, la traduction et l'impression partielle de la Bible en langue amharique, ce qui est de la plus haute importance. J'ajouterai ensuite que j'ai la conviction que les obstacles qui existent chez les Abyssins ne sont pas insurmontables avec le secours de la grâce de Dieu; quant au reste, je renvoie à mon journal; on y verra que la Parole de Dieu, contenue dans les quatre Evangiles et quelques exemplaires des Epîtres,

a été répandue dans toutes les parties du pays. Les conversations religieuses que j'ai eues à Gondar ont été reproduites dans toutes les provinces. Les plus instruits, éclairés par ce double moyen, ont commencé à sentir quelque doute au sujet des erreurs qu'ils avaient toujours regardées comme la vérité; et quelques jeunes gens paraissent avoir reçu l'invitation de Dieu qui veut les conduire à Jésus pour leur donner la vie éternelle.

Quant à ce qu'il faudra faire dans la suite, il est difficile de le préciser d'avance; on devra se laisser diriger en grande partie par les circonstances, sous l'influence de la divine Providence. En effet, quoique les chrétiens qui m'ont connu ne m'aient témoigné que de la bienveillance, ils ont cependant assez de préjugés pour se méfier de tout ce qui aurait une apparence de publicité. Voici les trois moyens qui pour le moment me paraissent les plus naturels, les plus faciles et peut-être les plus utiles : d'abord, multiplier les exemplaires de la Parole de Dieu ; ensuite, prêcher l'Evangile sous forme de conversations dans toutes les circonstances possibles; et enfin, instruire quelques jeunes gens pour en faire des maîtres d'école, parce qu'il ne peut pas même être question de fonder des écoles avant d'en avoir formé les directeurs. En établissant une ou plusieurs stations de missions, il faudra nécessairement choisir les villes de refuge dont j'ai parlé ailleurs; et tant qu'il n'y aura qu'une seule station, Gondar est préférable, sous

tous les rapports. C'est en effet la ville la plus peuplée ; sa sécurité ne dépend pas autant de l'influence des prêtres que celle des autres villes de refuge ; et sa situation au centre de l'Abyssinie amène tous les jours dans ses murs des voyageurs de toutes les classes qui veulent voir les blancs et entendre ce qu'ils ont à leur dire ; aussi un missionnaire stationné à Gondar a tous les avantages et aucune des difficultés d'un missionnaire ambulant ; d'ailleurs on peut profiter de tous les momens de calme pour visiter les différentes provinces. Outre cela, soit en voyageant, soit en demeurant dans les villes, le missionnaire, tout en usant de prudence dans ses rapports avec les habitans, doit se laisser dominer par l'amour de la vérité ; il doit exprimer sa conviction avec une humble simplicité, en ayant pour but la gloire de Dieu et pour principe d'action l'amour de son prochain ; car j'ai souvent vu des êtres féroces devenir doux et traitables, dès qu'ils s'aperçoivent que par affection on les regarde comme des frères. Je ne puis pas mieux exprimer mes vœux pour le salut du peuple abyssin qu'en énonçant le désir de retourner annoncer à cette nation l'Evangile de paix. Plaise au Seigneur de me ramener au milieu d'elle, après ces jours que je vais passer en Europe afin de ranimer en moi cette vie spirituelle et ce zèle pour le règne de Dieu dont je sens le pressant besoin!

JOURNAL

D'UN SÉJOUR EN ABYSSINIE.

CHAPITRE PREMIER.

Du 25 février 1830 au 26 mars même année.

Voyage de M. Gobat d'Adi-Grâte à Gondar.—Conversations avec ses compagnons de route. — Son arrivée à Gondar.

Le 25 février 1830, à huit heures du matin, j'ai quitté Adi-Grâte avec mes frères Kugler et Aichinger, qui m'ont accompagné pendant environ une demi-heure. En me séparant d'eux j'ai senti, pour un moment, ma misère et ma faiblesse plus que jamais. J'ai confessé mes péchés à Dieu en chemin, et je l'ai prié de m'accompagner, de me préserver des dangers que j'allais courir, surtout du péché, et de bénir mon voyage pour le salut de quelques ames.

Les circonstances sont telles que je n'ai pu prendre que soixante exemplaires des quatre Evangiles et quelques exemplaires des Actes et de l'Epître aux Romains.

Ce matin, j'ai encore visité Saba-Gadis, qui m'a recommandé comme son fils à Béleta-Darcopti, ambassadeur du Râs Marié (1), et à un domestique d'Oubié, gouverneur de Semène, avec lesquels je dois faire le voyage. Après avoir marché environ une demi-heure dans les plaines, nous avons monté une heure et demie et descendu deux heures la montagne de Rahi-Adem. Au pied de la montagne coule un ruisseau appelé Anader, vers le N.-N.-O; mais personne n'a pu me dire ce qu'il devient plus bas. Après nous être un peu reposés auprès de l'eau, nous avons encore marché une heure pour venir loger à Dencanoï, petit village, au bout d'une vallée appelée Beseté, arrosée par le ruisseau d'Anader et trois ou quatre autres qui vont le joindre plus bas. Notre direction a été de l'est à l'ouest. A notre arrivée je me suis assis sur l'herbe, et aussitôt j'ai été entouré des gens de Béleta-Darcopti.

L'un d'eux m'a fait l'éloge de notre cher Girgis; il l'a appelé Anglais, et m'a dit qu'il était retourné vers ses amis anglais, parce qu'il trouve que les Abyssins ne sont pas de vrais chrétiens. A l'occasion du carême, je leur ai dit en peu de mots, appuyés de quelques passages de la

(1) On donne à Marié le titre de Râs à cause de son père, le célèbre Râs Gougsa; mais il n'y a point de Râs régulier dans le pays.

Tous les gouverneurs de l'intérieur au-delà de la rivière Tacazé sont dépendans de Marié, excepté celui de Semène (*Samen*, voy. Salt) et le roi de Schoa.

Bible, que, sans le changement du cœur, le jeûne ne leur sert de rien, ce dont ils sont convenus.

Nous avions d'abord intention d'observer le jeûne avec les Abyssins ; mais réfléchissant à tous les abus qu'il entraîne, nous résolûmes, en entrant en Abyssinie, de ne pas l'observer, et de ne pas le condamner, afin de pouvoir toujours dire : Nous suivons la Parole de Dieu, la Bible ; tout ce qui vient des hommes ne peut être approuvé qu'à mesure qu'il est démontré par les Saintes-Écritures. Nous en avons parlé librement à Saba-Gadis, qui ne s'en est nullement formalisé ; au contraire, il a ordonné que tous les soirs, dans les villages où je logerais, on me donnât un bouc ou un mouton selon mon gré.

Le 26. Nous avons traversé, en la côtoyant, la vallée de Bésité, pour venir coucher à Maaya, à deux bonnes lieues au N.-O. de Dencanoï, sous un grand arbre appelé *Daro* (amharique *Warca*), dont le tronc a environ dix pieds de diamètre ; c'est la seule espèce de gros arbre que j'ai vue dans le Tigré ; son bois ressemble au figuier, et son fruit est une petite figue d'un goût agréable, quoique inférieure à la figue ordinaire.

A une heure au N.-E. de Maaya est la montagne appelée *Debra-Damo*, au sommet de laquelle est un village habité par des moines ; on ne peut y parvenir qu'au moyen d'une corde, et on dit qu'il n'est permis à aucune femme d'y monter.

Le 27. Hier au soir on nous apporta deux tentes,

une pour Béleta-Darcopti et une pour moi, avec deux lits. Tous nos Abyssins étaient très gais à cause des bons vins et de l'hydromel qu'on nous avait apportés.

Aujourd'hui nous avons fait environ trois lieues de chemin vers l'O., et nous sommes venus coucher à Antitcho-Daga-Soné, où il y a un marché tous les lundis. Antitcho est un vaste district sous les ordres du Fît-Aurari Guèbre Amlâc, frère de Saba-Gadis(1). Il m'a l'air d'être d'un caractère bien inférieur à celui de son frère, mais il est bon guerrier. A notre arrivée j'ai vu un homme battre impitoyablement un jeune garçon de treize à quatorze ans qui est venu avec nous d'Adigrâte, sans qu'il l'eût offensé dans le moment. J'ai demandé la cause d'un pareil traitement, et on m'a répondu que le garçon avait été domestique de cet homme, qu'il l'avait quitté avec sa permission, mais qu'il était entré chez un autre maître ennemi du premier (2). J'ai raconté la

(1) *Fît-Aurari* veut dire *guide*, mais seulement guide d'une troupe qui va piller un endroit. En campagne, le Fît-Aurari marche toujours à une distance plus ou moins grande devant le gros de l'armée, et il campe toujours entre l'ennemi et son propre chef.

(2) Les domestiques abyssins sont très libres sous plusieurs rapports, mais sous d'autres ils sont esclaves; car quand un domestique veut quitter son maître par suite de quelques mauvais traitemens, si celui-ci est tant soit peu ami d'un grand, on le fait rester par force, même sans gages. S'il arrive qu'un domestique quitte son maître un

chose au Fît-Aurari qui s'est d'abord mis en grande colère contre l'homme qui avait battu l'enfant. Puis il m'a demandé si celui-ci était à mon service, et, sur ma réponse négative, il m'a dit qu'il ne pouvait pas punir de pareilles offenses, parce que autrement on viendrait lui rompre la tête de plaintes tant justes que fausses.

« Comment? lui ai-je dit, vous êtes juge et vous permettez qu'un homme estropie un enfant qui ne lui a fait aucun mal! » « Eh bien! m'a-t-il répondu, proposez une punition quelconque et je ferai ce que vous voudrez. » « Non, lui ai-je dit, je ne suis point venu dans votre pays pour faire le législateur, mais je désire savoir comment vous jugez. » Rien n'a été terminé. Ce district est connu par la méchanceté de ses habitans.

Le 28. Nous avons fait environ trois lieues vers l'O.-S.-O. et nous sommes venus coucher à Hassaï, où nous avons été très bien reçus chez le gouverneur du district, Guèbre Amlâc, ci-devant Fît-Aurari.

Le 1er *Mars*. Après avoir fait environ trois lieues de chemin vers l'O.-S.-O., nous sommes arrivés à midi à Adowa, où j'ai eu immédiatement la visite de madame Coffin, avec ses enfans, qui venait me demander des nouvelles de son mari.

peu malgré lui et qu'il entre au service d'un autre maître sans que celui-ci demande la permission du premier, l'un et l'autre deviennent infailliblement ennemis.

Le 2. Toute la journée s'est passée en visites de cérémonie fort peu intéressantes.

Le 3. J'ai eu une longue conversation avec un moine de Walkaït, en présence de plusieurs personnes, mais tous ne comprenaient pas l'amharique. J'ai commencé par lui dire : « Pourquoi les Abyssins sont-ils si scrupuleux à observer le jeûne qui n'est pas commandé dans la Parole de Dieu, tandis qu'ils ne se font aucun scrupule de transgresser les commandemens du Seigneur. »

Le moine m'a répondu : « Dans votre pays, Dieu vous a éclairés de sa connaissance et vous êtes disposés à faire le bien et à éviter le mal ; il n'en est pas ainsi de nous. Nous sommes très méchans. Quand nous voyons un homme qui ne nous plaît point, nous voudrions le tuer ; quand nous voyons un objet qui nous plaît, nous voudrions le dérober ; nous sommes menteurs, etc. C'est pourquoi nous trouvons que le jeûne est nécessaire afin de mortifier notre corps ; vous n'en avez pas besoin. »

Moi. « Voilà justement votre erreur ; vous voulez être justifiés devant Dieu par vos jeûnes et quelques œuvres que vous appelez bonnes, et cependant passer votre vie dans un état de péché. Ce n'est pas là la doctrine de l'Évangile, qui nous dit que le pécheur est justifié par la foi en Jésus-Christ, que la foi par laquelle nous sommes justifiés est inséparable de l'amour pour le Sauveur, et que l'amour nous met dans la nécessité d'obéir aux commandemens de Dieu. »

Le moine. « Oui: tout notre peuple est plongé dans l'ignorance ; il ne connaît pas l'Évangile. »

Moi. « C'est ce que j'ai lieu de déplorer partout; mais c'est vous autres prêtres et moines qui en êtes la cause. Pourquoi n'instruisez-vous pas le peuple ? »

Le moine. « Vous avez raison ; mais nous n'avons pas les moyens d'instruction nécessaires. Il y a longtemps que j'ai ouï dire qu'on pouvait avoir l'Evangile en langue amharique ; j'ai parcouru l'Abyssinie; je suis venu en Tigré exprès pour m'en procurer un exemplaire, et j'avais perdu tout espoir d'en trouver; j'étais en chemin pour m'en retourner tout triste chez moi, quand je vous trouvai, l'autre jour, à Maaya. Maintenant que vous me donnez l'Évangile, je m'en vais en Walkaït l'étudier d'abord pour moi-même, et puis je passerai ma vie à l'enseigner à des enfans. Écrivez-y votre nom, afin qu'on vous aime en Abyssinie. Quand on saura dans mon pays qu'il y a des exemplaires de l'Évangile dans le Tigré, les gens viendront en foule pour s'en procurer. »

Moi. « Je vous donne l'Évangile à condition que vous n'enseignerez rien aux enfans qui ne soit dans la Parole de Dieu. »

Le moine. « Je vous le promets. »

J'ai conçu beaucoup d'amitié pour ce jeune homme; il part demain pour Walkaït. Il a toutes les marques de la sincérité.

Le 5. Aujourd'hui j'ai visité Warqué, fils d'un arménien. Il s'est enfermé avec moi dans sa cham-

bre pour manger hors d'heure. J'ai saisi cette occasion pour lui parler de la crainte des hommes, qui n'existe que là où il y a une mauvaise conscience, ajoutant : « Craignez Dieu et vous ne craindrez pas les hommes. » Ensuite je lui ai fait voir l'erreur et le danger qu'il y a de chercher la justification dans le jeûne, etc., lui montrant le chemin de la justification par la foi dans les passages de l'Écriture. Il paraissait touché, et, comme les autres Abyssins, il consent à tout sans être bien persuadé faute de connaissance.

Le 6. Le pélerin Heila Michael, qui est venu avec nous d'Égypte, étant assis à côté de moi, s'est mis tout à coup à pleurer et à confesser sa misère, disant qu'il n'avait pas passé un jour de sa vie sans faire le mal, et que, malgré cela, Dieu ne cesse de le combler de biens.

Le 7, *dimanche*. Aujourd'hui on m'a laissé seul pendant quelques heures. Il y avait plus de deux mois que je n'avais été seul dans une maison. J'ai beaucoup pensé à mes amis d'Europe qui s'assemblent pour prier et bénir l'Éternel, et pour écouter sa Parole. Que mon Dieu veuille toujours être au milieu d'eux pour les bénir !

Un jeune homme de Godjam m'a prié avec tant d'instance de lui donner un exemplaire de l'Évangile, que je n'ai pu résister, malgré l'intention que j'avais de n'en pas distribuer à présent dans le Tigré. Après midi j'ai parlé avec Heila Michael, en présence de plusieurs personnes, de l'usage que nous

devons faire de l'histoire des Saints, c'est-à-dire apprendre à les imiter et non à les adorer.

Le 8. A neuf heures du matin nous sommes partis d'Adowa pour Axum, où nous sommes arrivés à deux heures après-midi. Nous avons voulu aussitôt aller voir l'Église, mais on ne nous a pas permis d'entrer pour le moment. Ensuite on nous a appelés pour dîner. J'espérais que nous resterions un jour à Axum ; mais ce soir, bien tard, j'ai appris que Béleta-Darcopti ne voulait pas s'arrêter. Nous avons d'abord été reçus assez froidement ; mais ensuite le gouverneur de la ville, Walda Michael Nébrid, s'est très bien comporté ; il m'a promis que, si je revenais, il me montrerait tout ce qu'il y a de curieux à Axum. Il prétend qu'il y a beaucoup d'or caché dans cette ville, entre autres neuf sacs pleins dans la colonne décrite par Salt. J'ai pris de là occasion de lui parler, en présence d'environ quarante personnes, de la vanité des choses terrestres en comparaison de la connaissance vivante de Christ et des biens éternels qu'Il a promis à ceux qui l'aiment.

Le 9. Je croyais que je pourrais voir quelque chose des ruines d'Axum ce matin avant de partir ; mais quand j'ai voulu sortir, il s'est élevé, entre mes porte-faix et mes domestiques, une dispute qui a duré jusqu'au moment du départ.

Axum est assez bien située, au pied de deux montagnes, autour desquelles est une plaine fertile. Après avoir quitté Axum, nous avons marché

une heure et demie dans une plaine cultivée, ensuite encore une heure et demie dans des buissons et des pierres. Après cela nous nous sommes reposés sous un arbre près du village de Ségamo. De là nous avons continué notre marche le long d'une plaine d'environ deux lieues jusqu'à Ado-Watsa, où nous logeons ce soir.

Ado-Watsa est à environ cinq lieues S.-O. d'Axum.

Le gouverneur Melcon n'était pas dans sa résidence, c'est pourquoi nous n'avons pas été bien reçus. Nous n'avons pu souper que bien avant dans la nuit, quoique nous n'eussions rien pris depuis hier.

Le 10. Nous avons eu un peu de pluie cette nuit, ce qui nous a fait craindre pour nos effets, parce que nous étions logés dans une étable sans toit. Nous avons eu une fois un peu de pluie à Adigrâte et une fois à Adowa. La saison des pluies s'annonce par des tonnerres et des éclairs, et par de petites averses toujours plus fréquentes depuis le mois de février.

Nous avons traversé pendant quatre heures un district qui semblerait devoir être fertile; mais il est désert et tout rempli d'épines et de chardons. Ensuite nous avons marché pendant deux heures sur un terrain préparé pour la culture, c'est-à-dire dont on a brûlé l'herbe et les buissons. Nous sommes venus coucher à Tembera, chez le gouverneur Walda-Kidam, qui a tout l'air d'un orgueil-

leux guerrier. Son district assez vaste, sur le bord du Tacazé, s'appelle Adiéte.

Tembera est à environ cinq lieues au sud d'Ado-Watsa. Pendant la soirée j'ai été un peu indisposé, c'est pourquoi on s'est plaint de mon silence; à quoi j'ai répondu : « Que là où il y a beaucoup de paroles, il y a ordinairement beaucoup de péchés. » Ces mots n'ont pas beaucoup plu au Fit-Aurari qui est un grand parleur, surtout quand il s'agit de vanter sa personne.

Le 11. Pendant que j'écrivais ce matin dans les buissons, mes gens, me croyant devant eux, sont tous partis. En descendant de la montagne sur laquelle le village de Tembera est bâti, j'ai été accompagné d'une troupe de garçons qui me priaient de les regarder comme mes enfans et de les bénir. Les enfans abyssins ont toujours beaucoup de respect pour tout le monde, et surtout pour les étrangers; ils sont, en général, meilleurs que ceux des différens pays que j'ai traversés. Les garçons ne commencent à devenir méchans que quand on leur fait accroire qu'ils sont des hommes et les filles ou femmes que lorsqu'elles se voient maltraitées ou négligées par leurs maris. Nous avons marché pendant trois heures dans des montagnes d'un aspect très sauvage, et nous sommes venus coucher à Emfara, dans une vallée au milieu des montagnes où il faisait une chaleur d'autant plus insupportable qu'il avait fait très froid pendant la nuit sur la montagne.

Ce soir il vient d'arriver un messager d'Oubié qui refuse d'accepter la paix sous les conditions fixées par Saba-Gadis.

Le 12. Nous avons descendu une haute montagne jusqu'au Tacazé, à environ deux portées de fusil au-dessous de l'Ataba, rivière assez considérable qui a sa source dans la montagne de Bouâhed. Le Tacazé a un bon jet de pierre de largeur, et dans le milieu de son lit on a de l'eau jusqu'aux genoux. Il est rempli d'hippopotames et de crocodiles. Ensuite nous avons gravi une haute montagne fort escarpée et où le chemin est très mauvais.

Cependant mon mulet m'a transporté heureusement jusqu'au haut; ayant mal à un pied, je n'ai pas pu marcher. Tous mes compagnons de voyage ont été obligés de cheminer à pied; leurs mules n'en pouvaient plus. En montant nos gens ont souvent fait allusion au mot de *Tacazé*, qui signifie, dans le dialecte du Tigré : « Je suis triste, abattu. » Enfin nous sommes parvenus au haut de la montagne où les gens des environs nous ont bâti une cabane de branches d'arbres, près du village de Toursogué. En arrivant, nous avons reçu l'ordre d'Oubié de rester deux jours à Toursogué, en attendant des nouvelles de l'intérieur.

Le 13. J'ai été occupé, presque toute la journée, à lire l'Évangile avec un prêtre de notre compagnie, appelé Hiskias, en présence de plusieurs personnes; j'ai accompagné cette lecture des remarques nécessaires, et j'ai cru devoir faire con-

naître à tous l'ignorance du prêtre. Ensuite je lui ai dit : « Comment est-il possible que vous soyez prêtre sans connaître l'Évangile? » A quoi un des assistans a répondu que ces prêtres donnent de l'argent à l'Abouna pour se faire imposer les mains. Il y avait des auditeurs très attentifs et d'autres fort distraits.

Le 14, *dimanche*. Nous avons eu beaucoup de pluie pendant la première moitié de la nuit dernière, dans notre cabane sans toit. J'ai mis sous moi le peu de linge que j'ai, et je me suis enveloppé dans mon tapis, afin d'être à sec après la pluie. Nos pauvres gens ont été excessivement mouillés, et le froid a été très vif pendant le reste de la nuit; mais, dans leur pays, les Abyssins supportent le froid d'une manière extraordinaire; ils dorment souvent tout nus, excepté un petit lambeau qui leur couvre les épaules, étendus sur l'herbe blanchie par la gelée.

J'ai lu ce matin les deux Épîtres à Timothée, en grec, enveloppé dans mon manteau, à cause du froid qui était d'autant plus sensible que hier la chaleur était presque insupportable dans la vallée de Tacazé.

A midi le prêtre Hiskias m'a apporté un petit livre de prières en langue éthiopique. J'en ai lu quelques pages, en remarquant, en présence de toute la compagnie, ce qui appartient à la Parole de Dieu et ce qui vient des hommes; puis je lui ai rendu le livre en disant qu'il n'était bon à rien. Je

l'ai ensuite exhorté à rejeter les doctrines humaines et à s'attacher de tout son cœur à la Parole de Dieu, seule sûre et suffisante pour nous conduire dans le chemin du salut. En disant cela je lui ai donné à lire le chapitre 7 de saint Marc. Comme il lisait très mal, les assistans m'ont prié de leur lire quelques chapitres, ce que j'ai fait avec plaisir, accompagnant la lecture des remarques que j'ai jugées nécessaires. Nous avons été interrompus par une grosse pluie survenue vers les trois heures après midi et qui nous a entièrement mouillés. Plusieurs jeunes gens de la compagnie me demandent de les instruire ; je prie qu'ils puissent être amenés par le Père à Jésus, afin qu'ils soient de ceux qui sont enseignés de Dieu.

Le 15. Avant mon départ, quelques prêtres sont venus auprès de moi pour me demander l'Evangile ; mais jusqu'ici je n'en ai point donné, n'en ayant que peu d'exemplaires pour l'intérieur. Je renvoie ceux qui en désirent à mon frère Kugler, dans le Tigré. Notre direction a été vers le S.-O. A une bonne lieue de Toursogué est le village assez considérable de Wâlia, dans la vallée à notre gauche.

Nous avons ensuite traversé une montagne, et nous sommes entrés dans la vallée de l'Ataba. Nous avons passé à côté du village de Querbera, dans la vallée, à environ une lieue S.-O. de Wâlia. A une petite lieue au S. de Querbera est le fort de Sequenquen, sur une haute montagne ou rocher.

De Querbera, tournant un peu vers l'O., nous avons fait encore une petite lieue jusqu'à Schinako, où nous logeons sous un arbre, à côté d'une fontaine. Les gens de Béleta-Darcopti se sont plaints à moi de la difficulté du jeûne en voyage. J'en ai pris occasion de leur faire une sérieuse exhortation sur ce qu'ils sont si scrupuleux à observer les commandemens des hommes, tandis qu'ils mettent de côté les commandemens de Dieu. Ensuite, me tournant vers toute la compagnie, je leur ai dit : « Je vous vois tous très stricts à observer le jeûne, tandis que je connais vos mauvaises pensées ; j'entends vos juremens (1) et toutes vos paroles au moins inutiles, et je vois votre conduite contraire aux commandemens de Dieu. Tout cela ne prouve-t-il pas que vous êtes dans l'erreur et dans le chemin de la perdition, aussi bien que vos prêtres? »

Ils ont tous répondu ensemble : « Oui, vous avez raison. » Je deviens plus libre avec eux, parce que je les entends souvent se dire l'un à l'autre qu'ils n'ont jamais vu un homme aussi bon. Je ne me soucie pas beaucoup de l'opinion qu'ils ont de moi ; je connais la malice de mon cœur ; mais je tâche d'en profiter pour leur bien.

(1) Les Abyssins jurent beaucoup. En amharique ils disent : « Puisse un tel supérieur, ou puissiez-vous mourir! » En tigré ils disent : « Par votre corps, ou par le corps d'un supérieur! quelquefois, par Dieu ! »

Le 16. Nous n'avons fait environ que deux lieues de chemin au fond d'une profonde vallée, le long de l'Ataba, direction S.-O.

Nous devons coucher sous un petit arbre, près du village d'Ataba, sur le bord de la rivière. Après nous être un peu reposés, le prêtre Hiskias m'a demandé l'Évangile pour un moment. Je lui ai donné à lire le chapitre XVIII de saint Luc, lui disant de le lire d'abord lui-même et de m'en raconter ensuite le contenu. Au bout d'un bon moment il est venu me dire qu'il l'avait lu ; mais quand il a voulu m'indiquer ce que ce chapitre renfermait, il a parlé de choses qui ne s'y trouvent point.

Alors j'ai pris le livre et j'ai lu le même chapitre en présence de cinq ou six de nos gens qui n'ont pas été peu étonnés de voir que le prêtre avait dit justement le contraire de ce qui y est contenu ; ensuite je lui ai donné le chapitre XV de saint Luc, mais il ne l'avait pas mieux compris ; alors j'ai raconté son contenu à ceux qui étaient présens avec de courtes explications. J'ai vu, en finissant, que presque tout notre monde m'avait entouré, pendant mon discours, sans que je m'en fusse aperçu. Quelques-uns paraissaient très touchés de l'amour de Dieu pour les pécheurs, représenté dans la parabole de l'Enfant prodigue. Après cela le prêtre a encore voulu lire ; mais les autres lui ont pris le livre en lui disant qu'il ne le comprenait point.

Ils m'ont alors prié de leur lire encore un peu, ce que j'ai fait avec plaisir jusqu'au moment où une

grosse pluie, qui est survenue, nous a obligés de fermer le livre. Le prêtre, auquel je parle franchement, paraît, malgré cela, m'être attaché.

Le 17. Nous avons fait environ deux lieues jusqu'à Ebena, où nous nous sommes un peu reposés, et de là encore une lieue jusqu'à Dongosgué, dans la direction du S.-O. Le district, depuis le Tacazé jusqu'ici, s'appelle Télemte. Ici commence Sémène.

A Ebena l'Ataba se divise en deux branches; l'une vient du Midi et l'autre du S.-O.

En chemin il a été question de l'autorité que les prêtres ont de lier et de délier; mais quand j'ai vu que notre prêtre Hiskias et d'autres se fâchaient, j'ai gardé le silence, sachant que le serviteur de Dieu ne doit pas aimer à disputer. En arrivant, les femmes du village sont venues à notre rencontre pour nous dire combien nous avions tort de venir loger dans leur pauvre village; mais un ami de Béleta-Darcopti nous a envoyé du bon pain de *teff*. Je loge avec mes gens dans une maison ronde, qui a dix pieds de diamètre.

Le 18. Nous avons monté, pendant quatre heures, la haute montagne de Silqué; son sommet est couvert de neiges, mais nous ne sommes pas allés jusque là. A une lieue, à l'O. du mont Silqué, est le grand village de Sona, où les gouverneurs de Sémène ont souvent leur résidence. De la hauteur on a une des vues les plus pittoresques que j'aie rencontrées jusqu'ici. Vers le couchant,

à une bonne lieue à l'O.-S.-O. de Sona, est la montagne de Toloca.

Mes compagnons de voyage m'ont dit qu'elle était autrefois entre les mains des Fallaschas ou Juifs; mais ils n'en savent pas davantage. Au pied de quelques sommités de cette montagne se trouve le village de Haouasa, habité par des Musulmans, en partie descendant des Juifs. Entre le Silqué et le Toloca coule un ruisseau appelé Bouga, et, au-delà du Toloca, un autre appelé Autsia, qui vont tous deux se jeter dans le Tacazé. Mes gens m'ont fait voir Waldaba, monastère célèbre, ou plutôt district habité par des moines et des nonnes qui n'ont pas la meilleure réputation, même en Abyssinie. On dit qu'ils ne mangent jamais ni pain ni viande.

Plus loin, au Nord, la vue se perd dans les petites montagnes de Walkaït. Tant que nous avons gravi le Silqué notre direction a été vers le S.-S.-O.; puis, tournant vers le S., nous avons côtoyé la montagne à environ huit cents pieds au-dessous de son sommet. Nous avons encore fait environ deux lieues, et nous sommes ensuite un peu descendus pour venir coucher au village de Lori. Au moment de notre arrivée, et avant d'avoir un logis, nous avons été surpris par une forte pluie très froide. A environ quatre cents pieds au-dessus de nous il est tombé de la neige. Nous nous sommes, pour ainsi dire, entassés l'un sur l'autre dans une petite baraque, jusqu'à ce que nous eussions trouvé un loge-

ment. Ensuite, nous avons été en peine de nos porte-faix, qui se trouvaient en arrière, parce que le chemin est infiniment plus mauvais que tout ce que j'ai vu jusqu'ici. Cependant ils sont arrivés sans autre accident que celui d'être tout mouillés et harassés de fatigue. A Lori, il me semble être sur une montagne de la Suisse au printemps ou en automne. Malgré le froid qu'il y fait, les habitans n'ont que de très petites maisons toutes trouées, parce qu'il ne croît point de bois près du sommet de la montagne ; ils n'ont, pour habits et couvertures de nuit, qu'une petite pièce de toile et une peau de mouton sur les épaules.

Le 19, j'ai encore gravi pendant deux heures une montagne très escarpée, en me dirigeant vers le sud, jusqu'au pied du mont Bouâhed, dont tout le sommet est presque toujours couvert de neige. A quelques milles, au S.-S.-E. du mont Bouâhed, est le village ou fort d'Amba-Haï, qui doit être la plus haute montagne d'Abyssinie. De là, tirant un peu vers l'O., nous avons encore marché trois heures sur la montagne d'Aïna, jusqu'à Ambaras, où on ne voulait d'abord pas nous recevoir. Nous avons été long-temps exposés au froid en dehors du village, jusqu'au moment où une pluie mêlée de neige est venue à tomber. Alors je me suis levé subitement pour aller vers mon mulet, comme si je voulais continuer ma route, ce qui a tellement épouvanté les habitans du village qu'ils m'ont de suite prié d'accepter la principale maison de l'en-

droit. Beléta-Darcopti est allé loger dans un autre village.

Les habitans des villages situés sur cette route n'ont point d'ordre de nous recevoir, parce que nous devions suivre une autre direction depuis Lori, pour gagner Antchateab, résidence d'Oubié; mais ayant appris qu'Oubié était en campagne contre Marié, nous avons pris le plus court chemin pour Gondar. Beléta-Darcopti craint beaucoup qu'Oubié ne le fasse arrêter pour lui prendre les trois cents talaris que Saba-Gadis lui a donnés. Il avait été envoyé par Marié auprès de Saba-Gadis et d'Oubié pour leur demander la paix; mais pendant qu'il traitait avec Saba-Gadis, son maître a offensé Oubié, et celui-ci a incontinent marché contre lui sans entendre les propositions de paix. On voudrait aussi m'épouvanter de toutes parts pour m'empêcher d'aller à Gondar; mais je ne vois point de raison suffisante pour me faire changer de projet.

Tous les jours, depuis que j'ai passé le Tacazé, j'ai remarqué qu'il faisait le même temps dans ces montagnes de Semène. Le matin il fait beau, le ciel est clair et le soleil brûlant jusque vers les onze heures; alors le ciel commence à s'obscurcir, un vent frais s'élève; vers une heure après midi on entend quelques coups de tonnerre, et vers les quatre heures la pluie tombe, accompagnée de vent, jusqu'au coucher du soleil.

Le 20, notre hôte, qui ne voulait d'abord point

nous recevoir, s'est très bien comporté envers nous, ainsi que sa femme. Ce matin, il nous a accompagnés environ une demi-heure pour nous montrer le chemin que nous n'aurions pu trouver avant le jour, car nous nous sommes levés de bonne heure, espérant d'aller plus loin qu'à l'ordinaire, parce que Beléta-Darcopti est pressé par la crainte. Pendant les dernières heures de la nuit, le froid était insupportable; mais depuis le point du jour jusqu'au lever du soleil, il était si vif que nous ne pouvions plus tenir la bride de nos bêtes, même en ayant nos mains bien enveloppées dans nos habits. Nous avons fait environ trois lieues S.-O. jusqu'à Sancaber, où nous avons été arrêtés par les soldats d'Oubié, qui doivent nous retenir jusqu'à ce qu'on reçoive des ordres d'Antchateab, où nous avons immédiatement expédié un messager.

Sancaber est un assemblage d'environ trente petites baraques habitées par les soldats. C'est un fort, c'est-à-dire un étroit passage situé entre deux gouffres d'une profondeur prodigieuse, qui exhalent un froid presque insupportable. On m'avait donné la plus grande baraque, où j'ai lu les chapitres XI et XVII de saint Jean à mes compagnons de voyage, jusqu'au moment où un violent coup de vent, survenu au milieu de la pluie, a emporté la moitié de mon toit. J'ai été obligé de changer de logement et je me suis établi dans une baraque ronde, de sept pieds de diamètre et de quatre pieds de haut.

En arrivant, j'ai donné un peu de poivre, quelques aiguilles, etc., à mes gens, pour aller chercher des vivres à deux lieues plus loin. Un peu avant le coucher du soleil, ils sont revenus avec un sac de pains d'orge, un peu de grains d'orge rôtis et une cruche de bière, que nous nous sommes partagés fraternellement. Dans ces montagnes de Semène on ne mange, pour l'ordinaire, que du pain d'orge ou de fèves; il n'y a point de teff, et très peu de blé.

Le 21. La nuit dernière, tout le pays était illuminé par les feux qui brûlaient sur les montagnes au-dessous de nous. Comme la saison des pluies approche, on met maintenant le feu à l'herbe sèche qui est restée depuis l'année passée. La vue des campagnes n'est pas agréable dans cette saison, car on n'a sous les yeux que des plaines où l'herbe sèche n'a pas encore été détruite, ou bien des districts entiers où elle est brûlée et qui sont noirs comme du charbon. J'ai passé l'avant-midi seul, à lire l'Évangile en grec.

Ce matin, j'avais envoyé deux hommes avec des aiguilles pour chercher des vivres; mais à midi notre messager est venu d'Antchateab, et nous sommes partis aussitôt à jeun. Nous avons fait environ deux lieues vers le S.-O., jusqu'à Belli-Guebs. Nous n'avons obtenu des gens de Belli-Guebs qu'un peu de pain d'orge que nous avons partagé avec nos bêtes auxquelles on n'avait rien donné. N'ayant eu chacun, pendant deux jours, qu'un petit mor-

ceau de pain d'orge, nous aurions souffert de la faim si un prêtre du village ne nous eût donné une bonne jeune chèvre pour un exemplaire de l'Évangile. On ne peut rien acheter ici.

Le 22, nous avons fait environ deux lieues vers le S.-O. jusqu'à Couâra, où nous nous sommes reposés un instant jusqu'à l'arrivée de nos vivandiers expédiés hier, qui nous ont apporté un peu de pain d'orge et de bière, que les jeunes gens de Beléta-Darcopti ont partagés avec les miens. Au moment de partir pour continuer notre route, nous avons reçu l'ordre d'Oubié de ne pas avancer davantage jusqu'à son retour. On nous a fait rebrousser chemin d'une lieue, pour venir loger à Faras-Sabar, ou Kedous-Georgis-Faras-Sabar, c'est-à-dire : Saint-Georges, le cheval a été brisé.

Autrefois ce village avait un autre nom ; mais, à une époque inconnue des temps passés, un officier voulant y entrer avec ses soldats pour le piller, son cheval tomba et se rompit les os, accident que l'officier attribua à saint Georges, patron du lieu. Alors il vint à pied supplier le saint de rétablir son cheval, lui promettant de lui en donner la valeur en argent ; puis il s'en retourna vers son cheval et ne fut pas peu étonné de le trouver bien rétabli, et encore davantage, de le trouver blanc, tandis qu'il était brun auparavant. Il accomplit son vœu, et depuis lors le village a reçu le nom de Faras-Sabar. Cette histoire, que personne ne révoque en doute, est très avantageuse aux gens du village ;

car les Abyssins croient que quiconque serait assez hardi pour vouloir entrer dans le village par force, ou seulement à cheval, subirait au moins le même sort; c'est pourquoi les gouverneurs n'y logent jamais de soldats. Quand il y a guerre, les gens des environs s'y réfugient avec leur fortune, ce qui fait que ce village est un des plus opulens du pays.

Nous avons été quelques heures assis auprès de l'église, et enfin on nous a renvoyés dans un autre village. Pendant que nous étions assis, il est venu quelques prêtres et plusieurs autres personnes auprès de moi. J'ai tâché de leur faire sentir la nécessité, pour quiconque désire être sauvé, de connaître les Ecritures et de s'en tenir à la Bible. Ensuite un prêtre m'a demandé quelle était notre foi?

Moi. « Nous croyons tout ce que dit la Parole de Dieu; rien au-delà. »

Le prêtre. « Que dites-vous de la foi d'Alexandrie? »

Moi. « Y a-t-il une foi pour Alexandrie et une autre pour un autre pays? »

Le prêtre. « Il y a la foi des Grecs, celle des Francs, celle des Arméniens, etc. De quelle foi êtes-vous? »

Moi. « Tous ces différens noms de croyance n'ont rien à faire avec la véritable foi. Ces divisions prouvent plutôt l'incrédulité et la désobéissance des hommes; c'est parce qu'ils ont abandonné la Parole de Dieu pour suivre des doctrines

humaines, qu'ils se sont ainsi divisés. Saint Paul dit qu'il n'y a qu'une seule foi; et, dans sa prière, Jésus-Christ demande que tous soient un, étant sanctifiés par la vérité, qui est la Parole de Dieu. »

Le prêtre. « Arius et ses sectateurs disaient qu'ils suivaient l'Évangile; et cependant ils prétendaient que Jésus-Christ est une créature. Quelle est votre opinion là-dessus? »

Moi. « Arius disait cela, parce que, tout en faisant profession de suivre l'Évangile, il en rejetait une partie. Saint Paul dit dans l'Épître aux Romains, que Christ est Dieu par-dessus toutes choses, béni éternellement; dans celles aux Philippiens et aux Hébreux, il dit: Que toutes choses ont été créées par Jésus-Christ, et qu'il supporte le monde par sa Parole; et saint Jean dit: Qu'il est le vrai Dieu et la vie éternelle. »

Le prêtre. « Il y en a qui disent que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Nous disons seulement qu'il procède du Père; et vous, qu'en dites-vous? »

Moi. « Jésus dit en saint Jean: Je vous enverrai le Saint-Esprit qui procède de mon Père. »

Le prêtre. « Il y en a qui disent que la divinité ne s'est unie à l'humanité de Jésus-Christ que lorsqu'il fut oint du Saint-Esprit, et qu'ensuite c'était tantôt Dieu et tantôt l'homme qui agissait en lui. »

Moi (sachant que ce point est souvent la cause de leurs disputes). « Tout cela est hors de l'Évangile; car c'est se mêler par orgueil des cho-

ses qu'on ne comprend point, qu'on n'a point vues, comme dit saint Paul (Col. 2). Il nous suffit de savoir que Jésus-Christ est Dieu tout-puissant et qu'il est devenu homme véritable, homme de douleur pour nous sauver; car c'est par son sang que nous avons la Rédemption, savoir, la rémission des péchés. Si nous pensions continuellement à cet excès d'amour de Dieu pour nous, nous l'aimerions et nous vivrions ensemble en frères, sans colère et sans dispute. » Après cela, un des prêtres m'a demandé l'Évangile, et cette église étant une des plus célèbres en Abyssinie, je lui en ai laissé un exemplaire gratis, et nous nous sommes séparés en amis.

Nous sommes ensuite venus coucher à Debârec, à une demi-lieue à l'ouest de Faras-Sabar. En arrivant, j'ai appris qu'Oubié avait donné ordre de retenir Beléta-Darcopti dans les environs de Debârec jusqu'à son retour; mais il m'a envoyé un homme qui doit me conduire à Gondar.

Le 23. J'ai passé la matinée seul à lire la Bible. Je compte partir avec la caravane de Gondar dans deux jours. Ce soir nous sommes venus coucher à Amberco, sur une montagne à une forte lieue au nord de Debârec et à environ une lieue à l'est du mont Lamalemon. Nous avons été mieux reçus qu'ailleurs. Ce village étant éloigné de la route, les habitans sont bienveillans envers les étrangers.

Le 24. Je suis revenu à Debârec où j'avais laissé mes effets; puis de là j'ai été coucher au marché

de Debârec. J'ai été surpris en chemin par une grande pluie mêlée de quelques gros grêlons. J'ai d'abord trouvé un refuge dans une petite maison toute remplie de monde; mais mes domestiques ont été exposés aux coups de la grêle.

Près du marché j'ai trouvé un homme couché par terre, auquel on venait de couper une jambe, parce qu'il s'était révolté contre Oubié. En entrant dans la maison où je loge, j'ai trouvé une vieille femme enchaînée avec un homme qui avait tué le frère de cette femme.

Un moment après on a délivré la femme et on a enchaîné le meurtrier à un jeune garçon, parent de celui qui a été tué. Le meurtrier est de Walcaït. L'homme qu'il a assassiné avait été prêtre; mais il avait renoncé à sa vocation pour vivre plus librement dans le libertinage. Il avait cherché querelle à celui qui est devenu son meurtrier et l'avait mutilé. Celui-ci se trouvant presque mort et entièrement déshonoré, résolut, dès le premier jour, de faire mourir son adversaire, et un jour qu'il le trouva seul aux champs, il le tua. Il n'y avait point de témoin; mais les parens du mort, connaissant l'inimitié qui existait entre le meurtrier et sa victime, se saisirent de cet homme. Ils voulaient d'abord le tuer, selon la coutume du pays; car le droit du talion existe dans toute sa force dans toute l'Abyssinie; mais le meurtrier trouva moyen d'échappér et s'enfuit vers Oubié pour lui raconter toute l'histoire.

Oubié fit venir les parens du mort et les exhorta à se réconcilier avec l'assassin, exigeant seulement de lui une somme pour indemnité. Il a été condamné à payer vingt okicts ou deux cents talaris; et maintenant il se tient au marché à demander la charité jusqu'à ce qu'il ait de quoi payer. Du matin au soir on l'entend crier : *Yanàssi, yanassi!* (pour ma vie, pour ma vie!) Quand un meurtrier comparaît devant un gouverneur, celui-ci ne peut point prononcer de jugement, mais il exhorte toujours les parens du mort à se réconcilier avec l'assassin et à prendre, au lieu de sa vie, une certaine somme d'argent; toutefois il ne peut pas les y forcer.

Le marché de Debârec est un des plus considérables de l'Abyssinie; il se tient le mercredi, et toutes les semaines il y vient une caravane de Gondar, composée d'environ douze à quinze cents personnes, pour chercher du sel qu'elles échangent principalement contre leur bétail et leurs toiles. A présent le talari vaut vingt-sept pièces de sel d'environ dix pouces de longueur, deux de largeur et une d'épaisseur. A Gondar, il en vaut vingt-deux, mais souvent il n'en vaut que quinze. Le marché de Debârec rapporte trois mille talaris par an au gouvernement de Semène, et le negadrâs, ou chef de la douane n'en met pas moins dans sa poche; mais on l'accuse d'être un tyran : c'est un Musulman.

Le 25, je suis parti avec la caravane de Gondar.

Notre marche s'est faite le long d'une plaine arrosée de plusieurs ruisseaux. Je n'ai vu qu'un seul village à notre gauche, appelé Arona, à environ trois lieues S.-S.-O. de Debârec. Ensuite nous avons traversé plusieurs collines et vu les restes de plusieurs villages ruinés par le râs Gougsa, il y a environ vingt cinq ans. D'Arona nous avons fait encore quatre petites lieues jusqu'à Tchambelgué, où je loge sous un arbre sec.

On voit, depuis Debârec, les arbres qui entourent l'église de Tchambelgué et que Bruce a pris pour des cèdres, et Salt pour des sapins; mais ils ne ressemblent ni aux cèdres du Liban ni aux sapins d'Europe. Ils tiennent de ces deux espèces; mais ils ont des épines encore plus tendres que celles du cèdre; leur fruit ressemble tout-à-fait à celui du genevrier; leur bois est à peu près le seul bois de construction qu'il y ait en Abyssinie.

On voulait à toute force me faire aboun, c'est-à-dire évêque, dans les villages où j'ai passé; les gens venaient en foule se prosterner devant moi, pour me demander l'absolution de leurs péchés; mais quand je les voyais, il me semblait que mon cœur devait se briser de tristesse. Quand rien ne s'opposerait à ce que je revêtisse cette charge, je ne pourrais pas supporter les adorations qu'on rend à un évêque en Abyssinie et dans tout le Levant.

Le 26. Hier, au moment du crépuscule, je fus tout à coup saisi par des frissons tels que je ne

pouvais me tenir debout. Je me mis au lit, et au froid que j'éprouvai succéda d'abord la chaleur brûlante de la fièvre. Je bus trois grands verres d'eau et puis je m'endormis; mais un instant après je fus réveillé par une grande pluie qui transperçait tous mes habits; l'eau qui coulait dans l'herbe pénétrait même le tapis sur lequel j'étais couché, et la pluie ne cessait point. J'offris de donner un talari pour avoir une maison pendant la nuit, mais il ne s'en trouva point. Je me remis à la bonne volonté du Seigneur, et je me recouchai dans mon linge tout mouillé. Un peu avant minuit la pluie cessa; mon linge absorba la chaleur que j'éprouvais, et j'ai très bien reposé jusqu'au moment du départ, au point du jour. Nous n'avons rien pu acheter à Tchambelgué qu'un peu de bière; et comme je n'avais mangé qu'un peu de pain d'orge hier matin avec des aulx, mes gens me donnèrent le soir un morceau de pain que j'ai partagé avec eux ce matin, après avoir marché environ deux heures; mais nous n'en avons pas eu chacun une once pour notre nourriture de la journée. Nous avons fait environ cinq lieues dans une plaine sans voir un seul village. Il y a presque toujours guerre entre la maison de Gougsa et celle des gouverneurs de Semène depuis plus de trente ans; c'est pourquoi ce fertile district reste presque entièrement inculte. Après avoir traversé des collines et des montagnes pendant quatre heures, nous sommes arrivés à Gondar, qui de loin ressemble plus à une

forêt qu'à une ville, à cause de la quantité d'arbres qui entourent ses quarante-quatre églises. Avant d'entrer en ville, nous avons appris que la maison de Tchélolargaï, auquel j'étais recommandé par Saba-Gadis, était brûlée; c'est pourquoi je suis venu loger dans la maison d'Emmaha, le guide que Saba-Gadis m'a donné; mais comme on ne nous attendait pas, il n'y avait rien dans la maison pour apaiser notre faim et notre soif. Cependant la femme d'Emmaha nous a d'abord procuré du pain et de la bière; puis elle a pris un domestique avec elle pour aller chercher du vin ou de l'hydromel au marché; mais à leur retour on leur a enlevé l'hydromel et leurs habits; les voleurs voulaient même prendre la chemise de cette pauvre femme; elle a reçu plusieurs coups en se défendant, et cependant elle n'a témoigné ni peine ni regrets quand elle est rentrée. Oubié est campé sur une montagne près de Gondar.

CHAPITRE II.

Du 27 mars 1830 au 12 mai même année inclusivement.

Entrevue avec Oubié. — M. Gobat est placé par ce prince sous la protection de l'Etchegué ou chef des prêtres. — Conversations avec Habeta-Selassé, Alaca-Walda et d'autres. — Visite au roi Guigar. — Troubles à la douane. — Visite à Cantiba-Cassaï, gouverneur de Gondar, et à la fille du Ras-Gougsa. — Conversations avec l'Etchegué. *Id.* avec des prêtres et remarques à leur sujet. — Mandé par Oisoro Waleta Teclit pour guérir son frère. — Troubles dans la ville. — Habeta-Selassé propose une mission chez les Gallas. — Renseignemens sur les Falaschas ou Juifs. Évangiles distribués en amharic.

Le 27. Au point du jour, j'ai appris qu'Oubié partait pour Semène avec son armée, et je me suis aussitôt mis en route pour le rencontrer en chemin. Quelques prêtres portant des croix et d'autres ornemens d'église se rendaient aussi au-devant de lui pour lui offrir leurs hommages. J'ai cru devoir me tenir un peu en arrière jusqu'à ce qu'Oubié les eut reçus; mais quand il m'a aperçu, il est descendu de sa mule pour venir auprès de moi. Les prêtres lui ont immédiatement adressé des vœux pour sa prospérité. Il les a écoutés environ

trois minutes, puis il leur a dit d'attendre et m'a fait asseoir à côté de lui. Comme il m'avait défrayé pendant mon voyage sur son territoire jusqu'à Debârec, j'ai cru devoir lui faire présent d'un joli pistolet qui lui a extrêmement plu; mais il n'attendait rien de moi. Pendant qu'il examinait le pistolet, je lui ai offert un exemplaire des quatre Évangiles en présence de tous ses officiers. Il ne l'a pas plus tôt vu qu'il a mis le pistolet de côté pour examiner le livre; puis il m'a dit qu'il l'acceptait avec le plus grand plaisir. « Mais pourquoi, m'a-t-il dit ensuite, venez-vous dans ce mauvais pays dans un temps de guerre et de trouble tel que celui-ci? » A quoi j'ai répondu : « Que je ne connaissais pas l'état actuel de Gondar lorsque j'avais quitté le Tigré; d'ailleurs, ajoutai-je, je crains Dieu, et je sais qu'au milieu des troubles et des guerres l'Éternel règne pour protéger ceux qui l'invoquent. » Il s'est alors tourné subitement vers ses officiers et leur a dit : « A présent voilà un vrai Blanc, oui, c'est la perle des Blancs; nous n'en avons pas encore vu de semblable. »

« Mais, reprit-il, comment Saba-Gadis a-t-il pu laisser un homme comme celui-ci se hasarder au milieu des désordres de ce pays? »

Je lui ai demandé un homme pour rester avec moi à Gondar et m'accompagner ensuite jusqu'auprès de lui à mon retour. A quoi il a répondu avec les larmes aux yeux : « Je vous en donnerais volontiers un; mais quand je serai parti, on le tuerait à Gon-

dar et vous en souffririez. Revenez plutôt avec moi; si vous ne pouvez pas venir aujourd'hui, je vous attendrai ici jusqu'à demain. » Je lui ai répondu que, venant d'arriver hier au soir, je ne pouvais pas retourner si promptement. Sur cela il a appelé les prêtres et leur a dit : « Je remets cet étranger sous votre protection; prenez garde qu'il lui arrive aucun mal; conduisez-le chez l'Etchégué (le chef de tous les moines du pays et le seul, à peu près, qui ait de l'autorité à présent à Gondar); s'il lui arrive quelque chose de fâcheux, je le redemanderai et vous en serez entièrement responsables. » Sur cela, nous nous sommes séparés.

Oubié est un jeune homme de vingt-trois ou vingt-quatre ans, d'une taille courte, d'une physionomie agréable, les yeux très vifs, ayant ordinairement un sourire sur les lèvres; les cheveux noirs, arrangés en plusieurs tresses à la mode du pays et pendans sur les épaules; il est vêtu de blanc, sans aucune marque de grandeur. Il est moins superstitieux, et par conséquent moins placé sous l'influence des prêtres que Saba-Gadis, quoique dans toute sa conduite, lorsque l'orgueil ne le domine pas, il donne des marques indubitables de sa philanthropie et de la crainte qu'il a de Dieu. Je tâcherai de demeurer encore quelques jours avec lui. Son armée, dans laquelle ne régnait aucun ordre, pouvait être composée de trois à quatre mille hommes.

En rentrant en ville, je suis allé chez Tchelolar-

gaï, qui m'a reçu comme il aurait reçu Saba-Gadis. C'est un des plus riches négocians d'Abyssinie. Pendant que j'étais chez lui, il est venu coup sur coup plusieurs messagers, pour lui dire que toute la ville était en tumulte et que le marché était plein de voleurs. Les soldats d'Oubié vont et viennent dans la ville comme s'il y avait guerre. Oubié lui-même s'est arrêté à une petite distance de Gondar. Il en veut aux prêtres et à l'Etchégué, c'est ce qui augmente encore l'effroi du peuple. Toutes ces disputes viennent du mariage d'Oubié avec la fille du défunt gouverneur Marou. Quoique elle soit morte, comme il a eu d'elle des enfans, il revendique ses droits à la succession de son beau-père ; car lorsque Marou mourut, sa sœur prit tout ce qu'il avait et se réfugia dans le quartier de l'Etchégué où elle est restée jusqu'à présent (1). Aussi c'est aux prêtres qu'Oubié demande ce qui lui appartient, parce qu'ils peuvent le lui faire restituer; et s'ils n'obéissent pas dans un certain délai, il menace de piller la ville. Pendant que j'étais chez Tchelolargaï on a transporté tous mes effets dans une église, et on m'a préparé une maison près de celle de l'Etchégué. La famille

(1) Le quartier de l'Etchégué est toujours en sûreté au milieu des plus grands troubles, aucun gouverneur n'ose y entrer par force; autrement Oubié aurait la fortune de sa femme et sans doute aussi celle de quelques-uns de ses ennemis qui se sont réfugiés sous cette protection.

d'Emmaha y est venue loger avec moi jusqu'à nouvel ordre.

Le 28, *dimanche.* Ce matin j'ai eu la visite d'un disciple d'Alaca-Waldab, appelé Habeta-Selassé; c'est un Abyssin des plus intéressans que j'aie connus jusqu'ici. Il est de Schoa. J'ai eu une longue conversation avec lui sur les synodes. Il m'a demandé ce que nous pensions des synodes.

Moi. « La Parole de Dieu est la seule règle de notre foi; nous croyons tout ce qu'elle contient et nous nous en tenons là, sachant qu'elle est suffisante pour nous rendre sages à salut. Nous lisons les écrits des synodes; mais nous n'en tirons pas de preuves de doctrine; nous les comparons avec la Bible : s'ils sont conformes à la Bible nous les recevons, sinon nous les rejetons. »

Habeta-Selassé. « Possédez-vous le livre intitulé : *Kidâne-Mariam?* »

Moi. « Je l'ai vu, mais nous ne le recevons point, parce que nous n'avons aucune preuve qu'il soit inspiré, et nous pensons même le contraire; car, sans parler de son contenu, nous savons qu'il a été écrit quelques siècles après la mort de Marie. »

Habeta-Selassé. « Mais c'est saint Ephrem qui l'a écrit. »

Moi. « Qu'Ephrem soit saint ou non, je n'en sais rien. Je crois qu'il y avait du bon en lui; mais il est un de ceux qui se sont mêlés des affaires qu'ils n'ont point vues et qui affirment ce qu'ils ne savent point. Ce sont peut-être ses écrits qui

ont enfanté le Coran des Musulmans; du moins Mahomet n'en fait que trop usage pour séduire ses disciples. »

Habeta-Selassé. « Pourquoi y a-t-il tant de croyances et de sectes parmi les Chrétiens? »

Moi. « C'est parce qu'ils négligent la Parole de Dieu pour suivre les doctrines des hommes toujours sujets à l'erreur. Jésus-Christ veut que tous soient *un* en lui; et saint Paul dit qu'il y a une seule foi et un seul esprit donné aux fidèles, et que cet esprit doit habiter dans le cœur des Chrétiens, sans quoi ils n'appartiennent pas à Christ. Or, là où est l'esprit de Christ il y a union de cœur et de sentimens, comme il dit lui-même : « C'est par votre amour réciproque que le monde connaîtra que vous êtes mes disciples. » Toutes ces divisions nous prouvent donc qu'il y a peu de vrais Chrétiens dans le monde ; c'est pourquoi il nous faut prendre garde de ne pas nous contenter du nom de Chrétiens; mais nous devons être persuadés que Jésus-Christ habite dans nos cœurs par son esprit : alors, malgré les différences des formes extérieures, nous serons de véritables frères et nous nous aimerons les uns les autres comme Christ nous a aimés. »

Cet après-midi Habeta-Selassé est encore venu me voir avec un de ses condisciples. Il m'a fait plusieurs questions sur Adam; il m'a demandé, par exemple, quand reçut il le Saint-Esprit? combien de temps resta-t-il dans le paradis? etc. Mes

réponses à de pareilles questions sont toujours : « Je n'en sais rien, la Bible ne le dit point et nous n'avons pas d'autres moyens de le savoir. » Ensuite il m'a demandé ce que je pensais des enfans qui meurent sans être baptisés.

Moi. « Je n'en sais rien, il n'a pas plu à Dieu de nous le révéler; mais, d'après ce passage : « Le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent, » je suis bien disposé à croire que les petits enfans qui meurent sans baptême sont sauvés. »

Habeta-Selassé. « Comment sont-ils sauvés puisque les enfans ne reçoivent le Saint-Esprit qu'au baptême? »

Moi. « L'Évangile ne dit pas cela ; au contraire, Corneille et sa famille reçurent le Saint-Esprit avant que d'être baptisés; et saint Pierre dit que le baptême qui nous sauve n'est pas celui de l'eau, mais le renouvellement et la purification du cœur par le Saint-Esprit, dont le baptême d'eau n'est qu'un signe visible. »

Habeta-Selassé. « Nous croyons que les saints de l'Ancien-Testament ne sont entrés dans le paradis qu'après la mort de Jésus-Christ. Qu'en dites-vous? »

Moi. « Vous croyez ce que la Bible ne dit point. Je ne le sais pas; mais je sais, par quelques passages de l'Écriture-Sainte, qu'ils étaient en repos avant la mort de Jésus. D'ailleurs, il me semble que c'est une inconséquence de croire que ceux

qui marchaient avec Dieu sur la terre, qui le voyaient et qui parlaient avec lui soient privés de ces avantages aussitôt qu'ils sont délivrés de ce corps de mort; car, qu'est-ce que le paradis, sinon un état de communication étroite avec Dieu? S'il y a d'autres avantages, ils sont tous inférieurs à celui-là. »

Habeta-Selassé. « Saint Pierre ne dit-il pas que Jésus est allé vers les ames détenues en prison pour les sauver? »

Moi. « Ce passage est assez difficile; mais il ne regarde nullement les saints de l'Ancien-Testament; car il ne nomme que ceux du temps de Noé, et il les appelle *incrédules;* tandis qu'Abraham est appelé le père des croyans. Dans tous les cas ils ont été sauvés par la foi au Fils de Dieu, immolé dès la fondation du monde, comme c'est aussi par la foi en Jésus-Christ seul que nous sommes justifiés devant Dieu et sauvés de la colère à venir. »

Habeta-Selassé (à son compagnon). « Il connaît les Écritures. »

Son compagnon à lui. « Il n'a pas honte de confesser qu'il ne sait pas ce qui n'est pas dans la Bible. Nous sommes trop orgueilleux pour le confesser quand même nous le sentons. »

Habeta-Selassé. « Quelle est la cause de la mort? »

Moi. « Le gage du péché, c'est la mort, dit saint Paul. »

Habeta-Selassé. « Pourquoi donc la Vierge

Marie est-elle morte, puisqu'elle était sans péchés ? »

Moi. « Vous pouvez voir ici à quelles erreurs on est entraîné quand on suit des doctrines humaines comme vous le faites; car, outre les passages généraux de la Bible qui disent que tous les hommes sont pécheurs, menteurs, égarés, etc., je veux vous prouver, par deux passages de l'Évangile, que Marie était pécheresse avant et après la naissance de Jésus-Christ, aussi bien que les autres enfans d'Adam. D'abord vous avouez que tous ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de médecin et que ceux qui ne sont pas pécheurs perdus n'ont pas besoin de sauveur; or, Marie elle-même appelle le Seigneur son Sauveur (Luc, 1). »

Habeta-Selassé (et tous les autres se regardant l'un l'autre). « C'est incontestable. »

Moi. « Le second passage est en saint Luc (2): Quand Marie et Joseph vinrent à Jérusalem avec Jésus, âgé de douze ans, il est dit que l'enfant Jésus demeura à Jérusalem sans que Marie s'en aperçût. »

Habeta-Selassé (m'interrompant). « Oui, il faut avouer que c'était un péché que de se séparer de Jésus. »

Moi. « Cependant je ne vois point dans la Parole de Dieu ni dans d'autres livres une femme aussi parfaite que Marie; elle est digne d'être imitée de tous les Chrétiens pour sa foi, sa soumission, son humilité, etc.; mais dès qu'elle est une créa-

ture, ne fût-elle même pas pécheresse, je ne crois pas qu'on doive l'invoquer, et encore bien moins l'adorer. »

Habeta-Selassé (après une petite pause). « Est-ce donc que la mort est le gage du péché des individus, ou bien le gage du péché d'Adam ? »

Moi. « Saint Paul dit (Rom. 5) : que par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché, la mort; que la mort est venue sur tous les hommes par celui en qui tous les hommes ont péché. Ainsi la mort du corps vient du péché d'Adam; mais la mort de l'ame, la perdition éternelle vient du péché des individus : c'est l'ame qui péchera qui mourra. »

Habeta-Selassé (à tous les autres). « Je n'avais jamais entendu une explication aussi claire. »

Nous avons lu ensuite quelques passages de l'Évangile, et nous nous sommes séparés en amis, je dirai presque en frères.

Le 29. J'ai eu aujourd'hui la visite de Kidane-Mariam, riche négociant, qui est venu me voir avec un prêtre et une autre personne. Kidane-Mariam est le negad-râs, ou chef de la caravane avec laquelle notre Girgis fit le voyage de Massowa à Adowa, à son retour d'Égypte. Girgis lui avait beaucoup parlé de nous; c'est pourquoi il me connaissait de nom et avait déjà quelques idées de mes sentimens. Il a aussitôt commencé par me demander pourquoi nous n'aimions pas la Vierge Marie.

Moi. « Nous l'aimons ; mais nous ne l'adorons pas. »

Kidane-Mariam. « Pourquoi ne la priez-vous pas ? »

Moi. « Parce que la Parole de Dieu ne nous le commande pas ; au contraire, elle nous ordonne d'aller à Jésus, le seul médiateur entre Dieu et les hommes. Elle nous dit encore que maudit soit l'homme qui se confie en l'homme ; parce que le secours qu'on attend de l'homme est vanité. »

Kidane-Mariam. « Confessez-vous vos péchés ? »

Moi. « Oui, à Dieu qui seul peut les pardonner. Nous nous confessons nos fautes les uns aux autres de franche volonté ; mais c'est seulement afin d'en demander conjointement le pardon à Dieu. »

Kidane-Mariam. « Jésus ne dit-il pas à ses apôtres : « A quiconque vous pardonnerez les péchés ils seront pardonnés, etc. ? »

Moi. « Mais cela n'a rien à faire avec l'absolution que les prêtres donnent aujourd'hui ; car nous ne voyons point, dans les écrits des Apôtres, qu'ils aient jamais fait un pareil usage de ces paroles de Jésus-Christ. »

Kidane-Mariam. « Attribuez-vous deux natures à Jésus-Christ, ou ne lui en attribuez-vous qu'une ? »

Moi. « Les hommes se sont assez disputés sur un mot dont la signification indéterminée varie dans toutes les langues et prouve par-là qu'ils n'avaient point l'esprit de Christ. La Bible ne parle ni d'une

ni de deux natures; mais elle dit que Jésus-Christ est vrai Dieu et vrai homme. »

Kidane-Mariam. « Qu'est-ce qui est mort en Jésus-Christ, la divinité avec l'humanité, ou bien l'humanité seule ? »

Moi. « Ce sont des choses bien au-delà de notre portée dès que nous prenons d'autres guides que la Bible. Saint Paul dit à Timothée que Dieu est immortel. »

Kidane-Mariam. « Comment Jésus nous a-t-il sauvés, est-ce comme Dieu ou comme homme? »

Moi. « Il nous a aimés d'un amour divin; mais saint Paul dit aux Hébreux et ailleurs, qu'il est devenu homme afin de nous sauver; car c'est par sa mort qu'il a détruit celui qui avait l'empire de la mort, et c'est par le sang de sa croix qu'il nous a réconciliés avec Dieu et qu'il nous a procuré une rédemption éternelle. C'est cet amour sans bornes de Dieu pour nous indignes, qui devrait nous occuper sans cesse et faire le sujet de nos conversations au lieu de les consacrer à des disputes sur des points inintelligibles, ou de nous occuper de préférence des choses de la terre. Si tel était le produit de notre foi, elle ne manquerait point d'être véritable. »

Le 30. Jusqu'à aujourd'hui j'ai été dans une réclusion complète à cause des désordres qu'il y a dans la ville. Ce matin je suis allé chez le chef de la douane, Achaber, auquel on avait rapporté que j'étais entré en ville avec beaucoup de marchan-

dises. Nous nous sommes arrangés fort paisiblement; il m'a dit que je pouvais aller où je voudrais, en attendant que Beléta-Darcopti revienne pour l'assurer que je ne suis pas un marchand. De là je me suis rendu chez l'Etchégué Phillipos; il m'a fait dire qu'il désirait beaucoup de me voir après le jeûne; mais que pendant le jeûne (avant Pâques seulement) il ne pouvait voir personne. En même temps il m'a donné un homme pour m'accompagner partout où je voudrais. De là je suis allé chez le roi Guigar, qui n'a vraiment que le nom de roi, car il n'a ni grandeur temporelle, ni esprit, ni cœur. Il était moine auparavant; mais après la mort du roi Joas son frère, il a échangé le bonnet de saint Antoine pour la couronne. Le premier lui convenait beaucoup mieux.

Il a cependant repris la femme qu'il avait avant d'avoir embrassé l'état monastique; mais on dit qu'à son égard il est fidèle à son vœu, afin de conserver sa race avec des plus jeunes. Il demeure dans une petite maison ronde, bâtie par Joas sur les ruines d'une partie du palais construit par les Portugais. Après le salut il m'a demandé si je n'avais point de présent pour lui.

Moi. « Non, je n'ai pris avec moi que le nécessaire; mais si vous voulez accepter un exemplaire de l'Évangile, j'en ai un à votre disposition. »

Lui. « Je voudrais bien le voir. »

Moi. « Je vous l'enverrai demain. »

Ensuite il m'a donné un domestique pour me

faire voir le palais, qui, quoique en ruines, est encore supérieur à tout ce que j'aurais attendu en Abyssinie. Il y a encore trois grandes chambres et quelques petites en bon état, mais pleines de poussière et d'ordures. Le roi n'occupe qu'une seule chambre assez bien meublée, divisée en deux parties par un rideau blanc. Il m'a demandé si jamais j'avais vu de pareille maison? — « Oui, lui ai-je dit, j'en ai vu dans mon pays qui lui ressemblent un peu. » Cela l'a étonné; il m'a dit : « Est-ce qu'il existe encore des hommes qui puissent en bâtir une pareille? » — J'ai cru devoir parler par un interprète qui a très bien traduit jusqu'ici; mais ensuite nous avons parlé de quelques points de religion sur lesquels j'ai dû manifester une opinion opposée à la sienne; et j'ai vu combien il est inutile de vouloir prêcher l'Évangile par le moyen d'un interprète qui n'est pas chrétien; car, quand il s'agissait de contredire les opinions du roi, non-seulement il ne répétait point ce que j'avais dit, mais souvent il disait précisément le contraire. On dit que le roi est âgé de quatre-vingt-six ans; mais moi je lui en donnerais de soixante-cinq à soixante-dix. Il attend avec patience l'arrivée d'un Aboun pour créer un autre roi à sa place. Il y a sept ans qu'il a le nom de roi. Son frère Joas avait régné quatre ans à la satisfaction du peuple; mais il avait un bon soutien ou un bon supérieur dans le râs Gougsa. Guigar n'a point de râs; il vit de ce que les grands veulent bien lui donner par charité. Il

m'a dit cependant que si ce n'était pas la saison du jeûne, il ferait tuer un bœuf pour moi.

Le 31. Ce matin j'ai fait ma première visite à Alaca-Waldab, renommé dans toute l'Abyssinie pour ses connaissances. J'ai trouvé en lui un brave vieillard estropié, qui s'est de suite assis sur son lit pour me baiser la main qu'il m'a serrée comme s'il me connaissait depuis long-temps. Je n'ai été qu'un moment avec lui. Il s'est mis tout de suite à me dire combien lui et les autres Abyssins sont méchans et peu avancés quant à l'instruction. A quoi j'ai répondu que dans tout le monde les hommes sont méchans, mais que c'est par la malice de notre cœur même que nous apprenons à apprécier l'amour de Dieu pour nous. Dieu ne demande pas de nous beaucoup de connaissances, mais beaucoup d'amour. «Oui, oui, a-t-il répondu; si seulement nous avions plus d'amour pour le Seigneur et les uns envers les autres!» C'est l'homme le plus savant d'Abyssinie; il connaît à peu près tous les ouvrages écrits en Éthiopie, et, par sa grande application, il est parvenu à parler l'arabe très intelligiblement. En nous séparant il m'a prié d'aller souvent le voir.

Cet après-midi, son disciple Habeta-Selassé est venu me voir. Il a toujours une quantité de questions à me faire. On voit qu'il est avide d'apprendre. Mais j'ai eu beaucoup de plaisir à le voir aujourd'hui sensible à sa misère spirituelle. «Je désire, m'a-t-il dit, devenir bon, mais je sens

que je suis méchant ; quand même je désire sincèrement de faire le bien, Satan trouve toujours prise sur mon cœur. » Il a été question de la Sainte-Cène, et quand nous en sommes venus à l'article de la transsubstantiation, il en a témoigné de l'horreur, et m'a dit : « Nous appelons le pain et le vin de la Sainte-Cène le corps et le sang de Jésus-Christ pour ne pas les confondre avec du pain et du vin ordinaire. Nous croyons que le pain en soi-même demeure pain, et le vin, vin ; mais les croyans, en recevant le pain et le vin, reçoivent spirituellement le corps et le sang de Jésus-Christ. »

Il s'est informé des Grecs, des Cophtes et des Arméniens, et m'a demandé de laquelle de ces trois sectes ses compatriotes devaient faire venir un Aboun. J'en ai pris occasion, comme à l'ordinaire, de lui faire voir les erreurs et les crimes dans lesquels on tombe dès qu'on néglige la Parole de Dieu ; je lui ai dit qu'il n'y avait pas une grande différence entre ces diverses sectes, qu'elles sont toutes corrompues dans la doctrine et dans les mœurs, mais que les Grecs promettent de devenir meilleurs dans la suite.

Le 1er *Avril*. J'ai eu plusieurs visites insignifiantes. J'ai passé deux heures agréablement avec Habeta-Selassé, nous entretenant, comme à l'ordinaire, de la Parole de Dieu. Pendant trois ans que j'ai été avec les Arabes je n'en ai pas rencontré un seul qui connût aussi bien la Bible.

Je lui ai fait connaître la différence qu'il y a

entre nous et les papistes, connus ici sous le nom de Francs.

Le 2. J'ai été voir le chef de la douane, Achaber. Il y avait plusieurs personnes, entre autres plusieurs prêtres qui disputaient avec Cantiba-Cassai, gouverneur de Gondar. Ses soldats ont volé de la bière et quelques autres articles, et comme il refusait de les restituer, si j'ai bien compris, les prêtres l'ont excommunié. Les Abyssins craignent l'excommunication presque autant que la mort. C'est la seule chose qui épouvante les grands; aussi Cantiba-Cassai était-il tout triste; mais on voyait bien qu'il n'était pas sans indignation, quoiqu'il s'efforçât de la contenir. De là, je suis allé chez Alaca-Waldab qui a commencé par me dire qu'on lui rapportait de toutes parts que je savais toutes choses, qu'on ne pouvait pas me faire une question à laquelle je ne répondisse. Je lui ai répondu qu'il n'en était pas ainsi; que depuis long-temps ma principale étude était la Parole de Dieu, et que plus je la lisais et plus je voyais que je ne savais rien; « mais, ai-je ajouté, une seule chose est nécessaire, c'est la connaissance de Dieu en Christ, inséparable de l'amour. » Il y avait cinq ou six prêtres présens qui m'ont fait quelques questions épineuses auxquelles j'ai toujours répondu par un passage de la Bible; par exemple :

« Est-ce que Jésus-Christ a été oint du Saint-Esprit comme les chrétiens? »

Moi. « Je n'en sais rien. Je sais seulement que

saint Pierre dit, Act. x : Que Dieu a oint de Saint-Esprit et de force Jésus de Nazareth. »

Les prêtres. « Jusqu'à quel point le Saint-Esprit a-t-il contribué à l'incarnation de Jésus-Christ? »

Moi. « Je crois que l'homme est incapable de le comprendre, mais l'ange Gabriel dit à Marie : Le Saint-Esprit surviendra en toi et la vertu du Souverain te couvrira de son ombre.

Les prêtres. « Qu'est-ce que l'onction que le Saint-Esprit a opérée en Jésus-Christ?

Moi. « Expliquez-vous, je ne comprends pas ce que vous voulez dire. »

Les prêtres. « Ne l'a-t-il pas consacré? »

Moi. « Oui, car le mot de Christ signifie *oint* ou *consacré*. »

Les prêtres. « Pour quel emploi l'a-t-il consacré? »

Moi. « Sous l'ancienne alliance on consacrait les sacrificateurs (Moïse, Aaron), les rois (Samuel, Saül et David), les prophètes (Élie, Elisée), par une onction d'huile. C'étaient autant de types de l'onction que Jésus devait recevoir pour être notre sacrificateur, afin de nous réconcilier avec Dieu par l'oblation de soi-même; notre roi, afin de nous délivrer de nos ennemis; et notre prophète, afin de nous instruire. »

Alaca-Waldab, aux prêtres. « C'est assez, on ne m'en a pas trop dit de lui ; il connaît les Écritures. »

Les prêtres. « Est-ce comme Dieu ou comme homme que Jésus est souverain sacrificateur? »

Moi. « Saint Paul dit aux Hébreux, que tout souverain sacrificateur est pris d'entre les hommes; que Jésus-Christ a pris la semence d'Abraham, qu'il est devenu en toutes choses semblable à ses frères afin qu'il devînt souverain sacrificateur, compatissant et fidèle, et qu'il expiât les péchés du peuple. C'est cet amour qui l'a rendu pour un temps inférieur aux anges, qui devrait occuper toutes nos pensées et produire en nous la reconnaissance et le dévouement. »

Alaca-Waldab. Combien comptez-vous de livres du Nouveau-Testament? »

Moi. « Vingt-sept, savoir : Mathieu, etc. »

Alaca-Waldab. « Et les synodes? »

Moi. « Nous les lisons ainsi que les autres livres des anciens, mais nous n'en tirons point de preuves en matière de foi; nous les comparons avec la Bible, et ce qui est conforme nous l'appelons bon; mais ce qui est contraire nous le rejetons. »

Alaca-Waldab. « Et le livre appelé Didascalia, l'avez-vous? »

Moi. « Non; les premiers chrétiens n'en faisaient point usage, et nous n'avons aucune preuve qu'il soit inspiré. Du reste je ne l'ai pas lu. »

Alaca-Waldab. « Et le livre appelé Kidane-Mariam que nous ajoutons au Nouveau-Testament ainsi que les deux précédens, l'avez-vous? »

Moi. « Il est évident qu'il a été écrit long-temps après les apôtres, dans un temps où il y avait déjà beaucoup de corruption dans l'église. Or, nous ne

recevons que ce que les premiers chrétiens recevaient, parce que nous savons qu'ils étaient beaucoup meilleurs que ceux des âges subséquens. Nous désirons de les imiter en tout.»

Alaca-Waldab. «Combien comptez-vous de livres de l'Ancien- Testament?»

Moi. «Trente neuf.»

Alaca-Waldab. «Nous en avons davantage.»

Moi. «Oui, tels que les Macchabées, Tobie, Judith, etc., mais nous n'avons aucune preuve qu'ils soient inspirés; au contraire, nous savons que les juifs et les premiers chrétiens ne les ont jamais reçus comme tels. Nous les lisons, mais nous n'en tirons point de preuves en matière de foi.»

Alaca-Waldab. «C'est dans votre pays que sont concentrées toutes les connaissances. Nous sommes tous des ignorans dans celui-ci!»

Le roi m'a renvoyé les exemplaires de l'Évangile et des Actes des apôtres que je lui avais donnés, en me faisant dire de ne pas le prendre en mauvaise part; qu'il a beaucoup de livres, et qu'il aimerait bien mieux que je lui donnasse une pièce de drap de soie, ou de toile, etc; que les autres blancs qui sont venus ici lui ont toujours donné quelque chose, et que lui, étant moine, prie jour et nuit pour eux et qu'il en fera de même pour moi. Je lui ai fait dire en réponse : Que si quelqu'un n'honore pas Dieu selon sa parole, Dieu ne l'honore point non plus, et que je ne possédais rien pour

lui faire un présent aussi digne d'un roi que la parole du Roi des rois.

Le 4, dimanche. Je suis demeuré une grande partie de la journée seul à lire la Bible. J'ai passé très agréablement l'après-midi avec Habéta-Selassé. Il m'a trouvé dans le jardin, occupé à lire des cantiques. Je lui en ai traduit quelques-uns qui lui ont beaucoup plu. Après un long entretien sur les points de doctrine sur lesquels nous différons, nous en sommes venus à saint Paul. «Saint Paul, m'a-t-il dit, est mon favori; c'est le maître duquel je désire d'apprendre ce que c'est que la foi.» Nous avons lu ensuite les chapitres neuf et dix de l'Epître aux Romains. Il s'arrêtait à tout moment pour me demander l'explication de ce qu'il avait lu. Ses vues sur l'élection ne sont pas claires; mais il n'en combat pas la doctrine, au contraire elle paraît faire sa consolation. Quand la nuit est venue il m'a dit: «A présent il faut que je me retire pour qu'on ne me vole pas. Je ne sais pas pourquoi je me plais tant avec vous; mais n'est-il pas vrai que les disciples de Christ se connaissent et s'aiment beaucoup plus vite que les mondains?» Je lui ai donné plusieurs détails sur les sociétes bibliques et missionnaires, ce qui lui a beaucoup plu; mais il a dit ensuite d'un ton triste: «Il y en a beaucoup qui s'appellent chrétiens, et qui marchent dans la perdition. Il est peu de vrais chrétiens.» Je lui ai donné un exemplaire de l'Évangile qu'il a reçu les larmes aux yeux. Il voulait me baiser les

pieds, mais je l'en ai empêché, lui disant que c'était un péché. Il m'a dit, en me quittant, qu'il resterait encore un an à Gondar jusqu'à mon retour, et qu'il irait ensuite avec moi à Schoa; mais il désire, en attendant, que je lui procure la Bible en amharique.

Le 5. Hier au soir, à neuf heures, le feu prit dans le voisinage de la maison où je demeure, et dans une heure de temps il consuma environ trente maisons. Nous nous attendions à voir notre demeure devenir la proie des flammes; mais quand le feu prit à la maison voisine, le vent changea et nous avons été préservés. Le feu prend très souvent à Gondar, mais les maisons sont bâties en conséquence. Il n'y a que le toit et quelques petits objets qui brûlent. Sous le toit il y a une terrasse, en sorte que le feu n'attaque point l'intérieur de la maison. Quand le feu prend au toit, on met tout ce qu'on a dans l'intérieur de la maison, puis on ferme la porte qui est ordinairement si épaisse que, quand le léger toit de paille est consumé, la surface extérieure de la porte commence seulement à brûler.

Ce matin j'ai fait quelques visites chez mes connaissances pour les féliciter de ce que le feu n'avait pas consumé leurs demeures. Ensuite je suis allé chez Achaber, le chef de la douane, pendant que Beléta-Darcopti était avec lui; mais j'ai été très mécontent de ce dernier, car il avait promis à Saba-Gadis en ma présence, qu'il ferait tout

pour moi depuis mon entrée à Gondar, et au lieu de cela il parlait plutôt en ma défaveur. Je l'ai regardé d'un air mécontent et je lui ai dit : « N'avez-vous pas promis à Saba-Gadis de faire tout ce que vous pourriez pour moi? Ne vous ai-je pas fait voir tous mes effets en chemin? Que vous coûterait-il de dire la vérité? Si vous me traitez ainsi, vous qui vous disiez mon ami quand il s'agissait d'obtenir par mes prières qu'Oubié vous renvoyât en paix, que dois-je attendre de ceux qui ne me connaissent point? Je veux la justice, et si je dois payer à la douane contre la coutume pour les livres que j'ai apportés, je veux payer ce qui est de droit; et si on exige davantage, vous pouvez prendre tout ce que j'ai. Vous savez que je suis étranger dans ce pays, mais Dieu est témoin entre nous; c'est lui qui jugera à la fin selon la justice. » Sur cela, Beléta-Darcopti a dit à Achaber de me laisser tranquille; mais celui-ci a déclaré immédiatement qu'il voulait cinquante talaris (pour soixante exemplaires des quatre Évangiles), et je les lui ai donnés pour l'amour de Darcopti. Les prêtres ne voulaient pas que j'allasse à la douane. Ils m'ont fait dire ce matin qu'ils me regardaient comme frère (égal), et qu'ils mourraient avec moi plutôt que de permettre qu'un prêtre qui n'apporte que l'Évangile paie quelque chose à la douane. Mais je n'ai nulle envie de m'identifier si promptement avec eux.

J'ai eu ensuite une longue conversation chez

l'Etchégué avec plusieurs prêtres, sur quelques passages chronologiques et topographiques de la Bible. J'ai distribué aujourd'hui six exemplaires des quatre Évangiles. J'en ai donné un à un jeune homme de Schoa, trois à un soldat de Damot, un pour lui, un pour la veuve du défunt Râs-Gougsa, mère de Marié, et un pour l'église de Lalibala. Cet homme a fait le voyage du Tigré jusqu'ici avec moi. Il parle peu, mais il manifeste un vif désir de connaître la Parole de Dieu. Toutes les fois que je lisais l'Évangile en route, il se tenait à côté de moi, et quand les autres se retiraient il me priait souvent de lui en lire davantage. Il sait lire, mais pas encore assez couramment pour bien comprendre. J'ai aussi donné un exemplaire à Beléta-Darcopti qui part demain, mais qui ne veut pas me prendre avec lui à cause des désordres qui troublent le pays. Je lui en ai remis un exemplaire pour Marié qui a sa résidence à Debra-Tabor, à trois journées au sud-est de Gondar.

Le 6. J'ai passé toute la matinée chez moi avec Alaca-Stéphanos, à qui l'etchégué m'a recommandé pour tout ce dont j'aurais besoin; c'est un prêtre qui a été à Jérusalem, et qui a ensuite passé onze ans en Egypte comme catholique cophte. Il n'a pas beaucoup d'esprit, mais il a des vues sages; il dit du bien des Anglais en présence de tout le monde. Nous avions avec nous mon cher Habéta-Selassé et cinq ou six autres personnes; ils ont agité plusieurs points de leurs con-

troverses auxquels j'ai toujours répondu comme à l'ordinaire, par un passage de la Bible. Par exemple, ils m'ont demandé si l'humanité de Christ a été confondue avec sa divinité après son ascension? J'ai pris l'Evangile et je leur ai lu ces deux passages : « Le Père a remis tout jugement au Fils, parce qu'il est *Fils de l'Homme* (Jean v). » « Dieu a arrêté un jour auquel il doit juger le monde avec justice par l'*homme* qu'il a destiné à cela (Act. xvii). » Puis je leur ai dit de juger eux-mêmes du sens.

Eux. « Il paraît que c'est comme homme qu'il doit juger le monde, qu'ainsi son humanité restera distincte jusqu'à la fin du monde : mais ensuite? »

Moi. « La Bible ne le dit point ; je n'en sais rien. »

Eux. « Montrez-nous le passage où il est dit que Jésus est le premier né entre plusieurs frères? (Rom. viii). » Je leur ai montré le passage et nous avons lu le chapitre entier, sur lequel ils m'ont fait plusieurs questions, entre autres : « Nous sommes co-héritiers de Christ ; qu'est-ce que Christ doit hériter? »

Moi. « Saint Paul dit aux Hébreux : « Que Dieu l'a établi héritier de toutes choses. »

Eux. « Que devons-nous entendre ici par *toutes choses?* »

Moi. « Saint Paul l'explique plus bas par *le monde à venir*, parce que nous ne voyons pas maintenant que tout lui soit assujéti. »

Eux. « Qu'est-ce que nous devons hériter avec Christ? »

Moi. « Le royaume qui a été préparé aux fidèles dès la création du monde (Mathieu, xxv); car si nous souffrons avec Christ, nous régnerons aussi avec lui. »

Eux. « Après le jugement où serons-nous? »

Moi. « Saint Paul dit de lui et des autres fidèles : « Que nous serons tous avec le Seigneur » (1. Thess. iv).

Eux. « Où sera le Seigneur? »

Moi. « Comme il est dit dans Jérémie : « Il remplira les cieux et la terre. » Car Salomon dit : « Que les cieux des cieux ne peuvent le contenir. »

Eux. « Jésus ne dit-il pas que les cieux et la terre doivent passer? »

Moi. « Saint Pierre le dit aussi; mais il ajoute « qu'il y aura de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habitera » (2. Pierre, iii).

Eux. « Mais où seront les croyans? »

Moi. « Ils suivront l'agneau quelque part qu'il aille » (Apoc. v).—A propos de ce passage : « *Afin qu'il soit le premier-né entre plusieurs frères* », ils m'ont demandé comment Jésus est le premier-né? (Ils voulaient me faire dire que c'est parce qu'il a reçu le Saint-Esprit dans son humanité, comme les Chrétiens le reçoivent.)

Moi. « Il n'est point question ici, comme dans Hébr. ii, de ses frères selon la chair, mais des élus qui sont enfans de Dieu, et par conséquent frères de son Fils premier-né. »

Eux. « Comment les élus deviennent-ils enfans de Dieu? »

Moi. « A tous ceux qui ont reçu Jésus, il leur *a été donné le droit d'être faits enfans de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom, lesquels ne sont pas nés du sang* (de père en fils), ni *de la volonté de la chair* (par choix naturel ou par leurs propres forces), ni *de la volonté de l'homme* (soit le prêtre qui baptise, soit celui qui instruit), *mais qui sont nés de Dieu* (Jean, I. 12. 13); ainsi donc on devient enfant de Dieu en recevant Jésus par la foi que Dieu donne. » Ensuite nous avons lu le chapitre III de saint Jean et plusieurs passages de l'Évangile, des Actes et de l'Épître aux Romains, les seuls livres que je possède en amharique. Ils m'ont dit qu'ils ont un livre qui dit qu'Adam resta sept ans dans le paradis avant le péché. Je leur ai répondu que nous n'en savions rien, parce que la Bible ne le dit pas, et je les ai exhortés à mettre de côté tous les livres humains pour ne s'attacher qu'à la Parole de Dieu. En nous quittant ils m'ont demandé si, quand nous jeûnons, nous mangeons du poisson? A quoi j'ai répondu : « Que le jeûne est proprement une abstinence de toute nourriture. Au reste saint Paul dit : « Que toutes choses sont pures pour ceux qui sont purs, et *vice versâ* (Tite, I.). »

Hier j'étais mécontent de la conduite de Beléta-Darcopti; mais j'ai appris aujourd'hui qu'il en avait témoigné du regret en présence de plusieurs personnes; et pour réparer sa faute, il a visité quel-

ques-uns des grands de la ville pour me recommander à eux comme si j'étais son propre fils.

Le 7. Ce matin j'ai fait une visite au chef de la douane, Achaber, et je lui ai donné un exemplaire l'Évangile, en présence de plusieurs des premiers de la ville. Comme il n'y avait personne qui sût lire couramment l'amharique, ils m'ont prié de leur lire un chapitre. Je leur ai lu le cinquième de saint Matthieu qu'ils ont écouté avec une attention qui ferait honte à bien des auditeurs européens. Ensuite je suis allé dire à l'Etchégué que mon démêlé était terminé avec la douane, et que j'étais bien avec le chef. Il m'avait invité à lui faire savoir toutes les difficultés qu'on m'opposerait. De là je suis allé voir Alaca-Waldab qui donnait une leçon de théologie à sept ou huit personnes (1). Je lui ai offert un exemplaire des quatre Évangiles en amharique, qu'il ne voulait d'abord pas accepter, ce qui m'a fait de la peine à cause de ceux qui étaient présens. Mais au bout d'un moment il m'a dit qu'il le recevrait volontiers, mais qu'il n'avait rien dans ce moment pour le payer. Je lui ai répondu en le lui

(1) Le mot *alaca* veut proprement dire *grand*, mais à présent il correspond au *rector* anglais; cependant il n'est pas nécessaire qu'un alaca soit prêtre. Au contraire, il y a très peu de prêtres qui soient alacas. Un alaca a soin de fournir de tout ce qui est nécessaire l'église dont il est chargé, d'y placer des prêtres. Il y a des églises qui, déduction faite des frais, rapportent un intérêt de mille talaris à l'alaca.

offrant de nouveau : « Que je ne demandais d'autre paiement que la soumission entière à son contenu et la continuation de son amitié. » Sur cela il a pris le livre de ma main avec joie, et l'a baisé plusieurs fois, le tenant dans sa main tremblante, jusqu'au moment où je me suis séparé de lui. Ensuite je suis allé me reposer un moment chez Tchélolargaï, où je me trouve comme un enfant de la maison : c'est un brave vieillard qui n'a pas beaucoup de connaissances, mais il est droit, charitable et humble, ainsi que sa femme. J'ai passé une bonne partie de l'après-midi avec Habéta-Selassé. Nous avons lu quelques passages de l'Évangile, mais nous n'avons traité aucun nouveau sujet. Il m'a demandé l'interprétation de plusieurs noms propres, grecs et hébreux. Les Abyssins tiennent beaucoup à la signification des noms propres.

Le 8. Achaber m'avait invité hier à aller goûter son vin aujourd'hui ; j'ai passé quelques heures chez lui au milieu des juges qui s'occupaient, pour le quatrième jour, d'un procès assez peu important. J'ai vu avec plaisir qu'ils faisaient consciencieusement toutes les investigations possibles pour connaître la vérité ; mais ils n'ont pas encore fini aujourd'hui. Les Abyssins ne se servent point d'avocats. Aussitôt que la séance a été terminée, Achaber a donné l'Évangile à un jeune homme et lui a fait lire quelques chapitres en présence des juges et des autres Chrétiens et Musulmans présens, et ils ont tous écouté avec la plus grande at-

tention trois chapitres de saint Matthieu. Après cela les assistans se sont retirés, et Achaber m'a fait ses excuses de m'avoir d'abord reçu si froidement. « La raison en est, m'a-t-il dit, qu'il y a un an, vint à Gondar un Arménien que j'accueillis aussi bien que possible; mais il me joua plusieurs tours. En conséquence, l'estime que j'avais pour les blancs changea en mépris, je crus qu'ils étaient tous comme le seul que j'avais connu de près. Je vous regardais comme tel au commencement, mais maintenant je suis convaincu du contraire, et je vous prie de me pardonner et d'être persuadé de ma considération et de mon amitié pour vous. Si vous avez besoin de quelque chose, ou si je puis vous être utile, parlez-moi librement; je suis prêt à faire tout ce que je pourrai pour vous. » — C'est lui qui à présent a le plus d'influence à Gondar, excepté toutefois l'Etchégué, mais celui-ci n'en a que pour empêcher le mal. Il n'a pas une physionomie prévenante, mais je l'estime davantage à mesure que je le connais mieux.

Ce n'est pas seulement un Arménien qui a fait tort aux blancs parmi les noirs; depuis le Tigré jusqu'à Gondar, où le nom des Anglais est à peine connu, j'ai eu la mortification d'entendre répéter à tous momens : *God-damn*, etc. Ils n'en savent pas la signification; mais ils disent que ce mot est toujours dans la bouche des Anglais en colère.

Cet après-midi le lecteur de ce matin est revenu

chez moi, et nous avons lu ensemlbe quelques passages de l'Évangile. Il en aurait volontiers reçu un exemplaire; mais il n'a pas osé le demander. Les gens du Tigré ne peuvent rien voir qu'ils ne désirent le posséder, mais les gens de Gondar sont beaucoup plus discrets et plus polis. Jusqu'ici le roi est la seule personne de cette ville qui m'ait exprimé des désirs semblables, personne d'autre ne m'a jamais rien demandé, excepté quelques prises de tabac.

Après cela j'ai eu la visite de deux vieillards, dont le plus jeune m'a parlé de son projet d'aller à Jérusalem. Je le lui ai déconseillé, lui disant qu'il n'en aurait que de la peine et aucun profit. Puis je lui ai conseillé de lire l'Évangile et d'aller à Jésus qui est présent partout, ici aussi bien qu'à Jérusalem, et toujours prêt à sauver tous ceux qui s'approchent de Dieu par lui. Je lui ai lu quelques passages de l'Évangile. Quand j'en suis venu à la fin du chapitre II de saint Matthieu « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, je vous soulagerai, etc. » les femmes présentes se sont écriées les larmes aux yeux : « Nous n'avons jamais entendu de si bonnes paroles. » — « Oui, a dit celui qui voulait aller à Jérusalem, je veux apprendre l'Évangile et m'en remettre à Dieu. »

Le 10. Hier et aujourd'hui je ne suis point sorti, mais j'ai eu plusieurs visites de personnes qui m'ont exprimé leur désir d'aller à Jérusalem. Ils croient qu'au moment où ils baisent les pierres de

Jérusalem tous leurs péchés leur sont pardonnés; mais l'acte méritoire est la fatigue du chemin. Comme à l'ordinaire, j'ai cherché à les dissuader de ce projet et j'ai tâché de les conduire à Jésus. Ils paraissent recevoir tout ce qu'on leur dit, mais il n'y a que l'Esprit de Dieu qui puisse rendre la Parole vivante dans leur cœur. En Abyssinie on ne sème que trop souvent dans les lieux pierreux, où la Parole est reçue avec joie, mais où elle est aussi bientôt desséchée ; cependant je veux semer. Peut-être tombera-t-il quelques grains dans une terre préparée par le Seigneur, et au jour de la grande moisson on en verra les fruits.

Le 11, dimanche de Pâques. Aujourd'hui, comme tous les jours de la semaine dernière, j'ai été en esprit avec mes frères d'Europe, rendant graces à Dieu avec eux de son grand amour pour les pécheurs, manifesté dans les souffrances et la mort de notre Sauveur. Mais, hélas! j'ai senti tout le besoin qu'on éprouve, aussi long-temps qu'on est dans ce monde, d'être entouré de quelques frères pour vivifier l'amour et ranimer le zèle. Ce matin Achaber m'a fait appeler; mais quand je suis arrivé il m'a témoigné le regret de ne pas pouvoir s'entretenir avec moi comme il le désirait, parce qu'il venait d'arriver une caravane de Debra-Tabor.

Les Abyssins sont bien loin d'observer le dimanche aussi strictement qu'on nous le raconte en Europe. Les hommes ne labourent point, et les femmes s'abstiennent de moudre et de filer ; mais à

tous les autres égards, ils travaillent aussi bien le dimanche qu'un autre jour. Les femmes filent le samedi. En général les hommes travaillent fort peu; ils sont très paresseux; les femmes sont beaucoup plus actives. Ils considèrent le dimanche comme étant fait pour manger et pour boire, même durant le Carême. Ils s'abstiennent seulement de toute nourriture animale, excepté du poisson.

Achaber m'a fait entrer seul dans sa chambre et m'a fait goûter, pour la première fois, du vin de raisin d'Abyssinie, qui n'est pas mauvais; il tient le milieu entre le vin de Bordeaux et celui de Bourgogne; sa couleur est d'un rouge pâle. Au bout d'un moment il est entré deux prêtres, qui se sont mis à lire dans un livre qu'ils appellent *Sinqueçar*. Ils en avaient deux exemplaires; et comme à tout moment ils trouvaient de la différence entre l'un et l'autre, j'en ai pris occasion de leur faire voir combien les livres écrits par les hommes sont incertains, et par conséquent combien il est dangereux de s'attacher à des doctrines humaines; tandis que la Parole de Dieu est sûre, donnant la prudence aux simples et capable de rendre sage à salut. Ils ont fermé leurs livres sans rien dire, et je me suis retiré. J'ai passé une grande partie de l'après-midi avec deux prêtres qui sont venus me voir avec Habéta-Selassé. J'ai cherché à leur faire comprendre combien le nombre des vrais Chrétiens doit être petit en Abyssinie, vu le manque d'amour que je remarque parmi eux. « Ce n'est pas par des jeûnes

de quarante jours ni par le célibat, que Jésus veut que ses disciples se fassent connaître au monde, mais par l'amour qu'ils doivent avoir les uns pour les autres. Saint Jean dit que celui qui n'aime point son frère n'aime point Dieu, et celui qui n'aime point Dieu ne le connaît point; il ne garde point ses commandemens, mais il vit dans un péché continuel. Or je vous prends à témoin si la haine, l'envie, l'esprit de vengeance avec l'ignorance et le vice ne sont pas le caractère du peuple abyssin? » Ils ont répondu tous les trois d'un ton triste: « Oui, vous avez bien raison. » — « Maintenant, ai-je ajouté, permettez-moi de vous dire franchement que c'est vous autres prêtres qui êtes la cause de l'ignorance et de la corruption du peuple, et le Seigneur vous en demandera compte. Car sans parler de votre attachement pour les choses terrestres, si au lieu de disputer continuellement sur des points que vous ne pouvez comprendre, vous instruisiez le peuple dans la Parole de Dieu, vous verriez que tout irait autrement, du moins vous n'exposeriez pas vos propres ames à la perdition. » Ils n'ont rien répondu, et nous avons tous gardé le silence un bon moment. Ensuite nous en sommes venus à ceux qui attribuent deux natures à Jésus-Christ. « Ils suivent, a dit Habéta-Selassé, la doctrine de Nestorius; mais nous qui n'admettons qu'une seule nature, nous l'anathématisons. » A cela j'ai répondu: « Vous avez bien tort; car sans prétendre justifier Nestorius sur tous les points,

je dois vous dire qu'en général il était meilleur et plus attaché à la Parole de Dieu que vous. Nous le blâmons de ne s'être pas attaché assez strictement à la Bible ; mais nous n'anathématisons que ceux qui n'aiment point notre Seigneur Jésus-Christ. Saint Paul dit aux Philippiens que s'ils avaient une opinion contraire sur des points moins importans, Dieu leur ferait connaître la vérité dans la suite ; et quoiqu'il suppose en eux quelques différences de sentimens, il ne laisse pas de les appeler ses bien-aimés frères. Nous devons aussi en cela imiter son exemple. La Bible ne parle ni d'une ni de deux natures en Jésus-Christ : elle dit seulement qu'il est Dieu sur toutes choses, et qu'il a été fait homme semblable à nous en toutes choses, excepté dans le péché, afin de nous sauver en nous rachetant par l'effusion de son sang. Ce sont ses souffrances, sa mort et son amour éternel pour nous, qui devraient occuper toutes nos pensées et gagner tout notre cœur, non-seulement durant ces jours de fête, mais pendant toute notre vie. »

Le 12. Ce matin, je suis allé voir pour la première fois le gouverneur de Gondar, Cantiba-Cassaï, jeune homme d'environ vingt-quatre ans. Il avait une dispute avec un vieux prêtre, et il y avait une dame qui intercédait pour le prêtre. En voici la raison : lors du dernier incendie on avait volé divers effets au Cantiba-Cassaï, et le lendemain on en trouva quelques-uns chez le prêtre en question. Cantiba-Cassaï, concluant de là que l'argent qui

avait été volé avec les effets se trouvait aussi chez le prêtre, le fit mettre aux fers pendant huit jours, jusqu'à aujourd'hui, et ce matin il exigeait de lui douze talaris. Le prêtre a toujours soutenu que les effets avaient été déposés chez lui à son insu. La chose a été remise aux juges, appelés *Lucouente*, (singulier *Luc*). Quand la question a été décidée, j'ai fait présent d'un exemplaire de l'Évangile au Cantiba, qui l'a reçu avec la plus grande joie. Je n'ai encore vu personne qui témoignât un si grand plaisir à recevoir l'Évangile, cependant il ne sait pas lire. A tout moment il répétait : « Qu'est-ce donc que cela veut dire? Un étranger, qui ne me connaissait point, et auquel je n'ai fait aucun bien, m'apporte la Parole de vie. Quand il m'aurait donné mille talaris, je ne les estimerais pas autant que ce livre. Les quatre Évangiles! C'est le chemin qui me conduira à la vie éternelle. » Pendant que j'écrivais ceci, Cassaï m'a envoyé quelques bouteilles de vin de raisin. Son domestique, qui les a apportées, a dit aux miens que toute la journée son maître a l'Évangile à la main, et le montre à tous ceux qui viennent le voir.

De là je suis allé chez une dame qui, il y a quelques années, était la première dame de l'Abyssinie ; elle est fille du fameux râs Gougsa et femme de Dedjadj Marou, qui depuis sont morts l'un et l'autre, en sorte qu'elle a un peu perdu de son rang. Elle m'avait fait inviter ; mais quand je suis entré chez elle, elle m'a reçu avec toute la fierté d'une

dame Abyssinienne. J'avais déjà vu des exemples de fierté chez d'autres dames du pays, la première fois qu'on les voit, mais elles sont trop légères pour pouvoir soutenir un tel caractère. Celle-ci m'a à peine rendu le salut en entrant et m'a demandé, d'un ton froid et indifférent, comment je me portais; puis elle s'est enveloppée tout le visage, excepté les yeux. Après deux minutes de silence je me suis retiré, bien résolu de ne plus remettre les pieds chez elle. Environ une heure après elle a envoyé son domestique pour me faire ses excuses, en disant qu'elle se repentait de m'avoir reçu si froidement, et ajoutant que les femmes de son rang sont obligées d'avoir de la réserve la première fois qu'elles voient entrer un homme chez elles, qu'autrement le monde parlerait mal d'elles; qu'outre cela elle avait beaucoup craint ma présence et qu'elle me priait de lui prouver, par une seconde visite, que je lui avais pardonné. J'ai recommandé au domestique de dire à sa maîtresse que, si j'étais allé de moi-même chez elle, j'aurais attendu de la froideur dans tous les pays du monde; que, même étant invité, je ne m'attendais pas, vu les usages de ce pays, à une réception amicale; mais que l'excès d'orgueil que j'avais remarqué en elle m'avait tellement déplu que j'avais résolu de ne plus la revoir; que cependant puisqu'elle sentait son tort je lui pardonnais de tout mon cœur comme je désire que Dieu me pardonne mes fautes, et que dès ce moment j'étais prêt à aller la voir quand elle le souhaiterait. On parle beaucoup

d'elle à Gondar. On dit que du temps de son mari elle mit au monde un monstre, moitié serpent et moitié un autre animal que je ne connais point. On dit aussi qu'elle est anthropophage, c'est-à-dire qu'elle a mangé plusieurs enfans de l'âge d'un à quatre ans. Quand j'entendis cela la première fois je n'y fis point d'attention; mais après m'être beaucoup informé, j'ai au moins quelques soupçons, tant à cause de la manière dont plusieurs enfans ont disparu, qu'à cause du témoignage de quelques enfans qu'on dit avoir été sauvés, au moyen des maladies vénériennes qu'ils avaient apportées au monde en naissant. On m'a fait voir entre autres le fils de mon ami Tchélolargaï. On prétend que Gougsa ne le faisait pas en cachette. Pour moi, je ne suis pas disposé à croire que Gougsa et les siens aient été anthropophages, mais il est possible qu'ils égorgent des enfans pour quelque autre but; car j'ai ouï dire souvent des Edjaw Gallas, dont descend la famille de Gougsa, que dans des cas particuliers ils égorgent des hommes pour apaiser la divinité; mais je n'ai vu personne qui en ait été témoin. Il y a une tribu à quelques journées de chemin, à l'ouest de Gouderou, appelée *Zindjero* (singes), qui ressemblent aux Gallas, mais qui parlent une autre langue. Quand il arrive une caravane ou une troupe d'étrangers, ne fussent-ils que deux, le chef du district jette le sort sur eux, et saisit aussitôt celui sur lequel est tombé le sort pour l'égorger afin de deviner, ou, comme s'exprime celui qui m'a dit avoir

été témoin de cette action, pour voir dans ses entrailles quels seront les événemens de l'année suivante; quand les Gallas souffrent quelques calamités, comme la disette, des maladies, ils sacrifient un bœuf, ou une brebis, ou une chèvre pour apaiser la divinité. Il est même des Abyssins Chrétiens qui le font. En cela tous les Gallas ont une même coutume. Ils aiment aussi beaucoup la myrrhe et l'encens pour offrir des parfums à Dieu. Ils n'ont point d'autre religion.

Le 13. Ce matin je suis allé voir Alaca Stéphanos, que j'ai trouvé tout alarmé à cause de moi. On lui avait dit hier que j'étais regardé en ville comme un espion, et que probablement on viendrait me prendre sous ce prétexte et me mettre aux fers, pour me faire payer une forte somme d'argent. Il m'a dit qu'il n'avait pas pu dormir de toute la nuit, se souvenant que je n'avais aucun parent dans ce pays pour me protéger. Il avait déjà eu une conversation à mon sujet avec Tchélolargaï, qui était encore plus troublé que lui; ils avaient décidé que je devais de nouveau quitter la maison d'Emmaha, où je suis revenu loger depuis huit jours, pour aller habiter une maison que l'Etchégué veut me donner dans son quartier. Je lui ai répondu que j'étais très reconnaissant du soin qu'il prenait de moi, mais que je ne me sentais pas disposé à suivre son conseil, d'abord parce que je me croyais ami des deux principaux personnages de la ville, et que, lors même que cela ne serait

pas, j'avais la confiance en Dieu qu'il ne permettrait point que rien m'arrive que ce qui m'était utile. J'ai ajouté que je regardais en outre son conseil comme défavorable, parce que si j'allais une seconde fois m'établir dans le quartier de l'Etchégué, on croirait que j'ai peur, et à cause de cela on me soupçonnerait ou d'avoir beaucoup d'argent, ou d'avoir quelque mauvais projet; et de cette manière je m'enfermerais moi-même dans une prison d'où je ne sortirais que difficilement. —« Peut-être avez-vous raison, a-t-il répondu, mais vous avez été mis sous notre protection; ce pays est dans une fâcheuse situation, et la Bible nous commande de prendre soin des étrangers; c'est pourquoi je n'avais pas de repos que je ne vous eusse parlé. » J'ai déjà remarqué, en plusieurs occasions, que les gens de Gondar sont très facilement épouvantés.

Le 14. Il est tombé beaucoup de pluie. J'ai passé l'après-midi avec Habéta-Selassé, qui commence à voir le danger qu'il y a de suivre toute autre doctrine que celle qui nous est enseignée dans la Parole de Dieu. Ce soir j'ai donné un exemplaire de l'Évangile à un écrivain qui est venu me voir avec son fils. En le lui donnant je l'ai prié d'instruire son fils dans la doctrine de l'Évangile, et non selon les préceptes des hommes. A cela il a répondu en levant les yeux au ciel : « S'il plaît à Dieu, je veux m'instruire moi-même. »

Le 15. Ce matin j'ai fait quelques visites de cérémonie et j'en ai reçu plusieurs. Habéta-Selassé

a passé environ deux heures avec moi. Il m'a dit qu'il avait eu une dispute hier au soir avec quelques prêtres et Alaca-Waldab qui s'étaient fâchés contre lui. Habéta-Selassé soutenait que les Chrétiens ne doivent rien adopter, comme règle de conduite et de foi, que ce qui est contenu dans la Bible, parce que la Parole de Dieu est suffisante pour rendre l'homme sage à salut. C'est seulement aujourd'hui qu'il m'a dit qu'il n'était pas prêtre. On a souvent voulu le persuader de se faire consacrer, mais il a constamment refusé, « Parce que, dit-il, je vois que la plupart des prêtres sont mauvais, et qu'ils marchent dans le chemin de la perdition. Je vois surtout qu'ils sont particulièrement sujets à être tentés par l'amour de l'argent, et je crains de me faire consacrer pour le ministère comme moyen de gagner ma vie. Outre cela je vois que, s'il y a quelques prêtres consciencieux, le monde est plus porté à les accuser d'avarice que les méchans, et de cette manière leur peine est rendue inutile. Voici donc, je me propose de rester quelques mois encore à Gondar, pour finir la neuvième année de mes études, et puis je retournerai à Shoa, au service du roi, et je tâcherai d'instruire ses soldats et de leur être aussi utile que possible. De cette manière on ne m'accusera pas d'instruire et de reprendre pour de l'argent; et ainsi je crois qu'on recevra mieux ce que je dirai. Que pensez-vous de mon plan? »

Moi. « Je l'approuve entièrement; seulement

je vous prie, je vous conjure de vous attacher à la seule Parole de Dieu : de cette manière vous serez sauvé, vous et ceux qui vous écouteront. »

Le 16. C'est aujourd'hui le Vendredi-Saint. On envoie les domestiques saluer les personnes que l'on connaît, et l'on va et vient beaucoup dans l'église. J'y suis allé aussi, et j'y ai trouvé une troupe de jeunes gens avec deux ou trois prêtres qui lisaient Chrysostôme sans attention. Les églises d'Abyssinie sont très propres, toutes ornées de tapis qui sont très chers dans ce pays. Les images représentent pour l'ordinaire la Trinité sous différentes formes, Jésus en croix, le Saint-Esprit en forme de colombe, la vierge Marie avec l'enfant Jésus sur le bras gauche, saint Georges, et le saint patron de l'église. Il y a aussi de bons et de mauvais anges; ceux-ci sont représentés brûlant dans les flammes avec le diable. L'image de Saint-Michel ne manque jamais. Les églises sont ordinairement bâties par quelques grands et enrichies par les péchés des riches; c'est-à-dire que quand un homme riche a fait quelque mal, son père confesseur lui impose un jeûne long et rigoureux; mais il lui propose en même temps, si le jeûne lui est trop difficile, de jeûner pour lui, pourvu qu'il donne une certaine somme d'argent à l'église d'un tel saint. Il est généralement reconnu que le prêtre a soin de se payer aussi lui-même pour son jeûne. J'ai eu la visite d'un homme de la famille royale qui m'a dit qu'il gagnait sa vie en travaillant; il est écri-

vain, peintre et menuisier. Il s'est beaucoup plaint de la corruption du peuple; mais je crains que ce ne soit que parce qu'on le laisse dans la pauvreté; cependant j'ai vu avec plaisir qu'il porte avec lui un exemplaire de l'Évangile de saint Jean.

Le 17. Ce matin, au point du jour, les prêtres des deux églises de Saint-Michel et de Saint-Georges sont venus chanter dans ma chambre les uns après les autres. Ensuite je suis allé chez l'Etchégué qui était, pour la première fois, visible depuis le jeûne. Je n'ai pas pu parler beaucoup avec lui, parce que les prêtres de toutes les églises sont venus, les uns après les autres, chanter chez lui comme ils ont fait ce matin chez moi. Leur vue m'a d'abord beaucoup affligé, parce que leurs vêtemens ressemblent plus à des masques de carnaval qu'aux habits décens des serviteurs de Dieu; mais ensuite j'ai tâché de mettre de côté tous les sentimens d'un Européen, pour voir la chose telle qu'elle est, et je n'ai j'amais senti l'esprit de prière m'animer avec autant d'ardeur et de piété. Les députations se composent ordinairement de deux prêtres, de deux garçons de quatorze à quinze ans et d'un de dix ans, tous vêtus d'habits de soie de toutes couleurs et portant des couronnes très lourdes. Un des prêtres tient une grande croix, et le plus jeune garçon une cloche. Outre ceux-là, il y a encore d'autres prêtres habillés en blanc selon l'usage ordinaire. Ils chantent d'une manière assez rustique, mais qui n'est pas dépourvue d'ordre,

des paroles qui ont le sens de celles de saint Paul (Rom. IV) : « Jésus est mort pour nos offenses et il est ressuscité pour notre justification. » En chantant ils font avec la main droite plusieurs signes qui, au premier abord, ne paraissent pas trops s'accorder avec les paroles de leur cantique. En finissant ils frappent doucement du pied à terre, et ils se baissent de manière à baiser le sol quand ils prononcent la dernière parole. Ils restaient dans cette position pendant que l'Etchégué faisait des vœux pour le pays, et ils ont terminé la cérémonie en récitant, à haute voix, le commencement de l'oraison dominicale que chacun continua ensuite à voix basse. Dans les autres maisons, c'est un des prêtres qui fait des vœux pour la maison qu'ils visitent.

En sortant de chez l'Etchégué j'ai encore fait quelques visites, entre autres chez une dame Oisoro Waléta Téclit, sœur du défunt Dedjadj Marou et mère du jeune guerrier Dedjadj Comfou. C'est la première fois que je l'ai vue, et par conséquent je n'ai pu avoir de conversation suivie avec elle; mais elle est beaucoup moins fière que d'autres dames qui lui sont inférieures en rang. Ma montre l'a beaucoup amusée, ainsi que tous les assistans. En général, quand je parle des avantages de l'Europe, on n'est pas trop disposé à me croire; mais quand on voit ma montre, tout le monde dit que là où l'on fait de pareils ouvrages on doit tout savoir. J'ai passé l'après-midi avec Habéta-Selassé. Le principal sujet de notre conversation a été le

baptême. Il a d'abord compris que le baptême d'eau ne peut pas être la régénération dont parle Jésus-Christ dans le chapitre troisième de saint Jean. Néanmoins il a été étonné de l'idée que le baptême n'est qu'un signe visible sans efficacité réelle. Après une courte pause il a dit : « Cependant il faut bien que je l'envisage ainsi, car la plupart de ceux qui ont été baptisés d'eau ne sont chrétiens que de nom. » Nous avons ensuite parlé de mon projet d'aller, dans un an ou deux, m'établir à Schoa.

Le 18, dimanche de Pâques en Abyssinie. C'est un jour de gourmandise, comme chez les autres sectes antibibliques.

Hier au soir on répandit le bruit qu'un fameux chef de brigands avait pillé quelques villages dans les environs de Gondar, et qu'en conséquence de ce désastre les prêtres avaient excommunié tous ceux qui ne jeûneraient pas aujourd'hui ; mais cette nouvelle ne s'étant pas vérifiée, depuis minuit tous ceux qui en ont le moyen ont commencé leurs réjouissances. J'avais acheté une vache pour la fête ; comme c'était dimanche, je n'ai pas voulu qu'on la tuât, ce qui a beaucoup étonné les habitans, mais non à mon désavantage. Les animaux qui ont été tués hier ou pendant le carême sont regardés comme impurs. J'ai tâché de faire comprendre à mes gens et à une dizaine de pauvres que j'avais à ma table, que le souvenir de la résurrection de Jésus-Christ devait être pour les Chrétiens une

fête spirituelle et non un jour de joie charnelle. On ne fait point de visites aujourd'hui.

Le 19. Ce matin, l'Etchégué m'a fait appeler pour que je fisse la connaissance de deux hommes qu'Oubié vient de mettre en liberté. Ils étaient prisonniers de guerre chez lui, et on conclut de leur libération que la paix aura lieu. L'un d'eux est le frère du râs Gougsa, et l'autre son neveu. Le premier m'a prié de le prendre avec moi pour le conduire à Jérusalem ; mais, comme je le fais dans de pareils cas, je lui ai donné une réponse équivoque. J'ai passé toute la matinée avec l'Etchégué sans avoir aucune conversation suivie, à cause des allans et des venans. Il m'a demandé entre autres si nous reconnaissions saint Pierre comme les Francs, ou saint Jean comme les Grecs, pour chef de notre Église. A quoi j'ai répondu : « Quand quelqu'un dit qu'il est de Paul, ou d'Appollos, ou de Céphas, saint Paul dit qu'il est charnel. Nous ne reconnaissons point d'autre chef que Jésus-Christ, et nous n'admettons aucun point de doctrine que ce qui est prouvé par la Parole de Dieu. » Cela ne lui a pas déplu ; il s'est excusé de ce qu'il ne peut m'être aussi utile qu'il le voudrait, parce qu'il n'y a ni roi ni râs dans le pays. Son quartier a été dernièrement pillé pour la première fois par une troupe de brigands qui n'ont rien à craindre sous le gouvernement de Marié. Il m'a dit à la fin que partout où je voyagerais en Abyssinie, en me présentant comme son ami, il ne

m'arriverait aucun mal. L'Etchégué est un homme d'environ soixante ans; il a été soldat dans sa jeunesse, c'est peut-être pour cela qu'il n'a pas l'air hypocrite des moines des autres pays; au contraire il y a un sourire sur ses lèvres et une simplicité dans ses yeux qui m'attirent vers lui. Il n'a pas beaucoup de connaissances, mais il a plus de jugement que les moines n'en ont d'ordinaire. Son amitié ne peut que m'être utile auprès des Abyssins, si elle est durable.

Cet après-midi j'ai eu la visite de plusieurs personnes avec Habéta-Selassé. Comme c'est un jour de fête, je leur ai préparé un dîner à l'abyssinienne, avec de la viande en partie rôtie et en partie crue. Je crois qu'il est très important, pour un missionnaire, de suivre les usages du pays où il est, du moins autant qu'il peut le faire sans pécher. Je n'ai pas cru devoir contrarier les habitudes de mes hôtes; mais pendant tout le repas, je leur ai parlé de l'amour de Dieu pour les pécheurs, et de l'amour qui doit exister entre les vrais Chrétiens, en indiquant les points sur lesquels les Chrétiens peuvent différer sans blesser la véritable foi ni l'amour fraternel. Ils se sont retirés très contens et animés, je l'espère, du désir de voir tous les Chrétiens se donner une main fraternelle, sous l'obéissance de l'Évangile de Christ.

Le 20. Ce matin Alaca-Waldab m'a fait appeler pour aller déjeûner avec lui; mais je n'ai pu entamer aucune conversation religieuse, il était trop

occupé à faire servir à table. Il avait de si bon hydromel qu'il s'est lui-même endormi au milieu du repas, sans toutefois perdre la raison. Il n'y avait qu'Habéta-Selassé qui fût en état de s'entretenir sérieusement avec moi. Nous avons parlé de l'éducation qu'il doit donner à son fils, âgé de quatre à cinq ans. Il m'a invité à quitter au plus tôt Gondar, pour aller avec lui commencer une mission chez les Gallas, sur lesquels il fonde beaucoup d'espérances. Depuis que je lui ai parlé des missions évangliques, il paraît s'occuper beaucoup du plan d'aller lui-même annoncer l'Évangile aux Gallas.

Toute l'après-midi j'ai eu ma maison pleine d'hommes et de femmes. Il y avait un prêtre qui parlait beaucoup. Je lui ai donné à lire l'Evangile, mais il lisait si mal que personne ne pouvait le comprendre; et quand je lui ai montré comment il devait lire, il m'a dit, pour cacher son ignorance, qu'il ne savait pas lire l'amharique, mais qu'il savait bien l'éthiopique. Je lui ai aussitôt donné les Psaumes dans cette langue, et il s'est mis à lire aussi vite qu'il pouvait remuer les lèvres. Je l'ai arrêté, lui faisant remarquer qu'une telle lecture ne peut servir à rien qu'à offenser Dieu. J'ai voulu lui faire traduire ligne par ligne, et, croyant que je ne savais pas l'éthiopique, il a fait semblant de traduire facilement la première ligne; mais dans sa traduction il n'a pas su trouver un seul mot, et il a été

obligé de confesser devant tous qu'il ne comprenait pas ce qu'il lisait ; ce qui n'a pas peu étonné les assistans. J'en ai pris occasion de lui représenter sérieusement le danger auquel il expose son ame immortelle et celles de ceux qui s'en remettent à sa direction ; car si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tomberont tous deux dans la même fosse. Ensuite j'ai dit aux autres de prendre garde à eux-mêmes, de ne pas se laisser conduire aveuglément par des prêtres ignorans. J'ai fini par leur lire quelques passages de l'Évangile. Le prêtre, sans se fâcher, m'a dit qu'il ne connaissait personne qui voulût l'instruire, et il a ajouté que si je restais quelque temps ici il viendrait tous les jours chez moi pour s'éclairer.

Le 21. J'ai passé la matinée chez Cantiba-Cassaï qui m'a témoigné sa reconnaissance pour l'Évangile que je lui ai donné. Il m'a dit qu'il était parent de Marié et Gallas d'origine, mais que cette tribu de Gallas descend des Francs (Portugais), et qu'il se fait par conséquent un point d'honneur de dire la vérité. Il y avait deux jeunes prêtres dont l'un m'a demandé mon avis sur son projet d'aller à Jérusalem. Je le lui ai déconseillé en lui citant le passage de saint Jean (IV, 21, 23). Il m'a demandé tout de suite ce que c'est que d'adorer Dieu en esprit. Comme la chambre était pleine de monde, je me suis étendu sur l'application de ce passage, en leur montrant la nécessité de connaître Dieu par expérience et selon la Bible. Tous les assistans

étaient très attentifs et ont paru convaincus de ce que je disais, surtout le jeune Cantiba-Cassaï.

Le 22. J'ai passé une grande partie de la journée chez Tchélolargaï ; il avait sa maison pleine de pauvres auxquels il donnait du pain et de la bière autant qu'ils en voulaient. Toute cette semaine est considérée comme un seul jour de fête qu'ils appellent *Pâques*. Chacun mange et boit selon ses moyens, et ceux qui ont un peu de fortune ont, pendant toute la fête, un grand nombre de pauvres, auxquels ils donnent à manger et à boire pendant la moitié de la journée.

Le 23. J'ai passé la matinée chez Kidam Mariam qui avait autant de pauvres que Tchélolargaï en avait hier. Ces trois jours j'ai passé l'après-midi avec Habéta-Sélassé.

Le 24. J'ai passé quatre heures chez l'Etchégué très agréablement, et j'ai la conviction que c'est le Seigneur qui délie ma langue pour répondre à toutes ses questions. Il a commencé par me demander ce que nous pensions d'une ou de deux natures en Jésus-Christ. J'ai pris un morceau de pain et je lui ai dit : « Que pensez-vous de ce morceau de pain? Lui attribuez-vous une nature ou lui en attribuez-vous deux? »

L'ETCHÉGUÉ. « Je ne lui en attribue qu'une. »

MOI. « Cependant il y a la nature du teff et la nature de l'eau, qui, tout en étant réunies, peuvent être regardées comme distinctes et même capables d'être séparées. C'est une faible image

de la nature divine et de la nature humaine réunies dans la personne de Christ. Dans votre langue, le terme *deux natures*, *baher*, que vous confondez avec le mot tout aussi indéterminé d'*acâl*, *personne*, ne convient peut-être pas à Jésus-Christ, parce que cela donnerait l'idée de deux êtres séparés; de même le terme d'*une nature* ne lui convient point dans notre langue, parce que cela donnerait l'idée d'une confusion monstrueuse dans la personne de Christ. »

L'ETCHÉGUÉ. « Je conçois que c'est à la confusion des langues qu'il faut attribuer la confusion qui a existé dans l'Église sous ce rapport. »

MOI. « Croyez-vous que Jésus-Christ soit parfaitement Dieu et parfaitement homme? »

L'ETCHÉGUÉ. « Oui, de tout mon cœur. »

MOI. « Eh bien! nous sommes frères sous ce rapport, quoique nous nous exprimions différemment. Quant à nous, nous croyons ne devoir anathématiser que ceux qui n'aiment pas notre Seigneur Jésus-Christ. »

L'ETCHÉGUÉ, se tournant vers les nombreux assistans: « *Eounate nao, eounate nao;* c'est la vérité, c'est la vérité. » S'adressant à moi: « Comment Jésus est-il notre frère; est-ce selon la chair ou selon l'esprit? »

MOI. « Il y a des passages dans la Bible qui ne sont pas très clairs sur ce sujet, mais il y en a qui montrent clairement qu'il est appelé notre frère selon la chair; entre autres ceux-ci: Il a été fait sem-

blable à ses frères en toutes choses, excepté le péché. (Heb. IV, 15). » Et ailleurs il est dit : « Qu'il est *selon la chair* de la semence de David, fils d'Adam, lequel est notre père selon la chair (Rom. IX, 5). » Dans d'autres passages ce ne peut être que selon l'Esprit ; par exemple : « Dites à mes frères que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu (Jean XX, 17). »

L'Etchégué. « J'ai été souvent en peine sur ce point ; maintenant il me semble que je le comprends. Mais comment l'homme devient-il frère de Jésus-Christ selon l'Esprit? »

Moi. « Par la régénération qui est appelée une naissance *de Dieu, de l'Esprit d'en-haut*, etc. »

L'Etchégué. « A propos, indépendamment de l'œuvre du Saint-Esprit, qui est-ce qui a commencé visiblement l'œuvre de la régénération sous la nouvelle alliance? Est-ce Jésus-Christ lui-même, ou bien sont-ce les Apôtres? »

Moi. « Lisez le chapitre XIX de saint Matthieu. » On a lu tout le chapitre ; et quand on est venu à ce passage : « *Vous qui m'avez suivi dans la régénération* », etc., l'Etchégué a dit en se frappant la poitrine : « C'est clair comme le jour. » Tous les autres se regardaient sans rien dire. Puis il a continué : « Quand est-ce que la régénération commence dans l'homme? »

Moi. « Pour éviter tout équivoque, je dois dire d'abord que les hommes se trompent quand ils croient que le baptême d'eau est la régénération,

ou en tout ou en partie. Il n'est qu'un signe visible d'une action invisible, laquelle doit s'opérer dans le cœur de tout homme qui entre dans l'Église de Christ. Que l'on doive baptiser les enfans ou seulement les croyans adultes, c'est une autre question ; mais la preuve que le baptême d'eau n'est pas la régénération évangélique, c'est qu'il y a beaucoup de personnes baptisées qui ne sont ni régénérées ni chrétiennes. »

L'etchégué. « *Eounate nao*, c'est vrai. » Plusieurs des prêtres assistans ont paru étonnés de sa réponse.

Moi. « Il paraît donc, par plusieurs histoires de la Bible, et surtout par la parabole du Père de famille qui sort à toutes les heures du jour (Matthieu XX), que la régénération commence à toutes les époques de la vie, chez les uns plus tôt et chez les autres plus tard. »

L'etchégué. « Comment s'opère la régénération dans l'homme? »

Moi. « Il paraît que Jésus ne pouvait pas l'expliquer dans le langage humain ; combien moins le pourrais-je, moi qui suis encore si faible dans votre langue. Mais en rassemblant les passages de l'Écriture qui en parlent, voici comment je crois qu'on peut l'expliquer : elle commence par un sentiment vif du péché et de la corruption, dans lesquels le pécheur est plongé par sa nature. Ce sentiment douloureux humilie l'homme et l'oblige de demander grâce, comme un criminel qui mérite

la mort éternelle. Dans cet état, le même Esprit, qui a dévoilé aux yeux de l'homme sa misère spirituelle, le conduit aux pieds de la croix de Jésus; et là il lui fait comprendre que Christ *a été fait péché, malédiction* pour les hommes pécheurs et maudits, afin que *quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.* Le pécheur croyant en cette promesse et se voyant ainsi racheté, sauvé par pure grâce, commence à aimer son Sauveur, parce qu'il en a été aimé le premier; et l'amour pour le Seigneur chasse du cœur l'amour des vanités du monde et la crainte de ses menaces, en sorte que le pécheur devient un autre homme : il hait ce qu'il aimait auparavant, et il aime ce qu'il haïssait. Voilà la source des bonnes œuvres qui ne manquent pas de suivre, comme un effet naturel de la reconnaissance. Voilà la faible description de la régénération que je puis vous donner. Mais, comme Jésus-Christ dit du vent (Jean, III), qu'on ne sait ni d'où il vient, ni où il va, mais qu'on en entend simplement le son; de même celui qui est né de l'Esprit sait qu'il en est ainsi, comme nous savons qu'il y a du vent quand nous en entendons le son. » Sur cela il y a eu un long silence dans la maison. Ensuite l'Etchégué m'a dit : « Quand Jésus-Christ est mort pour nous sauver, est-ce son humanité seule qui est morte, ou bien sa divinité a-t-elle aussi souffert la mort? »

Moi. « C'est une question difficile à expliquer, et si la Parole de Dieu ne me donnait pas une étin-

celle de lumière là-dessus, je me croirais incapable et indigne de vous répondre un seul mot; mais saint Paul dit à Timothée que Dieu est *immortel*, et saint Pierre dit que Christ a souffert *en la chair*, d'où j'ose conclure que ce n'est que l'humanité qui a souffert : aussi toute l'Écriture nous montre-t-elle l'amour de Dieu pour nous, en ce qu'il est devenu homme afin de pouvoir mourir et souffrir pour nous. »

L'Etchégué. « C'est aussi là notre opinion ; mais si ce n'est que l'humanité de Jésus qui est morte, qui est-ce qui est né de la Vierge Marie? »

Moi. « Cette question est aussi très difficile, parce que la Bible ne s'exprime pas clairement à cet égard. Il y a eu beaucoup de troubles et de confusion dans l'Église à ce sujet, parce que les hommes veulent toujours en savoir plus que ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler ; toutefois écoutez mon opinion, et puis vous en jugerez. Il me semble qu'il n'y a rien de plus naturel que de croire que ce qui est né dans le temps c'est ce qui est mort. D'ailleurs la raison nous dit que la mère doit exister avant le fils; mais Marie n'a point existé avant que Jésus-Christ fût Dieu : d'où je conclus que c'est une grande erreur que d'appeler Marie Mère de Dieu, malgré tout le respect que j'ai pour elle, la plus heureuse des femmes. Je crois que nous devons nous contenter d'appeler Marie *Mère de Jésus*, comme les Apôtres faisaient. »

L'Etchégué. « C'est vrai, c'est vrai; j'avais déjà eu cette pensée. »

Je crois qu'aucun des assistans ne s'attendait à une pareille réponse ; du moins ils paraissaient tous hors d'eux-mêmes. L'Etchégué m'a encore fait plusieurs autres questions sur l'Angleterre, sur la France, sur notre manière de célébrer le service divin, sur le baptême, la Sainte-Cène et la circoncision (1).

Il a paru très content de notre conversation, et moi je ne me suis jamais exprimé aussi facilement en amharique. Encore à présent le Seigneur donne une langue à ceux qui n'en ont point. J'ai remis à l'Etchégué un exemplaire des quatre Évangiles, pour qu'il l'envoyât, à son choix, à quelque district hors de Gondar. Je lui ai aussi donné un exemplaire du livre des Actes et de l'Épître aux Romains en amharique, et un du livre des Psaumes en éthiopique. Il les a tous reçus avec plaisir. La marque de confiance, que je lui ai témoignée en cette occasion, a paru le réjouir beaucoup.

(1) On sait que les Abyssins ont conservé la circoncision. Ce sont les femmes qui font cette opération aux enfans des deux sexes, depuis l'âge de trois à huit jours. Dans le Tigré la circoncision des femmes (si on peut l'appeler ainsi) est très douloureuse, et elle a souvent des suites fâcheuses ; mais dans les autres provinces c'est peu de chose. Dans quelques districts du Tigré, quand une fille se marie, et souvent quand elle veut accoucher, il faut que la sage-femme fasse une nouvelle opération non moins douloureuse que la première.

A mon retour de chez l'Etchégué, j'ai rencontré Habéta-Selassé qui venait me voir avec quatre de ses condisciples. Nous avons parlé du culte des images et de l'invocation des saints. Habéta-Selassé partageait bien mon avis, quand j'ai dit que Marie était pécheresse et qu'elle avait été sauvée par la même grâce qui nous sauve nous-mêmes; que par conséquent nous ne devions ni l'adorer ni l'invoquer. Mais il a peu parlé. Ce soir il est venu quelques personnes qui disent qu'on ne parle en ville que de la conversation de ce matin chez l'Etchégué.

Le 25. Ce matin j'ai eu plusieurs visites, surtout de jeunes gens qui m'ont prié de les prendre avec moi pour les instruire. La mission d'Abyssinie doit particulièrement avoir en vue l'éducation des jeunes gens, car il est presque impossible de faire changer d'opinion à ceux d'un âge plus avancé. Il n'y aura, pour ainsi dire, qu'une seule difficulté à établir autant d'écoles qu'on trouvera de maîtres; c'est qu'à l'exception d'un très petit nombre d'enfans il faudrait nourrir et vêtir tous ceux qu'on instruira. Mais, d'un autre côté, ce sera la voie la plus sûre pour élever des hommes exempts des préjugés et de la superstition du pays.—J'ai lu à mes auditeurs plusieurs passages de la Bible, selon que la conversation m'y conduisait. Quelques-uns ont été extrêmement surpris, et la plupart exprimaient une vive joie de comprendre tout ce que je leur lisais; dans l'église on ne lit que dans une langue qui est

le plus souvent inconnue au lecteur, et qui l'est toujours à l'auditeur.

Cette après-midi Habéta-Selassé est venu m'exprimer la peine qu'il avait éprouvée hier, en m'entendant dire, en présence de plusieurs personnes, que la Vierge Marie était pécheresse. «Je vous en prie, m'a-t-il dit, gardez pour vous la persuasion que vous avez. Vous pouvez disputer sur tous les points où vous différez des Abyssins, mais ne dites pas que la Vierge était pécheresse, autrement vous vous ferez plusieurs ennemis. Quant à moi, je me borne à croire qu'elle n'a jamais péché *volontairement*. Il y a sur ce point deux partis en Abyssinie; le moins nombreux soutient que Marie était pécheresse comme nous, mais l'Etchégué et Alaca-Waldab ne peuvent admettre cette idée parce qu'ils disent que, si Marie était pécheresse, le corps que Jésus a pris d'elle ne serait pas parfaitement pur; ainsi je vous prie de ne point disputer sur ce point.» Je lui ai répondu : «Mon cher ami, je suis fort reconnaissant de l'intérêt que vous prenez à mon sort, d'autant plus que sur ce point vous pensez à peu près comme moi; en effet, vous avouâtes dernièrement que les passages de l'Évangile que je vous fis voir prouvent bien que Marie était pécheresse. Vous n'avez pas encore assez reçu de l'Esprit de liberté pour le confesser publiquement, mais n'exigez pas de moi que je parle d'une manière contraire à la persuasion de mon cœur. Si ce n'était le culte ido-

lâtre que vous rendez à la Vierge et aux saints, culte basé sur la prétendue sainteté de quelques individus privilégiés de l'espèce humaine, j'éviterais de blesser qui que ce soit sous ce rapport; mais maintenant il m'est impossible de vous promettre plus que ceci, savoir : que, pour le moment, je n'entamerai pas de controverses là-dessus, mais que, si quelqu'un me demande mon opinion, soit l'Etchégué, soit un autre, je dirai toujours franchement quelle est ma façon de penser. » Sa réponse a été : « Je ne peux pas exiger davantage, mais exprimez-vous aussi doucement que possible. » Il m'a ensuite fait plusieurs questions sur la nature de Dieu, sur la manière dont la divinité s'unit avec l'humanité dans la personne de Christ, etc.; mais ce sont là des questions trop obscures pour que je puisse les résoudre d'une manière satisfaisante. Je me suis toujours borné à dire : « Dieu ne nous l'a point révélé dans sa Parole, et il nous est impossible de connaître de Dieu plus que ce qu'il a bien voulu nous faire annoncer. » Ce soir la belle-mère d'Emmaha m'a dit qu'elle aurait voulu me parler pendant la journée, mais que, voyant que j'étais occupé tout le jour avec différentes personnes, elle avait craint de me fatiguer. Puis, se tenant debout devant moi, elle m'a dit : « Dites-moi, je vous prie, comment l'homme pécheur peut-il être justifié devant Dieu ? » J'ai passé la soirée à expliquer cette question à une douzaine de personnes qui étaient dans ma maison.

Les Abyssins se servent du même mot pour dire être justifié et être sauvé.

Le 26. Ce matin Ledj-Oubié, oncle, mais ennemi du Dedjadj Oubié, et qui se trouve maintenant malade, m'a fait appeler auprès de lui. Comme c'est un homme qui a beaucoup d'amis, mais aussi beaucoup de puissans ennemis, j'ai cru devoir garder un éloignement aussi grand qu'il m'était possible sans le blesser; c'est pourquoi je lui ai parlé par le moyen de mon domestique interprète, mais ainsi que chez le roi j'ai eu l'occasion de voir combien un missionnaire, qui veut prêcher l'Évangile par le moyen d'un interprète non chrétien, fait une œuvre inutile. Quand il s'agit de conversations mondaines, mon domestique traduit parfaitement bien; mais quand il s'agit de heurter des préjugés religieux il lui est impossible de dire la vérité, quand même il sait que je le comprends, et il cherche à me rendre sa traduction inintelligible, en s'exprimant dans des termes qu'il croit m'être inconnus et en parlant très vite. Par exemple, Ledj-Oubié me faisait voir une amulette qu'il porte depuis longtemps, et il me disait qu'il n'avait pas en elle une entière confiance parce qu'il ne sait ce que c'est. Les caractères qu'elle porte sont arabes. Après l'avoir lue, je lui ai dit qu'elle contenait le premier chapitre et quelques autres passages du Coran.

L'INTERPRÈTE. « Ce sont d'excellentes prières et plusieurs passages de la Parole de Dieu. »

Moi. « Il y a ensuite des prières et des salutations à Mohammed. »

L'interprète ne savait comment traduire à cause du mot Mohammed, mais enfin il a dit : « Il y a aussi quelques paroles de ou sur Mohammed. »

Moi. « C'est une amulette musulmane, et par conséquent vous ne devriez nullement la porter; mais quand même elle serait d'un chrétien, elle ne vous servirait de rien. »

L'interprète. « Elle est très bonne, et vous pouvez être assuré qu'aussi long-temps que vous la porterez, elle vous sera de la plus grande utilité. »

Je n'ai pas pu me contenir davantage et je lui dit en amharique : « Ceci ne vous sert de rien, ni pour cette vie, ni pour celle qui est à venir. C'est l'Évangile qu'il vous faut lire et suivre, si vous voulez être sauvé. » Puis je me suis retiré.

En sortant j'ai rencontré un juge qui tenait dans ses deux mains un des exemplaires des quatre Évangiles que j'ai distribués ici; le juge était entouré d'une douzaine de domestiques. Quand les Abyssins ont du respect pour une chose, quelque petite qu'elle soit, ils la tiennent des deux mains; par exemple, quand un supérieur donne un verre de bière, ou une bouchée de pain, ou toute autre chose à un inférieur, celui-ci le reçoit toujours des deux mains, ne fût-ce qu'une aiguille.

Je voulais aller chez Cantiba-Cassaï, mais je l'ai trouvé entouré de monde, au milieu de la place du

marché. Aussitôt qu'il m'a vu il est venu à ma rencontre, et me donnant son parasol, il m'a reproché de ne pas avoir envoyé mon domestique chez lui hier ou samedi, pour le féliciter de son heureuse arrivée : il était de retour d'une excursion qu'il a faite la semaine dernière sur les terres d'Oubié, pour piller le district de son ennemi.

« Ne vous fâchez point, lui ai-je dit, si je me suis réjoui seul chez moi de votre heureux retour, c'est que je ne voulais pas vous en féliciter sans savoir si vous aviez la justice pour vous. »

Lui. « Oui, le droit était pour moi, c'est pourquoi l'Éternel m'a ramené en paix. Je ne suis pas ennemi personnel d'Oubié, mais un tel est venu il y a quelques jours piller un village, près de Gondar, qui est sous ma juridiction, et je ne suis allé que pour recouvrer ce qui m'appartient légitimement. »

Moi. « Je venais de l'apprendre, et comme vous le voyez, j'étais en chemin pour aller moi-même vous féliciter d'avoir aussi bien réussi dans votre expédition. »

Lui. « Vous avez toujours une réponse. Retournez chez vous, loin de ce méchant monde. Si ce n'était la suite nombreuse qu'il me faut avoir partout, j'irais vous voir tous les jours, mais faites-moi le plaisir de venir me voir aussi souvent que vous le pourrez, vous serez toujours le bienvenu. »

En traversant le marché je ne pouvais suffire, pour répondre aux personnes de toutes classes

qui venaient me saluer et me demander si je les reconnaissais; plusieurs m'ont accompagné jusqu'à la porte de ma maison, où le neveu de l'Etchégué m'a dit en présence des autres : « L'instruction n'est pas aussi bonne que plusieurs le pensent, les connaissances gâtent le cœur. »

Moi. « Pourquoi donc Jésus-Christ dit-il aux Apôtres (Matthieu, XXVIII) : « Allez et instruisez toutes les nations? » Est-ce qu'il veut que les cœurs soient gâtés? »

Lui. « Notre père l'Etchégué a raison de dire qu'on ne peut proposer aucune question à Samuel, qu'il ne réponde par un passage de la Bible. »

Le 27. Il a fait mauvais temps; je ne suis pas sorti, mais j'ai eu plusieurs visites de gens de la classe ignorante, auxquels j'ai lu divers passages de l'Évangile. Il est venu quelques prêtres, mais si ignorans et si mondains que je n'ai rien pu leur faire comprendre. Je remarque en général dans ce pays, comme en Égypte, que les prêtres de cette espèce ont l'esprit beaucoup plus obtus, et qu'ils sont infiniment inférieurs en discernement aux plus grossiers paysans. Ils ont cependant assez de ruse pour cacher leur ignorance aux plus simples, et par une sagacité déhontée ils maintiennent leur réputation auprès d'un petit nombre d'idiots qui les entretiennent. Il y a beaucoup de personnes qui, quoique sans éducation, savent discerner cette sorte de prêtres d'avec ceux qui sont plus capables d'instruire, ou qui sont du moins plus consciencieux;

mais ce n'est souvent qu'après avoir fait une expérience à leurs dépens qu'ils en viennent à ce point. Par exemple, aujourd'hui, quand ces prêtres se sont retirés, la femme d'Emmaha m'a dit : « Vous avez bien fait quand vous leur avez parlé sévèrement. »

Moi. « Pourquoi? »

Elle. « Parce que ce sont des prêtres inutiles. »

Moi. « Les prêtres ne sont-ils pas tous utiles, chacun selon sa capacité? »

Elle. « Je le croyais autrefois, et je ne doutais nullement de la sainteté de tous les prêtres sans exception, jusqu'à ce que l'expérience m'ait convaincue du contraire. »

Alors elle m'a raconté l'histoire d'un prêtre qui avait cherché à exercer sur elle les plus indignes séductions.

Moi. « Mais les prêtres du pays ne sont pas tous tels. »

Elle. « Je le sais bien aussi par expérience, car si je vous ai parlé d'un fait qui est à leur désavantage, je dois vous dire aussi à ma grande confusion que j'ai eu une fois sujet de me confesser à un prêtre d'une infidélité que j'avais commise envers mon mari ; et ce prêtre, bien loin d'en prendre occasion de me séduire, me reprit très sévèrement, m'imposa une forte pénitence, et depuis il a été plus sérieux avec moi qu'auparavant, en sorte que je suis convaincue qu'il désire mon salut de bon cœur. Je voulus, au lieu de la pénitence, lui

donner de l'argent, mais il ne l'accepta pas. Au reste, je puis bien dire que je n'ai jamais aimé d'autre homme que mon mari. »

Cette femme réunit à peu près toutes les vertus qui peuvent exister sans éducation ; la patience, la soumission même à ceux qui ne devraient avoir aucune autorité sur elle, la pitié envers les malheureux, l'amour filial, la droiture, l'activité avec un caractère toujours content. Elle me procure tout ce dont j'ai besoin avec plus de soin que si c'était pour elle-même ; par exemple, elle va souvent par économie à une demi-lieue de chez elle pour acheter ce qu'elle pourrait trouver dans le voisinage. L'autre jour je lui dis qu'elle se fatiguait beaucoup trop pour moi. A quoi elle répondit : « Ce n'est pas pour vous, puisque quand vous êtes venu je ne vous connaissais point ; c'est parce que le Seigneur recommande l'hospitalité envers les étrangers. La seule chose qui m'occupe sérieusement, et qui me fait souvent de la peine quand je pense à mon indignité, c'est le désir d'être sauvée. » Une autre fois je lui dis, que je ne savais comment je pourrais la récompenser. A quoi elle répondit : « Si vous pouviez persuader mon mari de rester ici avec moi, c'est tout ce que je demanderais. »

Moi. « Ce serait mon devoir de faire mon possible pour cela, quand même vous ne m'auriez rendu aucun service, mais je voudrais vous donner quelque chose qui vous fît plaisir en souvenir de ma reconnaissance. »

ELLE. « Si vous croyez devoir me donner quelque chose, je vous demanderai une chemise (1); je n'ai besoin que de cet objet pour le moment. J'avais tout préparé pour me bien vêtir, mais mon mari n'épargne rien au service de Saba-Gadis, et je veux lui fournir des vêtemens avant votre départ. Vous voyez que je suis pauvre maintenant; mais il n'en a pas toujours été ainsi. Du temps du Râs Walda Sélassé, mon mari, qui était son neveu, avait du bien; mais après sa mort toute notre fortune a disparu. A présent si mon mari ne vivait pas toujours dans l'espérance de redevenir grand, nous pourrions être à notre aise; mon père et ma mère étaient de bonne famille. J'ai des terres immenses, des plus fertiles du pays, dans les environs de Gondar et dans les provinces de Dembéa et de Balessa. Les terres de trois villages m'appartiennent, ainsi que d'autres possessions plus petites; mais dans l'état actuel de trouble et de pillage, une femme n'est pas placée pour les faire cultiver. Si seulement mon mari était avec moi pour en prendre soin, nous n'aurions besoin de rien. Il me prie d'aller avec lui dans le Tigré; mais outre que je ne peux pas laisser ma mère seule, si j'y allais, ce ne serait pas pour être avec lui, parce qu'il

(1) Une chemise blanche double est le seul objet de vêtement des femmes pour travailler dans la maison; *quand* elles sortent elles mettent une espèce de linceul par-dessus, appelé *chama*; c'est aussi l'habit des hommes, avec un caleçon et une ceinture.

est plus de la moitié du temps en voyage au service de Saba-Gadis. Je n'y serais que plus misérable. »

Le 28. Ce matin je suis allé chez Cantiba-Cassaï, mais il est parti hier avec tous ses soldats pour la province de Dembéa. Je n'ai pas pu savoir la cause de ce départ, mais je suppose que c'est la crainte, car hier au soir toute la ville était dans l'épouvante, sans que j'en aie eu connaissance jusqu'à ce matin. Tous ceux qui ont un peu de fortune se sont retirés, avec leurs effets, dans le quartier de l'Etchégué ou dans les églises. On a la même crainte pour ce soir.

Cet effroi général vient de ce que le gouverneur du district, que Cantiba-Cassaï a pillé la semaine dernière, a appelé Dedjadj Sedat à son secours, pour se venger. Ce Dedjadj Sedat gouverne un district indépendant à l'ouest de Walcaït. On dit qu'il est fameux guerrier; tout le monde le craint, et il ne demande pas mieux que de piller, quoiqu'il ait la réputation d'être un brave homme et de bien gouverner son district. Gondar ne peut résister, et par conséquent tout le monde s'attend à voir la ville pillée un de ces jours.

A midi Habéta-Selassé est venu me voir. Nous avons entamé pour la première fois une conversation régulière sur l'invocation des saints. En parlant de la foi, je lui ai dit qu'il y en a très peu en Abyssinie (1).

(1) Les Abyssins disent toujours qu'ils ont la foi, mais qu'ils n'ont pas les œuvres.

Habéta-Selassé. « Comment le prouvez-vous? »

Moi. « Je ne veux pas le prouver par les mauvaises œuvres des ignorans, je veux le prouver par une partie de votre religion même. Dernièrement, pendant l'incendie, j'entendais partout des cris de saint Michel, saint George, Abouna Técla-Haimânot, et seulement ici et là un cri de « Seigneur Dieu. » S'il y avait de la foi en Dieu, on l'invoquerait au jour de la détresse comme il le commande. » (Ps. 55.)

Habéta-Selassé. « Nous croyons que les saints intercèdent pour nous, et que, comme ils sont particulièrement aimés, il les exauce en notre faveur. »

Moi. « Quand vous invoquez par exemple saint Michel, croyez-vous qu'il soit présent partout, pour vous entendre et en supposant qu'il pût vous aider? »

Habéta-Selassé. « Il n'est pas présent partout, mais aussitôt qu'on l'invoque il vient écouter. »

Moi. « Quand des milliers de personnes l'invoquent en même temps, dans toutes les parties du monde, est-ce qu'il peut les entendre toutes? »

Habéta-Selassé. « Je ne sais que dire. Non, car, s'il les entendait toutes en même temps il serait Dieu; mais Dieu le lui fait connaître, et il fait lui-même ce qu'on demande aux saints. »

Moi. « C'est-à-dire, vous honorez le domestique afin que le maître vous serve. »

Habéta-Selassé. « Non, mais Dieu a traité une alliance avec les saints, en sorte qu'il reçoit l'honneur qu'on leur rend comme si c'é-

tait à lui-même, à cause de leur union avec lui. »

Moi. « Vous n'avez aucune preuve de cela dans la Parole de Dieu. »

Habéta Selassé. « Jésus-Christ ne dit-il pas aux apôtres que tout le bien qu'on leur fera, il le considère comme étant fait à lui-même? »

Moi. « Oui, il dit la même chose du plus faible chrétien, du plus petit de ses frères, mais cela ne regarde que ceux qui sont sur la terre; car les saints qui sont dans le ciel n'ont pas besoin de nous. D'ailleurs il ne dit nulle part que celui qui invoque les créatures, invoque par cela même le Créateur; au contraire, saint Paul reproche aux hommes, sous ce rapport, d'avoir ravi au Créateur l'honneur qui lui est dû, pour le donner à la créature. » (Rom. I.)

Habéta-Selassé. « Nous invoquons les saints parce que nous sommes pécheurs, souillés, et par conséquent indignes de nous présenter devant Dieu. Les enfans d'Israël ne prièrent-ils pas Moïse de parler pour eux, afin que Dieu ne leur parlât pas directement? »

Moi. « Qui sont ceux qui prièrent ainsi Moïse, pour ne rien dire de la différence qu'il y a entre un homme présent et un esprit absent? »

Habéta-Selassé. « Les enfans d'Israël. »

Moi. « Ceux dont les corps tombèrent morts dans le désert; et pourquoi ne purent-ils pas entrer dans la terre promise? Qu'en dit saint Paul aux Hébreux? » (III. 19.)

Habéta-Selassé. « A cause de leur incrédulité. »

Moi. « Vous imitez donc les incrédules; n'est-ce pas justement ce que je dis? »

Habéta-Selassé. « Il est vrai! si nous avions la foi, nous espérerions tout de Dieu. Cependant quand un homme du commun peuple souhaite de se présenter devant un roi pour lui demander quelque faveur, ne convient-il pas qu'il se fasse présenter par un de ses favoris? »

Moi. « Oui, mais que conclurez-vous de là? »

Habéta-Selassé. « Nous croyons qu'il convient aussi de nous faire recommander à Dieu par l'intercession des saints, et c'est pour cela que nous les prions. »

Moi. « Votre argument paraît plausible au premier abord; il paraît même provenir de l'humilité, quoiqu'il ne provienne que de l'incrédulité comme je vais vous le prouver. C'est aussi le principal argument des Francs, et de toutes les sectes qui mettent leur confiance dans l'intercession des saints; c'est pourquoi je vous prie de m'écouter attentivement, et je vous prouverai que ce même argument vous montre que vous êtes incrédule et dépourvu de la connaissance de Dieu. D'abord, qui est-ce qui a besoin de l'intercession d'un domestique pour se faire présenter à un grand? C'est celui qui lui est étranger, qui ne le connaît point, et qui n'en est pas connu. Ensuite il en est ainsi chez les grands de ce monde, parce qu'ils sont renfermés dans leurs maisons, et que vous ne

pouvez les approcher ni vous faire entendre d'eux qu'en traversant les passages dont la garde est confiée à leurs domestiques. Il n'en est pas ainsi de Dieu; car il vous faut, pour ainsi dire, passer à côté de lui, pour vous approcher des saints. Supposez pour un moment que le roi dont vous parlez soit ici, dans cette chambre, et qu'il vous dise : « Mon cher ami, je ne vous veux aucun mal; je désire votre plus grand bien. Dites-moi tout ce que vous avez sur le cœur, tout ce qui vous peine, et j'accomplirai tous vos désirs. Adressez-vous librement à moi; je suis votre frère. » Si vous lui tourniez le dos, pour appeler un de ses domestiques, ou même son favori, et lui dire : « Seigneur, je vous prie d'intercéder pour moi auprès de votre maître! » ce domestique lui-même ne deviendrait-il pas votre accusateur? et son maître, loin de vous exaucer, ne vous accuserait-il pas de mépris pour sa parole, et de la plus indigne incrédulité? »

Habéta-Selassé. « J'en conviens. »

Moi. « Eh bien! vous vous jugez vous-même, car vous convenez que Dieu est présent partout, n'est-ce pas? »

Habéta-Selassé. « Oui. »

Moi. « Vous convenez aussi que les saints ne sont pas présens partout? »

Habéta-Selassé. « Oui. »

Moi. « Dieu nous dit dans sa Parole, « Qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. » Jésus est l'ami des pécheurs (Luc, XV); le

frère des hommes (Hébr., II). Il invite ceux qui sont travaillés et chargés à aller à lui, avec la promesse qu'il les soulagera, et leur fera trouver le repos de leurs ames. Et pour que personne ne s'en croie exclus, il dit ailleurs : « Je ne jetterai point dehors celui qui viendra à moi. » (Jean VI. 37.) Ce qui achève de vous condamner, c'est ce passage de saint Paul à Timothée : « Il y a un seul Médiateur entre Dieu et les hommes, savoir : Jésus-Christ homme. » (II. s.)

Habéta-Selassé. « Je n'avais jamais fait cette réflexion. Oui, j'avoue que l'invocation des saints est un manque de foi, et même un péché, pour ceux qui sont plus éclairés; mais quand on le fait par amour pour Dieu, cela n'est pas mauvais, car le point principal c'est l'amour de Dieu. »

Moi. « Je ne voulais vous prouver que votre incrédulité; mais puisque vous m'y conduisez, je vous prouverai encore, et par la Parole de Dieu et par l'expérience, que l'invocation des saints est un manque d'amour pour Dieu. Car il nous dit en saint Jean : « Que celui qui l'aime garde sa Parole. » (XIV. 23.) Or sa Parole nous invite à aller à Jésus, et à nous décharger de *tous* nos soucis sur lui, et non d'aller aux saints, parce que, nous dit-elle encore, « maudit est l'homme qui se confie en l'homme. » (Jer. XVII. 5.) L'expérience vous apprend aussi que quand vous aimez quelqu'un, surtout quand vous êtes persuadé qu'il vous aime ; ce n'est point avec ses domestiques que vous

trouvez plaisir à avoir des conversations quand vous pouvez vous entretenir avec lui. Ce n'est point de ses serviteurs que vous attendez du secours, c'est de lui-même. »

Habéta-Selassé. « Vous me réfutez sur tous les points. Je ne suis venu chez vous que pour vous voir, et m'en retourner de suite, afin d'assister à la leçon qu'Alaca-Waldab donne dans ce moment. Il faut que je m'en aille; adieu. »

Le 29. J'ai fait plusieurs visites de cérémonie jusqu'à midi ; ensuite j'en ai eu plusieurs du même genre, durant lesquelles j'ai fait lire quelques chapitres de l'Évangile. Un membre de la famille royale, Técla Selassé, m'a raconté une grande partie de l'histoire des rois d'Abyssinie, et l'emprisonnement des membres de la famille royale; mais on peut voir le tout dans Bruce et Ludolf. Depuis environ trente ans ils ne sont plus emprisonnés.

Le 30. Toute la matinée j'ai eu ma maison pleine de monde, entre autres plusieurs prêtres qui m'ont fait diverses questions, en particulier celle-ci, qui est toujours une des premières questions des prêtres : duquel des quatre principaux siéges apostoliques dépendons-nous? J'ai répondu, comme à l'ordinaire, que saint Paul reproche aux Corinthiens de dire : « Moi je suis de Paul et moi d'Appollos. (Cor. I. 12.) De même cette division des siéges, la prétendue sainteté attachée à un siége quelconque, et l'attachement à l'un ou à l'autre, sont des choses mondaines et charnelles. Tout

homme qui possède l'esprit qui animait saint Pierre fait les œuvres de saint Pierre, et par conséquent il est le vrai successeur de saint Pierre, dansquelque pays du monde qu'il soit; et il en est de même des autres apôtres. Mais tout évêque ou prêtre qui a un esprit opposé à celui des apôtres, est ennemi de Dieu et serviteur de Satan, malgré la sainteté prétendue de son siége. » Ils se sont tous regardés l'un l'autre en disant : Il a raison. Puis un des prêtres m'a dit : « Les évêques ne sont pas simples ni détachés du monde, comme les apôtres. C'est vous qui êtes le successeur des apôtres, car ils allaient dans les pays étrangers annoncer la Parole de Dieu, et vous êtes venus dans notre pays pour nous apporter l'Évangile; c'est la même œuvre. » J'ai répondu que j'étais bien loin de me comparer aux apôtres ; mais qu'ils nous disent dans leurs écrits de les imiter comme ils imitaient Jésus-Christ; et que je désire obéir à cette invitation, bien persuadé que quiconque ne cherche pas à les imiter est dans le chemin de la perdition. » Ils m'ont ensuite demandé si nos Eglises portaient le nom d'un saint, comme saint Georges, etc. J'ai répondu qu'autrefois, quand nos pères étaient dans l'ignorance, ils consacraient comme eux les églises aux saints; mais que nous avons reconnu, par la Parole de Dieu, que tous les saints et les anges sont des serviteurs de Dieu comme nous, et que le moindre hommage religieux qu'on rend à tout autre qu'à Dieu n'est qu'une idolâtrie, un péché ; c'est pourquoi nos

églises sont consacrées à Dieu, ainsi que le sont tous les jours de l'année. J'ai ensuite donné un exemplaire des quatre Évangiles à Alaca Fanta, qui en a paru extrêmement réjoui. J'en ai pris occasion d'exhorter tous les prêtres présens à n'enseigner que la Parole de Dieu, en fait de religion ; leur représentant combien il est dangereux de suivre des doctrines humaines dans une matière d'une aussi grande importance, parce que c'est de la doctrine que nous embrassons que dépend le salut ou la perdition éternelle de nos ames. Quand tout le monde s'est retiré je suis allé chez Cantiba-Cassaï, que j'ai trouvé distribuant un petit panier de pain d'orge à ses soldats ; chacun d'eux en recevait à peine de quoi remplir sa bouche. Lui-même m'a dit qu'il souffrait de la faim pour pouvoir donner quelque chose à manger à ses domestiques. A mon retour, j'ai demandé à mes domestiques s'ils avaient faim : il était environ trois heures après midi, et nous n'avions encore rien pris. L'un d'eux a répondu : « Quand nous sommes sortis pour aller chez Cassaï, je croyais avoir faim ; mais maintenant que j'ai vu ce que c'est que la faim, je ne me sens plus d'appétit. » Pendant que je causais avec mon voisin chez Cassaï, celui-ci a beaucoup parlé de moi avec ses gens ; il leur a dit tout doucement : « Que vous en semble ? Quand je vois cet homme, je me demande toujours si c'est vraiment un homme, ou si ce n'est pas un ange. J'ai vu plusieurs blancs, mais je n'en ai jamais vu comme celui-ci. »

Un autre a dit: « Si je le trouvais seul à la campagne, je prendrais la fuite, ou je mourrais de crainte. » Un troisième : « Ces cheveux flottans sur les épaules, cette longue barbe rouge, et ce visage blanc le rendent vraiment supérieur à l'archange Michel. »

Le 1er *mai.* Il est tombé beaucoup de pluie ; je ne suis pas sorti et je n'ai eu de visite que celle d'Habéta-Selassé qui a passé quelques heures avec moi. Notre conversation a roulé principalement sur le jeûne. Il a enfin compris que le jeûne, pour être utile, doit être volontaire; qu'il faut que nous y soyons portés par un vif sentiment de notre misère, sentiment qui ne nous permet de prendre plaisir à aucune chose de ce monde ; qu'il faut enfin qu'il soit accompagné de la prière, pour demander à Dieu ce dont nous sentons le besoin pour nous-mêmes ou pour les autres hommes; mais que, quand on fait du jeûne une œuvre méritoire devant Dieu à quelque prix que ce soit, c'est un péché, et que, sous ce rapport, les jeûnes d'Abyssinie sont ordinairement criminels. Cela nous a amenés au grand point de la justification par la foi. Il s'en faut de beaucoup que les Abyssins soient aussi opposés à cette doctrine que les papistes, les Grecs, etc., du moins en théorie, car en pratique le cœur de l'homme y oppose toujours la même résistance. Habéta-Selassé n'a rien dit qui fût directement contraire à cette doctrine, mais malgré cela il ne la comprend pas encore. Il respecte saint Paul et ne veut pas le contredire; mais malgré

toutes les explications qu'on peut en donner, cette doctrine de salut n'est reçue dans son vrai sens, que quand les pécheurs en font l'expérience par eux-mêmes.

Il n'y avait rien au marché à cause de la pluie, les denrées ne sont arrivées que fort tard dans l'après-midi; en sorte que nous n'avons rien eu à manger jusqu'à la nuit; mais pendant une heure tout s'est vendu aussi bon marché dans la ville qu'en un temps d'abondance. J'ai profité de ce moment pour acheter un jeune bœuf de deux ans pour un talari. Les denrées n'ont point de prix fixe à Gondar; tout est cher ou bon marché, selon que le marché du jour (du samedi) est plus ou moins abondamment pourvu.

Le 2, dimanche. J'ai passé la journée seul à lire la Bible. Je n'ai eu d'autre visite que celle d'Habéta-Selassé. Il s'est plaint des longues explications qu'on fait de la Bible, dans des passages où le sens est clair comme le jour. Nous n'avons point eu de conversation suivie, mais nous avons lu ensemble plusieurs chapitres de l'Évangile.

Le 3. Ce matin, Oisoro Waléta Téclite m'a fait appeler de bonne heure pour aller voir son frère, qui est devenu fou il y a quelques mois (1). Cette bonne femme a mis presque tous les prêtres de

(1) Cette femme est à présent la première dame de Gondar; elle est sœur du défunt Dedjadj Marou, et mère du jeune guerrier Dedjadj Confow, qui gouverne les provinces de Kouaka et de Dembéa.

Gondar en réquisition pour prier pour son frère, afin de chasser le démon qui le possède. Il y a toujours quelques prêtres occupés à lire autour de lui; mais ils ont le bon sens d'accompagner leurs lectures d'eau fraîche, qu'ils répandent à tous momens sur sa poitrine avec abondance. Après l'avoir vu l'autre jour, je dis à sa sœur que je ne le regardais pas comme possédé, mais que j'attribuais son mal à une trop grande quantité de sang; elle branla la tête aussi bien que les moines et les nonnes qui l'entouraient. Je ne m'en offensai pas; j'ajoutai seulement que, si elle pouvait le persuader de se faire saigner, j'étais prêt à lui rendre ce service quand elle le souhaiterait. Elle a continué encore pendant trois jours les lectures des prêtres, qui tous disaient qu'il était possédé. Voyant qu'ils ne produisaient aucun effet, elle me fit appeler hier matin; mais je refusai d'aller, non-seulement parce que c'était dimanche, mais aussi pour lui faire voir que je n'étais nullement empressé à m'opposer aux prêtres dans une pareille matière. Je lui fis cependant dire que j'irais aujourd'hui si elle le désirait. Ce matin elle m'a envoyé trois de ses domestiques pour me prier d'aller voir son frère, et de faire de lui ce que je voudrais. J'y suis allé, et j'ai commencé par lui dire, pour gagner sa confiance: « Tout le monde fait croire à votre sœur que vous êtes possédé; je suis le seul qui dise le contraire. On veut me prouver que vous êtes possédé, parce que vos yeux sont rouges et chargés, mais si vous

me permettez de vous tirer un peu de sang, je veux leur prouver que vous n'êtes pas plus possédé qu'eux; ce n'est que la trop grande quantité de sang qui vous charge ainsi les yeux. » Il a aussitôt fait sortir ses exorcistes et m'a dit : « Vous êtes mon seul véritable ami; faites de moi ce que vous voudrez, j'ai une pleine confiance en vous. » Je l'ai aussitôt saigné, et je crois qu'il n'a jamais eu de si grand plaisir en sa vie, que de faire rejaillir quelques gouttes de son sang sur les assistans. Lorsqu'il en eut perdu environ une livre, les dames présentes se mirent à pleurer, et s'écrièrent que c'était assez. Mais voyant que cela me déplaisait, il leur dit d'un ton impérieux : « Taisez-vous, mon ami seul sait ce qu'il me faut, et moi je sens que cela me fait du bien. » Je lui ai tiré de trois à quatre livres de sang, et quand il a été sur le point de s'évanouir je l'ai fait coucher sur son lit, recommandant à ses gens de le laisser reposer. — Cette après-midi j'ai eu la visite d'un domestique du roi de Schoa, qui est déjà venu me voir plusieurs fois. Il venait me dire adieu, devant partir demain pour aller rejoindre son maître. Je lui ai remis les quatre Évangiles, les Actes et l'Épître aux Romains, pour le roi Sehela Selassé, avec une petite lettre. Je lui ai aussi remis les quatre Évangiles pour lui même, avec la permission de les donner à qui il voudrait, pourvu que ce fût dans le royaume de Schoa. J'ai aussi donné l'Évangile à un des parens du roi, qui vient tous les jours me voir.

Le 4. Ce matin, au point du jour, Oisoro Waléta Téclite m'a fait appeler, et quand je suis entré chez elle elle m'a dit en présence de tout le monde : « Je vous ai fait appeler pour vous témoigner ma reconnaissance du bien que vous avez fait à mon frère. Depuis que vous l'avez vu hier il est aussi raisonnable, à ce qu'on me dit, que s'il n'avait jamais perdu le sens. Maintenant tout ce que vous me direz de faire, je le ferai ; croyez-vous qu'on puisse le déchaîner sans danger? »

Moi. « Je crois que la trop grande quantité de sang était la cause de son mal ; mais je vous assure que je ne l'ai pas saigné sans prier, et surtout sans demander à Dieu qu'il vous fît voir que la parole des prêtres n'est pas toujours la vérité. Tenez (en lui présentant l'Evangile), voici où vous pouvez apprendre à connaître la vérité. Elle l'a baisé plusieurs fois. Puis je lui ai dit : Je n'ai pas vu votre frère depuis hier matin ; mais, dans tous les cas, je ne vous conseille pas de le faire déchaîner sans que vous l'ayez vu, car dans sa maladie vous étiez l'objet de sa haine. »

Elle. « Vous m'ordonnez une chose pénible, car je sais qu'il m'accablera d'injures devant tout le monde ; mais puisque vous le voulez, je le ferai. » Ensuite elle a fait sortir tous ceux qui étaient dans la chambre, et m'a dit : « Vous êtes le seul qui ayez connu la maladie de mon frère, c'est pourquoi j'ai plus de confiance en vous. J'ai souvent des maux de tête qui m'ôtent presque l'intelligence, en sorte

que je suis forcée quelquefois de me cacher, de peur qu'on ne m'accuse de folie; ne croyez-vous pas qu'une saignée me ferait du bien? »

Moi. (Après l'avoir interrogée sur les causes de sa maladie) : « Une saignée n'est peut-être pas ce qu'on vous prescrirait en Europe, mais elle ne peut point vous faire de mal. »

Elle. « Eh bien! je vous prie de revenir demain matin. » Je suis ensuite allé voir son frère, que j'ai trouvé beaucoup mieux. Il m'a prié de le saigner encore une fois, et surtout de le faire déchaîner. Je lui ai promis de lui faire délier les mains demain matin, et, si je le trouve bien, je lui ferai délier les pieds après demain.

Lui. « Faites-le à présent; je vous promets de ne faire aucune folie. J'étais hors de moi-même, mais depuis que vous m'avez saigné, mon sens est aussi bon qu'auparavant. » De là je suis allé chez l'Etchégué, que j'ai trouvé seul. Nous étions sur le point d'entamer une conversation intéressante, quand plusieurs juges sont venus nous interrompre au sujet d'un procès. L'Etchégué m'a dit, quand il se retrouverait seul, qu'il me ferait appeler.

Aussitôt que j'ai été de rètour à la maison, il est venu une troupe de jeunes garçons me prier de leur donner l'Évangile, pour que leur maître pût leur enseigner la doctrine de Jésus-Christ. Je leur ai fait une courte exhortation, et je les ai renvoyés avec l'Évangile qu'ils demandaient. Il y avait justement un pauvre homme avec moi,

qui en a pris occasion de me demander l'Évangile en tremblant, afin qu'il pût instruire ses enfans. Quand il l'a reçu, il l'a baisé plusieurs fois; il ne pouvait assez exprimer sa joie d'avoir enfin trouvé l'objet qu'il désirait avec le plus d'ardeur.

Pendant que j'écris ces lignes, les soldats de Marié passent à côté de chez moi pour loger à Gondar. Les soldats sont autant de voleurs, sous le gouvernement de Marié. Tout le monde est dans l'épouvante. Les gens de la maison portent mes effets dans l'église, et moi j'attends du Seigneur ce que la nuit amènera.

Le 5. La nuit dernière presque tous les habitans de la ville ont couché dans les églises; mais les soldats qui passèrent hier au soir ne se sont point arrêtés. Cependant tous les meubles et la nourriture restent dans les églises.

Ce matin je suis allé chez Oisoro Waléta Téclite pour la saigner, mais comme personne ne pouvait distinguer la veine, tous ses domestiques s'y opposaient, moi-même je n'y étais guère disposé; cependant j'ai très bien réussi, ce qui a fait dire à quelques-uns qu'ils étaient en doute si je n'étais pas l'archange Michel. Elle m'a ensuite prié d'aller voir son frère, et de repasser chez elle à mon retour. J'y suis allé, et je l'ai trouvé dans son bon sens; cependant je l'ai encore saigné parce qu'il le désirait. Ce matin il a fait chasser tous les prêtres de chez lui, en leur disant que ce sont eux et sa sœur qui l'ont rendu fou. Quand

ma sœur m'a fait enchaîner, m'a-t-il dit, je n'étais pas fou, j'étais ivre; mais voyant tout le monde me regarder comme un fou, et surtout ayant toujours ma maison pleine de prêtres qui m'exorcisaient jour et nuit, je vous avoue que je le suis devenu, et que je n'étais pas dans mon bon sens quand vous me vîtes pour la première fois. Mais puisqu'on ne se fie pas à un fou aussitôt après sa guérison, je ne vous demande pas d'être délié à présent, je vous prie seulement de dire à ma sœur d'allonger un peu ma chaîne, afin que je puisse changer plus librement de position. Je ne sais pas où j'en suis avec ma sœur: elle ne m'a fait enchaîner, que quand j'ai dit que je voulais aller vers Marié, parce que je sais qu'elle et son fils se sont rendus coupables de trahison. Elle craignait peut-être que je n'en avertisse le râs, et elle aura jugé convenable de me faire passer pour fou, afin que le râs ne me crût point; cependant n'en parlez pas, mais dites à ma sœur que, si elle me rend le gouvernement de la province qu'elle m'a fait ôter, elle peut compter sur mon amitié fraternelle. Elle avait quelques raisons de m'ôter cette province, parce que j'étais l'ami d'un ennemi de son fils. »

Cette après-midi je suis allé voir Oisoro Waléta Téclite, qui avait sa maison pleine de monde. Elle avait dit à tous ceux qui l'entouraient que la saignée lui avait fait du bien. Chacun avait une maladie; tous, grands et petits, voulaient se faire saigner. Comme il y avait quelques personnes auxquelles je

ne pouvais parler que par un interprète, je ne leur ai dit que quelques mots, pour les exhorter à sentir leurs maladies spirituelles, et à en chercher le remède dans le sang de la nouvelle alliance. Il y avait un homme d'une physionomie particulièrement dégoûtante. Je me suis informé de lui, et on m'en a dit assez pour expliquer l'horreur que j'ai éprouvée en le voyant. C'est l'oncle d'Oubié qui lui était particulièrement attaché. Il y a quelque temps qu'un calomniateur lui dit qu'un individu avait eu des rapports avec une de ses concubines, et que pour cela il avait eu quatre complices, deux hommes et deux femmes. Il n'y avait point de témoins, mais sur ce simple rapport il fit battre cruellement l'homme et la femme inculpés et les quatre prétendus complices, et comme il ne put obtenir aucun aveu, il les fit périr avec un raffinement de barbarie horrible. Quand Oubié en entendit parler, il dit en pleurant : Comment est-il possible qu'une telle action ait lieu sous mon gouvernement? Allez, faites-lui comme il a fait, et ne le laissez point vivre ; je ne peux pas le voir. Cependant le bruit s'en répandit, et le criminel s'est réfugié à Gondar.

Le 6. Le prêtre qui instruit les jeunes garçons, auxquels je donnai l'Évangile l'autre jour, est venu aujourd'hui, avec plusieurs de ses élèves, pour m'en remercier. Je les ai tous exhortés à ne chercher le chemin du salut que dans la Parole de Dieu. Ensuite est venu un Alaca, avec lequel j'ai eu une longue conversation sur la différence qu'on doit

faire entre la Parole de Dieu et les écrits des hommes. Il m'a fait aussi plusieurs questions sur notre manière de célébrer le service divin, entre autres la Sainte-Cène. Je l'ai interrogé sur l'article de la transsubstantiation, et il m'a répondu, comme tant d'autres m'ont déjà dit : « Après que le pain et le vin ont été bénis, nous les appelons la chair et le sang de Jésus-Christ, afin qu'on ne les confonde point avec du pain et du vin ordinaires ; mais nous ne croyons pas que la nature en soit changée, nous croyons seulement que les communians reçoivent Jésus-Christ spirituellement. » Pendant que nous parlions ensemble, Habéta-Selassé est venu avec quelques prêtres, tout triste, parce qu'on ne parle en ville que de guerre et d'inimitiés. « C'est, a-t-il dit, à cause de nos péchés que le pays est plein de trouble et de misère. Nous avons beaucoup de livres, et cependant le peuple est ignorant. Il y a environ trois cents personnes qui savent lire à Gondar, mais nous sommes aussi méchans que les ignorans. Les premiers chrétiens n'avaient pas tant de livres, et cependant ils étaient meilleurs que nous ; la seule vérité que *la Parole a été faite chair* suffisait pour leur inspirer l'amour de Dieu et du prochain. »

Moi. « Autrefois nos pères négligeaient comme vous la Parole de Dieu pour suivre les doctrines humaines, et le pays n'offrait qu'ignorance, corruption et misère ; mais depuis que nous avons reçu la Parole de Dieu comme la seule règle de

notre foi et de notre conduite, Dieu a répandu toutes sortes de bénédictions sur le pays. Chez nous aussi, le plus grand nombre marchent dans le chemin large de la perdition ; mais Dieu bénit un pays pour l'amour des fidèles qui y demeurent (Gen. XVIII). Toutes les fois que, dans un pays, les chrétiens de nom mettent les ouvrages des hommes au niveau de la Parole de Dieu, ils sont en proie à la corruption et à la misère ; et il en sera de même en Abyssinie, aussi long-temps que vous confondrez les doctrines humaines avec la Parole de Dieu. »

Habéta-Selassé. « Cependant nous ne recevons point ce qui est contraire à la Parole de Dieu. »

Moi. « Je vous ai déjà prouvé que dans les écrits des hommes, surtout depuis le quatrième siècle, il y a en général des erreurs, et surtout dans votre Oudassé Mariam d'Éphrême. A présent je ne veux me servir que d'un argument, pour vous faire voir la cause de la misère temporelle et spirituelle du pays. Supposant même qu'il n'y ait rien, dans les écrits des docteurs de l'Église, qui soit directement opposé à la Parole de Dieu, vous avouez vous-mêmes qu'ils contiennent beaucoup de choses qui ne sont pas dans la Bible, et vous n'avez aucune preuve que ces nouveautés soient d'inspiration divine. Vous êtes donc pour le moins obligés de douter, or le doute est l'opposé de cette foi par laquelle nous sommes vainqueurs du monde. Voyez, par exemple, Chrysostôme, un des meilleurs, et que je respecte beaucoup : n'avouâtes-vous pas

l'autre jour, qu'on trouve plusieurs traits d'amour-propre, si ce n'est même d'orgueil, dans ses écrits; pour ne pas parler de ses idées opposées aux déclarations de saint Paul sur le libre arbitre? N'avouâtes-vous pas aussi, que dans les écrits de Cyrille d'Alexandrie il y a au moins un zèle charnel et un esprit persécuteur? Cela doit vous prouver que leurs écrits, quoique bons et utiles sous d'autres rapports, ne sont pas la Parole de Dieu, mais des paroles d'hommes. Or la parole des hommes ne pénètre pas le cœur; elle ne le change point, elle n'est que la faible expression d'un être impuissant. Mais la Parole de Dieu est *vivante et plus aiguë qu'une épée à deux tranchans;* elle pénètre le cœur, illumine l'esprit, et est seule capable de *corriger, d'instruire et de rendre l'homme sage à salut.* Maintenant ne comprenez-vous pas, que la cause de toutes les misères de l'Abyssinie consiste en ceci, que le peuple n'est pas instruit dans la Parole de Dieu? »

Les prêtres. « C'est la vérité. »

Habéta-Selassé. « Vous aviez déjà ébranlé la confiance que j'avais aux écrits des saints; mais votre dernière remarque m'a convaincu que, quand même leurs écrits seraient bons, ils n'ont pas, comme la Bible, la force de convertir le cœur et de rendre l'homme bon. »

Après que les prêtres ont été éloignés, Habéta-Selassé m'a dit: « Depuis que vous m'avez parlé des missions, il me semble toujours que je dois aller prêcher l'Évangile aux Gallas. Vous retour-

nez dans votre pays; mais vous m'avez dit que vous reviendriez dans un an environ, je vous attendrai ici. Hâtez-vous de revenir; c'est avec vous que je voudrais aller, comme missionnaire, chez les Gallas. Si nous y allions ensemble, nous ne manquerions pas de réussir. Les Gallas sont de bonnes gens; ils ne savent rien, on n'a pas besoin de démolir avant que de bâtir. Ils aiment l'instruction, et ils sont disposés à croire quand on leur parle de l'Évangile. Ils ne sont pas comme les Abyssins. » J'ai eu ensuite plusieurs visites, entre autres un jeune homme intéressant auquel j'ai donné l'Évangile. Il y a long-temps qu'il venait tous les jours chez moi, pour en demander un exemplaire.

Le 7. Aujourd'hui c'est un vrai jour d'hiver; depuis huit jours il tombe beaucoup de pluie. Je voudrais retourner dans le Tigré avant l'hiver; mais les armées de Marié et d'Oubié sont sur la route; on ne peut pas passer. J'ai eu la visite de deux domestiques de Beléta-Darcopti, qui m'ont dit qu'à Debra Tabor, quand le gouverneur de Godjam a vu les exemplaires de l'Évangile que j'avais envoyés, il s'est mis à pleurer et a dit à Beléta-Darcopti : « Pourquoi avez-vous craint d'amener ici un homme, qui nous apporte l'Évangile dans notre langue? Bien loin de lui faire aucun mal, si vous l'aviez amené ici, je l'aurais porté sur mes épaules à l'abri de tous les dangers. »

Le 8. Hier au soir il y eut un peu de trouble dans ma maison. La fille d'Emmaha tomba subite-

ment dans des convulsions terribles. Elle perdit aussitôt l'esprit, et outre l'agitation qui avait atteint tous ses membres, elle poussait des cris assez semblables aux hurlemens de la hiène. Tous les assistans conclurent de là, qu'elle était sous l'influence des boudas ou sorciers, car, suivant l'opinion générale des Abyssins, la plupart des hiènes sont des sorciers métamorphosés. Je leur dis qu'elle n'était pas plus sous l'influence des boudas que moi. Un prêtre présent fut d'abord de mon avis sur ce point; mais il insinua que c'était un malin esprit qui était entré en elle. On se mit d'abord à battre cette pauvre fille, comme pour chasser le démon ou pour tout autre motif, je n'en sais rien ; mais je ne pus en supporter la vue. Je chassai tout le monde dehors, excepté sa mère, et au bout d'une heure environ elle fut bien. Un moment auparavant la mère m'avait donné à lire plusieurs amulettes, que j'avais déclarées vaines et plus nuisibles qu'utiles. Pendant que la fille d'Emmaha s'était trouvée mal, je voyais bien que la mère croyait avoir mal fait de soumettre ces amulettes à mon jugement; mais quand sa fille fut bien, elle me dit : « Si vous n'aviez pas été ici, un écrivain d'amulettes m'aurait sans doute trompée pour quatre ou cinq talaris. »

Plus je vois les peuples ignorans, et plus je m'étonne que des Européens, qui prétendent avoir une saine raison, puissent soutenir que les peuples ignorans sont plus heureux que les autres. Quand les Abyssins, et en général tous les noirs que j'ai connus

jusqu'ici sont bien portans, ils sont d'un caractère gai ; mais quand ils sont indisposés, ils sont doublement misérables, par l'idée qu'ils sont sous l'influence des sorciers ou des mauvais esprits. Ce n'est certainement pas sans de rudes angoisses, qu'un pauvre Abyssin donne jusqu'à dix talaris pour une amulette, après avoir servi, en tremblant, un maître capricieux pour les gagner. Les Abyssins croient que les Falachas ou Juifs, plusieurs musulmans et quelques chrétiens, sont des sorciers. Cependant les musulmans et plusieurs Falachas craignent autant les boudas que les chrétiens. Je conçois qu'en Égypte des esprits faibles puissent être portés à croire à l'influence des sorciers, mais je m'étonne que MM. Bruce et Salt aient pu trouver en Abyssinie des raisons suffisantes pour leur faire croire à l'influence des boudas. Pour moi je n'ai rien vu encore qui puisse engager un enfant à adopter cette croyance (1).

Depuis que je suis à Gondar je n'ai pas encore

(1) On regarde encore comme boudas un petit peuple païen appelé Camaountes, qui habite les montagnes des environs de Gondar. Les hommes ne viennent que très rarement à Gondar; les femmes y apportent du bois le samedi. Elles ont d'immenses pendans d'oreille de fer et d'autres métaux, quand elles sont jeunes; mais ensuite leurs oreilles leur pendent jusqu'aux épaules. On ne sait rien des secrets de leur religion, non plus que des Druses du mont Liban. Ce qu'il y a de singulier, c'est que dans leur langue le mot *druse* veut dire *seigneur*. Ils parlent presque tous l'amharique.

pu voir de Falachas. J'ai déjà prié plusieurs personnes de m'en amener un qui sache lire. On me dit qu'on le fera; mais ensuite on trouve toujours des excuses pour ne pas le faire. Tout ce que j'ai pu savoir d'eux, c'est qu'ils sont ignorans. Très peu savent lire. On dit qu'ils n'ont de livre que l'Ancien-Testament en éthiopique. Un prêtre me dit l'autre jour, qu'ils sont venus en Abyssinie après la destruction de Jérusalem par les Romains.

J'ai eu une longue conversation avec Alaca Waca, sur la justification du pécheur devant Dieu. Comme d'autres avec qui j'ai déjà parlé de ce sujet, il n'est pas aussi opposé à la doctrine de la justification par la foi que les prêtres des autres sectes; mais ses idées ne sont pas claires. Le passage de saint Jacques (chap. II, v. 17, 26) le confond. Je le lui ai expliqué, et je lui ai cité plusieurs passages de saint Paul. Il a dit que j'avais raison; mais j'ai bien vu qu'il ne dépend pas de moi de l'amener à la lumière. Ensuite j'ai eu la visite d'un ami d'Oubié, Lic Atécou, qui venait d'arriver ce matin d'Antchatcab. Il m'a dit qu'il avait vu l'Évangile que j'avais donné à Oubié, à son passage près de Gondar, et qu'en passant il avait résolu de venir me voir avant de faire aucune autre visite en ville; il n'est resté qu'un moment,

J'ai déjà voulu aller les voir aussi bien que les Falachas, mais personne ne veut m'accompagner à cause des brigands répandus dans les environs de Gondar.

mais il m'a dit qu'il reviendrait souvent, qu'il désirait avoir des conversations avec moi sur plusieurs points.

Le 9, dimanche. Toute la journée j'ai eu du monde dans ma maison, depuis le point du jour jusqu'à la nuit, parce qu'on sait que je ne sors point le dimanche. Je ne sais si c'est la disposition dans laquelle je me trouvais qui a dirigé les conversations, mais elles ont toutes roulé sur la justification par la foi. Les hommes et les femmes m'ont presque tous demandé comment le pécheur peut être justifié devant Dieu; j'ai toujours répondu par les passages de la Bible qui en parlent, expliquant ce qui a besoin d'explication. L'Épître aux Romains m'est d'une grande utilité. Ce matin une femme est venue me raconter sa misère. « Il y a sept mois, m'a-t-elle dit, que j'étais une grande dame, mais on a emprisonné mon fils, et on m'a pris tout ce que j'avais; depuis lors je suis toujours maladive : n'auriez-vous point de remède pour moi? » Je lui ai dit que je n'avais point apporté de remède pour les maux du corps, mais que je lui conseillais de demander à Dieu le soulagement dont elle avait besoin. A quoi elle a répondu en pleurant : « Je le lui ai déjà demandé, mais il me le refuse parce que je suis chargée de péchés. » Je l'ai exhortée à demander premièrement le pardon de ses péchés à Dieu, et à chercher le remède de ses maux spirituels dans les souffrances de Christ, et qu'alors sa situation temporelle s'améliorerait infailliblement.

Le 10. Je suis allé chez Oisoro Waleta Téclite pour faire la connaissance de son fils Dedjadj Comfou. La maison était pleine de gens qui m'ont tous témoigné beaucoup d'amitié; c'était presque toute la noblesse de Gondar. Ma montre les a beaucoup amusés, ainsi que mes cheveux et ma barbe. De là je suis allé chez l'Etchégué, qui m'a fait beaucoup d'excuses de ce qu'il ne peut pas me fournir tout ce dont j'ai besoin; mais les armées qui passent et repassent sans cesse cette année ont ruiné ses champs. Je lui ai répondu que jusqu'ici je n'ai eu besoin de rien, et que j'espère que les 10 talaris qui me restent me suffiront, jusqu'à ce que le Seigneur m'ouvre un passage pour retourner au Tigré. A présent personne ne peut passer, pas même les prêtres. Il m'a ensuite fait plusieurs questions sur les maladies et la médecine. J'ai souvent voulu tourner la conversation sur les maladies et les remèdes spirituels; mais toutes les fois que je croyais avoir commencé, il entrait quelqu'un pour nous distraire; je m'en suis retourné tout triste. Pendant que j'étais chez lui, il a donné deux exemplaires des quatre Evangiles, que je lui avais remis, à deux chefs de couvens des environs de Gondar. Il en a recommandé la lecture, en présence de plusieurs autres, et sous ce rapport je me suis réjoui de n'être pas venu en vain à Gondar.

Je suis ensuite allé chez Alaca Stéphanos, où j'ai trouvé un Falacha, qui a été surpris d'entendre dire qu'il y a des Juifs ailleurs qu'en Abyssinie. Il

est si ignorant que je n'ai rien pu savoir de lui qui mérite attention ; mais il m'a promis de m'amener un homme qui savait lire. Je lui ai fait répéter quelques mots de leur langue, mais je n'ai trouvé que le seul mot אחד, *un*, qui soit hébreu.

Quand je suis rentré à la maison, elle s'est remplie de monde ; entre autres deux prêtres me faisaient de temps en temps quelques questions, tantôt pour avoir des explications ultérieures, et tantôt pour tourner la conversation sur des cérémonies d'église. Je leur ai parlé de la nécessité de la régénération, dans un âge où l'homme est capable de croire après avoir entendu la Parole de Dieu, et cela contre l'opinion générale du pays que le baptême d'eau est la régénération même. Je leur ai parlé encore des opérations du Saint-Esprit dans le cœur de l'homme, de la nature de la foi qui sauve, de la nécessité de connaître la Parole de Dieu, comme seule règle de notre foi et de notre conduite, de la prédestination, etc. Sur ce dernier point les prêtres m'ont fait cette seule remarque : Dieu a connu de toute éternité quelles seraient les œuvres des croyans ; c'est pourquoi il les a élus avant la création du monde pour être sauvés. Cela m'a amené à parler du péché, qui consiste à attribuer le moindre mérite aux œuvres de l'homme. Cette observation confond les Abyssins aussi bien que les Européens et ils font les mêmes objections. Il y avait un jeune homme qui paraissait dévorer tout ce que je disais. J'ai donné un exem-

plaire de l'Évangile à un jeune homme de Dembéa, qui me poursuivait partout depuis quinze jours. Aujourd'hui il m'a dit : « J'appris hier que vous aviez donné l'Évangile à un jeune homme de Damot ; il y a long-temps que j'aurais voulu le demander ; mais je croyais que vous le vendiez, et je n'ai rien du tout pour le payer, je n'ai pas même de quoi manger ; maintenant ne vous fâchez point si je prends la liberté de vous en demander un exemplaire. J'ai trois frères et mon père, qui tous désirent ainsi que moi connaître l'Évangile. Je lui en ai donné un, et après l'avoir baisé plusieurs fois, il a voulu m'embrasser les pieds, mais je m'y suis opposé. Puis il m'a dit les larmes aux yeux : « A présent j'ai ce que je désirais, je peux m'en retourner chez moi. Voici quinze jours que je souffre de la faim, dans l'espérance d'obtenir enfin ce trésor. » Je n'ai pas eu le temps de prendre la moindre nourriture aujourd'hui avant la nuit, excepté deux verres d'hydromel chez Oisoro Waléta Téclite.

Le 11. Ce matin, au point du jour, un prêtre est venu avec un moine qui a parcouru toute l'Abyssinie. Il m'a dit qu'il avait fait un chemin de trois semaines, au sud de Schoa, à travers le pays des Gallas, et que là il avait trouvé un petit pays de chrétiens, au-delà duquel est un peuple appelé Cafre. Un jeune musulman, qui était présent, m'a dit qu'il avait beaucoup voyagé dans l'intérieur du pays, et qu'à un mois de route, à l'ouest sud-ouest de Schoa, il avait trouvé un petit empire chrétien qui

a une langue particulière (dite Sidama) et des livres. Le moine en entrant a commencé par me parler de l'amour de Christ; il m'a dit qu'il reprenait souvent l'Etchégué et les prêtres d'ici, parce qu'ils sont beaucoup plus attachés au monde qu'au Seigneur; enfin il m'a beaucoup exhorté à ne jamais me fier aux Abyssins, à cause de leur hypocrisie. Il a ajouté : « Ne faites rien pour le bien temporel des Abyssins, autrement ils vous dévoreront; bornez-vous à distribuer l'Évangile et à prêcher Christ. » J'ai conçu de l'amitié pour lui, quoiqu'il me paraisse avoir le sentiment de sa propre justice. Quand il est sorti, quelqu'un m'a dit avec un certain air de mépris : « C'est un sabâqui, prêcheur. »

Je suis ensuite allé chez Kidane Mariam avec lequel j'ai eu, en présence de plusieurs personnes, une conversation sur la confession des péchés. Je lui ai dit comme à l'ordinaire, quand on touche à ce point, que « la confession des péchés à un prêtre serait utile, si le prêtre se bornait à exhorter, à instruire et à conduire les hommes pécheurs à Christ pour qu'ils obtiennent de lui le pardon de leurs péchés; mais que dès que le prêtre fait croire qu'il a l'autorité de pardonner les péchés, pourvu qu'on se soumette à la pénitence qu'il impose, pénitence le plus souvent étrangère à la Parole de Dieu, la confession devient la cause de l'ignorance, de la dépravation et de la misère qu'on voit en Abyssinie. Quand la crainte des hommes prend la place de la crainte de Dieu, la foi et l'amour sont anéan-

tis. Or, pour ne pas citer les exemples que j'ai vus ici sous ce rapport, j'en appelle à votre propre expérience; quand vous faites du mal ne craignez-vous pas plus votre père confesseur que Dieu?»

Kidane Mariam. «Je vous avoue que c'est souvent le cas; mais cela est encore un bien, car souvent, quand la crainte de Dieu ne m'aurait pas empêché de commettre une mauvaise action, la crainte de mon père confesseur m'en a empêché.»

Moi. «C'est un bien beau lustre sur une bien mauvaise disposition; c'est comme si vous disiez en d'autres termes: Je ne crains souvent pas d'offenser Dieu, pourvu que je n'offense pas le prêtre; et cela est un bien.»

Kidane Mariam. «Vous allez trop loin.»

Moi. «Pour ne point parler de toutes les fâcheuses conséquences de la confession et de l'absolution, telles qu'elles sont dans votre pays, je me bornerai à dire que, dès que vous croyez que l'absolution du prêtre est nécessaire au salut, vous méprisez les mérites de Christ et vous faites Dieu menteur; car il nous dit dans sa Parole que le sang de son Fils Jésus-Christ nous purifie de tout péché.» Cela a amené une conversation sur la doctrine du salut par la seule grâce de Dieu en Jésus-Christ, à quoi il n'a rien opposé.—Kidane Mariam est le plus intelligent Abyssin que j'aie vu jusqu'ici; il parle bien l'arabe.—Je suis ensuite allé au quartier des Musulmans; mais il semble qu'une force surnaturelle me coupe la parole, quand j'entre dans

la maison d'un musulman ; j'en sors toujours triste. Après midi j'ai lu l'Évangile, avec quelques personnes qui sont venues me voir.

Le 12. Hier au soir, après le coucher du soleil, on vit plusieurs soldats passer à côté de ma maison ; mes gens se mirent aussitôt à transporter des effets dans l'église. Au bout d'une demi-heure, on commença à entendre des cris lamentables de tous côtés. Les soldats pillaient le voisinage ; mes domestiques et ceux d'Enmaha se préparèrent de suite à résister; mais je leur recommandai expressément de ne se servir de leurs armes que pour défendre leur vie, et surtout de ne tirer aucun coup de fusil. Je restai seul dans la maison aussi tranquille qu'un autre jour ; mais je ne pus pas discerner si c'était par pure confiance en Dieu, ou s'il ne s'y mêlait pas un peu de stoïcisme. Mais nous n'eûmes besoin ni d'armes ni de stoïcisme ; car les soldats n'approchèrent point de notre maison. Ce ne sont pas des soldats hostiles, mais ils meurent presque de faim et de manque de vêtemens.

Ce matin Habéta-Selassé et un vieux prêtre sont venus interrompre une conversation que j'avais sur la médecine, avec Técla Selassé, petit-fils du roi Técla Haimanot. Habéta-Selassé m'a dit : « Enoncez-moi, une fois pour toutes, clairement quelle est votre croyance sur le point qui fait le principal sujet de nos disputes : quand il est dit que Jésus-Christ a été oint du Saint-Esprit, qu'est-ce que cela veut dire? »

Moi. « Nous ne pouvons savoir à cet égard que

ce que la Parole de Dieu nous enseigne. Or il me semble par le passage de saint Luc, (IV, 18) : l'*Esprit du Seigneur est sur moi*, que cela n'a rapport qu'à la mission de Jésus comme Christ, *oint*, pour être roi, sacrificateur et prophète. *Il m'a envoyé pour évangéliser aux pauvres, pour publier l'an agréable du Seigneur*, voilà le prophète ; *pour guérir ceux qui ont le cœur froissé et pour publier aux aveugles le recouvrement de la vue*, voilà le sacrificateur ; *pour publier aux captifs la délivrance et pour mettre en liberté ceux qui sont foulés*, voilà le roi. Les Cophtes disent que Jésus-Christ s'est oint lui-même et qu'il n'a pas eu besoin de l'assistance du Saint-Esprit ; c'est directement contraire à la Parole de Dieu (Actes, X, 38). Les gens du Tigré disent, que l'onction de Jésus-Christ veut dire seulement ceci : que le Saint-Esprit a opéré l'union de la divinité avec l'humanité dans la personne de Christ. Mais ils abolissent par-là le sens typique de l'onction des prophètes, des sacrificateurs et des rois sous l'ancienne alliance ; et cependant l'Esprit prophétique appelle Jésus-Christ *Prophète* (Deut., XVIII, 18), *Roi* (Ps., II, 6), *Sacrificateur* (Ps., CX, 4). Ma croyance sur tous ces passages est donc, que Dieu a oint du Saint-Esprit et de force Jésus de *Nazareth* (homme), afin que, comme homme, il pût opérer parfaitement l'œuvre de notre salut ; comme prophète, pour nous instruire des voies de Dieu ; comme sacrificateur, pour guérir nos maladies spirituelles (Ésaïe, LIII, 4-5) ou pour nous réconcilier

avec Dieu; et comme roi pour nous délivrer de l'esclavage du péché et de tous nos ennemis.

Habéta-Selassé. « C'est là justement notre croyance; c'est pourquoi, dès à présent, nous sommes entièrement séparés des Cophtes, et nous ne sommes point d'accord avec les habitans du Tigré et de Godjam. Nous croyons que l'union de la divinité à l'humanité, dans le sein de la Vierge Marie, est toute expliquée par ces mots: *La Parole a été faite chair.* »

Moi. « Très bien, mais vous avez tort d'appeler l'onction de Jésus-Christ, une troisième naissance. »

Habéta-Selassé. « Si c'est comme homme que Jésus-Christ a été oint du Saint-Esprit, il a été oint comme ses frères, comme nous. Or, l'habitation ou l'opération du Saint-Esprit en nous est appelée une naissance en Saint-Jean, III, 3, 5. »

Moi. « Ici vous tombez dans une grande erreur; car, quant à nous, nous sommes déchus de notre origine, et par nature nous sommes enfans du Diable. Le Saint-Esprit agit en nous, pour nous faire passer des ténèbres à la lumière et de la puissance de Satan à Dieu, pour nous changer, pour nous renouveler (Tite, III, 3-6); et c'est ce renouvellement ou ce changement, que le Saint-Esprit produit en nous, qui est appelé dans l'Évangile une *nouvelle naissance*, parce que par-là nous devenons *enfans de Dieu*. Mais Jésus-Christ était fils de Dieu par nature; il n'avait pas besoin de le devenir par renouvellement. Ne voyez-vous pas bien que, quand vous ap-

pelez l'onction de Jésus-Christ une naissance, vous insinuez qu'il était pécheur. »

Habéta-Selassé et le Prêtre. « Vous avez raison, et nous avons tort sur ce point. »

Nous nous sommes ensuite entretenus de la nouvelle naissance, doctrine très obscurcie par l'idée que la nouvelle naissance est nécessairement jointe au baptême d'eau.

CHAPITRE III.

Du 13 mai 1830 au 3 octobre même année.

Visite à un village de Falachas. — Grand trouble dans la ville. — Croyances superstitieuses sur les sorciers. — M. Gobat voit de plus près encore les prêtres et les laïques. — Il est fort demandé comme médecin. — Conversation avec l'Etchégué et un autre prêtre fort considéré. — Mort de la femme du roi. — Discussions sur le péché originel. — M. Gobat est visité par une Juive sorcière. — Barbare traitement infligé à un voleur; — M. Gobat est atteint par la fièvre; — ses motifs pour ne pas jeûner durant sa maladie; — il reçoit beaucoup de visites après son rétablissement. — Divisions d'opinions entre les différentes provinces de l'Abyssinie, touchant la nature de Notre Seigneur. — Changement d'Etchégué. — M. Gobat se dispose à retourner au Tigré. — Coup d'œil jeté en arrière sur le séjour qu'il vient de faire à Gondar.

Le 13. Ce matin je suis allé à un village de Falachas (Juifs), où sur ma demande on m'a de suite amené le Rabbin. Ce pauvre vieillard tremblait de peur, en sorte qu'au commencement il ne pouvait pas parler. Je l'ai prié de me faire voir leurs livres. Il m'a d'abord apporté le livre des Psaumes, auquel sont joints tous les cantiques de la Bible, et l'Oudassé Mariam que les Chrétiens y ajoutent, avec toutes les répétitions « au nom du Père, du Fils et du Saint-

Esprit. » Ensuite il m'a fait voir un livre en deux parties; la première traite du *Sanbat* (1), qui est représenté comme plaidant avec Dieu en faveur des hommes; d'où l'auteur conclut que le Sanbat doit être observé. La seconde partie est intitulée la *Prophétie de Gorgorius*. Puis il m'a fait voir un autre livre sans titre, qui parle des étoiles; je suppose que c'est le livre d'Hénoc, je n'ai pas pu y trouver de sens. Enfin il m'a montré un petit livre écrit en dialecte falacha, avec des caractères éthiopiques. Je voulais prendre quelques mots de leur langue par écrit; mais la pluie ne me l'a pas permis. J'ai demandé au Rabbin de quelle tribu il était.

Le Rabbin. « De la tribu de Lévi. »

Moi. « N'y a-t-il point en Abyssinie de Juifs des autres tribus, par exemple de la tribu de Juda? »

Le Rabbin. « Nous sommes de la tribu de Juda. »

Moi. « Comment, vous venez de dire que vous êtes de la tribu de Lévi? »

Le Rabbin. « Notre père Jacob avait douze fils, et il en a donné cinq à Juda le roi, et cinq à Lévi le sacrificateur; c'est pourquoi nous sommes rois et sacrificateurs. »

Moi. « Quand est-ce que vos pères sont venus s'établir en Abyssinie? »

Le Rabbin. « Ils y sont venus avec Ménilec, fils de Salomon, roi d'Israël. »

(1) C'est le nom que les Chrétiens donnent au dimanche, et les Falachas au samedi.

Moi. «Quand est-ce que vous attendez le Messie?»

Le Rabbin ne me comprit pas, il répondit : « Le monde doit encore durer 662 ans. »

Moi. « Combien comptez-vous d'années depuis la création du monde? »

Le Rabbin : « 7338. »

Moi. « Vous savez sans doute que Moïse parle d'un prophète tel que lui, qui devait venir, et que David et les prophètes appellent Messie ; quand est-ce qu'il doit paraître? »

Le Rabbin. « Nous croyons que c'est Théodore (1). »

Moi. « Quand croyez-vous qu'il doive paraître? »

Un jeune Falacha : « Dans sept ans. »

Le Rabbin. « Nous n'en savons rien. Les uns disent que le temps est proche ; les autres, qu'il est encore éloigné. »

Moi. « N'avez-vous point de livre en hébreu? »

Le Rabbin (après un peu d'hésitation). « Oui, nous avons la loi; mais à cause des troubles actuels nous l'avons cachée, avec quelques autres livres, dans le quartier des Musulmans. »

Comme le ciel se chargeait, et que les Falachas ne laissent pas volontiers entrer un Chrétien dans

(1) Les Abyssins ont un livre appelé *Fécra-yasous*, (amour de Jésus) qui dit qu'un certain Théodore doit s'élever en Grèce, soumettre tout le monde à son empire, et que dans son temps tout le monde deviendra chrétien. Mais dernièrement Habéta-Selassé me dit d'un air triste : Le temps fixé par cette prophétie est écoulé et Théodore ne paraît point.

leurs maisons, j'ai été obligé de terminer en cet instant la conversation pour m'en aller.

Les Falachas sont un peuple très tranquille, beaucoup plus actif que les autres Abyssins; mais ils sont pauvres, parce qu'on leur prend souvent leur bétail. Ils ne portent point d'armes, ni pour attaquer, ni pour se défendre. La crainte qu'on a d'eux, comme sorciers, leur est une sauvegarde. Quand ils ont été avec des Chrétiens ou des Musulmans, ils se lavent tout le corps et changent d'habits, avant que de rentrer dans leurs maisons. Du reste ils sont ignorans, et, sauf quelques exceptions, leurs superstitions sont les mêmes que celles des Chrétiens; elles ont seulement revêtu une forme juive.

En rentrant à la maison, j'y ai trouvé un jeune homme qui venait me prier de l'emmener avec moi à Jérusalem. Je lui ai dit que je connaissais trop bien l'inutilité d'un pareil pélerinage, pour vouloir l'encourager à le faire. A quoi il a répondu: « On me dit que si j'allais à Jérusalem, je serais sûr d'être sauvé; n'est-il pas vrai que la fatigue, et tout ce qu'on endure dans ce voyage efface les péchés? » Je lui ai cité quelques passages de la Bible, pour lui faire voir comment nous pouvons être justifiés devant Dieu, et je lui ai conseillé d'apprendre à lire l'Évangile, au lieu d'aller à Jérusalem. « Je le veux bien, a-t-il reparti, instruisez-moi. » Il paraissait avoir la conscience très angoissée.

Ensuite est venu Habéta-Selassé. Nous avons été

interrompus par Lic-Atécou, avec quatre ou cinq autres personnes. Lic-Atécou est un homme assez instruit; mais il n'a pas l'humilité ni le bon sens d'Habéta-Selassé. Ils ont traité ensemble tous les points épineux qui occasionnent tant de disputes en Abyssinie. Habéta-Selassé n'était pas disposé à suivre l'autre dans ce labyrinthe: il paraissait très gêné, parce qu'il commence à voir l'inutilité de pareilles discussions. En parlant de la Trinité, de la nature de Dieu, etc., ces deux interlocuteurs me demandaient souvent mon avis, et je répondais toujours: « Vous ne pouvez pas dire : *Il est écrit.* Or, tout ce que Dieu ne nous a pas révélé de sa personne, est trop au-dessus de mon intelligence pour que j'ose ouvrir la bouche, » Habéta-Selassé répliquait constamment en se frappant la poitrine : « Vous avez bien raison ; nous devrions faire comme vous, et ne pas oublier ces trois choses : *la foi, l'espérance et la charité.* Enfin ils sont tous convenus que la Parole de Dieu est seule un guide assuré dans le chemin du salut, et que tout ce qui n'y est pas contenu doit au moins être suspect.

Le 14. Pendant que j'écrivais hier à côté de la maison où je demeure, mes gens transportèrent tous mes effets dans l'église. Il ne me restait que le livre qui me sert de table, et les habits que j'avais sur moi. Enfin la belle-mère d'Emmaha me prit encore mon écritoire et mon papier, en me disant : « Réfugiez-vous dans l'église aussi vite qu'il vous sera possible. » En disant cela, elle s'enfuit avec les

autres personnes de la maison ; il ne me resta qu'un domestique, et pendant que je lui demandais ce que c'était, je vis un vieillard, qui vient souvent me voir et qui s'avançait en courant vers ma demeure. Il me cria de loin : « Comment ! êtes-vous fou? Ne savez-vous pas que toute la ville est en trouble? Réfugiez-vous de suite dans une église. » Sans savoir précisément ce que c'était, je crus devoir suivre le conseil d'un vieillard, et je me rendis à l'église où j'appris la cause de cette crainte. Depuis quelques jours, les soldats qui se rassemblent de toute part pour aller contre Sémène et le Tigré, ont commis beaucoup de vols. Hier le marché était plein de soldats, et le chef de la douane, Achaber, craignant qu'il n'arrivât encore plus de mal, alla avec ses gens leur ordonner de se retirer ; car, en l'absence de Cantiba-Cassaï, c'est Achaber qui est gouverneur de la ville. Il y eut quelques mots échangés de part et d'autre, et puis une bataille commença au milieu de la ville. Les gens d'Achaber, au nombre de 200 seulement, chassèrent les 700 autres hors de la ville ; mais ces derniers firent un détour, et retombèrent sur Achaber qu'ils firent prisonnier. Aujourd'hui il est enchaîné, avec quelques-uns des principaux de la ville, qui ne sortirent point hier de leurs maisons, et qui ne sont coupables d'aucun autre crime, que de celui de n'avoir que peu de meubles et peu d'argent dans leurs maisons, parce que, depuis quelque temps, tout ce dont on n'a pas besoin est renfermé dans les églises. Il y a eu

sept ou huit personnes de tuées, et beaucoup de blessées. Quand Achaber fut pris, ses gens s'enfuirent et les autres se mirent à piller la ville. Comme je demeure sur une colline, dans un quartier écarté, où il n'y a que quelques maisons de pauvres gens, les brigands n'y sont point venus. Ce matin le pillage n'avait pas encore cessé, et on voyait des grands de la ville parcourir les rues, n'ayant pour vêtemens que de vieux lambeaux, dont ils se ceignaient le milieu du corps. On croit qu'aujourd'hui les soldats partiront, avec les mulets et les ânes qu'ils ont volés, et qu'ils chargeront de leur butin, pour aller le partager avec Marié ; ce prince ne demande pas mieux, quoique Gondar soit sous sa juridiction et qu'Achaber soit son ami. On croit aussi que, comme à l'ordinaire, il fera battre les prisonniers pour avoir de l'argent. On attribue à Marié le plus mauvais caractère que puisse avoir un homme élevé en dignité. Il ne rend justice à personne ; qu'un de ses soldats pille ou tue son compagnon, bien loin de le punir, il en fait l'éloge en présence de tout le monde, comme d'un homme de courage. On dit qu'il a donné ordre à tous ses soldats, quand ils entreront sur les terres d'Oubié, de tuer toutes les créatures humaines qui se trouveront sur leur passage, sans distinction d'âge ni de sexe, et qu'il a déclaré que, si un de ses soldats est reconnu pour avoir épargné une seule personne, il sera puni de mort.

Le soir, à midi, le roi et l'Etchégué sont allés

au marché pour tâcher d'arrêter les désordres; mais leurs exhortations n'ont servi à rien, jusqu'à ce que l'Etchégué ait commencé d'anathématiser ceux qui les commettaient. Alors les chefs ont promis de se rendre de suite chez le roi pour faire un arrangement. Ils y ont amené Achaber, qu'ils ont aussitôt délié, lui promettant de lui rendre tous ses biens pourvu qu'il ne portât point de plainte à Marié. L'Etchégué s'est aussi rendu chez le roi, pour anathématiser tous les soldats qui ne restitueront point les effets et l'argent qu'ils ont ravis. On espère que la plupart des soldats craindront l'anathème; mais il n'en sera pas ainsi de tous, car, un moment après, des soldats sont entrés dans ma maison qu'ils ont fouillée : ils n'y ont trouvé qu'un peu de poivre, qu'ils ont mêlé avec de l'eau pour la boire. Je suis bien content d'être venu à l'église, car si j'étais resté à la maison, mes gens n'auraient rien laissé prendre que par force, et il y aurait eu une bataille chez moi.

Le 15. Ce matin je suis allé chez Alaca-Stéphanos, où j'ai trouvé un grand nombre de personnes qui étaient venues consoler Kidane Mariam, au sujet de la mort de son frère, qui a péri dans la bataille d'avant-hier. Aujourd'hui tout est tranquille. Les soldats sont partis pour aller joindre Marié; et ce prince a enfin quitté le voisinage de Gondar, pour aller au-devant d'Oubié, dans le voisinage de Debârec. Oubié lui a envoyé dire de se hâter, afin que les caravanes pussent passer, et que les paysans pussent ensemencer

leurs champs; de peur, disait-il, que les cris des pauvres gens ne s'élevassent vers le ciel contre eux deux, à cause de leurs discordes. Tout le monde dit du bien d'Oubié, même ses ennemis.

Habéta-Selassé est venu avec un moine, un Alaca et quelques prêtres. Il m'a fait les mêmes questions que l'autre jour, sur les points de leurs disputes, surtout sur l'onction de Jésus-Christ. Je me suis de suite aperçu que son but était seulement de persuader les prêtres, que nous ne différons pas beaucoup de croyance sur ce point. Ce sujet me donne toujours occasion de parler de la nouvelle naissance par l'action du Saint-Esprit. Enfin ils sont tous convenus que c'est une erreur d'appeler l'onction de Jésus-Christ une naissance, par la raison que l'opération du Saint-Esprit dans nos cœurs n'est appelée naissance que parce qu'elle y renouvelle l'image de Dieu, que nous avons perdue par le péché. Il a aussi été question des deux natures en Jésus-Christ; mais sur ce point je me borne à dire que la Bible ne parle ni d'une ni de deux natures, et que, par conséquent, nous ne devons pas condamner ceux qui sont d'une opinion contraire. Les Abyssins n'admettent pas la doctrine des deux natures en théorie; mais dans presque toutes leurs conversations religieuses, on voit qu'ils l'admettent en pratique (s'il est permis de parler ainsi); car on les entend souvent dire que Jésus-Christ a fait telle et telle action comme homme, et telle autre action comme Dieu. Quand il est question de ce

point, je cherche toujours à diriger l'attention sur l'amour immense de Christ, qui est devenu homme afin de pouvoir souffrir et mourir pour nous. Ils m'ont tous dit, comme on me dit souvent : « Il n'est pas encore venu de Blanc, comme vous, dans ce pays. Les autres, quand on les interroge, se fâchent; et lorsque nous leur déclarons quels sont nos sentimens, ils disent qu'ils pensent comme nous, quoiqu'ils s'expriment autrement ailleurs. » L'Alaca m'a fait ensuite cette question : « Dites-nous franchement, si les Arméniens admettent la doctrine des trois naissances de Jésus-Christ? »

Moi. « Je n'ai jamais eu occasion de m'entretenir sur ce sujet avec des Arméniens; je n'en sais rien. »

L'Alaca. « Voici la première fois que j'entends un Blanc me dire qu'il ne sait pas; les autres sont comme nous, ils veulent tout savoir, quoiqu'ils soient aussi ignorans que nous. »

Habéta-Selassé aux autres. « C'est parce qu'il m'a toujours dit : Je n'en sais rien, quand je lui ai fait des questions sur des points qui ne sont pas contenus dans la Bible, qu'il a gagné toute mon affection et toute ma confiance. »

L'Alaca. « Les Grecs croient-ils à trois naissances? »

Moi. « Si je me le rappelle bien, les Grecs croient, comme moi, que Jésus-Christ a été oint du Saint-Esprit pour être, comme homme, Christ; c'est-à-dire Roi, Sacrificateur et Prophète; mais ce n'est qu'en Abyssinie que j'ai entendu parler de trois naissances.

L'Alaca. Yohannes nous aura encore trompés (1) en nous disant que les Grecs admettent trois naissances. Il nous a conseillés de faire venir un évêque grec; mais, s'il vient, nous n'aurons encore que des disputes. Qui est-ce qui nous réconciliera? »

Habéta-Selassé. « Il n'y a que les Anglais qui puissent y réussir. »

Moi. « Apprenez l'Évangile, et instruisez le peuple dans toutes les parties de la Parole de Dieu, et rien d'autre; c'est la Parole de Dieu seule qui peut vous réconcilier, et créer un peuple nouveau en Abyssinie, à la gloire de notre Sauveur. »

Habéta-Selassé. « C'est bien parce que vous n'admettez que la Parole de Dieu, que vous êtes seul capable de mettre fin à nos discussions. »

Ce soir Lic-Atécou m'a amené un Alaca, mais nous n'avons pu avoir aucune conversation suivie.

Le 16, dimanche. Ce matin j'ai eu la visite de deux prêtres et de quelques jeunes gens, auxquels j'ai lu des passages de l'Évangile. Toute cette après-midi j'ai eu tant de monde que ma chambre ne pouvait pas le contenir. Nous sommes allés nous asseoir sur l'herbe du cimetière, et là nous avons lu quelques passages de l'Évangile, et nous n'a-

(1) C'est un Grec qui a été ici l'année passée, et qui me paraît rusé. Il avait gagné l'estime de tout le monde; mais sans que j'aie eu lieu, jusqu'à présent, de le contredire directement, je vois que plus mon séjour se prolonge ici, plus il perd dans l'opinion de ceux qui le connaissent.

vons eu de conversation suivie sur aucun point. Lic-Atécou était présent ; c'est un des plus savans Abyssins, mais il parle beaucoup et court toujours sans ordre d'un sujet à un autre. Cela n'a pas plu à Habéta-Sélassé qui est tout l'opposé ; quand on touche à une question, il voudrait toujours l'épuiser avant de passer à une autre. Ils m'ont demandé si la gloire de Jésus sur la montagne où il fut transfiguré était essentielle, ou si elle lui avait été donnée du Père comme l'onction du Saint-Esprit.

Moi. « Je n'en sais rien ; la Bible ne le dit point, mais il me semble que c'était la gloire essentielle à sa personne. »

Habéta-Selassé. « C'est aussi notre croyance; cependant j'ai ouï dire que quand Yacoub (Bruce) fut interrogé sur ce point, il répondit qu'elle lui avait été donnée du Père comme l'onction. Mais puisque la Bible ne le dit point, c'est une distinction de peu d'importance. »

Lic-Atécou. « Yacoub était un savant; depuis lui il n'est point venu de Blanc à Gondar qui fût instruit. Les autres font profession de connaître les étoiles (l'astrologie), pour faire croire qu'ils le sont, parce qu'ils savent que nous ne pouvons pas les confondre sur cet article. »

Moi. « Avez-vous connu Yacoub ? »

Lic-Atécou. « Je ne l'ai pas connu personnellement, je suis trop jeune ; mais il y a encore des vieillards à Gondar qui l'ont connu. Il était aimé et respecté de tous les grands du pays. »

Le 17. Ce matin le roi m'a fait appeler, me faisant dire de lui rapporter les exemplaires de l'Évangile et des Actes qu'il m'avait renvoyés. Je suis allé le voir aussitôt. Quand je suis entré, il a pris un air de roi, autant qu'il a pu, et m'a dit : « Je vous avais prié de venir souvent me voir, et vous n'êtes jamais revenu. Pourquoi vous êtes-vous si vite fâché contre moi ? »

Moi. « Je ne suis pas fâché contre vous ; mais dans notre pays, quand on renvoie un présent accepté, quelque petit qu'il soit, on veut dire par-là que toute communication amicale est rompue, et je l'ai compris ainsi. D'ailleurs je ne désire pas avoir de communication avec quelqu'un qui méprise la Parole de Dieu. »

Le roi. « Vous devez vous conformer aux usages du pays où vous vous trouvez ; vous ne pouvez pas partout suivre ceux du vôtre. Et pour ce qui est de l'Évangile, je le possède en langue éthiopique, que je comprends. » L'Afa Négous, dont il est parlé dans Bruce, (1) répondit au roi : « Vous avez tort sous les deux rapports ; car en Abyssinie aussi, on ne renvoie un présent accepté que quand on veut rompre toute amitié. »

Le roi. « Je ne le savais pas ; je vous prie de m'excuser. »

Moi. « De tout mon cœur. »

(1) Liv. V. chap. II. L'Afa Négous est l'un des chambellans du roi.

L'Afa Négous. « Ensuite ce n'était pas un présent ordinaire, c'était l'Évangile du Seigneur. Vous êtes vieux ; ce n'était pas pour vous seul qu'il le donnait, c'était pour la maison du roi, où il y a plusieurs personnes qui n'ont pas de plus vif désir que celui de posséder l'Evangile dans une langue qu'ils comprennent. »

Le roi. « Il est vrai ; mais oublions cela et soyons amis. » Il m'a ensuite prié d'aller voir sa cousine qui est malade, et je suis sorti.

J'ai passé l'après-midi chez Lic-Atécou ; mais il est si préoccupé par l'étude de la géographie, qu'on ne peut parler d'autre chose avec lui. Il m'a fait voir la Bible tout entière en latin, et un petit catéchisme imprimé à Rome en 1809, si j'ai bien discerné les chiffres. Il y a cinq ans, m'a-t-il dit, que quatre prêtres espagnols vinrent en Abyssinie, mais ils disparurent aussitôt. Il ne les a pas vus. Il m'a montré un livre, en amharique, presque deux fois aussi gros que l'Évangile et qui traite de la médecine ; je n'y ai pas trouvé le nom de l'auteur, mais Lic-Atécou m'a dit qu'il était de Platon. Il ne veut pas le vendre.

Le 18. Técla-Selassé, cousin du roi, a passé toute l'après-midi avec moi. Il vient souvent me voir, mais il mêle tellement la Parole de Dieu avec la médecine, l'état malheureux de la famille royale, les trésors cachés dans la terre, les malins esprits et les sorciers, que, quand il est parti, je ne sais jamais quel a été le sujet de la conversation. Avec

tout cela il a tant de piété, (jointe, il est vrai, à beaucoup de superstition), et tant de bonhomie, que je ne peux lui parler sévèrement. Habéta-Selassé a aussi été un moment avec moi, et, à l'occasion d'une hiène que mon domestique a tuée la nuit dernière, il m'a dit que la chair et les dents de la hiène étaient un bon préservatif contre les boudas (sorciers). Je lui ai dit que je comprenais bien comment le peuple ignorant peut croire aux boudas, mais que je m'étonnais qu'il ne fût pas au-dessus de ce préjugé. Il m'a cité des exemples qui semblent prouver qu'il y a des boudas; par exemple, il y a des hommes qui se rendent, dit-on, invisibles à volonté; quand on tue un bœuf ou tel autre animal, on trouve souvent dans leur corps une place vide ou pleine d'eau qui devrait être remplie de chair, ce sont les boudas qui l'ont mangée; des hommes sans maladie et de bon appétit deviennent comme des squelettes, c'est qu'ils sont dévorés intérieurement par les boudas; et surtout on tue souvent des hiènes qui ont les oreilles trouées, quelquefois même elles ont des pendans d'oreilles.

Moi. « Vous comprenez que, pour ce qui est des hommes et des bœufs, le défaut de chair en un endroit de leur corps peut avoir une toute autre cause que celle que vous venez de dire; et d'ailleurs cela arrive à ceux qui ont le plus d'amulettes contre les boudas, aussi bien qu'à ceux qui n'en ont point. Mais avez-vous jamais vu un homme se rendre invisible, ou une hiène avec des pendans d'oreilles? »

Habita-Selassé. « Non. »

Moi. « Avez-vous jamais vu une personne sincère qui dît : J'ai vu cela? »

Habéta-Selassé. « Non, tout le monde répète : J'ai ouï dire. »

Moi. « Vous avez souvent observé que le pays est plein de menteurs; ne vous est-il jamais venu dans l'esprit de penser que l'histoire des boudas fût un tissu de mensonges? »

Habéta-Selassé. « Non, pas jusqu'à présent; car je croyais être moi-même depuis quelque temps la proie des boudas; mais maintenant je commence à douter qu'il en existe. Cependant vous ne niez point qu'il y ait des possédés? »

Moi. « Bien loin de là, je crois que ceux qui ne gardent point les commandemens de Dieu et le témoignage de Jésus-Christ, sont en la possession du diable. »

Habéta-Selassé. « Vous avez raison; c'est contre les démons qui nous portent à pécher contre Dieu que nous devrions être sur nos gardes, beaucoup plus que contre ce qui n'opère que sur notre corps. Mais ne croyez-vous pas que la folie doive être attribuée aux démons? »

Moi. « Je ne veux pas dire que ce ne soit quelquefois le cas, puisque nous en avons des exemples dans l'Évangile; mais vous attribuez souvent la folie à l'influence immédiate des démons, quand elle n'est que la conséquence d'une désorganisation physique, comme c'était le cas de Gandjar

Haïlou, frère d'Oisoro Waléta Téclite, qui fut rétabli par une simple saignée. »

Habéta-Selassé. « Vous nous condamnez sur tous les points; je conviens que nous devrions toujours être sur nos gardes contre ce qui offense nos ames immortelles, beaucoup plus que contre ce qui n'a rapport qu'à cette vie. »

Le 19. C'est aujourd'hui la fête d'Abouna Técla Haïmanot. Je voulais aller ce matin voir Alaca-Waldab. Habéta-Selassé est venu me chercher, mais jusqu'à midi il y a eu tant de monde dans ma maison que je pouvais à peine respirer. Il y avait plusieurs prêtres, mais Lic-Atécou m'a souvent causé du chagrin en coupant la conversation, pour la ramener sur la géographie, surtout la géographie biblique. En parlant de l'idolâtrie de la Chine, Habéta-Selassé a dit : « Il n'y a point d'idole en Abyssinie. »

Moi. « N'y a-t-il point d'avarice? »

Habéta-Selassé. « Oui, beaucoup. »

Moi. « Qu'est-ce que dit saint Paul? »

Habéta-Selassé. « Il dit que l'avarice est une idolâtrie (Col. III. 5), mais c'est dans un autre sens. »

Moi. « Non, car, être idolâtre, c'est ravir à Dieu l'amour et le respect qu'on lui doit, pour les donner aux créatures. Vos églises même sont devenues des temples d'idoles, dès que vous les avez remplies d'images que vous priez, et devant lesquelles vous vous prosternez. »

Un prêtre. « Nous n'adorons point les images;

ce ne sont que de simples représentations des faits qui ont eu lieu autrefois, et qui nous rappellent plus vivement la foi et les souffrances des serviteurs de Dieu dans les temps passés. »

Moi. « Vous conviendrez du moins que le peuple ignorant adore les images, tout comme les païens adorent leurs idoles. »

Habéta-Selassé. « Oui, et cela est à déplorer. »

Les prêtres. « Nous disons tous que, dès que les images sont plus qu'une simple représentation des personnes et des faits, c'est un abus qu'on en fait. »

Moi. « Vous avouez tous que le peuple adore les images, et vous dites que c'est un mal, un péché ; il faut donc les ôter des églises. » Ils ont tous gardé le silence. Nous en sommes ensuite venus aux livres apocryphes. Je leur ai cité les raisons pour lesquelles nous ne les recevons pas comme la Parole de Dieu, entre autres que les premiers Chrétiens ne les mettaient pas au niveau des livres canoniques. A cela ils ont tous répondu que j'avais raison, qu'ils sont les seuls, avec les Cophtes, qui les reçoivent comme inspirés. »

Moi. « Les Francs (ce sont les papistes) les respectent comme l'Évangile, et je crois que c'est d'eux que vous avez appris à les assimiler ainsi à la Parole de Dieu. » Ils se sont tous regardés, se disant l'un à l'autre : « Il est possible ! »

Moi. « Quant à votre Didascalia, vous n'avez aucune preuve que cet ouvrage ait été jamais reçu par les Chrétiens des premiers siècles, et par con-

séquent il y a beaucoup de danger à le recevoir comme la Parole de Dieu. »

Habéta-Selassé. « Oui, il n'y a que les Abyssins qui le rangent parmi les autres livres inspirés. »

Moi. « Quant aux conciles, ils ne font pas profession de rien enseigner de nouveau : toutes leurs prétentions se bornent à expliquer les principaux articles de foi contenus dans la Parole de Dieu; par conséquent ils sont bien inférieurs à la Bible, et nous devons les juger d'après elle. Ce qui est selon la Bible, nous le recevons, et le reste, nous le rejetons. » Ils ont tous dit : « On ne peut rien objecter à cela. »

Cette après-midi l'Etchégué m'a envoyé un panier de pain de blé et une cruche de bière ; l'un et l'autre avaient été préparés exprès, en mémoire d'Abouna Técla Haïmanot. L'Etchégué a eu trois à quatre cents personnes chez lui, auxquelles il a fait distribuer du pain et de la bière, ce qu'on regarde comme presque égal au pain et au vin de la Sainte-Cène. On célèbre trois fois par an la fête de ce saint, comme aujourd'hui. J'ai eu aussi ma maison pleine de monde, et le silence avec lequel ils ont bu leur bière, et les vœux qu'ils faisaient de temps en temps pour toutes les personnes de la maison, quoique mêlés de superstition, m'ont édifié et m'ont rappelé les repas de charité des premiers Chrétiens.

Le 20. Ce matin j'ai eu la visite de deux prêtres qui m'ont interrogé sur l'onction de Jésus-Christ, ce qui amène toujours la conversation sur la nou-

velle naissance de l'homme. Ils m'ont questionné aussi sur les deux natures de Jésus-Christ, ce qui nous a conduits à parler de l'amour de Dieu, qui est devenu homme afin de nous sauver.

J'ai passé tout le reste de la journée à faire des visites. J'en ai fait une, entr'autres, à l'Etchégué, chez qui j'ai passé quelques heures; il s'y trouvait plusieurs prêtres. Il m'a interrogé aussi sur l'onction de Jésus-Christ: au commencement ce n'était que pour connaître mon sentiment sur ce point; mais quand il a entendu que je la comparais à l'onction des prophètes, des sacrificateurs et des rois, il m'a fait plusieurs questions pour avoir des éclaircissemens, comme un homme qui désire s'instruire. L'idée que Jésus-Christ ne pouvait être sacrificateur que comme homme lui a beaucoup plu. Il m'a demandé s'il est vrai que les Francs attribuent deux personnes (Acâl) et deux natures (Baher) à Jésus-Christ.

Moi. « Non, ils croient que Jésus-Christ réunit deux natures et deux volontés en une seule personne. »

L'Etchégué. « Quel est votre sentiment à cet égard? »

Moi. « Les mots d'une ou de deux natures ne se trouvent point dans la Bible; c'est une expression dont le sens varie dans les différentes langues de la chrétienté. Nous savons qu'autrefois on s'est beaucoup disputé sur ce point, sans parvenir à aucun résultat. Or nous croyons que les

disputes sans amour ne conviennent point à des Chrétiens; c'est pourquoi mes amis et moi, nous évitons d'employer les mots « une ou deux natures: » nous nous contentons de dire avec la Bible que Jésus-Christ est parfaitement Dieu et parfaitement homme. »

L'Etchégué, à tous les prêtres présens. « On ne peut mieux s'exprimer; que ce soit aussi notre croyance. »

On m'a dit aujourd'hui que plusieurs personnes parlent de me demander pour évêque; mais outre que je ne désire nullement cette dignité en Abyssinie, je ne crois pas devoir encourager les Abyssins à demander un évêque anglais pour le moment.

Ce soir j'ai eu la visite d'un prêtre de la plus mauvaise espèce, ignorant et qui croit tout savoir. Je lui ai fait une exhortation aussi sérieuse que j'ai pu, et quand elle a été finie, au lieu d'y penser, il m'a demandé si je n'avais point de femme ici, et, sur ma réponse négative, il m'a offert de m'en procurer une; sur quoi je l'ai chassé de la maison, ce qui a fait plaisir à toutes les personnes présentes.

Le 21. Ce matin je suis allé chez Kidane Mariam, qui se propose d'aller au Tigré et à Massona avant l'hiver, que je voulais consulter sur la route à prendre. Nous sommes comme en prison à Gondar, et moi je suis sans argent. Nous avons résolu que si, dans quinze ou vingt jours, la route de Wagara et Sémène n'est pas ouverte, nous passerons le long des frontières de Lasta, pour aller à

Antâlo. En rentrant chez moi, j'ai trouvé deux Alacas et quelques prêtres. Ils m'ont interrogé sur la doctrine de l'onction de Jésus-Christ, et sur les deux natures, et ils ont été satisfaits de mes réponses. Je n'ai jamais vu de gens qui fussent plus attentifs qu'eux, quand je leur ai parlé de la régénération de l'homme par l'action du Saint-Esprit, et de l'amour et de l'obéissance que nous devons à notre Sauveur qui *a été fait chair*, qui a été *l'homme de douleur* pour nous sauver.

Tout cet après-midi j'ai eu ma maison pleine de monde, tant d'Alacas que de prêtres et de laïques. Ils m'ont aussi fait des questions sur l'onction de Jésus-Christ et sur les deux natures. J'ai commencé par les reprendre de ce qu'ils restent toujours sur le même point, comme si la Bible ne contenait rien autre, et j'ai ajouté que leurs disputes continuelles ne prouvent que trop leur manque de Christianisme véritable, parce que la marque du Christianisme, c'est l'amour, et que s'ils avaient cet amour chrétien, leurs disputes seraient finies dans un jour. Après cela je me suis expliqué aussi clairement et succinctement que possible (car j'apprends à m'exprimer sur ces questions). Quand j'ai cessé de parler, un Alaca a dit aux autres : « C'est là justement notre croyance, mais il s'exprime beaucoup plus nettement que nous. Je suis d'avis que le mot de naissance ne convient point à l'onction de Jésus-Christ. » Un autre a dit : « Il a raison, si nous avions de l'amour chrétien, nous aurions terminé

nos disputes dans un jour; loin de se mettre en colère comme les autres Blancs, il nous parle avec affection. C'est pourquoi nous avons été d'accord en un moment. » J'ai fait observer qu'il ne suffit point d'être orthodoxe sur certains points de la Bible, qu'il faut, pour être chrétien, se conformer strictement à la Parole de Dieu tout entière. « Vous êtes, leur ai-je dit, comme un arbre qui a quelques saines racines, et quelques branches d'une belle apparence, mais qui ne porte point de fruit. Or, vous savez que le Père retranche tout sarment qui ne porte point de bons fruits en Jésus, et le jette au feu. »

Habéta-Selassé. « Oui, nous sommes semblables au figuier stérile de l'Évangile, ce n'était pas un arbre sauvage, c'était un figuier; de même nous ne sommes pas païens, nous sommes chrétiens, chrétiens orthodoxes, mais toutes nos œuvres sont mauvaises. » Les prêtres m'ont demandé si je ne voudrais pas devenir Abouna en Abyssinie.

Moi. « Quelle est l'œuvre d'un évêque chez vous? »

Les prêtres. « Il fait des prêtres en leur imposant les mains. »

Moi. « Ne prêche-t-il point l'Évangile? »

Les prêtres. « Non, parce qu'il ne parle point la langue du pays. »

Moi. « C'est un péché d'appeler évêque un homme qui ne paît point le troupeau de Christ. Examine-t-il les prêtres avant de leur imposer les mains? »

Les prêtres. « Non. »

Moi. « C'est pour cela qu'il y a tant de loups ravissans parmi vous, qui ruinent l'héritage du Seigneur. Comment un évêque dans cette position pourra-t-il répondre de sa conduite devant Dieu? »

Habéta-Selassé. « Il participe aux péchés d'autrui, en imposant les mains avec précipitation, comme saint Paul le dit à Timothée (1re Epît. v. 22). »

Moi. « Si un homme de mon pays devait devenir votre évêque, ce ne serait que sous ces conditions : il ne souffrirait pas qu'on se prosternât devant lui, il ne donnerait point l'absolution comme vos évêques la donnent, il parcourrait tous les ans le pays, pour voir quel est l'état de l'Eglise et pour prêcher l'Evangile; et surtout il n'imposerait les mains à personne qu'après l'avoir strictement examiné, pour savoir s'il est capable et digne de paître le troupeau que *le Seigneur s'est acquis par son propre sang*. Sous ces conditions je me soumettrais à devenir votre Abouna, et pour l'avenir j'ajouterais encore une condition : c'est que l'Abouna fût libre de se marier, parce que saint Paul dit à Timothée que l'évêque doit être mari d'une seule femme. Qu'en dites-vous? » Ils ont tous gardé le silence. Depuis quelques jours je remarque que les entretiens que j'ai avec les prêtres se répandent aussitôt par toute la ville.

Le 22. Ce matin on m'a appelé pour aller voir la sœur du défunt roi, Técla Haïmanot. Elle a connu

Bruce, et elle m'a dit qu'il était très respecté à Gondar, mais qu'il n'avait point de pouvoir, si ce n'est que le roi lui dit une fois qu'il lui donnait la source du Nil, ou le marché de Sacala. Un vieillard présent m'a dit que Yacoub (Bruce) avait trouvé une grande quantité d'or, qu'il avait emporté avec lui à Sennar. Les Abyssins croient que leur pays est plein d'or, et qu'il n'y a que les Blancs qui sachent le trouver et le purifier. On a beau les assurer du contraire, la plupart croient que les Blancs ne viennent en Abyssinie que dans ce but. Je suis ensuite allé chez Oisoro Waléta-Téclite, où j'ai trouvé plusieurs prêtres qui m'ont encore demandé si je ne voudrais pas devenir leur Abouna. Je leur ai répondu comme à ceux d'hier, et j'ai ajouté quelques remarques sur l'essence du vrai Christianisme. Waléta-Téclite était si attentive qu'elle ne laissait parler personne, pas même les prêtres, jusqu'à ce que tout d'un coup sa maison s'est tellement remplie de monde, qu'il ne lui a plus été possible de faire garder le silence ; quand j'ai voulu me retirer elle m'a engagé à aller souvent la voir.

Le 23, dimanche. Ce matin j'ai eu la visite de quelques prêtres, avec lesquels j'ai lu quelques passages de l'Évangile. Cette après-midi ma demeure a été remplie de monde; mais je n'ai pas pu avoir de conversation suivie, parce que Lic-Atécou, qui est très respecté de tous, court toujours d'un objet à un autre.

Le 24. Ce matin j'ai fait quelques visites de cérémonie; mais à cause de quelques personnes, surtout de Gandjar Haïlou, frère d'Oisoro Waléta-Téclite, qui ont été guéris par des saignées (je n'ai point d'autre remède), je ne peux presque plus traverser la ville. Tout le monde m'arrête pour me prier d'aller voir des malades. Si j'avais assez de foi pour commander aux maladies de disparaître, la confiance ne manquerait pas du côté des malades et de leurs amis. Plus je dis que je ne suis pas médecin, et plus on est persuadé que ce que je conseille est le meilleur remède. Il y a même plusieurs personnes qui croient qu'il suffit que je regarde les malades pour opérer leur guérison.

Cette après-midi il est venu un vieux prêtre et quelques autres personnes; nous nous sommes entretenus de la misère spirituelle de l'homme, et du salut que Jésus-Christ nous a mérité par sa mort sur la croix. Les Abyssins paraissent touchés quand on leur parle de la corruption du cœur humain, mais leurs idées sur le salut éternel sont vagues.

Le 25. Aujourd'hui je n'ai eu à faire qu'à des malades, excepté Habéta-Selassé qui a passé quelques heures chez moi. Je lui ai dit que « Le plus ardent désir de mes amis chrétiens en Angleterre est de faire connaître Christ en Abyssinie, et de retirer le peuple de son ignorance et de sa misère; mais qu'il faudrait pour cela qu'un Abyssin, aussi savant que possible, allât en Angleterre afin d'aider à préparer des livres en amharique. Il faudrait un homme

dont l'unique but fût la gloire du Seigneur et le salut des hommes. On ne lui donnerait point d'argent à thésauriser, parce que celui qui chercherait à en amasser ne conviendrait point, son cœur n'étant point tout au Seigneur; mais si un homme comme vous y allait, on lui donnerait de quoi vivre aisément, et vous auriez occasion de donner une bonne éducation à votre fils. Si je parlais à mes amis de vous faire appeler en Angleterre ou à Malte, accepteriez-vous cette proposition?»

Habéta-Selassé. « Je désire consacrer ma vie au Seigneur; si vous croyez que je puisse contribuer par ce moyen à l'avancement du règne de Christ, je suis prêt à y aller, je ne demande que ma nourriture journalière, mais j'aimerais mieux aller avec vous prêcher l'Évangile aux Gallas. Sehla-Sélassé (roi de Schoa) insiste beaucoup pour que je retourne auprès de lui, mais je me propose de rester encore un an à Gondar jusqu'à votre retour.»

Le 26. J'étais à peine levé ce matin, quand tout d'un coup ma demeure s'est remplie de monde, de prêtres, de moines et d'autres. Je leur ai parlé du péché qu'ils commettent, en adorant les images et en invoquant les Saints, même la Vierge Marie; ils n'ont rien objecté. Je leur ai lu l'histoire des souffrances de Jésus-Christ en saint Jean, en y ajoutant quelques remarques. J'avais l'intention de ne lire qu'un chapitre, mais ils me priaient toujours de continuer jusque vers midi. Ils étaient à peine

sortis que les prêtres de Coscouam sont venus avec un grand nombre de jeunes gens. Ils avaient demandé un exemplaire de l'Évangile à l'Etchégué, et celui-ci les avait envoyés vers moi pour m'en demander la permission. Ils m'ont fait quelques questions sur l'onction de Jésus-Christ et sur les deux natures ; puis ils se sont mis à se disputer ensemble sur des points inutiles ; sur ceux-ci, par exemple : Adam dominait-il sur les Anges? Est-ce comme homme, par don, que Jésus-Christ domine sur les Anges, ou est-ce comme Dieu? etc. Ne pouvant pas s'accorder, ils ont voulu m'établir leur juge; mais je me suis borné à leur dire que ce sont des questions vaines, et que saint Paul veut que les prêtres et les autres chrétiens les évitent. Puis je les ai exhortés à s'en tenir à la Bible seule, par la considération que tout ce qui n'est pas contenu dans la Parole de Dieu est inutile, et par conséquent nuisible à la foi. Ils m'ont demandé si j'étais prêtre, et sur ma réponse affirmative, un Alaca a voulu me baiser la main, selon la coutume du pays; mais je lui ai répliqué qu'il ne convient nullement à un prêtre de se faire baiser la main. Il y a plusieurs Abyssins qui croient qu'en baisant la main d'un prêtre, leurs lèvres sont purifiées, comme celles d'Esaïe le furent en touchant le charbon de l'autel (Esaïe, VI, 6, 7.) Quand un prêtre entre dans une maison ordinaire, s'il s'y trouve quelqu'un qui ne se lève pas pour lui baiser la main, le prêtre ne manque pas de le reprendre. — A peine les prêtres de Coscouam sont-

ils sortis, qu'une autre compagnie leur a succédé, Lic-Atécou était du nombre. Nous avons d'abord lu quelques passages de l'Évangile. Ensuite je leur ai parlé de la justification par la foi, à quoi ils n'ont rien opposé, mais cela a amené une longue conversation avec Lic-Atécou sur le vœu du célibat. Il avait d'abord une haute opinion des moines, et quand j'ai commencé de lui citer des traits honteux de leur conduite, il a dit que j'avais raison, mais que cela n'était applicable qu'à une partie d'entre eux, et il a ajouté qu'il y avait aussi un méchant Juda parmi les fidèles Apôtres.

Moi. « Lors même que les moines seraient bons et éclairés par l'esprit de Dieu, leur solitude dans des couvens ou dans des déserts les rend inutiles au monde, et ils transgressent ainsi le commandement de Jésus-Christ, qui veut que la lumière de ses disciples luise devant les hommes. »

Lic-Atécou. « Je reconnais que les moines feraient mieux d'instruire le peuple, et de donner un bon exemple aux pères de familles. »

Moi. « Le vœu du célibat est par soi-même un péché, et par conséquent illicite. En effet il est basé sur les propres forces de l'homme, et non sur la grâce de Dieu; et nous ne pouvons nous reposer sur la grâce de Dieu qu'autant que nous faisons vœu d'observer des choses qu'il a réellement commandées. »

Lic-Atécou, d'un air pensif. « Je n'avais jamais fait cette réflexion. Oui, vous avez raison, nous

ne pouvons rien par nous-mêmes. Cependant ne croyez-vous pas que les moines seront sauvés? »

Moi. « Je crois qu'il y en aura qui seront sauvés, comme les autres chrétiens véritables, et que plusieurs seront perdus. »

Le 27. J'ai passé la matinée à visiter des malades. Puis j'ai eu une longue discussion, mais qui n'avait rien de désagréable, avec Lic-Atécou, sur la différence qu'on doit faire entre la Parole de Dieu et les écrits des hommes. Après cela nous avons eu un des meilleurs entretiens que j'aie eus depuis que je suis en Abyssinie, sur l'amour de Dieu pour nous, sur l'amour que nous lui devons, sur la vanité de toutes les choses terrestres et l'éternelle félicité des élus avec le Seigneur. Il y avait plusieurs personnes présentes, qui paraissaient désirer avec nous d'avoir part à l'héritage des saints.

Lic-Atécou m'a dit qu'on avait beaucoup surveillé Bruce, et qu'on s'était assuré qu'il n'avait connu aucune femme à Gondar. Il était toujours occupé à lire ou à écrire avec son ami Michael. Ce témoignage rendu au seul Anglais qui ait été à Gondar, comparé avec la conduite des autres Blancs, m'a causé trop de plaisir pour que je le passe ici sous silence.

Le 28. Depuis le lever du soleil jusqu'à dix heures du matin, j'ai eu de nombreuses visites, mais c'étaient tous des esprits si difficultueux que je n'ai pu avoir aucune conversation suivie avec eux. J'ai

ensuite fait quelques visites. Chez Oisoro Walétа-Téclite, tout le monde a été étonné de m'entendre dire que nous ne rendons aucun hommage à la Vierge Marie. J'ai exposé les principaux motifs pour lesquels nous ne l'adorons point, sur quoi quelques-uns ont dit, « Il a raison »; mais la plupart en ont paru mécontens; cependant, comme je passe ici pour être très savant, personne n'a osé me contredire publiquement. Quand je suis retourné chez moi, j'y ai trouvé deux frères, fils du roi Joas le Grand. Ils sont venus de Bégameder il y a quelque temps, pour prier Marié de faire la paix avec Oubié et Sabagadis; mais il n'a pas voulu les écouter. De là ils sont arrivés à Gondar dans l'espoir d'obtenir des prêtres la promesse qu'ils exhorteraient Marié à se réconcilier; mais ceux-ci craignent de parler de paix. Tous les membres de la famille royale, excepté le roi actuel, aiment singulièrement les Blancs. Je n'avais point encore vu d'hommes qui eussent l'air, la taille et le cœur aussi nobles que ces deux frères. Je me suis long-temps entretenu avec eux, principalement sur la justification du pécheur devant Dieu, et ils m'ont fait plusieurs questions pour avoir des éclaircissemens. Toutes leurs remarques annoncent, sinon beaucoup de connaissances, du moins un jugement sain. Ils m'ont aussi interrogé sur l'Angleterre, tant par rapport à la religion que par rapport à la politique. J'avais le cœur touché de voir ces deux fils de roi si humbles. En s'en allant ils m'ont dit : « Puisque vous êtes chré-

tiens comme nous, que vous êtes nos frères, nous vous prions de recommander à votre nation notre famille et notre pays qui sont dans la misère. »

J'ai passé presque toute l'après-midi avec Habéta-Selassé, avec Guébra-Haïwat jeune homme assez instruit, et avec quelques autres personnes. Nous avons discuté plusieurs points de doctrine; mais mon but principal a été de leur faire voir que tout ce qui n'est pas contenu dans la Bible, en fait de religion, est nuisible à la foi et à la charité. A la fin, Habéta-Selassé et Guébra-Haïwat ont dit d'un air décidé : « Eh bien ! nous ne voulons plus que la Bible. » Ils ont bien vite reconnu que l'invocation des saints est inutile, mais ils n'en voient pas encore le péché. Ils sont aussi convenus que le baptême d'eau n'est qu'un signe visible de la régénération du cœur. Les Abyssins n'ont pas le purgatoire des Papistes; cependant ils prient pour les morts, et ils croient que les ames des morts ne parviennent à la félicité qu'après un certain temps. Ce temps, à ce qu'ils prétendent est plus ou moins long, selon leur conduite sur la terre et selon la quantité d'aumônes et de prières que font leurs proches, encore même dans ce cas l'absolution des prêtres est-elle nécessaire. Ceux d'aujourd'hui ont avoué sans peine que leur croyance sur ce point n'est point fondée sur la Parole de Dieu. Quand je leur ai cité les passages de la Bible, qui établissent qu'il n'y a aucun purgatoire quelconque après la mort, par exemple : *Chacun sera jugé selon le bien ou le mal*

qu'il aura fait étant dans son corps (2 Cor. V. 10) ; *Après la mort suit le jugement* (sans situation moyenne) (Héb. IX, 27) ; *Bienheureux sont les morts qui meurent au Seigneur*, etc. (Apoc. XIV, 13), ils ont dit que j'avais raison. Habéta-Selassé a ajouté : « Notre croyance sur ce point n'est fondée que sur la vision d'un évêque sans nom et qui n'a eu aucun témoin présent à cette apparition. » J'entends dire de toute part que l'Etchégué me recommande à tous les prêtres ; il en envoie plusieurs vers moi, comme si je devais décider tous les points d'opinion qui les divisent.

Le 29. Ce matin je suis allé chez Alaca-Stéphanos, pour le consulter sur la route que je dois prendre en retournant au Tigré. Il m'a dit qu'il pourrait maintenant me faire passer par le chemin de Lasta, mais que Marié a entendu parler de moi, et qu'il ne serait pas bon de faire un détour pour l'éviter ; cependant si le chemin de Wagara n'est pas ouvert, je me propose de me mettre en route avec la caravane qui doit partir pour Massona avant les pluies. Alaca-Stéphanos cherche à m'être utile, comme si j'étais son propre fils. Quand j'ai voulu sortir, il m'a dit que son esclave avait disparu la nuit dernière, et il m'a demandé si je ne connaissais point l'art de le faire revenir, comme les Musulmans qui, dans de pareils cas, n'ont qu'à lire une portion de leur livre pour ramener un esclave à l'instant. En rentrant chez moi j'y ai trouvé une dame qui s'est aussitôt jetée

à mes pieds en s'écriant : « J'ai ouï dire que vous savez toutes choses, je vous prie de m'aider; j'ai les moyens de vous donner tout ce que vous exigerez. J'ai un fils qui a épousé une femme dont il a eu des enfans; depuis lors une autre femme lui a fait prendre un breuvage pour se faire aimer de lui, et il court toujours après elle, sans vouloir entendre parler de sa femme légitime ni de ses enfans. Je vous prie de me donner un remède pour le faire retourner vers sa femme et ses enfans. »

J'ai passé une grande partie de l'après-midi avec plusieurs jeunes gens, auxquels j'ai expliqué la nature du vrai christianisme, d'où ils ont eux-mêmes conclu que les Abyssins ne sont chrétiens que de nom.

Le 30. Ce matin l'Etchégué m'a fait chercher pour déjeuner avec lui. Il n'y avait qu'un prêtre et un autre moine qui paraissent tous les deux avoir de l'autorité. L'Etchégué m'a adressé par ordre toutes les questions qu'on peut faire sur l'onction de Jésus-Christ. Il a commencé par me demander ce qu'était Adam avant sa chute.

Moi. « Adam avait été créé pour être roi, afin qu'il dominât sur toute la terre, ou qu'il se l'assujétît; sacrificateur, afin qu'il rendît à Dieu un culte raisonnable au nom de toute la nature; prophète, afin qu'il élevât sa postérité dans la connaissance et dans l'amour de Dieu. »

L'Etchégué. « Adam ne fut introduit dans le paradis que quarante jours et Ève quatre-vingts jours

après qu'ils eurent été créés; c'est pourquoi nous baptisons les garçons à l'âge de quarante jours et les filles à l'âge de quatre-vingts jours. Qu'en pensez-vous? »

Moi. « La Bible, qui seule peut nous instruire sur ce sujet, ne parle ni de quarante ni de quatre-vingts jours; c'est pourquoi nous n'en savons rien. Nous baptisons les enfans à l'âge d'un jour ou davantage, sans distinction. »

L'Etchégué. « Cette différence entre vous et nous est peu importante. Par qui Adam a-t-il été sauvé? »

Moi. « S'il a été sauvé, c'est par Jésus-Christ; car *il n'y a point sous le Ciel d'autre nom qui ait été donné aux hommes, par lequel nous puissions être sauvés, que le seul nom de Jésus.* »

L'Etchégué. « Comment les saints de l'ancienne alliance ont-ils été sauvés, puisque Jésus-Christ n'était pas encore venu au monde? »

Moi. « Ils ont été sauvés par la foi en Jésus-Christ, aussi bien que nous; car il est écrit qu'il a été immolé dès la *fondation du monde.* »

L'Etchégué. « Pourquoi les hommes meurent-ils? Est-ce à cause du péché d'Adam ou est-ce par leur propre faute? »

Moi. « Saint Paul dit que *par un seul homme le péché est entré dans le monde,* et *par le péché la mort;* et *la mort est parvenue sur tous les hommes par celui* (Adam) *en qui tous les hommes ont péché* (1)

(1) M. Gobat cite ici le passage d'après la Vulgate : *in*

(Rom. V, 12). Ainsi donc la mort de l'ame dans laquelle nous naissons, et la mort du corps à laquelle nous sommes tous sujets, sont les suites du péché d'Adam. Mais Jésus-Christ a racheté, ou délivré de la mort de l'ame et de celle du corps, tous ceux qui croient en lui. Nous sommes délivrés de la mort de l'ame, par la régénération qui se fait sur la terre (Jean, III, 12), et de la mort du corps, par la résurrection, qui aura lieu au dernier jour ; car c'est en croyant que nous avons par son nom la véritable vie savoir, celle du corps et de l'ame. »

Le moine présent. « Il est encore plus savant que Yohannes (le Grec qui a été ici l'année passée). »

L'Etchégué. « Yohannes ne connaissait que le Nouveau-Testament, mais celui-ci connaît tout. (A moi.) Comment Jésus-Christ nous délivre-t-il de la puissance de l'ange de la mort (du diable) ? »

Moi. « Saint Paul dit que *par sa mort il a détruit celui qui avait l'empire de la mort, c'est-à-dire le diable.* »

L'Etchégué. « Nous sommes d'accord sur tous les principaux points. A présent j'ai trouvé l'Abouna qu'il nous faut. » Ensuite il m'a demandé s'il y avait des moines dans notre pays.

Moi. « Non ; il y a bien plusieurs personnes qui

quo, dans lequel. L'original est ἐφ' ὅ. Il y a du reste en cet endroit une difficulté d'interprétation, et nos versions le rendent le plus souvent de cette manière : *parce que tous ont péché.* (*Note des éditeurs.*)

ne se marient point, mais elles se contentent de dire : Aujourd'hui je ne suis pas marié, mais pour demain, Dieu seul sait ce qui me convient. »

L'Etchégué. « Le bonnet de saint Antoine et celui de saint Macare ne sont pas parvenus en Angleterre; mais n'avez-vous pas entendu parler de l'ordre de saint George? »

Moi. « Nous en avons connaissance ; mais nous croyons que le vœu du célibat est un péché, parce qu'il est basé sur les propres forces de l'homme, pour établir par-là une justice propre, et qu'il n'est nulle part recommandé dans la Parole de Dieu. »

L'Etchégué. « Cette différence n'est pas importante non plus. » Nous avons passé ensuite à la confession des péchés aux prêtres et à l'absolution; mais comme c'est sur ce point que tous les prêtres font reposer leur autorité tyrannique, et que nous n'étions point d'accord, il ne voulait pas me comprendre. Nous avons été interrompus au milieu de la conversation, et son désir était que nous la reprissions la première fois que nous nous reverrons. Aussitôt que j'ai été dans la rue, il est tombé une épouvantable pluie mêlée de grêle, en sorte qu'en chemin j'ai été obligé de me réfugier successivement dans trois maisons. Je craignais d'avoir offensé l'Etchégué sur le point de la confession et de l'absolution; mais un moment après la pluie il m'a envoyé son domestique favori, pour s'informer comment j'étais rentré chez moi, si j'avais été mouillé et si cela nuirait à ma santé,

d'où j'ai conclu qu'il n'a pas changé à mon égard.

Aujourd'hui j'ai reçu les premières nouvelles de Kugler, d'Adowa. L'homme qui m'a apporté la lettre m'a dit que Marié demandait que je me rendisse auprès de lui. Je sais que si j'y vais à présent, j'offenserai Sabagadis et Oubié; mais s'il est vrai qu'il a donné ordre à Cantiba-Cassaï de me prendre avec lui dans huit jours, je ne puis pas refuser. On dit que tous les chefs désirent la paix; toutefois elle n'est pas encore faite.

Le 31. Aujourd'hui je suis allé à Asoso, à environ deux lieues S.-O. de Gondar. Ce village appartient à l'Etchégué, et c'est aussi lui qui m'a engagé à y aller, pour voir son église qui est très célèbre, parce que c'est là que l'Abouna Técla-Haïmanot officiait ordinairement. Cependant les prêtres m'ont assuré qu'elle a été construite par le roi Fassil (Fassilidas ou Basilidas), alléguant pour preuve que les murailles sont bâties avec de la chaux. Les Abyssins croient que tous les édifices, et en général tous les murs où il y a de la chaux, ont été élevés par Fassil; la seule exception est l'église d'Axum, qu'ils disent tous avoir été bâtie par le diable. Fassil est le roi qui chassa les prêtres papistes du pays, après la mort de son père Sosnéos; c'est pourquoi il a une grande réputation en Abyssinie. Son corps qui était de six coudées de long, passe pour avoir été conservé sans pourriture jusqu'à aujourd'hui, dans une île du lac de Dembéa. Les prêtres m'ont demandé si les églises de notre pays sont bâties comme les

leurs. En leur expliquant la forme qu'elles ont, j'ai pris occasion de leur parler du devoir des prêtres, de prêcher l'Évangile et d'instruire le peuple, plutôt que de s'arrêter à des cérémonies plus ou moins vaines et nuisibles. Ils m'ont ensuite fait voir quelques livres, une grande coupe d'or, une croix en or, et une en fer qu'on dit être tombée du ciel en faveur de l'Abouna Técla-Haïmanot; il y en a ainsi trois ou quatre en Abyssinie auxquelles on attribue la même origine. Après cela ils m'ont fait les questions ordinaires sur l'onction de Jésus-Christ. J'ai fini par les exhorter à ne pas s'attacher uniquement à ce point, mais à étudier toute la Bible, et à prêcher l'Évangile au peuple dans une langue connue. Avant que je m'en retournasse, ils m'ont invité à dîner chez le chef de l'endroit. Asoso est un grand village très bien situé. Depuis la colline sur laquelle est bâtie l'église, on voit toute la plaine de Dembéa avec le lac Tsana, les montagnes de Bégameder, et au-delà du lac celles de Gouorgora, d'où l'on fait venir le bois de bâtisse pour Gondar.

En quittant l'Etchégué je suis allé saluer Cantiba-Cassaï, que j'ai trouvé entouré de monde; l'entretien a commencé par rouler sur moi, comme l'autre jour. Cassaï leur a dit: « Il me semble toujours que je ne suis pas digne d'être l'ami de Samuel; c'est un prêtre qui ne ressemble pas aux nôtres. Il n'est venu en Abyssinie que pour nous apporter l'Évangile et pour nous instruire. »

Le 1er. juin. Je suis allé de bonne heure chez le

roi, pour le consoler, comme on dit, de la mort de son épouse qui a quitté cette vie avant-hier. Il y avait une grande multitude de gens autour du palais, qui pleuraient, en chantant avec le son lugubre du tambour. Hier la ville était presque toute rassemblée autour du palais pour pleurer. Quand quelqu'un meurt, tous les amis de son plus proche parent se rendent chez lui de bon matin, dès le premier jour jusqu'au huitième, pour le consoler; là on entre dans la maison, ou, si elle est petite, on reste dans la cour où celui qui est en deuil se tient assis par terre; on demeure un moment à côté de lui sans rien dire, si ce n'est que ceux qui peuvent pleurer pleurent, et que ceux qui ne peuvent pas en font du moins le semblant; et quand on se lève pour s'en aller, on lui dit à voix basse : *Egziabher sitynah!* (Dieu vous fortifie, Dieu vous console) ! Celui qui manque à cette cérémonie n'est pas regardé comme ami.

De chez le roi je suis allé chez l'Etchégué, où j'ai trouvé Alaca-Stéphanos, avec lequel je discourus l'autre jour sur les moyens d'améliorer l'état politique de l'Abyssinie. J'évite autant que possible toute conversation politique; mais ce jour-là, à l'occasion des troubles actuels et de la misère de la famille royale, Alaca Stéphanos me demanda si les Anglais ne feraient rien en cas qu'on leur demandât de l'assistance. Je répondis que je ne le savais pas, que les Anglais avaient recherché l'amitié des Abyssins il y a une vingtaine d'années, et que par

conséquent ils pourraient bien leur tendre la main maintenant, si on les en priait. Sur cela il me demanda comment il faudrait s'y prendre; à quoi je répondis que je leur conseillerais d'écrire une lettre, me chargeant de la faire parvenir en Angleterre; mais que je ne voulais m'occuper sous aucun rapport de leurs affaires politiques. Aujourd'hui il en a parlé à l'Etchégué; mais celui-ci l'a arrêté et lui a recommandé en éthiopique (croyant que je ne le comprenais point) de faire doucement, qu'on ne pouvait pas se fier de sitôt aux étrangers, etc. Puis il lui a raconté tous les troubles qu'il y eut en Abyssinie, sous le règne de Sosméos et de son fils Fassil. Comme je ne désirais point entendre de secret de cette manière, je l'ai arrêté et je lui ai dit que je connaissais cette histoire. Il m'a interrogé sur l'entrée et les progrès des Francs (Jésuites) en Abyssinie, aussi bien que sur leur retraite. Ensuite il est entré beaucoup de monde, et je me suis retiré.

Le 2. Ce matin le roi m'a fait chercher, pour me présenter à un de ses amis, aussi peu intéressant que lui-même, à ce qu'il m'a semblé. Ensuite j'ai passé quelques heures avec Habéta-Selassé, qui m'a dit que ses amis et lui s'étaient convaincus que les Anglais sont de vrais chrétiens, parce que je distribue l'Évangile gratis; et il a ajouté : « Nous ne sommes chrétiens que de nom; nous ne donnons rien gratis, les meilleurs prêtres même n'instruisent que pour de l'argent. » Il m'a dit aussi que, si je revenais bientôt à Gondar pour al-

ler avec lui prêcher l'Evangile aux Gallas, son plan serait de rester cinq ou six ans à Schoa, afin d'instruire quelques jeunes gens, de les prendre ensuite avec nous et d'en faire des maîtres d'école. Sur ces entrefaites Guébra-Haïwat est venu, et il a de suite commencé par me dire : « Je ne désire de connaître que Jésus-Christ ; mais je voudrais savoir tout ce qu'on peut apprendre de lui, par la seule Parole de Dieu, car je sens que vous avez raison de dire que les écrits humains ne font qu'obscurcir les questions de la foi. Je vous ai entendu expliquer l'autre jour que l'onction des rois, des sacrificateurs et des prophètes représentait l'onction de Jésus-Christ, et que cette onction devait le rendre capable de remplir parfaitement ces trois offices. Je comprends bien que c'est comme homme que Jésus-Christ est sacrificateur et prophète ; mais pourriez-vous me montrer quelques passages de la Bible, qui déterminent que c'est comme homme qu'il est roi et juge de l'univers ; car il est roi et juge en tant qu'il est Dieu. »

Moi. « Pour ne pas multiplier les preuves, un seul passage peut éclaircir vos idées sur ce point ; lisez la dernière partie du chap. XXV de saint Matthieu. » Il l'a lue, après quoi il s'est frappé la tête en s'écriant : « Dancoro, dancoro nange ! (ignorant, ignorant que je suis) ! Combien de fois j'ai lu ce passage sans apercevoir ce que je viens d'y trouver ! C'est le *Fils de l'homme* qui doit venir juger le monde ; c'est donc comme homme ; et il s'appelle

roi: *le roi dira*, etc.; et comme s'il voulait me convaincre doublement que c'est comme homme qu'il est roi et juge, il appelle les croyans *ses frères*. Ce passage me satisfait pleinement. » Dans ce moment est entré un troisième disciple d'Alaca-Waldab, et avec ces trois amis je me suis entretenu des moyens d'améliorer l'état religieux d'Abyssinie. Le sujet sur lequel j'ai insisté le plus, c'est qu'il faut instruire le peuple dans toutes les parties de la Bible et rien de plus en matière de foi.

Le 3. Aujourd'hui ma maison n'a pas désempli; j'ai eu entre autres la visite de Lic-Atécou et de l'Alaca ou premier prêtre de Coscouam. Celui-ci s'était offensé l'autre jour de ce que je lui avais dit qu'il ne convient point à un prêtre de se faire baiser la main. Il m'en a demandé la raison, et je me suis borné à lui répondre que les prêtres sont les frères, et non les seigneurs des autres hommes, et qu'ainsi ils doivent être humbles; que dans le monde on ne baise la main que de celui qu'on reconnaît pour son supérieur; que du reste c'est une habitude du pays qui ne signifie rien, pourvu que les prêtres n'en tirent pas un aliment pour leur orgueil, et que les autres n'en fassent pas une œuvre méritoire. On a ensuite parlé de la confession des péchés aux prêtres et de l'absolution. « Ce sont ces deux coutumes, leur ai-je dit, qui sont la cause de la corruption du pays. Vous réduisez les péchés à un certain nombre de fautes grossières, tandis que toute la vie de l'homme non régénéré, comme est

votre peuple, est un péché continuel ; aussi est-il impossible à l'homme de compter ses péchés pour les confesser. Après la confession, vous donnez une pénitence qui n'est point du tout biblique, qui est souvent même contraire aux déclarations expresses de la Bible, et qui l'est toujours du moins à l'esprit de l'Evangile ; car vous conduisez les hommes à rechercher la justification par les œuvres et non celle qui est par la foi en Jésus-Christ. De plus le prêtre ose se mettre à la place de Dieu, et pardonne les péchés quand il lui plaît! Par-là vous endormez votre peuple et vous le conduisez à la perdition. Le devoir des prêtres est de faire sentir aux hommes leur corruption, et de leur en faire connaître le remède par l'enseignement de l'Evangile. Le pécheur une fois convaincu de sa misère, qu'il confesse à un prêtre éclairé, non pas seulement un certain nombre de péchés, mais la dépravation entière de son cœur; et que le prêtre à son tour montre à l'homme le danger qu'il court en vivant dans le péché, qu'il le conduise à la croix du Sauveur, et qu'il l'assure par la Parole de Dieu que, si quelqu'un est vraiment repentant, s'il se convertit, Dieu lui pardonnera et le recevra en grâce. Voilà la confession et l'absolution qui conviennent à des chrétiens, qui ont embrassé l'Evangile de Christ. » Ils n'ont rien objecté à cela ; Lic-Atécou m'a approuvé.

Le 4. Il est tombé de la pluie presque toute la journée. J'ai lu différens chapitres de l'Evangile à quelques personnes du peuple et à deux prêtres,

qui ont passé une grande partie du jour chez moi.

Le 5. J'ai employé la matinée à faire des visites. Alaca-Stéphanos m'a dit que, dans le cas où je ne pourrais pas retourner au Tigré avant l'hiver, il ferait mettre les quarante-quatre églises de Gondar en réquisition pour me procurer la nourriture nécessaire; mais je l'ai refusé pour tout le temps que le Seigneur me donnera un autre moyen de vivre. Je n'ai plus d'argent, et il n'y a pas encore de chemin ouvert pour aller au Tigré; mais un de mes domestiques m'a offert de me prêter les dix talaris qu'il possède; ensuite Dieu y pourvoira.

Il y a long-temps qu'Oisoro-Hiroute m'invitait presque tous les jours à aller la voir. Elle est fille d'Oisoro-Esther (voy. Bruce), née après la mort du Râs Michael. Elle a été reine, épouse du roi Técla-Géorgis (1) et on l'appelle encore Itégué (reine). Elle a été très riche, mais maintenant on dit qu'elle est à-peu près ruinée; il y avait cependant plusieurs prêtres chez elle aujourd'hui, ce qui est un signe qu'elle a encore quelque chose, car je trouve rarement des prêtres chez les pauvres gens et jamais plus d'un à la fois. Les prêtres m'ont d'abord interrogé sur l'onction de Jésus-Christ; mais j'ai coupé court en leur disant: « Vous vous occupez toujours du même point, comme si l'Esprit-Saint

(1) Voyez quelques détails sur ce roi dans le rapport de la Société Biblique Britannique et étrangère, de l'année 1820. *Appendix*, pag. 161-168.

avait dicté tout le reste de la Bible en vain. Vous devriez bien plutôt penser à la manière dont vous pouvez être sauvés; et après avoir trouvé la voie du salut, y conduire votre peuple; car un homme peut être aussi orthodoxe que possible sur ce point, et malgré cela perdre son ame pour toujours. Je ne combats point votre opinion; mais je dis que, malgré votre orthodoxie, si vous n'êtes vous-mêmes oints du Saint-Esprit, si vous ne naissez point de nouveau, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » Sur cela, deux des prêtres se sont retirés en silence, et les autres ont encore fait quelques questions sur le changement du cœur.

Le 6, dimanche. J'ai passé une grande partie de la journée à lire seul la Bible. C'est aujourd'hui la Pentecôte des Abyssins; mais il est venu un prêtre qui ne savait pas en mémoire de quoi on la célébrait. Cette après-midi j'ai eu chez moi un vieux prêtre, le père confesseur du roi, et un jeune homme de Bégameder assez instruit. Je venais de lire le passage où il est dit que *la Parole a été faite chair*. Je leur ai parlé de l'amour de Dieu pour nous. « Le roi de l'univers a été fait esclave, pour nous racheter de l'esclavage de Satan et de la mort; c'est pourquoi toute notre vie ne devrait être qu'un témoignage de notre amour pour lui. » De pareilles remarques touchent toujours les Abyssins pour un moment; mais ils sont légers et inconstans dans ce qui n'est pas coutume générale. Ils m'ont demandé quelle est la meilleure prière, et je leur ai expliqué ce qu'elle

doit être, l'expression des sentimens d'un cœur humble. Quand les Abyssins parlent de la prière, ils croient que la lecture d'un livre quelconque qui a rapport à la religion est une prière ; cependant ils croient que les Psaumes sont les meilleures prières. Ce n'est pas que leur intention soit de demander à Dieu les mêmes choses que David demandait; mais ils croient qu'en lisant les Psaumes, ou s'ils n'ont pas le temps de le faire eux-mêmes, en les faisant lire pour eux par un autre, ils seront préservés de l'influence des mauvais esprits, c'est-à-dire le plus souvent des maladies physiques qu'ils attribuent aux démons ou aux sorciers.

Le 7. J'ai eu du monde chez moi toute la journée. J'ai eu une longue conversation avec Guébra-Haïwat sur l'origine du mal dans l'homme, et je lui ai fait voir qu'il consiste principalement dans un manque de foi, qui se manifeste par le désir désordonné de savoir plus que Dieu n'a voulu nous révéler, et cela malgré ses commandemens les plus exprès. Il a aussitôt appliqué ma remarque à leurs disputes sur des points de religion non révélés. Ensuite la conversation s'est dirigée sur l'invocation des saints; mais il n'a fait que les observations ordinaires de toutes les sectes idolâtres. A la fin il a avoué que les premiers chrétiens n'invoquaient que le Seigneur, et que les prières adressées aux saints sont un manque de foi en Dieu, un péché. Il lui en a beaucoup coûté d'admettre que la Vierge Marie était pécheresse; cependant il a reconnu qu'elle ne pou-

vait appeler Dieu son Sauveur; que parce que sans lui elle aurait été perdue comme les autres hommes, perdue à cause du péché; et il a observé qu'elle commit involontairement une faute en s'éloignant de Jésus âgé de 12 ans (Luc, II, 43-44). J'ai remarqué qu'il craint beaucoup, comme les autres Abyssins, de manquer au respect qu'il croit devoir aux saints. Ce n'est pas que les Abyssins croient offenser Dieu en négligeant d'invoquer les saints, mais ils craignent que celui qu'ils ont oublié ne les fasse mourir pendant la nuit. Je ne sais pas jusqu'à quel point les voyageurs ont raison de dire qu'on ne peut pas, sans courir de grands dangers, parler contre l'opinion que les Abyssins ont de la Vierge et des saints, car je heurte tous les jours leurs opinions, et je n'ai encore vu personne qui se soit fâché contre moi; et plus je reprends rudement les prêtres et les autres, et plus ceux qui l'entendent ont de respect pour moi. Ils concluent de là que je ne suis pas flatteur comme eux, et que je ne peux pas supporter le mensonge. Il est vrai que je tâche toujours de m'exprimer *fortiter in re, leniter in modo* (1). A présent presque tous ceux qui viennent me voir me demandent l'Évangile, en sorte que si j'en avais mille exemplaires je pourrais les distribuer utilement. Au commencement on ne regardait l'Evangile en amharique qu'avec une cer-

(1) Fortement quant au fond, avec douceur dans la forme.

taine indifférence, comme si l'éthiopique était bien préférable ; mais depuis que l'Etchégué a distribué aux premiers Alacas les six exemplaires que je lui avais donnés, on a entièrement changé d'opinion. Il y a même plusieurs prêtres qui disent qu'on devrait mettre de côté l'éthiopique, pour ne lire la Bible qu'en amharique, afin d'être compris de tout le monde. Un prêtre m'a dit aujourd'hui : « Je regrette beaucoup de ne pas vous avoir connu lorsque vous aviez encore l'Évangile à distribuer, mais je me réjouis de ce que vous avez semé la bonne semence dans presque toutes les parties de l'Abyssinie. Dieu veuille qu'elle y porte du fruit. » J'apprends aussi qu'on fait copier dans diverses églises l'Evangile en amharique. Je n'ai pas pu en vendre, car outre qu'il est un petit nombre de personnes auxquelles il convient d'en faire présent, les Abyssins de l'intérieur du pays ont à peine de quoi vivre dans ce temps de guerre et de disette.

Le 8. Ce matin la femme d'Emmaha a acheté pour moi un pot de miel au marché ; mais en chemin les soldats d'Achaber le lui ont pris par force. J'ai de suite envoyé un domestique avec elle chez Achaber, qui l'a fait rendre en disant : « Pourquoi êtes-vous allé dire à Samuel que mes gens avaient pris son miel? Vous auriez dû venir vers moi sans en rien dire à personne ; car je ne souffrirai pas qu'il lui arrive le moindre mal. Allez, et ne dites à personne que mes gens aient voulu faire tort au Guebts (blanc.) » Depuis quelque temps on ne trouve pres-

que plus de miel à acheter, en sorte que ceux qui ont quelque autorité ont toujours des soldats au marché, pour prendre par force tout celui qu'on y apporte. J'ai lu le chap. 24 de saint Matthieu avec Habéta-Selassé. Alaca-Waldab l'avait expliqué ce matin à ses disciples, mais Habéta-Selassé n'en était pas satisfait. Je lui ai demandé comment ils font pour retenir l'explication de la Bible qu'ils entendent, puisqu'ils n'écrivent pas et qu'ils n'ont point de livre pour la repasser chez eux. A quoi il a répondu qu'un petit nombre d'entre eux se réunissent une fois par semaine; que l'un d'eux lit le texte qu'ils ont eu à apprendre, et qu'à chaque passage un peu difficile ils s'arrêtent pour se demander l'un à l'autre quel en est le sens. Il m'a dit qu'Alaca-Waldab possède toute la Bible; ce que les Abyssins appellent les 81 livres. Je lui ai demandé combien elle coûterait en éthiopique si on voulait l'acheter tout entière; à quoi il a répondu que par occasion on pourrait se la procurer pour 100 talaris environ, parce que le roi n'ayant plus d'autorité, personne n'étudie plus, et qu'on ne se soucie pas des livres. Ceux qui veulent devenir prêtres se bornent à apprendre à chanter quelques livres d'église, pour pouvoir gagner leur vie. Il a ajouté : « Notre pays a besoin d'une réforme. »

Le 9. Il a fait mauvais temps toute la journée, et je suis un peu indisposé. Je n'ai vu personne.

Le 15. Depuis quelques jours j'ai eu du monde chez moi, du matin jusqu'au soir, et pendant

tout ce temps j'ai prêché la bonne nouvelle aussi bien qu'il m'a été possible selon leurs diverses capacités; mais j'avais tous les soirs un accès de fièvre, en sorte que je n'ai pas pu écrire. La guérison du frère d'Oisoro Waléta-Téclite, que tout le monde regardait comme possédé, m'a donné une grande réputation auprès des uns comme médecin, et auprès des autres comme saint. Les malades me font consulter de Dembéa et de Begaméder, ou viennent eux-mêmes s'ils peuvent, et les prêtres arrivent de divers endroits pour me visiter. Quand ils ne sont pas d'accord sur des points de foi, ils en appellent à ma décision. Je leur dis toujours franchement quelle est mon opinion et je la prouve par quelques passages de la Bible; après quoi j'en tire les conséquences qui se rapportent à leur propre cœur. Quand ce sont des points dont la Bible ne parle point, je me borne à répondre: « Dieu ne l'a point révélé; nous n'en savons rien. » Je remarque toujours que rien ne m'attire davantage la confiance de tout le monde que ce mot: « Je n'en sais rien. » Un jeune prêtre ignorant, Guébrà-Kidâne, auquel j'ai parlé quelquefois du danger qu'il court, étant lui-même aveugle et conduisant d'autres aveugles, vient presque tous les jours me voir. Au commencement il trouvait que la lecture de l'Évangile en amharique était beaucoup plus difficile, que la lecture des Psaumes et de deux ou trois livres de prières qu'il sait à peu près par cœur en éthiopique, sans y rien com-

prendre ; mais maintenant il paraît désirer sincèrement de connaître et de comprendre la Parole de Dieu.

Guébra-Haïwat vint hier de bon matin me dire que j'avais eu tort l'autre jour d'affirmer que la Vierge Marie était une créature pécheresse comme nous, et qu'elle avait été sauvée par la même grace qui nous sauve. Il avait trouvé dans un livre que le monde avait été créé pour la Vierge Marie, ou à cause d'elle.

Moi. « Votre livre a bien tort, et je dois vous déclarer que son auteur est un menteur ; car la Parole de Dieu dit que toutes choses ont été créées par Jésus-Christ et pour lui. »

Guébra-Haïwat (en se frappant la tête). « Maintenant je vois que vous avez bien raison de dire qu'il ne faut s'attacher qu'à la Parole de Dieu. »

Après cela vint un vieux prêtre de Schoa qui passe pour être très savant. Il me fit plusieurs questions sur divers articles de foi, et sur les cérémonies de l'Église anglicane ; il parut en général satisfait de mes réponses. Quand je lui parlai du témoignage du Saint-Esprit dans le cœur de l'homme (Rom. VIII, 16) il en fut très étonné, ainsi que le sont tous ceux à qui j'en parle, comme si c'était une nouvelle doctrine. Je vois souvent que cela fait une vive impression sur ceux qui me visitent, car, sans le confesser clairement, ils font assez voir qu'ils s'aperçoivent que ce témoignage leur manque.

Le 16. Hier et aujourd'hui tout le monde était

occupé des nouvelles de la guerre. Les messagers se succèdent pour annoncer la victoire que Marié a remportée sur Oubié. Celui-ci a pris la fuite, après avoir tué beaucoup plus de monde qu'il n'en a perdu. Les amis de Marié ne se réjouissent qu'en tremblant, parce qu'ils croient qu'Oubié ne s'est retiré que pour attirer son ennemi entre quelques montagnes, d'où il ne puisse pas échapper. Aussitôt qu'on a reçu la nouvelle de la victoire, les soldats de Cantiba-Cassaï et ceux d'Achaber se sont mis à lier et à piller les amis d'Oubié qui se trouvaient en ville. On me conseille fortement d'aller coucher au quartier de l'Etchégué, parce que tout le monde sait que je suis ami d'Oubié et de Sabagadis. Comme tout est rapporté, je me contente de répondre que, si je me trompe en comptant sur l'amitié d'Achaber et de Cassaï, il ne me servirait de rien d'aller chez l'Etchégué.

Le 17. J'ai eu plusieurs visites. J'ai eu une longue conversation avec Habéta-Selassé et Guébra-Haïwat sur le péché originel, le baptême des enfans et la nouvelle naissance. Les Abyssins ne sont pas d'accord sur le péché originel. Je n'ai encore trouvé qu'Habéta-Selassé qui fût de mon avis, c'est-à-dire que les petits enfans participent naturellement à la corruption de leurs parens, et que s'ils meurent c'est en conséquence du péché dont l'origine remonte jusqu'à Adam; mais qu'ils ont été rachetés par Jésus-Christ et qu'ils ne sont point

condamnés parce qu'ils n'ont point rejeté le conseil de Dieu. Il en est quelques-uns qui croient que la mort est naturelle à l'homme dès la création, et qu'Adam l'aurait subie quand même il n'aurait point péché.

La plupart, surtout les prêtres, croient qu'au moment de la conception du corps Dieu y met une ame parfaite en son genre, c'est-à-dire, qu'elle n'est susceptible ni d'accroissement, ni de développement; et que ce n'est que l'imperfection du corps d'un enfant qui empêche la manifestation des facultés accomplies de l'ame. Ils croient, par exemple, que quand un enfant mâle est baptisé à l'âge de 40 jours et une fille à l'âge de 80, son ame sait parfaitement bien tout ce qui se passe; d'où ils concluent premièrement qu'elle croit en Jésus-Christ au moment du baptême, que par conséquent l'enfant est purifié de toute souillure et qu'il naît de nouveau. Quand un enfant meurt par avortement ou par une autre cause, avant que d'être baptisé, c'est, selon eux, à cause de quelque péché que l'ame a commis avant ou immédiatement après la naissance. Cependant ils n'affirment ni qu'un tel enfant soit sauvé, ni qu'il soit perdu; quelques-uns le placent dans un état perpétuel d'apathie. Il est facile de comprendre qu'un tel système peut être renversé par plusieurs preuves, aussi les Abyssins sont-ils facilement convaincus qu'il est erroné : mais, malgré cela, quand cette première impression s'affaiblit, ils retournent tou-

jours à leur idée. Cela vient peut-être de ce que les prêtres y trouvent leur compte. Toutefois, cette opinion n'empêche pas que quand un enfant est atteint d'une maladie mortelle, ils ne le baptisent dès les premiers jours de sa vie. Aussitôt qu'un enfant est baptisé ils lui donnent la communion, et ils continuent ainsi jusqu'à l'âge de dix à douze ans. Entre quatorze et quarante ans il y a très peu de gens qui communient, surtout parmi les hommes; car ou ils ne sont pas mariés, et mènent trop généralement une vie irrégulière, il y a d'ailleurs une espèce d'opprobre sur une personne non mariée qui communie sans avoir fait le vœu du célibat; ou ils sont mariés à plusieurs femmes, et les prêtres ne veulent leur donner la communion qu'à condition qu'ils renvoient toutes celles qui ne sont pas légitimes. Je crois que personne ne communie sans se confesser à un prêtre. Les femmes qui communient sont en un peu plus grand nombre que les hommes, pour deux raisons: d'abord il y en a plusieurs, surtout les femmes des grands, qui sont si renfermées qu'il leur est impossible de vivre dans le dérèglement; et puis, si cela a lieu, elles paient le prêtre qu'elles ont choisi (car tous les prêtres ne s'y prêtent pas de même), afin qu'il fasse pénitence pour elle, parce que le mari s'informe si sa femme communie régulièrement, et si elle ne le fait pas il en conclut qu'elle lui est infidèle. Cependant il y a plusieurs hommes qui n'aiment pas que leurs femmes communient sans eux. Les Abyssins n'ont qu'une

femme légitime à la fois, dont ils se divorcent assez facilement; mais ils ne peuvent en épouser que trois dans leur vie (1). Quand un homme est séparé de sa troisième femme, soit par la mort, soit par le divorce, il ne peut plus communier, pas même à l'heure de la mort, à moins qu'il ne se fasse moine; il en est de même des femmes. Les autres femmes sont appelées *ouchamas* (2), et leurs enfans sont regardés comme illégitimes, quoiqu'ils ne soient pas méprisés pour cela. Mais quand le père meurt sans avoir fait de testament, ils n'héritent souvent de rien. Les Abyssins sont beaucoup plus jaloux que Bruce ne l'a conclu du caractère du Râs Michaël.

J'ai ensuite eu une longue conversation avec Guébra-Haïwat, et puis avec un prêtre sur la Sainte Cène. Ils appellent la consécration du pain et du vin (ou jus de raisins secs avec de l'eau), *melawate* (changement), et ils craignent beaucoup d'expliquer le sens de ce mot. Cependant quand je les y ai obligés, ils m'ont dit l'un et l'autre que la nature du pain et du vin n'est pas changée, que le pain demeure pain, et le vin reste vin; mais que ceux qui les reçoivent avec foi reçoivent Jésus-Christ; c'est pour cela qu'après la consécration ils appellent le pain *chair*, et le vin

(1) Il y a cependant plusieurs prêtres qui donnent la communion à ceux qui en ont épousé davantage.

(2) C'est-à-dire concubines.

sang. Il faut que les Abyssins soient au moins cinq, prêtres et diacres, pour pouvoir donner la communion. S'ils le faisaient en moins grand nombre, ils seraient excommuniés; néanmoins, quand je leur dis qu'un seul prêtre suffit, le leur prouvant par l'exemple de Jésus-Christ et de saint Paul, ils disent que j'ai raison.

Plusieurs de ceux qui me visitent me disent que chez les grands on parle de me demander pour abouna; mais il y en a d'autres qui s'y opposent.

Habéta-Salassé m'a dit que ce matin il y avait eu une grande assemblée de prêtres chez Alaca-Waldab, qu'ils n'ont fait que se disputer sur un seul point, savoir: la manière dont Jésus-Christ est notre frère. Les uns veulent que ce soit par son incarnation, étant dans ce sens frère de tous les hommes; les autres veulent que Jésus-Christ soit notre frère seulement par l'onction du Saint-Esprit, c'est-à-dire parce qu'il a reçu le Saint-Esprit de la même manière que les chrétiens le reçoivent: dans ce sens il ne serait le frère que des fidèles. Habéta-Selassé était très mécontent de cette dispute. Il m'avait déjà interrogé sur ce sujet. Je lui ai demandé quelle était son opinion, et il a répondu: «Je crois, comme vous, que par son incarnation Jésus-Christ est frère de tous les hommes, car sa généalogie remonte jusqu'à Adam; or, tous les enfans d'Adam sont frères, aussi a-t-il participé à la chair et au sang comme les autres enfans. Comme Fils de Dieu il est le *premier né entre plusieurs frè-*

res ; c'est-à-dire ceux-là seulement en qui habite le Saint-Esprit. »

Le 18. C'est aujourd'hui la fête de saint Michel. Plusieurs prêtres m'ont prié d'aller baiser l'Église consacrée à ce saint, mais je n'y ai pas consenti; ce qui a amené une longue conversation sur le culte des images et l'invocation des saints. Quand les Abyssins vont à l'Église, ce n'est jamais pour entendre la Parole de Dieu, c'est à peine pour prier; ils disent seulement : « Je vais baiser saint Michel ou saint Georges, etc. », quelquefois plusieurs églises l'une après l'autre; et quand ils veulent dire, dans un bon sens, qu'un homme est pieux, ils disent : « C'est un baiseur d'églises. »

Ensuite je suis allé féliciter Oisoro Waléta-Téclite de ce que son fils, le Dedjadj Comfou, n'était pas mort à la bataille de dimanche dernier. Si je n'y étais pas allé elle l'aurait pris en mauvaise part, car les Abyssins craignent beaucoup de manquer aux cérémonies. Au reste quand on félicite quelqu'un, on le fait d'une manière très simple ; on dit seulement : « Il (Dieu) vous a donné un sujet de joie ; » et l'autre répond : « Amen, ou Réjouissez-vous. »

Les Abyssins ne se battent pas volontiers le dimanche ; mais Marié est Galla d'origine, il préfère le dimanche à un autre jour pour livrer bataille. Quand on parle de ses soldats on les appelle les Gallas.

En retournant chez moi j'ai trouvé une grande

assemblée devant ma maison. J'ai fait entrer les assistans; mais ma maison n'a pas pu les contenir tous. Il y avait sept ou huit prêtres de Coscouam, qui étaient convenus entre eux des points de religion sur lesquels ils me questionneraient, tous des sujets que j'ai déjà exposés. Ceux de Coscouam n'admettent que deux naissances en Jésus-Christ. Quand j'ai vu que ma maison ne pouvait pas les contenir, mon cœur s'est échauffé d'amour et de pitié pour eux. Je leur ai prêché sur la conversion du pécheur par l'opération du Saint-Esprit. Ils ont été aussi attentifs que dans une église protestante d'Europe. Quand je me suis tû les prêtres m'ont tendu la main, et tous se sont retirés ensemble tranquillement. J'ai rendu grace au Seigneur de ce qu'il avait délié ma langue, car je me suis exprimé au moins aussi facilement qu'en arabe; tandis que souvent, quand on traite des sujets mondains, j'ai de la peine et à comprendre et à m'exprimer.

Je ne sais pas encore si je serai obligé de passer ici la saison des pluies; il ne reste plus que quelques jours, et les marchands ne savent pas encore s'ils pourront aller à Massoua. Autrefois la caravane de Gondar passait entre deux armées ennemies sans rien craindre, mais à présent personne ne se fie à Marié; et moi, voyant que les gens du pays n'osent voyager, je ne me sens aucun goût pour aller seul à travers un pays désolé: d'un autre côté je n'ai que deux talaris dans ma bourse pour l'hiver, et tout est très cher à Gondar à présent. Un petit mouton

se vend un talari, et on trouve à peine du tef pour faire du pain. Un de mes domestiques n'a fait pendant huit jours que de courir la ville, pour chercher un peu de tef à acheter; mais Celui qui nourrit les oiseaux nous nourrira aussi selon sa sagesse. Nous n'avons pas encore souffert de la faim, ni moi ni mes domestiques; mais nous avons commencé à chasser. Hier j'allai avec un de mes domestiques pour chercher de la nourriture sur une montagne près de Gondar ; mais nous ne pûmes tirer que deux perdrix. Aujourd'hui mes domestiques m'ont apporté une bonne gazelle, que deux hommes pouvaient à peine porter. Je crois qu'il vaut mieux chercher à vivre de chasse que de mendier, surtout à une époque où les gens du pays ont à peine de quoi se nourrir.

Le 19. Aujourd'hui j'ai eu une longue discussion avec l'Etchégué, d'abord sur l'onction de Jésus-Christ, parce que maintenant plusieurs prêtres et Alacas sont de mon avis, qu'on ne doit point l'appeler naissance. Il m'a fait plusieurs demandes captieuses pour m'amener à son opinion, et quand il a vu qu'il ne réussissait pas, il a abordé la question d'un tout autre côté. Je ne l'aurais pas cru aussi subtil. Il a nié le péché originel en disant que tous les enfans naissent purs, mais je crois que c'est seulement parce qu'il était dans l'embarras ; car il voulait prouver par-là que, comme les enfans purs et sans corruption naissent de nouveau par le baptême, Jésus-Christ, quoique pur et saint, a du naître de nou-

veau par l'opération du Saint-Esprit, afin d'être le premier né entre plusieurs frères : d'où il a conclu que, depuis la chute d'Adam, il n'y a pas eu d'enfant de Dieu sur la terre, autrement Jésus-Christ ne serait pas le premier né entre plusieurs frères. — Chacun peut comprendre à quel degré de pareilles idées obscurcissent la doctrine de la régénération de l'homme. — Les Abyssins, comme les Grecs, croient que les saints de l'Ancien-Testament ne sont parvenus à la gloire qu'après la mort de Jésus-Christ. Je lui ai dit « que la Bible ne fournit pas de preuve claire qu'ils soient parvenus à la gloire avant cette époque; que cependant Jésus-Christ, dans le temps où il était encore vivant sur la terre, représente Abraham et Lazare comme étant en repos, d'où nous devons au moins conclure qu'ils n'étaient pas dans un lieu de tourment. » A cela il a répondu qu'ils étaient en enfer, dans un endroit qui est en soi-même un lieu de souffrances; mais que là Dieu leur avait préparé un asile où ils n'éprouvaient ni douleur ni peine.

Cette conversation nous a amenés à la Vierge Marie, et quand j'ai commencé à lui prouver qu'elle était pécheresse, il en a ressenti une grande indignation qu'il voulait dissimuler; mais n'ayant aucun passage de la Bible à me citer pour établir le contraire, il se bornait à affirmer qu'elle était sans péché aussi bien que Jésus-Christ. Quand mes domestiques, qui étaient dehors, ont entendu que l'Etchégué se fâchait, ils sont venus lui dire que nous avions

beaucoup à faire, et ils l'ont prié, selon la coutume, de me laisser aller. Je me suis retiré très mécontent de l'Etchégué et encore beaucoup plus de moi-même, car j'avais le cœur dur, je m'exprimais difficilement, et les passages les plus clairs de la Bible ne se présentaient point à mon souvenir pendant toute la conversation. Cela m'a rendu triste toute la journée. Il me vient souvent dans l'esprit que je ne devrais point me laisser aller à de pareilles discussions; mais quand on me soutient que Jésus-Christ homme n'est enfant de Dieu que par régénération, par grâce comme nous, ou qu'une créature humaine est sainte et sans péché, et qu'on veut, pour ainsi dire, conclure de là qu'elle est égale à son Créateur et à son Dieu Sauveur, je ne puis m'empêcher de manifester clairement quels sont mes sentimens et quels sont les témoignages de la Parole de Dieu, quoique cela m'amène souvent là où je ne voudrais point aller. Depuis que je suis en Abyssinie l'opinion que j'ai des Abyssins varie presque tous les jours. Un jour je me réjouis dans l'espérance que la mission d'Abyssinie sera bientôt couronnée de glorieux succès, pour la gloire de Dieu et pour le salut de ce pauvre peuple; un autre jour je suis abattu, et il me semble que toutes les tentatives seront inutiles. Quelquefois Dieu me fait la grâce de pouvoir me décharger de tous mes soucis sur lui.

Le 20, dimanche. Ce matin j'ai eu la visite d'une femme Falacha, qu'on regarde à Gondar comme la

reine des boudas ou sorciers. Elle a toute l'activité et tout l'attachement d'une ancienne femme juive pour son peuple et pour la loi. Elle venait me demander si réellement je désirais voir un savant Falacha, comme elle l'avait ouï dire; et sur ma réponse affirmative elle m'a promis de m'en amener un; mais elle m'a dit que le plus savant prêtre vit à Tchelga. Il y avait plusieurs personnes dans la maison; un homme qui se croit assez savant a commencé une controverse avec elle, mais elle lui a fermé la bouche. Je n'ai pas cru devoir entrer dans la discussion de peur de m'assimiler aux erreurs des Abyssins; mais quand la juive a été dehors, j'ai fait voir au chrétien qu'il n'avait été confondu que parce qu'il ne connaît point la Parole de Dieu. La juive avait fait un long discours sur Jésus-Christ, et je ne l'aurais pas rapporté s'il ne servait à faire voir ce que l'inimitié contre l'Oint de l'Éternel invente dans tous les pays du monde, se modifiait selon la diversité des intelligences. Voici quel était le sens de ce discours : La Vierge Marie était, dès sa tendre jeunesse, renfermée dans un appartement du temple ou de la synagogue (1). L'archange Michel, dans tous les temps gardien du temple, vit cette pauvre fille ainsi renfermée et en eut pitié. Il se transforma

(1) Les Juifs d'Abyssinie appellent le temple de Jérusalem et leurs synagogues *Bétaxian* pour *Béta Christian*, maison des Chrétiens, église.

en homme et alla habiter avec elle. Quand on s'aperçut qu'elle était enceinte, on la chassa du temple. Elle voulut entrer dans une grande maison, mais on l'en chassa encore avec insulte; et, comme on la poussait pour l'éloigner de la maison, elle tomba, accoucha de Jésus-Christ au milieu du chemin et mourut aussitôt après. L'enfant étant couché tout seul, il vint un grand aigle blanc qui l'emporta. Une grande multitude de gens, le voyant ainsi enlevé en l'air, furent saisis de crainte et dirent que c'était un Dieu. Depuis lors on l'a appelé Christ, et on l'a adoré comme un Dieu. —Je lui ai demandé si elle savait à quelle époque les Falachas sont venus en Abyssinie. A cela elle a répondu que Salomon ayant eu de la reine Seba un fils appelé Ménilec, qui lui ressemblait si bien que les habitans de Jérusalem le prenaient pour Salomon, celui-ci jaloux le renvoya, en lui disant d'aller prendre possession du royaume d'Abyssinie. Ménilec, en sortant de Jérusalem, emporta l'arche de l'Alliance et vint en Abyssinie avec une grand nombre de Juifs; mais en chemin il traversa une rivière avec l'arche et avec une partie de sa troupe le jour du sabbat, et depuis lors il fut chrétien ainsi que ceux qui passèrent la rivière avec lui. Les Falachas sont les descendans de ceux qui restèrent attachés à la loi de Moïse, et qui refusèrent de passer la rivière le jour du sabbat. L'arche est depuis lors à Axum, mais elle est inaccessible aux chrétiens; il n'y a que les Falachas qui puissent s'en approcher. Quand un Fa-

lacha savant et saint s'approche de l'endroit où est l'arche, les murailles se divisent en deux jusqu'à ce qu'il en sorte après avoir adoré. Les Falachas ont les mêmes histoires que les Chrétiens d'Abyssinie sur le passé; elles sont seulement revêtues d'une physionomie juive. Je ne saurai quelque chose de certain sur eux que lorsque j'aurai trouvé un savant.

Le 21. J'ai passé une grande partie de la journée à visiter les marchands de ma connaissance, pour voir si l'un d'eux n'aurait pas le courage d'aller avec moi au Tigré. Un seul, Stif Angueda, s'est offert pour m'accompagner; mais les prêtres s'y sont opposés, en disant qu'il exposait sa personne à la mort et sa famille à la misère. Ils l'ont menacé de l'excommunication s'il persistait à vouloir partir. Ainsi je me vois obligé de passer la saison des pluies à Gondar. Marié est maintenant à Antchatcab. On dit qu'il détruit tout ce qu'il peut. Quand il envoie ses soldats pour piller les villages, il leur dit de tuer tout ce qu'ils pourront, sans épargner ni les femmes, ni les enfans, ni les prêtres.

Le 22. Ce matin la juive qui m'a fait visite l'autre jour est revenue avec son fils. Tous ceux qui étaient dans la maison m'ont prié de l'empêcher d'entrer, parce qu'on la regarde comme la plus terrible des boudas. Quand elle a été loin, l'on m'a raconté plusieurs histoires des boudas, sur la manière dont ils se métamorphosent en hyènes et dont ils transforment leurs ennemis en vaches, en chats et même en

pierres, ne les rendant à leur état précédent que par force, quand ils sont connus et accusés devant les juges. On leur attribue encore la puissance de boire à distance le sang de leurs amis, jusqu'à ce que leur victime meure de faiblesse. Il y en a qui craignent pour moi, mais la plupart disent que les boudas ne peuvent rien à un homme qui connaît la Bible.

J'ai passé toute l'après-midi avec Lic-Atécou, Habéta-Selassé et quelques autres, à discuter sur le culte des images, l'invocation des saints, l'eucharistie, la foi et les bonnes œuvres, l'opération du Saint-Esprit dans le cœur des chrétiens et l'influence du diable sur les enfans de rebellion; mais Lic-Atécou court tellement d'un sujet à un autre qu'on ne peut en épuiser aucun. En voulant justifier le culte des images, il a fait une observation que je n'avais pas encore entendue; il m'a dit: « N'adorez-vous pas le pain et le vin de l'Eucharistie? »

Moi. « Non, nous n'adorons que Dieu en Jésus-Christ; mais si nous l'adorions, qu'en concluriez-vous? »

Lic-Atécou. « Le pain et le vin de l'Eucharistie ne sont pas le vrai corps de Christ; ils n'en sont que la représentation, comme les images. »

Moi « Nous ne voyons nulle part que les Apôtres aient adoré le pain et le vin de l'Eucharistie. Il est vrai, que c'est la vraie représentation du corps de Christ rompu pour nous, et de son sang répandu pour la rémission de nos péchés, Jésus-Christ nous l'a lui-même enseigné; mais la Parole de Dieu con-

damne et la fabrication et le culte des images. »

Habéta-Selassé a très peu parlé. A la fin je leur ai dit que les mauvaises œuvres des Abyssins sont les mauvais fruits qui croissent sur le mauvais arbre de leur croyance; cela nous a conduits à l'œuvre des missions, et tous ont dit que les Abyssins sont très coupables de ne pas envoyer des missionnaires chez les Gallas, qui seraient très disposés à embrasser le christianisme.

Le 25. Ces trois jours je voulais écrire quelques lettres, pour les envoyer par deux ou trois jeunes gens qui doivent partir demain au soir pour le Tigré, mais j'ai eu tant de monde que je n'ai pas encore pu finir une seule lettre. Il paraît qu'on parle beaucoup en ville des conversations que j'ai eues avec quelques prêtres sur la confession et l'absolution, car presque tous ceux qui viennent me voir commencent la conversation par cet article. Comme on parle beaucoup ces jours-ci des cruautés de Marié et de la misère générale du pays, je tâche de leur faire sentir que c'est parce qu'ils ont abandonné l'Éternel que l'Eternel les a abandonnés, ce qu'ils reconnaissent généralement. Je commence aussi à leur dire à tous, que ce sont les prêtres qui sont cause de la corruption et de la misère du peuple; ce que plusieurs avouent. Quand je les assure que l'état de l'Abyssinie ne s'améliorera point qu'ils ne se convertissent vers l'Eternel, ils se regardent ordinairement les uns les autres en silence; il arrive quelquefois qu'ils se disent entre eux : Voilà le seul

homme dans le pays qui n'ait pas peur de dire la vérité.

Le 26. Aujourd'hui il a fait mauvais temps; aussi n'ai-je vu personne, excepté Achaber. Comme je sais qu'il m'est très attaché, je lui ai demandé s'il ne pourrait pas me prêter un peu d'argent. Les larmes lui sont venues aux yeux et il m'a répondu : « Mon cher ami, voici quelques mois qu'il n'entre aucune marchandise en ville et je suis obligé de donner cinq mille talaris par an à Marié; je suis dans la même pénurie que vous, car je n'ai plus qu'un seul talari. J'attends ces jours-ci une caravane de Derita; si elle arrive je partagerai ce qu'elle rapportera avec vous sans exiger de retour; si elle ne vient pas, et que vous ne trouviez point d'argent ailleurs, j'ai un bon fusil à vendre dont nous mangerons ensemble le produit; et puis, Dieu y pourvoira. » Achaber est guerrier et a beaucoup de jugement, c'est un vrai Abyssin qui a beaucoup de respect pour la Parole de Dieu sans la connaître. Il est tyran dans son office, il fait souvent du mal aux négocians; mais envers ses amis il est généreux, et il donnerait jusqu'à son dernier vêtement aux pauvres et aux églises.

Le 27, dimanche. Habéta-Selassé m'a dit qu'Alaca-Waldab et toute sa maison souffrent de la faim. Il acheta hier de la nourriture pour les deux talaris qui lui restaient, et il a quinze personnes à sa table. Il est Alaca d'une église qui appartient à Oubié, c'est pour cela qu'il est ainsi dans la gêne.

Le 28. J'ai eu beaucoup de monde de toute espèce, de loin et de près: des juifs, des musulmans et des chrétiens. Un prêtre qui était chez moi a dit à deux Falachas, que tous les membres de leur secte sont des boudas. Les pauvres Falachas en ont été un peu fâchés, et l'un d'eux a répondu très gravement : « Nous ne sommes point des boudas, et, supposé même que nous le fussions, vous n'en avez aucune preuve; c'est pourquoi vous affirmez une chose que vous ne savez point, c'est un faux témoignage. S'il existe des boudas, vous êtes obligés de croire qu'ils ne peuvent rien faire contre la volonté de Dieu, par conséquent ils ne peuvent point faire de mal à ceux qui ont une véritable foi en Dieu; ainsi la crainte, sans fondement, que vous avez des boudas ne prouve que votre manque de foi au Dieu d'Israël. » Puis se tournant vers moi, il s'est écrié : « Maintenant, vous qui connaissez Dieu, jugez si je n'ai pas raison. » J'ai été étonné de son éloquence, et j'ai été obligé de lui donner droit en présence de tous les autres; je n'ai rien pu savoir de nouveau sur le compte des Falachas. Je leur ai fait plusieurs questions, mais ils se bornaient toujours à me dire : « Nous n'en savons rien; il faudrait interroger un de nos savans. »

Le 29. Je n'ai eu que deux ou trois courtes visites. J'ai passé le reste de la journée à lire des cantiques et à sonder mon cœur; mais hélas! j'y ai trouvé tant de mal et si peu de bien, que j'ai passé quelques heures à pleurer et à demander à Dieu

d'avoir pitié de moi, et de renouveler entièrement mon cœur à son image.

Le 30. Ce matin le roi m'a fait appeler pour aller le voir lui et sa fille, ils sont tous deux indisposés. En approchant du palais j'ai entendu des cris de joie de plusieurs femmes réunies. J'ai demandé ce que c'était, et un des domestiques du roi m'a répondu : « Il y a huit jours que le roi fit couper une main et les deux pieds à un voleur, et puis il le laissa dans la souffrance au milieu du marché. Pendant la nuit les hyènes le mangèrent, et le lendemain le roi se fâcha de ce qu'on ne l'avait pas gardé. Il demanda 250 talaris aux marchands voisins de l'endroit où le voleur avait été jeté, parce qu'ils n'avaient pas veillé pendant la nuit; comme ils refusaient de payer, le roi les fit mettre aux fers, mais ce matin ils ont payé cette somme, sur quoi ils ont été libérés; et leurs femmes sont maintenant venues en exprimer au roi leur reconnaissance. Il y a plusieurs personnes qui le blâment de cette action; les autres disent qu'il a agi d'après une ancienne loi qui veut que, quand un homme est ainsi jeté dans la rue, les voisins de l'endroit le gardent jusqu'à ce que le roi leur ordonne de l'abandonner à son sort. »

Cette après-midi l'Etchégué m'a fait appeler pour aller dîner chez lui, avec plusieurs prêtres et d'autres personnes, en tout cinquante ou soixante personnes. Je venais de dîner, c'est pourquoi, pendant que les autres étaient à table, tous très at-

tentifs, j'ai eu une longue conversation avec l'Etchégué sur l'onction de Jésus-Christ, et à cause de ceux qui étaient à table, j'ai fait une espèce de sermon sur la régénération de l'homme pécheur par l'opération du Saint-Esprit. Quand le dîner a été fini, l'Etchégué a imposé silence et s'est adressé à tous en ces termes en paraissant applaudir à mes paroles: « Samuel nous donne plusieurs idées nouvelles. Il pense que Jésus-Christ a reçu le Saint-Esprit comme les vrais chrétiens le reçoivent, avec cette différence qu'il l'a reçu sans mesure (Jean, 3), tandis que nous, nous le recevons par mesure; c'est ce qu'il appelle *onction*. Mais il dit qu'on ne doit point l'appeler naissance, parce que l'opération du Saint-Esprit en nous consiste en ce qu'il nous convertit des ténèbres à la lumière, du péché à la justice, et de la puissance de Satan à Dieu. Avant que de recevoir le Saint-Esprit nous sommes enfans du diable, morts dans le péché. Or, quand le Saint-Esprit nous est donné, il produit en nous une vie nouvelle; il nous régénère à l'image de Dieu, que nous avions perdue par le péché, et tout cela est appelé *nouvelle naissance* dans l'Évangile. Or, Jésus-Christ n'avait pas besoin de ce grand changement. Il n'avait pas besoin de devenir enfant de Dieu par grâce, puisqu'il l'était par nature. Ainsi quand il est écrit qu'il a été oint du Saint-Esprit, il l'a été pour être Roi, Sacrificateur et Prophète, Christ, Sauveur. Samuel a toujours soin de répéter que nous ne devons absolument recevoir que la Bible comme règle de notre

foi et de notre conduite. Nous n'avions jamais entendu un pareil conseil. » Tous les prêtres ont paru applaudir à son discours, parce qu'il s'exprimait comme s'il eût été de mon avis. Avant qu'on entamât une nouvelle conversation, j'ai demandé la permission de me retirer.

Le 3 *juillet*. Ces jours derniers j'ai été très abattu de corps et d'esprit ; je ne suis pas sorti et je n'ai eu que peu de visites, avec la plupart desquelles je me suis borné à lire l'Évangile en faisant les remarques nécessaires.

Le 4, dimanche. Ce matin j'ai eu la visite d'un jeune homme qui vient souvent me voir, mais qui n'avait attiré mon attention que parce que, toutes les fois qu'il vient, il demande de suite l'Évangile et passe des heures entières à le lire seul. Aujourd'hui il m'a témoigné le regret qu'il a de ne m'avoir pas connu plus tôt lorsque je distribuais l'Évangile ; et il a ajouté : « Je sais que c'est dans la Parole de Dieu seule que je peux trouver la voie du salut, que je cherche de tout mon cœur. Je comprends bien l'éthiopique, mais je ne le comprends pas assez pour oser me fonder sur ce que je lis. »

Après cela est venu un moine enveloppé dans une peau de brebis, et fier de sa propre justice. Il est très respecté et craint de l'Etchégué et du roi, parce qu'il les reprend avec hardiesse et sévérité. Il a commencé par me dire : « Je suis indisposé, et parce que je sais que vous êtes un ami

de Dieu, je prends la liberté de vous en raconter la cause. Il y a quelque temps que, vivant dans les montagnes, je me liai si fortement le corps avec des chaînes que je me brisai une hanche. Ensuite je me battis moi-même avec un bâton, jusqu'à meurtrir tout mon corps. A cela je joignis un jeûne continuel, ce qui a entièrement ruiné ma santé; mais je me console, parce que j'ai fait tout cela par amour pour Dieu et par le désir d'être sauvé. » J'ai commencé par lui prouver que toutes ces mortifications sont, non-seulement inutiles, mais encore criminelles, parce qu'elles ne proviennent que du désir orgueilleux d'être sauvé par ses propres forces. Ensuite je lui ai fait voir, par plusieurs passages de la Bible, comment l'homme pécheur peut être justifié et sauvé par la seule grâce de Dieu en Jésus-Christ. A ma grande surprise, au lieu d'opposer les objections que les hommes orgueilleux font ordinairement, il se bornait à dire à chaque passage que je lui citais : « Est-il possible qu'il en soit ainsi! » Pendant que nous parlions ensemble, il est entré une femme dont il s'est d'abord détourné en prononçant ces mots : « Après que nous avons fait le vœu du célibat, il ne nous est plus permis de regarder une femme ni d'écouter sa voix. »

Moi. « Il est de notre devoir à tous, que nous soyons moine ou de quelque autre profession, de faire accord avec nos yeux pour ne pas regarder à la vanité; mais ce n'est attaquer le mal que par son faible côté : la source du mal est dans notre

propre cœur. Si nous laissons purifier nos cœurs par la grâce de Dieu, et si l'Esprit-Saint les remplit d'amour pour notre Seigneur, ce ne sera plus une loi pour nous que de détourner nos regards d'une personne que nous pourrions consoler et et instruire ; mais il nous sera doux d'éviter tout ce qui pourrait affaiblir en nous l'amour de Dieu. Laissez l'Esprit de Dieu agir en vous et convertir votre cœur, et alors vous pourrez servir le Seigneur en sainteté et dans *la glorieuse liberté des enfans de Dieu.* »

Le moine. « Vous avez raison, mais mon cœur est corrompu ; je sens que Satan y habite et je ne sais comment faire pour être délivré. » Je lui ai conseillé de regarder à Jésus crucifié, par lequel la victoire nous est donnée.

Le 5. J'ai eu toute la journée des gens qui allaient et venaient, mais je n'ai pu avoir de conversation suivie avec personne, parce qu'on n'est occupé que de la guerre et de la disette. Un jeune homme m'a demandé qui est le Créateur des Musulmans? En lui expliquant la cause des erreurs des hommes, j'en suis venu à lui dire que c'est le même Dieu qui nous a créés, qui a créé les Schangalas (Nègres), et qu'ils sont enfans d'Adam aussi bien que nous. En entendant cela il s'est écrié, en se frappant la poitrine : « Comment! les Schangalas sont nos frères! et pourquoi donc en faisons-nous des esclaves? » Il y a des Abyssins qui, comme ce jeune homme, ne sont pas loin du polythéisme, car ils croient que

les hommes de différentes religions ont aussi de différens créateurs ; mais ils sont en petit nombre. La plupart croient que toutes les religions ont été créées de Dieu, et que chacune est bonne pour celui qui y est né; mais ils s'imaginent que dans le ciel ils auront des places séparées. Je suppose que c'est l'attachement qu'ils ont pour leurs relations, qui empêche plusieurs d'entre eux d'en changer.

Le 6. J'ai passé la matinée avec deux hommes, dont l'un est de Wagara, et l'autre est un Edjow-Galla, maintenant chrétien, sans presque rien savoir, quoiqu'il ait beaucoup d'esprit, comme plusieurs autres Gallas. Ils ont commencé par se disputer sur la supériorité de leur origine, ce qui les a amenés à la justification de l'homme devant Dieu. Celui de Wagara soutenait que c'est en observant strictement le jeûne, en faisant des aumônes, en se confessant et en communiant régulièrement, que l'homme est justifié et sauvé. Le Galla disait : « Tout cela est bon, mais ce n'est pas ce qui nous sauve ; c'est en faisant bien, en évitant le mensonge, le larcin, etc., que nous sommes justifiés. » Comme ils ne pouvaient pas tomber d'accord, ils m'ont demandé l'un et l'autre comment nous pouvons être sauvés? Je leur ai expliqué cette question, commençant par leur faire voir ce que c'est que le péché et quelles en sont les conséquences. Je leur ai lu ensuite le sermon de Jésus-Christ sur la montagne, avec de courtes remarques. Toutes les fois

que je voulais cesser, le Galla me priait de continuer, tellement que je le lui lus tout entier.

J'ai passé l'après-midi avec Habéta-Selassé à lire les chapitres II et suivans de l'Apocalypse. Il m'a dit qu'ils ont une explication de l'Apocalypse, qui apprend que le livre fermé, chap. V, est la Vierge Marie, et qu'il n'y avait personne, ni dans le ciel ni sur la terre qui fût digne de devenir son fils, que Jésus-Christ seul; mais il a ajouté : « Cette explication ne me plaît point, je ne peux pas l'admettre. »

Le 7. Ce matin j'ai dit à un jeune homme que les Abyssins sont d'origine juive, et qu'ils en portent encore plusieurs marques; sur quoi il s'est mis en colère, jusqu'à m'insulter, me disant que je suis impur, médisant, etc. Sur ces entrefaites il est venu un des premiers Alacas de Gondar, auquel le jeune homme a dit de suite : « Voici un homme qui vient d'un pays éloigné pour nous insulter, pour nous dire que nous n'avons point de foi, et que nous sommes des païens et des juifs. »

L'ALACA. « Nous ne sommes ni païens, ni juifs, nous sommes chrétiens. »

MOI. « Il est vrai que j'ai dit à ce jeune homme que vous n'avez point de foi dans ce pays, puisque de tout côté je ne vois et je n'entends que vos mauvaises œuvres. »

L'ALACA. « Nous avons la foi, mais nous n'avons pas les œuvres. »

MOI. « Saint Jacques dit que la foi qui est sans les œuvres est morte, c'est-à-dire qu'elle n'existe

point ; et Jésus-Christ observe qu'on reconnaît l'arbre à son fruit. Quand j'ai dit à ce jeune homme que vous étiez juifs, j'entendais seulement par-là que vous êtes en partie descendans des Juifs, puisque vous reconnaissez vous-mêmes que votre famille royale qui descend du roi Salomon. »

L'ALACA. « Il est vrai ; mais nous n'appelons point juifs David et Salomon. Nous sommes de la race d'Israël, mais nous n'appelons juifs que ceux de cette race dont le caractère distinctif est de rejeter le Christ. »

MOI. « Eh bien, puisque vous en êtes venus là, je veux encore vous prouver que vous êtes juifs, pour la même raison. Vous confessez, il est vrai, Jésus-Christ de bouche ; mais vous le rejetez par vos œuvres, puisque vous ne gardez point ses commandemens ; vous n'avez point de foi en lui, autrement vous n'invoqueriez pas les saints et les anges. Le trait distinctif que saint Paul attribue aux Juifs, en conséquence du rejet qu'ils font de Jésus-Christ, c'est qu'ils cherchent à être justifiés par les œuvres et qu'ils ne parviennent pas à la justice. Vous de même, mettant de côté les mérites et la justice de Christ, vous cherchez à être justifiés par vos œuvres, telles que le jeûne, les aumônes, la visite de plusieurs églises pour en baiser le bois et la pierre, etc., et cependant vous ne parvenez pas à la justice comme toutes vos œuvres le prouvent. Vous avez donc un pressant besoin de vous convertir et de devenir chrétiens vérita-

bles. » Sur cela le jeune homme a encore voulu se mettre en colère, mais l'Alaca l'a retenu et ils se sont retirés sans rien dire.

Le 8. Kidane-Mariam s'est rendu caution pour me faire prêter vingt talaris, à un pour dix d'intérêt pour trois mois; autrement à Gondar, et je crois dans tout l'intérieur du pays, on prête à cent vingt pour cent d'intérêt par an. On dit que les prêtres de Couarata, qui sont très riches, prêtent à deux cent quarante pour cent d'intérêt par an.—Je suis ensuite allé chez l'Etchégué, où j'ai trouvé quelques savans du pays qui se disputaient au sujet de l'onction de Jésus-Christ. Le principal adversaire de l'Etchégué était le premier prêtre de Coscouam, Alaca-Angueda. Il y a trop de subtilités dans ces discussions pour que je puisse les rapporter. Je crois que j'en ai dit plus haut tout ce qu'elles renferment d'intéressant. Ils en sont venus l'un et l'autre à des extrêmes, et tout à coup l'Etchégué a dit à tous : « Personne ne m'a encore donné d'idées claires sur l'onction de Jésus-Christ comme Samuel, quand il l'a comparée à l'onction des rois, des sacrificateurs et des prophètes de l'ancienne alliance; remettons aujourd'hui la chose à sa décision. » J'ai émis mon opinion comme auparavant, et la discussion s'est terminée. Ensuite l'Etchégué m'a demandé quelle était la forme de la table dans nos églises (1)?

(1) Les Abyssins l'appellent *Tabot* (Arche); c'est le principal objet de leur adoration. Quand il n'y a plus de Tabot

Moi. « Elle n'a pas toujours la même forme ; mais elle ressemble à une table ordinaire de famille, parce que, quand Jésus-Christ institua la Sainte-Cène, il le fit sur une table ordinaire, puisqu'il venait de souper avec les douze apôtres. »

L'ETCHÉGUÉ. « De quelle espèce de pain faites-vous usage dans la communion? Y imprimez-vous des images ou simplement la croix? »

MOI. «Nous n'y imprimons ni image ni croix, parce que Jésus-Christ prit du pain ordinaire de la table. »

L'ETCHÉGUÉ à tous les autres. « Jamais il n'est venu en Abyssinie un homme comme Samuel, qui prouve tout ce qu'il dit par la Parole de Dieu, et qui persiste toujours à rejeter toute autorité en matière de foi. Les Anglais sont sûrs de toutes les parties de leur religion, parce qu'ils n'admettent que la Bible, tandis que nous ne connaissons souvent pas l'origine de nos croyances et de nos cérémonies. »

En parlant des événemens de la guerre actuelle on m'a dit aujourd'hui que dernièrement deux prêtres de Seméné étaient en chemin pour venir à Gondar, à travers le district occupé par l'armée de Marié. Un matin l'un d'eux dit à son compagnon: « Ce jour sera un jour d'épreuves pour nous, car l'un de nous doit être mutilé et l'autre mis à mort. » Un moment après ils rencontrèrent des Gallas, sol-

dans une église, elle ne leur est plus que comme une maison ordinaire.

dats de Marié, qui en mutilèrent un et tuèrent l'autre, lui coupant la tête ; mais au lieu de sang il ne coula que du lait. Onena est un saint. Un homme qui était caché dans les buissons, voyant ce miracle, sortit incontinent de sa retraite pour se faire tuer à côté du prêtre, et à cause de sa foi et de son désir d'être sauvé, le même miracle eut lieu en sa faveur. Cependant les soldats présens, disent les auteurs de ce récit, ne doivent avoir vu que du sang.

Le 9. Il y a quelques jours qu'on parlait de paix, mais ce n'est qu'aujourd'hui que la nouvelle positive en est parvenue à Gondar. Quand les Gallas veulent contracter une amitié durable, ils y font intervenir le mariage; c'est pourquoi Oubié doit épouser la fille du défunt Râs Imam, son ami et frère de Marié ; mais cela amènera sans doute une nouvelle guerre avec le Tigré. On dit qu'Oubié est très mécontent de Saba-Gadis, son beau-père et beau-frère, parce qu'il n'est pas venu l'aider dans cette guerre : « S'il n'avait pas compté sur lui, dit-il, il aurait accepté la paix avant que la moitié de son pays fût ruinée. » Saba-Gadis lui avait bien envoyé des troupes, mais Oubié ne les avait pas reçu parce qu'il n'était pas venu lui-même à leur tête.

Le 30 *août*. Grâces à mon Sauveur, ma santé s'est encore une fois rétablie ; puisse-t-elle, aussi bien que les maladies, être consacrée sans réserve à son service ! La maladie que je viens d'avoir commença le 10 juillet, par une forte attaque de

fièvre dont les accès me prenaient sans presque aucune interruption pendant deux heures, depuis dix heures du matin jusqu'à dix heures du soir. Ensuite elle se changea en une fièvre-tierce qui dura douze jours, avec un froid aux pieds et aux mains dont rien ne pouvait me soulager ni jour ni nuit. Après cela, je fus atteint pendant huit jours de douleurs très violentes au dos et dans tous les membres; mes yeux surtout ont souffert depuis le premier jour jusqu'à présent. Quand les grandes douleurs se sont adoucies, toute la maladie s'est concentrée dans mon estomac, qui a été considérablement enflé pendant plusieurs jours. Comme je manquais des remèdes nécessaires, je consentis à la fin à prendre celui que les Abyssins regardent comme capital. Je commençai par boire un grand verre de beurre fondu avec un peu de miel, comme purgatif; le jour suivant je pris la même dose comme vomitif; le troisième jour encore la même dose comme purgatif; enfin une double dose comme vomitif; et depuis l'appétit m'est revenu et je me trouve rétabli.

Pendant toute cette maladie j'ai eu à combattre la croyance aux sorciers. Tout le monde voulait me persuader que j'étais l'objet de la gourmandise de l'un des Falachas qui étaient venus précédemment me voir, en sorte que je ne m'étonne plus que des esprits faibles puissent partager l'opinion des Abyssins sur ce point; mais j'admire la bonté de Dieu qui m'a préservé du délire, pendant que tout

semblait devoir contribuer à me faire perdre l'esprit. Un jour, par exemple, que j'étais très faible, j'eus une douzaine de personnes toute la journée autour de mon lit, outre mes domestiques et ceux qui venaient me voir pour un moment; ces gens voulurent me persuader que j'étais dévoré intérieurement par les sorciers. « Mes chers amis, leur disais-je, ne me troublez point. Je sais que je ne peux pas vous convaincre que les idées et la peur que vous avez des boudas sont sans fondement, et une preuve de votre manque de foi; mais je sais aussi que je suis dans la main de Dieu, et que quand même tous les Abyssins seraient des boudas, ils ne pourraient pas m'arracher un seul cheveu de la tête sans la bonne volonté de mon Sauveur.» Alors ils me répondaient : « Vous avez raison, quant à l'ame, mais ne savez-vous pas que Satan a fait beaucoup de mal aux saints? »

Moi. « Je le sais bien, mais vous ne pouvez me donner aucune preuve de l'existence des sorciers. »

Eux, se regardant les uns les autres. « C'est justement là la preuve de ce que nous disons, car ceux qui sont en proie aux sorciers ne veulent pas même croire qu'il en existe. » Puis ils racontèrent gravement plusieurs histoires. « Un tel n'a-t-il pas été dévoré par les boudas, pendant un certain temps? Un tel n'en est-il pas mort? N'en ai-je pas moi-même été malade, etc. »

Mon domestique Malo, un peu moins superstitieux que les autres, était d'abord de mon avis,

mais il fut bientôt ébranlé et je me trouvai tout seul à leur résister. Quand je leur parlais d'un ton grave ils se disaient doucement, l'un à l'autre et à moi : « Voyez, c'est une marque certaine à laquelle on peut reconnaître l'œuvre des boudas, qu'ils rendent sérieux celui qui est l'objet de leur malice. » — Quand je souriais ils l'expliquaient de la même manière. — Je voulus les chasser de la maison pour avoir un peu de repos; mais ils s'écrièrent tous ensemble : « Voilà la preuve la plus incontestable que vous êtes entre les mains des boudas, puisque vous ne pouvez pas souffrir ceux qui vous en délivrent. »

Pendant que je parlais avec les uns, les autres tournaient autour de mon lit pour y cacher quelques amulettes; mais à tout moment je les reprenais et les jetais sous les pieds de mon mulet. Enfin ils me prirent par force, et pendant que les uns voulaient me lier les mains et les pieds les autres apportaient de gros paquets d'amulettes pour me les attacher au cou... « Comment, leur dis-je, pourrais-je souffrir cela, moi qui dis à tout le monde que les amulettes sont l'œuvre du diable et une invention païenne! » Voyant que je n'obtenais rien d'eux, je dis à Malo : « Prends-garde à toi; si tu leur laisses mettre des amulettes dans mon lit, je te chasse de chez moi. » A cet instant même les amulettes finirent; mais ils me prièrent de prendre les autres remèdes connus contre les boudas, à quoi je consentis de suite avec indiffé-

rence. Ils commencèrent par me donner une poudre qui ne diffère pas beaucoup du quina ; ensuite ils firent aspersion du jus d'une certaine herbe sur mon corps et sur mon lit, et ils m'introduisirent une autre espèce d'herbe dans les narines. Pendant tout le temps que dura ce tumulte, les larmes me venaient souvent aux yeux, en réfléchissant à l'ignorance et à la misère de ce peuple ; mais quelquefois je ne pouvais m'empêcher de rire en moi-même de l'air grotesque qu'ils me donnaient.

Ma maladie m'a fait perdre l'estime de plusieurs prêtres, parce que je n'ai pas appelé de père confesseur, et peut-être encore davantage parce que je n'ai pas voulu observer les quinze jours de jeûne en mémoire de la mort, de la résurrection et de l'ascension de la Vierge Marie. Emmaha et sa famille m'avaient prié de jeûner ces quinze jours pour l'amour d'eux, et j'y étais décidé à peu près quoique la nourriture qu'on prend en ces jours-là soit très malsaine ; mais deux jours avant on me dit, en présence de plusieurs personnes, qu'un vieux prêtre du voisinage avait dit que si je ne jeûnais point il voulait me faire mourir ; il n'avait pas dit de quelle manière cela aurait lieu ; mais quand je vis que l'on croyait qu'il voulait le faire par ses prières, j'annonçai publiquement que je ne jeûnerais point, afin de montrer que ce prêtre est un menteur. Les prêtres n'osent pas parler beaucoup contre moi, car quand ils commencent à le faire il se trouve presque toujours quelqu'un

qui leur dit : « Taisez-vous ; il a chassé un démon que tous les prêtres de Gondar n'ont pu chasser,» faisant allusion au frère d'Oisoro Waléta-Téclite. Dernièrement j'entendis une conversation, au sujet des prêtres et des moines, entre Malo et une femme qui paraissait parler de leur conduite avec expérience. Malo commença par dire que les prêtres de ce pays sont très méchans, qu'ils ne savaient que corrompre les femmes et manger le pain du peuple. La femme se mit un peu en colère et fit à peu près le discours suivant, répondant aux questions de Malo : « Ne dites point de mal des prêtres, car il n'est personne au monde qui ait autant de tentations et d'épreuves à supporter, que les prêtres en endurent pour l'amour de Dieu. Ils sont remplis du Saint-Esprit, mais le diable leur parle toujours à l'oreille pour les exciter au mal. » Et en effet l'opinion générale des Abyssins à l'égard de leurs prêtres, c'est que la plupart d'entre eux succombent souvent aux instigations du démon.

J'ai lieu de croire que ma maladie n'aura pas été inutile, quand même je n'en vois pas encore les fruits; du moins, toutes les fois que le temps permettait de sortir, j'avais ma maison pleine et je prêchais l'Évangile devant tout le monde, selon la force que Dieu me donnait. J'évite maintenant les discussions autant que possible, et je tâche toujours de tourner la conversation sur la corruption intérieure de l'homme et sur l'amour inexprimable de Dieu envers les pécheurs. Il y a plusieurs

jeunes gens qui paraissent touchés, sans toutefois qu'ils m'ouvrent toujours leur cœur; j'espère que Dieu rendra sa Parole vivante et efficace en eux. Je vois très peu de prêtres, mais de temps en temps je rassemble quelques jeunes gens auxquels je raconte les histoires de la Bible auxquelles j'ajoute quelques remarques selon qu'elles se présentent le plus naturellement; et quand l'un d'eux est seul avec moi il me raconte ce qu'il en a retenu. Il en est deux qui me racontent presque mot pour mot ce qu'ils ont entendu. Il y a quelque temps que j'ai pris à mon service un jeune homme, nommé Guebrou, qui me paraît devoir devenir utile, si la grâce de Dieu continue de l'éclairer. Toutes les fois qu'il peut trouver un moment, il l'emploie à lire la Bible ; il prend à peine le temps nécessaire pour ses repas. Quand il lit l'Évangile il y trouve toujours ces trois choses : l'amour de Dieu, la corruption de sa vie passée (mais pas encore celle de son cœur tout entier), et la méchanceté des prêtres. Il n'en est encore qu'au commencement, mais si l'Esprit de Dieu rend la Parole vivante en lui, il ne craindra point de rendre raison de sa foi en présence de tout le monde.

Le 3 *septembre*. Dès le grand matin, jusqu'à une heure après midi, j'ai eu ma maison pleine de monde. Quand une des nouvelles visites arrivait les premières sortaient. J'ai trouvé le moyen d'éviter ou de finir en peu de mots les discussions sur lesquelles ils me ramenaient sans cesse relative-

ment aux deux ou trois naissances de Jésus-Christ, en leur demandant toutes les fois qu'ils les abordent : « Qu'est-ce que c'est qu'une naissance?» Ils restent ordinairement muets; je les presse, ils me disent tous : « Nous n'en savons rien.» Alors je leur dis : « Ainsi vous voyez que depuis plus de trois siècles vous discutez sur un mot qui est pour vous vide de sens. Sur cette remarque ils se disent ordinairement l'un à l'autre : « Voilà l'Abouna qu'il nous faudrait pour nous réconcilier. Les Abounas qui nous viennent d'Égypte sont ignorans; ils ne font qu'ajouter l'obscurité à nos ténèbres. » Aujourd'hui, quand je leur ai expliqué le mot de naissance, ils ont tous été ravis de joie. L'un disait : « A présent je comprends ce point ; » et l'autre : « Il me semble aussi qu'il est plus clair pour moi, je veux y réfléchir davantage. » L'explication que je leur ai donnée est celle-ci : « *Une naissance est un passage des ténèbres à la lumière.* David dit que Dieu nous forme dans les ténèbres Ps. CXXXIX, 15; la naissance du corps est donc un passage des ténèbres à la lumière de ce monde. La Parole de Dieu dit qu'avant la conversion tous les hommes sont spirituellement plongés dans les ténèbres, et ceux qui sont convertis ou nés de nouveau, elle les appelle *des enfans de lumière.* Ainsi la naissance que Jésus-Christ a reçue de la Vierge Marie est, comme notre naissance physique, un passage des ténèbres à la lumière de ce monde. L'Écriture-Sainte dit aussi de Dieu qu'il habite dans l'obscurité. Il est lumière en

lui-même, mais une lumière inaccessible à toutes les créatures; pour les créatures il est donc obscurité. Or, Jésus-Christ est appelé *l'image visible du Dieu invisible*, c'est-à-dire il est pour ainsi dire sorti de l'obscurité dans laquelle habite l'essence divine, pour se manifester aux créatures. Voilà ce qui est appelé la naissance divine de Jésus-Christ avant la création du monde; c'est donc aussi, dans un sens, un passage des ténèbres à la lumière. Maintenant où est-ce que la Parole de Dieu parle de l'acte ou des conséquences de la troisième naissance? » On ne peut pas éviter entièrement de s'expliquer sur cette question, autrement on serait regardé comme très ignorant ou très rusé.

Le 4. Ce matin je suis allé voir l'Etchégué qui est malade. En sortant j'ai trouvé Alaca-Stéphanos, qui m'a introduit chez Aïto-Gougsa, fils de Dedjadj-Sedat, qui désirait depuis quelque temps de me voir. En entrant il m'a dit qu'il avait vu un des exemplaires de l'Évangile que j'avais distribués, et qu'il serait heureux d'en posséder un. Il y avait plusieurs personnes autour de lui qui m'ont fait un grand nombre de questions sur l'Angleterre, jusqu'au moment où le ciel s'est couvert de nuages et où je me suis levé pour retourner chez moi avant la pluie. Alors Gougsa m'a dit d'un air triste : « Ce n'est pas pour cette conversation que je désirais vous voir; je voudrais parler de l'Évangile avec vous et me faire instruire par vous; mais revenez après demain, si vous le pouvez. » Comme je ren-

trais à la maison, Alaca-Waca et Guébra-Haïwat sont venus vers moi. Ils ont d'abord amené la conversation sur l'onction ou troisième naissance de Jésus-Christ. Je leur ai de nouveau demandé et expliqué ce que c'est qu'une naissance. » Comme à l'ordinaire j'ai terminé cette conversation par quelques remarques sur la misère de l'homme et l'amour immense de Dieu, qui s'est fait homme pour nous sauver par ses souffrances et par sa mort. Cette observation paraît toujours les toucher, mais ce n'est que l'Esprit de Dieu qui peut leur donner un sentiment vivant et efficace de la charité du Rédempteur. C'est aussi lui que je prie de rendre puissantes les paroles, dont je n'ai que trop souvent sujet de déplorer la froideur et la mort.

Le 5, dimanche. Un jeune homme, qui n'est pas des plus ignorans, m'a demandé si le dimanche (sanbat) était un grand saint, puisqu'on célèbre sa fête toutes les semaines, tandis que celles d'autres grands saints, comme saint Michel et saint Georges, ne se célèbrent qu'une fois par mois? Tous les mendians personnifient le dimanche, en demandant l'aumône pour l'amour du dimanche, comme pour l'amour d'un saint, et ils ajoutent : « Que le dimanche vous garde ! Que le dimanche vous justifie. » J'entends quelquefois des gens appeler Dieu l'archange Michel.

Le 6. J'ai passé la matinée avec Ledj-Gougsa et ses gens; je leur ai lu le premier chapitre de saint

Jean et le chapitre V de saint Matthieu, avec quelques remarques.

Le 7. Lic-Atécou est venu comme à l'ordinaire, pour prendre une leçon de géographie avec quelques-uns de ses amis. Il y a quelque temps qu'il m'arriva de dire que ce n'est pas le soleil qui tourne autour de la terre, mais que c'est la terre qui tourne pour recevoir la bénédiction que Dieu a mise dans le soleil. Depuis lors un petit nombre des plus savans de la ville viennent de temps en temps ensemble chez moi pour prendre des leçons de géographie, qu'ils regardent comme une étude des œuvres de Dieu nécessaire à l'intelligence de la Bible. J'y ajoute le peu que je sais de l'histoire des peuples, car je trouve qu'après la Bible rien n'inspire autant de remarques qui touchent le cœur que l'histoire. Avant de nous séparer ils ont déploré le mal que les chrétiens ont fait de se diviser en plusieurs sectes. Lic-Atécou a ajouté : « C'est l'orgueil des patriarches et des évêques qui est la cause de tout ce mal. »

Le 10. C'est aujourd'hui la fête de saint Jean-Baptiste, instituée en mémoire de sa mort. Ce matin tous les habitans de Gondar sont allés se baigner dans le ruisseau appelée Caha, à l'ouest de la ville, où est située l'Église de Saint-Jean-Baptiste. Jusqu'à midi le ruisseau a été plein de monde, les hommes, les femmes, les enfans, les chevaux, tous pêle-mêle. Plusieurs personnes m'ont invité à y aller, mais je n'ai pas voulu sortir de la maison,

puisque dans toutes les occasions je condamne cette coutume, qui est à beaucoup d'égards indécente. Ce n'est point un acte religieux, et toutefois il y a des gens qui se croiraient coupables s'ils n'y allaient pas. Deux femmes, qui sont allées se baigner le matin avant qu'il fît jour, ont été noyées. Au mois de janvier, en mémoire du baptême de Jésus-Christ, les Abyssins ont encore une pareille cérémonie, qu'ils appellent Baptême ; mais alors c'est un peu plus décent, parce que c'est un acte religieux dans lequel les femmes sont presque toujours séparées des hommes. Les prêtres se tiennent à l'endroit le plus haut avec l'arche d'une Église et avec des croix pour bénir l'eau, et alors ils se précipitent tous ensemble, ils se plongent entièrement dans l'eau et ils en sortent aussitôt.

Après s'être baignés, plusieurs Alacas sont venus ensemble chez moi; et parce qu'ils étaient de deux partis opposés, ils ont d'abord commencé leurs controverses sur la naissance de Jésus-Christ. Le point principal, autant qu'on peut le définir, est celui-ci : Les uns disent que Jésus-Christ a reçu le Saint-Esprit comme homme, afin de pouvoir accomplir l'œuvre de sa mission comme homme parfait ; que par conséquent le Saint-Esprit habitant en lui n'était point inhérent à sa nature humaine, c'était un don reçu du Père, comme nous recevons nous-mêmes le Saint-Esprit ; c'est là ce qu'ils appellent troisième naissance. Quant à l'u-

nion de la divinité avec l'humanité, elle eut lieu au moment de la conception, et Jésus-Christ homme devint, par cette union et dans ce moment même, Enfant ou Fils de Dieu par grâce, c'est-à-dire par don. C'est pourquoi, quand on leur demande de quel parti ils sont, ils répondent: « Je suis pour l'*union.* » Les autres, en petit nombre à Gondar, disent que Jésus-Christ s'est oint lui-même, qu'il n'a rien reçu du Père, et que le mot onction veut dire que Jésus-Christ homme a été conçu du Saint-Esprit, et qu'ainsi il est, comme homme, Fils de Dieu par nature, et que par conséquent sa chair, c'est-à-dire Jésus-Christ homme, a le pouvoir de créer. Ils disent : « Je suis pour l'*onction.* » Au milieu de cette confusion de mots, ces deux partis sont si opposés qu'ils ne communient plus ensemble depuis quelques années. A Godjam ils s'excommunient et se maudissent les uns les autres. Godjam et le Tigré sont presque tous pour l'onction, et le reste généralement pour l'union.

Après s'être disputés un bon moment, ils m'ont tous prié de leur dire clairement quelle est mon opinion sur ce point? Pour ne pas les offenser je leur ai expliqué cet article, comme dans d'autres occasions. Puis ils m'ont tous dit : « Si nous avions un Abouna comme vous, il serait seul capable de nous réconcilier. » Ensuite je les ai fortement censurés de ce qu'ils passent toute leur vie à se disputer sur des points et des mots qu'aucun deux ne com-

prend, plutôt que de penser continuellement à l'amour du Sauveur, qui est devenu homme pour porter nos péchés en son corps sur le bois, et je les ai vivement engagés à se sonder eux-mêmes pour savoir s'ils ont été oints du Saint-Esprit et s'ils ont part à la Rédemption de Jésus. J'ai fini par leur dire : « Je suis sûr que quand vous lisez la Bible, votre esprit n'est occupé qu'à chercher des passages qui favorisent votre opinion particulière, plutôt que d'y chercher toute la vérité. » A cela la plupart ont répondu : « Il est vrai ; moi je ne cherche que des passages qui prouvent ce que je crois d'avance. » Ceux du parti de l'union ont ajouté : « Nous renoncerions volontiers au mot de troisième naissance pour nous réconcilier, » mais les autres ont gardé le silence.

Le 11. La foudre est tombée au milieu du marché et a tué deux femmes.

Le 12, dimanche. Je n'ai eu que la visite de Habéta-Selassé et de Guébra-Haïwat, avec lesquels j'ai passé toute l'après-midi à converser, sans dispute, sur la différence qu'il faut faire entre la Parole de Dieu et les écrits humains, quels qu'ils soient, sur la dépravation du cœur humain et sur son unique remède, savoir Jésus.

Le 13. J'ai passé la matinée jusqu'à midi avec un prêtre, qui m'a fait plusieurs questions sur la véritable prière publique et particulière, sur la conversion, la rémission des péchés, le témoignage du

Saint-Esprit dans le cœur des fidèles, etc. Il n'a fait aucune objection à mes réponses. Sur sa demande si nous honorions les saints, je lui ai répondu : « Nous ne les adorons ni ne les prions, car nous ne devons d'honneur religieux qu'à Dieu, notre Sauveur. Le seul honneur que nous croyions devoir rendre aux saints, c'est d'imiter leur foi et leurs bonnes œuvres. » A cela il a répondu : « Sur ce point vous êtes plus près de la vérité que nous. »

Je viens d'apprendre que les deux personnes frappées l'autre jour de la foudre se sont relevées au moment où on les descendait dans la tombe.

Le 14. Il y a beaucoup de murmure contre le roi. Samedi dernier la foudre frappa un arbre sec au milieu du marché ; plusieurs personnes prirent de son bois, parce que les Abyssins croient que le bois sur lequel est tombé la foudre est une excellente médecine. Quand le roi eut appris cela il emprisonna tous ceux qui avaient pris de ce bois, jusqu'à ce qu'ils eussent payé les sommes d'argent qu'il exigeait d'eux, sommes qui ne sont pas proportionnées au délit, mais à la fortune des individus. On parle en général de le détrôner aussitôt que l'Abouna sera venu en Égypte.

Le 17. Tous ces jours derniers j'ai eu ma maison pleine de gens qui venaient me témoigner leur regret de me voir sur le point de partir pour le Tigré. Plusieurs me priaient de recommander l'A-

byssinie à l'Angleterre, et d'engager les Anglais à envoyer des troupes pour remettre le pays en ordre. Les uns entendent par-là que ce serait pour relever la maison royale; les autres voudraient que les Anglais prissent le pays pour eux-mêmes. Lic-Atécou me presse toujours de faire venir des savans pour instruire le peuple. La réunion des sectes nommées chrétiennes est l'objet fréquent de ses désirs; ce n'est pas qu'il ait encore de justes idées sur la communion de l'ame avec Christ, mais il est philanthrope, et il croit que si tous les Chrétiens se réunissaient, cela attirerait la bénédiction de Dieu sur toute la terre.

J'ai depuis quelque temps beaucoup de conversations sur les deux natures en Jésus-Christ. Pendant long-temps je me suis borné à exprimer l'avis qu'il vaudrait mieux mettre de côté le mot de « nature » et dire simplement que Jésus-Christ est vrai Dieu et vrai homme. Maintenant je tâche de leur prouver que ceux qui attribuent deux natures à Jésus-Christ ont au moins autant de raison que ceux qui ne lui en attribuent qu'une. Cela ne les offense point. Quand j'ai annoncé aujourd'hui à l'Etchégué, en présence de plusieurs alacas, que je devais partir dans quelques jours, il s'est écrié : « Voilà notre espérance perdue ! » Je ne sais pas ce qu'il voulait faire entendre par-là. Les autres m'ont témoigné leur regret de me voir les quitter, mais je connais assez les Abyssins pour donner à leurs paroles le poids qu'elles méritent.

Ce soir j'ai voulu aller me baigner, mais les gens qui étaient dans la maison s'y sont tellement opposés qu'ils ont fermé la porte, et qu'ils n'ont pas voulu la rouvrir jusqu'à ce que je leur eusse promis de ne pas me baigner aujourd'hui. Les Abyssins s'imaginent que l'après-midi il y a des malins esprits dans tous les cours d'eau. A Gondar, on croit généralement qu'il y a toujours un démon dans l'Angrab qui coule à côté de la ville. Quand une personne s'est noyée, ce qui arrive souvent pendant la saison des pluies, on attribue toujours sa mort à l'influence maligne du démon qui est dans la rivière; c'est pourquoi ils me disaient aujourd'hui: « Si nous vous laissions aller selon votre désir, ce serait comme si nous vous jetions entre les mains du démon, qui vous ferait mourir; Dieu nous en demanderait compte, etc. »

Le 19, dimanche. J'ai passé l'après-midi avec Habéta-Selassé et Lic-Atécou. Le premier m'a ouvert son cœur, relativement à quelques actions de sa vie, et il l'a fait d'une manière qui ne me laisse pas douter de la confiance qu'il a en moi. Il est quelquefois très sensible à sa misère spirituelle, mais le trop grand respect qu'il a pour les traditions humaines et pour les vieillards instruits, l'embarrasse dans la recherche du salut.

Le 20. Mon domestique est revenu du Tigré avec plusieurs lettres d'Europe et d'Égypte, entre autres une qui m'a annoncé la mort de ma sœur; il m'a aussi apporté cinquante talaris que Saba-Gadis lui

a remis pour moi, en sorte que je peux à présent retourner auprès de mon frère Kugler en Tigré. Dès que j'ai annoncé à Emmaha que ma sœur était morte, toute la famille et mes domestiques se sont réunis pour pleurer à haute voix autour de moi; mais je les ai fait taire, et j'en ai pris occasion de leur parler plus sérieusement du but de notre existence ici-bas, du chemin du salut, du bonheur des élus après la mort, et du malheur des réprouvés.

Le 24. Tous ces jours derniers ma maison a été tellement remplie de monde, depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit, qu'il m'a été impossible d'écrire un seul mot des conversations intéressantes que j'ai eues avec plusieurs personnes. Etant sur le point de partir, je ne discute plus aucun point de leurs controverses. Je commence ordinairement la conversation, surtout quand ce sont des gens que je vois pour la première fois, en leur parlant de l'amour de Dieu pour les pécheurs; puis je tâche de leur faire sentir leur corruption nationale et individuelle dans des termes aussi forts qu'il m'est possible, leur faisant voir que la corruption de leurs mœurs est une conséquence naturelle et nécessaire de l'obscurcissement de leur foi. Il y en a plusieurs, et surtout un prêtre, qui paraissent être en peine sur l'état de leur ame; mais je n'en connais aucun qui ait une connaissance vivante de Jésus. Je suis parvenu à exciter chez plusieurs un ardent désir d'étudier les épîtres de saint Paul,

mais je n'en ai point encore à distribuer. Ce qui attira tant de monde chez moi ces jours-ci, c'était la nouvelle de la mort de ma sœur. Ils venaient me consoler, selon la coutume, et j'ai remarqué que ce que je leur disais faisait plus d'impression sur eux qu'auparavant.

Il y a un cri général parmi le peuple pour qu'on me choisisse comme Abouna, mais je réponds qu'un homme qui craint Dieu et qui garde sa Parole ne peut pas être Abouna en Abyssinie, à moins que le peuple ne se soumette à réformer entièrement sa religion; que si Dieu leur donnait un bon Abouna, cet homme commencerait par fonder un institut pour instruire les jeunes gens qui se destinent au saint ministère, et qu'il n'imposerait pas les mains à quiconque ne connaîtrait pas bien la Bible. Plus je leur parle contre leur superstition et leur méchanceté, et plus je m'attire leur respect. Je crois que si je voulais maintenant me faire passer pour un ange, il y aurait à peine la dixième partie d'entre eux qui doutât de mon assertion. De tout côté on vient me dire qu'on a entendu parler de moi, et qu'on a vu l'Évangile que j'ai distribué dans le pays. L'Etchégué m'a recommandé à tous ceux qui viennent le voir, mais on assure que Marié est très mécontent de lui depuis qu'il a été excommunié et qu'il le remplacera par un autre Etchégué.

Le 3 octobre, dimanche. L'on a consacré aujourd'hui le nouvel Etchégué, Guébra-Selassé. Cette cérémonie ressemble beaucoup plus au sacre d'un

roi qu'à la consécration d'un ecclésiastique, et outre cela il y règne un si grand désordre qu'il est impossible de la décrire. Je désirais cependant voir le nouvel Etchégué, et pour cela je me suis rendu à l'église ; mais il avait l'air si confus qu'il était impossible de juger de sa physionomie. La grande réputation de sainteté que lui a valu sa vie austère, me fait craindre qu'il ne soit pas aussi libéral que le précédent Etchégué, Phillipos. J'allai voir ce dernier avant-hier, après sa démission (volontaire en apparence), et au lieu de le plaindre, comme tous les autres, je le félicitai de ce que Dieu l'avait retiré du poste fatigant, et dangereux pour son ame, dans lequel il était placé auparavant. J'ajoutai que, s'il avait son salut à cœur, sa présente situation lui convenait beaucoup mieux que la précédente. Depuis lors il répète mes paroles à tous ceux qui vont le voir, et il ajoute que je suis le seul qui connaisse la vérité et qui parle avec franchise.

Comme je dois partir demain pour le Tigré, ma maison est devenue un rassemblement de toutes sortes de personnes, depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit. Je ne peux souvent prendre aucune nourriture jusqu'à huit heures du soir. Désirant de laisser une impression favorable, je ne dispute plus avec personne, je tâche simplement de ramener toutes les conversations sur Jésus-Christ crucifié. Il y a plusieurs Abyssins qui paraissent sensibles à leur misère spirituelle, et ce n'est pas sans espérance que je remets à mon Dieu le soin d'arroser et de

faire fructifier la semence de sa Parole, que j'ai répandue sur un vaste terrain pendant ces six derniers mois, selon la mesure de la grâce qui m'a été donnée!

C'est avec une émotion de joie et de douleur, tout à la fois, que je quitte cette ville dans laquelle, pour la première fois de ma vie, je suis devenu missionnaire. Si je dois juger de l'Abyssinie d'après la capitale, la mission peut attendre d'heureux résultats de ses travaux, car il y a chez plusieurs indigènes une faim et une soif de la Parole de Dieu que je n'ai jamais trouvées ailleurs. La plupart sont convaincus de leur propre ignorance et, en grande partie, de l'ignorance des prêtres. Ils sentent le besoin qu'ils ont d'un Sauveur et d'un Médiateur pour les amener à Dieu; mais d'un autre côté, c'est à ce noble sentiment que se rattachent presque tous les obstacles contre lesquels les messagers de Christ auront à combattre; car la prétendue puissance de lier et de délier, attribuée aux prêtres, l'invocation des saints et des anges, le jeûne, les pélerinages, etc., sont autant de faux sauveurs et d'Antichrists que le diable a établis pour éloigner du vrai Sauveur les ames travaillées et chargées. La raison ne manque pas de preuves pour faire voir l'inutilité de toutes ces choses; mais ce n'est que la Parole de Dieu qui peut anéantir la superstition dans toutes ses parties en régénérant le cœur. Aussi la grande tâche des missions évangéliques dans ce pays, doit-elle être de

multiplier les exemplaires de la Bible et d'instruire le peuple dans les Saintes-Écritures. Tous les autres actes de charité chrétienne doivent concourir à ce but, car quand la lumière de l'Évangile éclaire les cœurs, toutes les doctrines humaines tombent d'elles-mêmes, et à mesure que la superstition fait place à la vérité, la corruption des mœurs fait place à la sainteté de la vie.

CHAPITRE IV.

Du 4 octobre 1830 au 15 février 1831 inclusivement.

Arrivée à Adowa. — Visite à Saba-Gadis. — Il est joint par M. Kugler. — Ophtalmie de M. Gobat. — Dernière maladie et mort de M. Kugler. — Ses funérailles dans lesquelles on ne se conforme pas à l'usage des Abyssins. — Indignation de Saba-Gadis contre les prêtres. — Conversations avec le jeune Técla-Georgis. — Récit sur la morsure de Damotera. — Nouvelles alarmantes du théâtre de la guerre.

Adowa, *le* 19 *octobre.* C'est avec la plus grande difficulté que j'ai pu quitter Gondar le 4 août. Je n'avais averti que très peu de personnes que je voulais quitter leur ville ce jour-là. J'avais l'intention de partir de bon matin, afin de n'avoir que la visite de quelques-uns de mes plus intimes amis; mais quand je fus sur le point de me mettre en route, le roi m'envoya chercher pour me prier de rester au moins encore huit jours, à quoi je ne voulus pas consentir. En retournant chez moi je trouvai une si grande quantité de monde, que je ne savais pas comment traverser le jardin pour parvenir à la maison. Je pris congé des personnes présentes, en les exhortant à rechercher incessamment le salut qui est en Jésus. A dix heures du matin je pus commen-

cer mon voyage, accompagné, pendant une bonne partie du chemin, d'un grand nombre de mes connaissances. Habéta-Selassé m'accompagna durant près d'une lieue, en m'exprimant le désir de me voir bientôt revenir pour aller commencer une mission chez les Gallas, près de son village, Marfoude, Schoa.

Depuis le premier jour du voyage j'ai eu si mal aux yeux que je n'ai pas pu écrire. Au reste, il ne s'est rien passé de remarquable; nous étions une très petite compagnie et nous avons dû suivre le même chemin que j'avais pris en allant, à cause des fièvres qui au mois d'octobre sont fréquentes sur toutes les autres routes. J'ai un peu souffert de la faim, ainsi que mes gens, durant ce voyage; et comme je n'avais plus d'argent en quittant Gondar, je n'avais pu acheter des vivres; et d'autre part Oubié qui m'avait fait dire de passer chez lui à mon retour de Gondar, et sur lequel je comptais pour mon approvisionnement jusqu'à Tacazé, était parti; mais quand j'arrivai à Débarec, j'appris qu'il s'en était allé subitement quelques jours auparavant pour punir les rebelles de Walcaït.

En passant près d'Ébena j'envoyai un domestique pour saluer une dame que j'avais vue la première fois. Aussitôt elle se mit en chemin avec du pain et de la bière pour venir m'attendre sur la route. Elle me pria d'aller loger chez elle si jamais je repassais par ce chemin-là. Il me semblait avoir rencontré un Melchisedec (*Gen.* XIV, 18),

car ce jour-là nous n'avions plus qu'un morceau de pain à partager entre treize personnes. Le lendemain nous marchâmes, depuis la pointe du jour jusqu'à sept heures et demie du soir, sans prendre de nourriture, excepté un peu d'orge que mes domestiques trouvèrent dans un champ à côté du chemin. Je n'en voulus point manger; mais je crus devoir leur appliquer le passage *Deut.*, XXIII, 24, 25.

Le soir, le gouverneur de Tursogué nous reçut très bien, et le jour suivant nous traversâmes le Tacazé. Tous les villages depuis Gondar jusqu'à Sancaber ont été brûlés pendant la dernière guerre, excepté Kedous Georgis Faras Sabar.

J'arrivai le 17 octobre à Adowa, où Saba-Gadis était arrivé le 15. Au moment où j'entrai il me fit apporter un lit, du genre de ceux que les Abyssins appellent trônes, et le fit placer à côté du sien : honneur qu'il n'a jamais accordé à personne. En général, pendant les deux jours que nous avons été ensemble, il m'a témoigné tant d'amitié que je ne doute nullement de sa sincérité. Quand je lui annonçai que j'avais l'intention de me séparer de lui pour un an, il se mit à pleurer et me dit : « Pourquoi voulez-vous vous en aller? Demandez-moi seulement ce que vous désirez que je fasse; je suis prêt à tout, car je vous aime, non parce que vous êtes grand, mais parce que vous aimez Dieu, que je désire aussi d'aimer de tout mon cœur. » Je voulus lui baiser la main, mais il ne voulut me le permettre qu'après qu'il eut baisé la mienne. Il est

parti aujourd'hui pour la guerre contre Marié et Oubié; ce dernier est depuis peu devenu son ennemi.

Le 20. Hier au soir mon frère Kugler arriva ici de Gouila, avec notre ancien Girgis, qui, à ce qu'il me semble, a fait beaucoup de progrès dans la connaissance et dans l'amour de la vérité. C'était une fête pour moi de me retrouver, après huit mois de solitude, avec deux frères qui me sont si chers.

Le 18 décembre. Quelques jours après mon arrivée à Adowa j'eus une attaque d'ophtalmie. J'ai toujours arrêté la douleur de ce genre de mal en remplissant mes yeux plusieurs fois par jour de tabac à priser; c'est un remède que j'ai appris d'un nègre, et j'en ai déjà fait plusieurs fois l'épreuve avec succès depuis trois ans. Quand on s'y prend de bonne heure on fait passer l'ophtalmie dans une nuit; autrement elle suit son cours de 8 à 12 jours, cependant même le tabac arrête la douleur. Quand je fus guéri de l'ophtalmie je commençai de souffrir de l'estomac. Cette maladie, qui ne me causait pas de grandes souffrances, était cependant fort désagréable, car je ne pouvais lire tout au plus qu'un chapitre de la Bible par jour; deux lignes d'écriture me faisaient tourner entièrement la tête. Je me mis à faire tous les jours une promenade à mulet; mais cela ne me suffisait point. Comme il y a beaucoup de gibier dans les environs d'Adowa, je me mis à aller toutes les semaines deux ou trois fois à la chasse, pour avoir un but qui me fît oublier la fatigue; et quand je tombais pour ainsi dire en défaillance, je mon-

tais mon mulet pour retourner à la maison. Ces exercices me firent tant de bien qu'un jour j'engageai mon frère Kugler, qui se trouvait indisposé, à venir avec moi. Il se trouva si bien de cette course qu'il résolut deux jours après d'en faire encore une du même genre, surtout pour aller chasser les sangliers, dont la graisse lui était nécessaire pour faire des onguents. Nous partîmes le 10 décembre; en passant à côté d'une rivière, avant le lever du soleil, nous vîmes de loin dans l'eau une grosse bête que nous prîmes pour un crocodile. Je dis à Kugler : « Qui de nous doit aller tuer cet animal? » Il répondit de suite d'un ton craintif: « J'irai. » En approchant il crut voir un hippopotame, tira sur lui; mais son fusil sauta et lui fit quelques blessures au bras gauche, dont il n'est pas encore guéri; mais il va très bien, en sorte que nous espérons qu'il se rétablira bientôt; j'ai toujours soin de l'exhorter à rester tranquille et à prendre autant de soin que possible de son bras, ce qui lui coûte beaucoup parce qu'il se croit hors de danger.

Le 23. Aujourd'hui Kugler a eu un nouvel accident. Se croyant entièrement rétabli, il s'est couché sur son côté gauche, et s'est mis à lire en appuyant sa tête sur sa main blessée. Comme il lisait il a fait un mouvement involontaire, et tout d'un coup le sang s'est mis à ruisseler de sa plaie qui paraissait complètement guérie. Je n'étais pas avec lui; mais il m'a dit qu'il avait perdu au moins deux livres de sang; cela lui a causé un peu de fièvre.

J'aurais espéré cependant que ce ne serait rien, si, depuis quelque temps, il ne m'avait pas toujours entretenu de sa mort prochaine. Pendant que j'étais malade, il y a plus d'un mois, lui étant en parfaite santé, il me dit une fois d'un air très sérieux : « Si je devais quitter dans peu ce monde, comme j'en ai souvent le pressentiment, écris à toutes mes connaissances qui peuvent m'avoir offensé, soit volontairement, soit involontairement, que je n'ai pas le moindre sentiment de rancune ni de haine contre elles, et que si j'ai fait de la peine à quelqu'un je lui en demande pardon. » Il me nomma différentes personnes.

Le 24. Nous avons reçu plusieurs lettres d'Europe, dont deux ont beaucoup agité Kugler. Ce soir il a plus de fièvre qu'hier.

Le 25. Kugler a encore eu une perte de sang considérable; mais ce soir il est assez bien.

Le 26, dimanche. Kugler a été bien toute la journée, mais il parle toujours de la mort comme s'il l'attendait bientôt.

Le 27. Kugler a été bien jusque vers les quatre heures du soir; à ce moment il m'a prié de délier son bras pour y appliquer un nouvel onguent que je ne connais point, disant que cela arrêterait le sang et fermerait promptement la plaie. Je m'y suis d'abord un peu opposé, par la raison que puisque durant deux jours il n'avait point perdu de sang et qu'il n'avait pas de grandes douleurs, il ferait mieux de laisser encore un jour son bras tel qu'il était;

mais enfin j'ai cédé à ses instances. Ensuite il s'est trouvé si soulagé qu'il a voulu venir souper chez moi (1). Je lui ai conseillé de ne pas sortir, mais il m'a dit qu'il ne se sentait aucun mal, si ce n'est le besoin de se donner un peu de mouvement. En chemin il s'est écrié : « Voilà du sang; » et dans un instant il en a perdu au moins deux livres. Quand nous sommes arrivés à la maison le sang s'est arrêté; mais il est tombé évanoui pendant un moment; puis il s'est promptement remis.

Le 28. J'ai senti le besoin de me donner un peu de mouvement, j'ai dit à Kugler que je désirais faire une petite course à mulet, s'il se trouvait bien; à quoi il a répondu qu'il avait passé une très bonne nuit, que je devais aller sans crainte. Je suis sorti en effet un peu avant le jour et je suis revenu vers les neuf heures. En rentrant j'ai été tout consterné d'apprendre qu'il avait eu une perte de sang, ce qui ne lui était pas encore arrivé le matin, et de trouver notre frère Aichinger (charpentier allemand) très malade; Kugler souffrait de toutes manières. Il y avait une telle agitation dans tous ses membres qu'il ne pouvait pas rester tranquille un moment, et chaque mouvement lui causait de la douleur au bras; cependant sa force d'ame, soutenue par la confiance qu'il a en Dieu,

(1) Les maisons sont si petites que nous en avons pris deux pour pouvoir travailler plus librement, mais nous n'avons qu'une table.

ne laissait remarquer à personne qu'il souffrait; tandis que nous nous entretenions ensemble il m'a dit: « Ce n'est pas le sang que j'ai perdu jusqu'ici qui me privera de la vie, mais le malaise que j'éprouve depuis quelques jours me fait craindre que la rouille du fer qui m'a frappé ne soit entré dans mes veines. Il est possible que je meure de cet accident, et sous ce rapport j'ai une chose sur le cœur qui me gêne. Après ma mort il sera de ton devoir d'en donner connaissance en Europe; mais je sais que si tu écris en termes généraux que j'ai été blessé à la chasse plusieurs personnes s'en scandaliseront. Cela ne me ferait rien pour moi-même, car sous ce rapport j'ai la conscience pure devant Dieu, qui sait que ce n'est pas par passion que j'allais ce jour-là à la chasse, mais simplement pour conserver ma santé et pour l'utilité des malades de ce pays; mais si cet accident est généralement connu, je crains que plusieurs chrétiens ne s'en scandalisent, et que le monde n'en prenne occasion de décrier l'œuvre des missions, comme si les missionnaires passaient inutilement leur vie à la chasse. Après tout cependant, je sais que les deux comités de Londres et de Bâle me connaissent assez pour ne pas se tromper sur mon compte. Tu peux leur écrire le tout, ils verront s'ils doivent le publier ou non. » Je lui ai dit pour le tranquilliser que la chasse et la pêche sont une seule et même chose, tellement que le même mot exprime l'un et l'autre dans les langues orientales, et qu'aucun chrétien n'a jamais

blâmé les Apôtres de ce qu'après qu'ils avaient prêché l'Évangile, ils allaient à la pêche; il n'y a dans l'un et l'autre, ajoutai-je, que le mal qu'on y met. Vers les quatre heures du soir il a encore eu une perte de sang, mais peu considérable, parce que nous avions tout préparé d'avance pour l'arrêter; mais son bras enfle et lui cause de très vives douleurs.

Le 29. Hier au soir Kugler souffrait beaucoup; il lui échappa un cri, mais tout aussitôt il dit: « La volonté de Dieu est que je souffre, je veux donc souffrir avec patience. » Un moment après il tomba presque évanoui; mais il se remit aussitôt. Il y avait plusieurs personnes rassemblées autour de son lit, auxquels il adressa un long discours en dialecte du Tigré. Je fus très surpris de l'entendre s'écrier d'un ton décidé: « Je suis sur le point de mourir. » Quand le monde fut parti il me dit: « J'avais presque oublié ma douleur en parlant; mais maintenant elle est si violente qu'il me semble qu'elle pénètre tous mes os. » A ces mots il délia lui-même son bras dont l'enflure allait toujours en augmentant. Je lui préparai un peu d'opium, de camphre et d'esprit de vin, dans lequel je trempais de temps en temps un linge que j'appliquais sur son bras; de cette manière je calmai sa douleur, en sorte qu'à deux heures du matin il s'est endormi jusqu'au jour. Aujourd'hui il a été bien toute la journée; l'enflure de son bras diminue et il est plus calme que les autres jours; mais dans

ce moment (au coucher du soleil) son pouls est si plein, si dur et si irrégulier, que j'ai de vives craintes pour la nuit. Aichinger a aussi beaucoup souffert depuis hier.

Le 24. C'est avec la plus vive douleur que je décris la scène d'hier au soir; mais comme le Seigneur m'a soutenu jusqu'ici il me soutiendra encore. Hier au soir, un peu après le coucher du soleil, pendant que nous nous entretenions de l'avancement du règne de Dieu, Kugler me dit d'un son de voix à la fois doux et sonore : « Gobat, viens vite, mon sang coule à gros bouillons. » Je saisis de suite les linges que nous avions préparés; mais il était déjà sorti une si grande quantité de sang que, quand je soulevai son bras, il tomba évanoui, et le sang s'arrêta. Aichinger, faible et souffrant, sauta hors de son lit pour accourir à mon aide. Je perdis presque le sentiment en le voyant, par l'idée que je pourrais être privé des deux seuls frères que j'aie dans ce pays. Kugler revint de suite à lui-même; mais ses premières paroles furent : « Je vais mourir; j'aurais désiré de vivre plus long-temps, pour annoncer à ce pauvre peuple le salut qui est en Christ; mais que la volonté du Seigneur soit faite. » Après cela il répéta plusieurs fois en dialecte du Tigré : « Je n'ai aucune crainte. Ne pleurez point sur moi, il m'est beaucoup meilleur de mourir que de rester ici. » Ensuite il se mit à prier en Tigré, disant : « Seigneur Jésus! bénis-moi, fais-moi grâce, reçois-moi auprès de toi; tu es mon Sau-

veur, mon Père, je n'ai point d'autre Père que toi; je viens à toi, reçois mon esprit; prépare-moi une place auprès de toi, etc. » Puis il se mit à prier en allemand, disant les mêmes paroles; il ajouta : « Je te rends grâce, ô Seigneur! de toute la miséricorde dont tu as usé envers moi; tu m'as été propice jusqu'à cette heure. » Ensuite il me dit : « Gobat, salue tous mes frères, salue ma Julie; je n'ai aucune instruction à lui laisser. » Il invoqua encore plusieurs fois le nom de Jésus, et de temps en temps il répétait : « Reçois-moi. » Quand sa voix commença à s'affaiblir, il me dit : « Je ne veux plus parler, atteste à ces gens (ils étaient en grand nombre autour de lui), que Jésus est mon partage, et qu'ils ne doivent point pleurer, comme ils le font à l'ordinaire; ne fais point de *tezcar* (1) ». Après avoir encore invoqué quelquefois le nom de Jésus, il dit : « Entretiens-moi du Sauveur; je ne peux plus parler. » Je ne pouvais pas encore me persuader qu'il dût me quitter; j'avais le cœur gros de le voir, lui et Aichinger, dans un tel état, en sorte que quand je voulais élever la voix, elle me manquait, mais ma consolation était de le voir uniquement occupé de Jésus avec une pleine assurance de foi. « Aie bon courage, lui dis-je, le Seigneur ne t'abandonnera

(1) Dans ce pays les parens et les amis d'un mort invitent à diverses fois plusieurs prêtres et des pauvres, auxquels ils donnent à manger et à boire, pour les engager de prier pour l'ame du défunt; c'est ce qu'ils appellent *tezcar*, *souvenir*.

ni dans la vie, ni dans la mort; il ne délaisse jamais ceux qui se confient en lui. » « Je le sais bien, répondit-il d'un ton assuré; il ne m'a jamais abandonné. » Après avoir dit ces paroles, il jeta encore un regard tout autour de lui; et puis il s'endormit si doucement que pendant deux heures aucun des assistans ne croyait qu'il fût véritablement mort. Il était environ 9 heures du soir (le 29 décembre), quand il remit son ame entre les mains de son Créateur et Sauveur.

Aussitôt que j'eus dit que Kugler était mort, les hommes et les femmes, dont la maison était remplie, se mirent selon la coutume du pays à pleurer et à crier, comme si chacun avait perdu un fils unique. Leurs cris étaient presque insupportables à Aichinger; mais je l'encourageai à prendre patience pour un moment, et pour ne pas blesser leurs sentimens, je crus devoir les laisser crier environ un quart-d'heure. Je m'attendais, selon la coutume, à des cris continuels jusqu'à l'enterrement; mais quand ils eurent pleuré et crié durant quelques momens, je leur dis : « Mes chers amis, je ne doute nullement de votre amitié pour mon frère défunt, mais vos lamentations et vos pleurs offensent Dieu; en voulant bien faire, vous commettez un péché. En effet, vous avez entendu mon frère mourant vous dire qu'il appartient à Jésus, que son lot est meilleur que le nôtre, par conséquent vous ne devez point pleurer. De plus, vos cris font mal à Aichinger malade, et sont une espèce de révolte contre Dieu,

qui a ainsi décidé du sort de mon frère. Je vous prie donc de cesser de pleurer et écoutez-moi un moment. » Après cela je leur fis une courte allocution en amharique sur *Thess.*, IV. 13. Ils écoutèrent avec une grande attention. Quand j'eus fini, la plupart me dirent que j'avais raison ; que Kugler était mort dans la foi, et que dans cette conviction ils voulaient retenir leurs pleurs autant que possible. Un Musulman présent dit : « J'ai vu plusieurs personnes à leurs derniers momens; quatre ont péri dans mes bras; mais je n'ai jamais vu la foi triompher de la mort jusqu'à aujourd'hui. » Une seule femme se mit en colère et s'écria : « Ce n'est pas pour moi que je pleure, c'est pour vous; mais puisque vous ne le voulez point, je me retire. » A ces mots elle sortit. Nous avons achevé la nuit dans un morne silence, interrompu de temps en temps par des remarques sur le caractère de Kugler; mais Aichinger a beaucoup souffert.

Le 31. Je viens de passer deux jours très pénibles; mais le Seigneur m'a soutenu. Mon premier soin a été de m'occuper d'Aichinger, et de prendre garde que le grand nombre de personnes qui allaient et venaient ne le troublât. Les personnes qui ont assisté à la mort de Kugler ont eu la bonté d'avertir ceux qui entraient dans la maison, de ne pas pleurer à haute voix; cela m'a beaucoup soulagé. Tout le monde voulait l'enterrer hier, vu que dans ce pays on ne peut garder un mort plus d'un jour dans la maison, mais je déclarai à tous que je n'y con-

sentirais pas avant le troisième jour, à moins que l'odeur ne devînt insupportable; cependant ce matin, comme il sentait très fort, je me suis décidé à le laisser ensevelir vers midi. La briéveté de mon séjour ici, et l'absence de presque tous les hommes qui sont à la guerre, m'empêchaient d'avoir des amis sur qui je pusse compter; mais le Seigneur m'a fourni tous les secours dont j'avais besoin. Un jeune prêtre, parent de notre ancien Girgis, a pris soin de tout ce qu'il y avait à préparer dans la maison, et Kugler a été enseveli avec la décence qui convient aux gens respectables du pays. Je savais d'avance que je rencontrerais de l'opposition de la part des prêtres; mon refus d'observer une seule de leurs cérémonies superstitieuses devait m'attirer des ennemis. Mais au moment où je pensais à envoyer vers le jeune Técla-Georgis, fils du défunt roi de même nom, pour l'engager à parler aux prêtres, il vint lui-même m'offrir ses services, et me demander dans quelle église je désirais d'enterrer mon frère. « Au cimetière de l'église appelée Madehan Alam (le Sauveur du monde), répondis-je, mais je ne veux ni messe (1), ni absolution, ni tezcar, ni aucune de vos cérémonies qui ne sont point fondées sur la Parole de Dieu. Si les prêtres veulent lire un chapitre de la Bible et prier Dieu pour les vivans, je ne m'y oppose point. »

(1) La messe diffère un peu de celle des Papistes, mais je ne sais quel autre nom lui donner.

Il comprit l'explication que je lui donnai de ma résolution, et s'en alla hier matin vers les prêtres pour leur demander une des meilleures places du cimetière. Ils lui répondirent que Kugler ne pouvait pas être enterré dans l'église, parce qu'il ne s'était point confessé et qu'il n'avait pas reçu l'absolution avant de mourir. Técla-Georgis répondit à cela que plusieurs personnes meurent subitement sans se confesser, et que néanmoins on les enterre dans les églises.

Les prêtres. « Nous n'objectons rien à cela, pourvu qu'on nous fasse dire des messes et prononcer l'absolution. »

Técla-Georgis. « Cela ne se peut pas; car son frère (moi) m'a dit qu'avant de mourir Kugler avait déclaré qu'il ne voulait ni absolution, ni messe, ni tezcar, parce que Jésus-Christ l'avait absous, et lui avait pardonné ses péchés. D'ailleurs dans leur pays ils n'ont ni absolution, ni messe. »

Il y avait plusieurs personnes présentes qui se divisèrent en deux parties, et enfin les prêtres cédèrent, craignant que Saba-Gadis ne se fâchât contre eux. Après cela Técla-Georgis m'envoya chercher, pour voir si la place qu'il avait choisie me convenait. Quand j'arrivai, les prêtres voulurent recommencer leurs objections tout de nouveau. Mais je leur répondis, en présence de tout le monde : « Vous êtes vous-mêmes pécheurs, et vous avez besoin d'un Sauveur pour vous absoudre; par conséquent, toutes vos messes ne servent de

rien, ni aux vivans ni aux morts; mais je sais pourquoi vous exigez que je fasse dire des messes et des absolutions : c'est pour avoir de l'argent. Cela n'est pas trop louable de votre part; or afin que vous sachiez, vous et tous ceux qui sont ici présens, que ce n'est pas par avarice, mais par conscience, que je n'accepte pas vos services, je suis prêt à vous donner tout ce que vous pourrez légitimement exiger. » Leur intention était bien de m'engager à leur promettre de l'argent, mais ils auraient voulu que je le fisse en secret; c'est pourquoi ils répondirent que si je ne les faisais pas prier pour le défunt ils ne demandent point d'argent; mais déjà aujourd'hui ils m'ont envoyé dire en secret qu'ils accepteraient ce que je leur donnerais. J'ai répondu que je n'avais pas l'intention de leur rien remettre en secret. Trois prêtres, qui ne sont pas attachés à cette église, se sont ouvertement déclarés pour moi; ils sont tous trois de l'intérieur du pays, et aujourd'hui l'un d'eux a fait une courte prière qu'il a terminée par l'oraison dominicale avant que nous quittassions la tombe: le tout s'est fait avec beaucoup de décence et un convoi très nombreux. La nuit dernière s'est passée avec édification. Il y avait beaucoup de monde dans la maison; mais il ne s'est poussé aucun cri. J'ai lu à diverses reprises le chapitre 15 de la première épître de saint Paul aux Corinthiens, les trois derniers chapitres de l'Apocalypse et quelques autres passages en y joignant quelques remarques ana-

logues et à la circonstance et aux besoins spirituels des assistans.

Je n'aurais pas cru pouvoir supporter tant de circonstances pénibles à la fois. Me trouver dans un pays étranger avec deux frères (Girgis est dans l'intérieur), dont l'un meurt entre mes bras, tandis que j'entends les soupirs de l'autre malade couché dans son lit ; avoir à combattre des oppositions de divers côtés et devoir selon ma vocation profiter de toutes ces circonstances pour parler au cœur d'un grand nombre de personnes pendant trois jours et trois nuits sans dormir; tout cela aurait semblé devoir écraser ma constitution, et cependant je me trouve très bien de corps. Puisse l'aide que le Seigneur m'a accordée fortifier en moi la foi et me remplir d'amour pour lui à toujours !

Le 5 *Janvier* 1831. Tous ces jours passés j'ai eu ma maison pleine de gens qui venaient pour me consoler. J'ai tâché de parler au cœur de tous ceux qui comprennent l'amharique, et j'ai entendu pour la première fois trois ou quatre prêtres me demander de leur expliquer ce que c'est que la véritable foi qui sauve. L'un d'eux, âgé d'environ soixante ans, me dit toujours qu'il veut être mon disciple, mais je crains qu'il n'ait quelque motif caché; cependant je l'ai entendu condamner publiquement quelques-unes de leurs erreurs. Jusqu'à hier matin, Aichinger a beaucoup souffert, sans prendre de nourriture. Croyant voir en lui la

même maladie que j'avais eue à Gondar, avec une augmentation de souffrances, je lui ai ordonné le même remède qui m'avait guéri. Hier matin je lui fis boire un grand verre de beurre tiède, qui opéra comme par miracle, car depuis qu'il l'eut bu il n'a plus senti la moindre douleur (1).

Le 7. Le domestique que j'avais envoyé à Saba-Gadis (près du Tacazé) pour lui annoncer la mort de Kugler, est revenu aujourd'hui de sa course. A l'ouïe de cette nouvelle, Saba-Gadis s'enveloppa le visage dans son habit pour pleurer, et il envoya appeler plusieurs de ses grands pour qu'ils pleurassent aussi avec lui; mais aussitôt il les fit contremander, et dit: « J'avais oublié ma situation, il vaut mieux que je verse ces larmes seul en secret, car si mes ennemis entendaient dire que nous nous lamentons ensemble, ils croiraient que c'est pour l'amour de quelque brave officier, et cela les encouragerait à refuser la paix. » Après avoir dit cela, il s'enveloppa encore le visage sans dire un seul mot, pendant près de deux heures. Ensuite il demanda à mon domestique comment et où Kugler avait été

(1) Ludolf, dans son histoire d'Abyssinie, rapporte que les naturels du pays secouent le lait dans des outres formées de peau de chèvre jusqu'à ce qu'il devienne du beurre. L'on s'en sert quand il est encore frais, car c'est dans les pays plus froids qu'on a la coutume de le conserver avec du sel. On trouve dans les Ecritures plusieurs allusions à l'usage du beurre, voyez Jug. IV. 19. 25. Es. VII. 15. 22.

enterré? qui m'avait aidé? etc. Quand mon domestique lui eût dit que les prêtres avaient voulu s'opposer à sa sépulture dans l'église, il se leva promptement en colère et fit aussitôt appeler le chef des prêtres d'Adowa; il se trouvait justement au camp. Quand il se présenta, Saba-Gadis lui dit en présence de tout le monde: « Comment, méchant que vous êtes, vous refusez un sépulcre à un étranger qui est meilleur chrétien que tous les prêtres de mon pays? Ne savez-vous pas bien que Kugler était mon frère, oui, mon fils? et vous lui refusez un sépulcre dans l'église que j'ai bâtie! » Le prêtre tout tremblant lui repartit: « Ce n'est pas ma faute, je n'étais pas à Adowa, comme vous le savez. » A cela, Saba-Gadis répondit: « Je sais bien que ce n'est pas votre faute dans ce cas particulier, mais c'est vous qui avez placé ce tas de canaille dans l'église; vous en êtes responsable. Envoyez de suite à Adowa, et faites mettre en prison ces indignes prêtres jusqu'à ce que j'y aille moi-même pour les punir. » On craint qu'il ne leur fasse couper les jambes ou la langue; mais s'il m'est possible, je m'y opposerai.

Le 11. Depuis que je suis à Adowa, mon voisin le jeune prince Técla-Georgis est venu presque tous les jours me voir, mais toujours accompagné de deux ou trois prêtres et d'une douzaine d'autres personnes, en sorte qu'il évitait jusqu'ici toute espèce de conversation religieuse. Il faisait bien tous les jours quelques remarques pour engager les prêtres à parler avec moi; mais lui-même gardait

le silence. Quand il lui était rapporté que j'étais en discussion avec quelque prêtre, il venait promptement pour entendre la conversation, sans rien ajouter ni pour ni contre. Ce qu'il a ouï dire des dernières paroles de Kugler et de la manière dont j'ai reçu cette dispensation de la Providence, lui a donné plus de confiance en moi, en sorte qu'il craint moins d'être séduit qu'auparavant : c'est pourquoi il a fait un pont pour pouvoir passer seul sur le toit de ma maison. Ce matin il est venu pour la première fois par ce nouveau chemin; et il s'est rencontré dans ma chambre avec son père confesseur; néanmoins il m'a fait plusieurs questions sur l'onction de Jésus-Christ, sur la foi qui sauve, la justification du pécheur, et l'invocation des saints. Il m'a dit : « Votre croyance sur ce point me plaît mieux que la nôtre. Vous n'invoquez que Dieu, et ainsi vous êtes sûrs d'être entendus. Pour nous, nous invoquons les saints, nous les adorons eux et leurs images, sans savoir si nous faisons bien ou mal. » Son père confesseur l'a arrêté en disant: « Nous n'adorons ni les saints ni les images. »

TÉCLA-GEORGIS. « Pardonnez-moi, nous les adorons. »

LE PRÊTRE. « Moi je ne les adore point. »

TÉCLA-GEORGIS. « Pourquoi donc m'avez-vous appris à les adorer? »

LE PRÊTRE, confus. « Je ne veux plus le faire, les saints sont des hommes comme nous, je n'adore que Dieu et la Vierge Marie. »

TÉCLA-GEORGIS. « Si vous n'adorez pas les saints, pourquoi adorez-vous la Vierge Marie? n'est-elle pas aussi une créature comme les autres hommes? » Le prêtre n'a su que répondre, Técla-Georgis a ajouté : « Nous ne savons où nous devons nous arrêter, c'est pourquoi la foi des Anglais est préférable à la nôtre. »

Le 1er *Février*. Tout le monde est à la guerre, et je n'ai de visites que celles de quelques prêtres avec lesquels il est toujours plus difficile d'avoir des conversations édifiantes qu'avec d'autres personnes. Ils tâchent constamment de les faire tomber sur des cérémonies ou sur quelques points d'histoire qui ne touchent pas le cœur. Le jeune Técla-Georgis, qui vient tous les jours chez moi, paraît souvent disposé à se soumettre à la vérité; mais le grand nombre de prêtres qui vont le voir le détournent de la foi.

Le 9. Hier au soir la maîtresse de la maison dans laquelle je demeure sortit vers les 9 heures, et en rentrant un moment après, elle dit qu'elle avait été piquée au bout du doigt par un scorpion. On ne voyait rien, et elle se plaignait moins que d'autres personnes en pareil cas. Pendant la nuit elle a été très tranquille, au moins jusque vers le matin nous n'avons rien entendu. Environ une heure avant le jour elle a commencé à faire du bruit, comme un chien qui gronde, en sorte que je ne doutai pas un instant que ce ne fût un chien. Au point du jour, dès que nous avons aperçu notre erreur nous

avons voulu lui adresser quelques questions, mais elle n'a point fait de réponse. J'ai d'abord supposé qu'elle avait été mordue par un serpent. J'ai fait appeler quelques personnes qui, en voyant sa salive, ont dit de suite que ce n'était pas un serpent qui l'avait mordue, mais qu'elle avait été piquée par un insecte plus gros qu'un scorpion, tout noir et tout plein d'épines, que les Abyssins appellent *Damotera* (en Tigré *Aco*). Il demeure dans les vieilles murailles et dans les lieux les plus secs des montagnes. Quand il a piqué quelqu'un, on dit qu'il n'y a qu'un seul remède, mais il est assuré si on l'emploie sur-le-champ : c'est de tuer une jeune chèvre noire, de prendre les petits intestins et de les faire descendre dans l'estomac du malade; en les retirant on les trouve chargés d'une matière empoisonnée. En répétant cet acte quelquefois, le malade se rétablit dans deux ou trois jours. Quand un homme a été mordu par un serpent, le principal remède dans ce pays est de ne pas le laisser dormir. Dernièrement je fus sur le point de l'être par un de ces reptiles et d'une espèce très venimeuse; il me courait dessus, et sa gueule ouverte n'était plus qu'à deux pouces de mon pied, quand mon domestique le frappa avec un gros bâton qu'il tenait à la main. Je n'ai encore vu que trois serpens venimeux vivans, depuis que j'ai quitté l'Europe; et toujours dans les environs d'Adowa. — La femme qui fut piquée hier au soir, est morte ce matin à neuf heures, et à deux heures après midi elle était déjà

enterrée. Les prêtres ont pris le peu qu'elle avait pour prononcer l'absolution; et parce qu'elle ne s'est point confessée avant de rendre le dernier soupir, ils ont imposé à tous ses parens un jeûne de 40 jours. Tout le reste de la journée ma maison a été environnée d'hommes et de femmes qui pleuraient à haute voix, et dont plusieurs se sont frottés le visage avec un linge de laine grossier, qui leur écorchait le front et les deux joues. Les plaies qu'ils se font dans de pareils cas ne se cicatrisent souvent qu'au bout de trente ou quarante jours. Quand les Abyssins sont en deuil, les hommes et les femmes se rasent ordinairement la tête; les grands se contentent de couper leurs cheveux.

Le nombre de mes visites a diminué, cela me permet d'employer une partie de mon temps à lire les ouvrages de Heinzoth, de Leipzick; je ne voudrais pas perdre entièrement le caractère d'un Européen. J'en consacre l'autre partie à revoir la traduction de l'Évangile en dialecte du Tigré : c'est Matthéos, fils d'un Grec nommé Apostoli, né dans le pays, qui est chargé de cet ouvrage; je profite de cette occasion pour m'exercer moi-même dans ce dialecte.

Le 15. Quelques soldats fuyards sont arrivés ce soir: ils annoncent que les Gallas, sous les ordres de Marié, ont passé le Tacazé le 13, et qu'hier les gens du Tigré ont été battus. J'attends des nouvelles plus détaillées.

CHAPITRE V.

Du 16 fevrier 1831 au 6 février 1833.

Fuite d'Adowa avec Walda-Michaël. — Prise et mort de Saba-Gadis. — M. Gobat est envoyé par Walda-Michaël au monastère de Debra-Damot afin d'y être protégé. — Son arrivée à Adigrâte après un emprisonnement de trois mois. — Description des sauterelles. — Lecture de l'Évangile avec son domestique Guébrou. — Suites de la bataille du 14 février. — Complainte sur Saba-Gadis. — Le plus jeune des enfans de Saba-Gadis se révolte contre l'aîné Walda-Michaël, qui conserve son autorité. — Oubié attaque Walda-Michaël. — M. Gobat se retire de nouveau à Debra-Damot. — Il retourne à Adigrâte et se réfugie encore à Debra-Damot. — Remarques sur le pays des Gallas. — Il se guérit d'une grave maladie. — Cruauté d'Oubié. — Bataille entre Oubié et les fils de Saba-Gadis. Ceux-ci se soumettent à Oubié qui leur donne la moitié des états de leur père. — Départ pour Massowa. — Il rend une visite à Oubié et à Walda-Michaël. — Il arrive à Massowa, et de là il se rend à Jidda, à Suez et au Caire.

Behâte, le 21 *février*. Quand je me levai le matin du 16, j'appris que tout le monde avait pris la fuite sur les nouvelles du soir précédent; il n'y avait plus que quelques vieilles femmes, qui pleuraient à haute voix sur les toits. Un moment après on vit venir un grand nombre de soldats en désor-

dre, avec les gens des villages voisins qui avaient pris la fuite. Presque tous avaient les larmes aux yeux. Jusqu'alors j'avais été indécis sur ce que je devais faire : tantôt je pensais de rester et de garantir ma maison par la force, tantôt de demeurer tranquillement chez moi et de laisser les Gallas s'emparer de ce qui leur plairait, et tantôt de prendre la fuite avec ce que je pourrais emporter d'effets. Mais j'espérais toujours que Dieu me guiderait sur la résolution la plus salutaire à prendre au moment du besoin. Quand je vis tout le monde alarmé, je me retirai pour prier Dieu de me donner conseil. Après cela on me dit qu'un des fils et le père de Saba-Gadis venaient de passer à côté de la ville sans y entrer. Je courus aussitôt après eux pour savoir où en étaient les choses. Ils me racontèrent qu'ils avaient été désignés pour garder un passage éloigné, et qu'ils n'avaient pas assisté à la bataille du 14. Par conséquent ils ne savaient pas où était Saba-Gadis, ils supposaient que ce prince avait pris un autre chemin et ils croyaient que les Gallas arriveraient bientôt. Ils me conseillèrent donc de ne point perdre de temps, mais de me hâter de prendre autant d'effets que je le pourrais, et d'aller coucher avec eux sur une montagne voisine. Quand je retournai à la maison, j'y trouvai notre ami Ali d'Égypte, qui à sa demande avait été envoyé par Walda-Michaël, fils aîné de Saba-Gadis, pour me prendre avec lui. Mon frère Aichinger avait été occupé dès le matin à mettre tous nos effets en or-

dre. Nous transportâmes les médicamens et les livres dans une église voisine Madhan Alam; et prenant avec nous le reste de nos effets, nous nous mîmes en route un peu avant le coucher du soleil, et nous marchâmes jusque vers les 9 heures du soir. Les gens du pays volèrent les effets de quelques-uns des nôtres; mais je ne perdis rien. Comme la nuit était très obscure, et que nous n'osions faire du feu à cause des brigands du pays, nous nous couchâmes sur l'herbe, sans autre couverture que nos légers habits du jour.

Le 17, je rencontrai Walda-Michaël, qui ne me connaissait que de nom; mais il savait que son père avait un attachement particulier pour Aichinger et pour moi. Nous marchâmes jusqu'à trois heures après midi, puis nous nous arrêtâmes dans une plaine, au district d'Antitcho, où il y avait beaucoup d'herbe pour nos mulets. Nous avions l'intention de partir un peu avant le coucher du soleil, afin de marcher pendant une partie de la nuit. Mais à 4 heures il arriva un homme qui avait été fait prisonnier, et qui s'était échappé. Aussitôt Walda-Michaël fit proclamer dans le camp que tout le monde eût à se préparer pour rebrousser chemin, parce qu'il avait reçu la nouvelle que Marié était mort à la bataille du 14. Un moment après vint le frère de Saba-Gadis que j'avais vu à Adowa; nous étions dans son district. Aussitôt les pleurs de plusieurs se changèrent en cris de joie; mais cette joie ne devait pas durer long-temps. Au coucher du soleil

Walda-Michaël nous envoya quelques grappes de raisin, et un bon morceau de viande, que nous mangeâmes en partie crue, car il y avait deux jours que nous n'avions pris aucune nourriture. Pendant la nuit nous eûmes beaucoup de pluie; mais nous avions eu le temps de préparer, comme abri, les cuirs qui nous servent de lits.

Le 18, quand je me levai le matin je fus tout surpris de voir les chefs tristes, et quelques soldats continuer la route de la veille. Un moment après, Walda-Michaël me fit appeler en secret; et me dit qu'il était arrivé un messager pendant la nuit, qui lui avait apporté une affligeante nouvelle, mais que je ne devais pas paraître triste, de peur de causer des soupçons: c'est que son père était mort. Je pus à peine m'empêcher de pleurer toute la journée. Pauvre Saba-Gadis! il fut fait prisonnier le 14, et le 15 on lui coupa la tête. Avant de le faire mourir, les Gallas lui permirent de parler à un de ses officiers, prisonnier comme lui, mais qui devait être renvoyé. Il fit son testament, et ordonna entre autres à tous ses enfans, de regarder son fils Walda-Michaël comme leur père, et de lui être soumis et fidèles. Il chargea Walda-Michaël de faire du bien à ses amis Anglais, aussi long-temps qu'il en aurait le pouvoir. En entrant dans la tente où il devait perdre la vie, il dit à ses ennemis: « Je n'ai combattu dans cette guerre que pour défendre le pays dont j'étais le père, et que vous vouliez ruiner sans cause. Vous pouvez tuer mon corps, mais

mon ame est entre les mains de Dieu. Frappez seulement, je ne crains rien. » En prononçant ces mots il mit la main sur ses yeux pour recevoir le coup mortel. Quand Walda-Michaël m'eut annoncé la mort de son père, il me jura qu'il me protégerait aussi longtemps que ce serait en son pouvoir, pourvu que je lui promisse de lui être un ami fidèle. Après avoir traité cette alliance, il ordonna à son oncle de me conduire jusqu'au monastère de Débra-Damo et d'y faire recevoir mes effets. Ensuite nous prîmes chacun le chemin de notre destination.

Le 19. A midi nous arrivâmes à Débra-Damo avec les domestiques du frère de Saba-Gadis. Ces gens dirent au couvent qu'ils avaient ordre de faire recevoir mes effets; d'où les prêtres conclurent qu'ils ne pourraient les rendre qu'avec l'autorisation de leur maître, dans la maison duquel ils les reçurent. Après une discussion qui dura jusqu'à la nuit, je parvins à leur faire promettre qu'ils ne les livreraient qu'en ma présence; je n'étais pas content de cet arrangement, mais je ne connaissais point d'autre lieu de refuge assuré pour mes effets.

Le 20, dimanche. Quand je voulus descendre de la montagne, ce que l'on ne peut faire qu'avec une corde, je vis avancer Walda-Michaël: il venait chercher un jeune frère qui était dans le monastère. Il fit aussitôt lier pour quelques heures les domestiques de son oncle, parce qu'ils n'avaient pas bien rempli leur mission; puis il censura fortement les moines d'avoir agi avec tant de froideur envers un

étranger qu'il avait envoyé. Il leur ordonna du reste de recevoir mes effets sous les conditions que je voulais; savoir, qu'ils me les rendissent quand je l'exigerais, sans qu'il fût besoin des ordres de personne. Quand cela fut fait il me conseilla d'ôter mes effets de la maison de son oncle et de les transporter dans le couvent. Nous demeurâmes ensemble sous la montagne jusqu'à quatre heures du soir, et il partit pour Adigrâte. Il faut bien observer que les moines ne sont pas tous aussi méchans que le supérieur. Je passai la soirée avec plusieurs d'entre eux, dont quelques-uns étaient disposés à entendre la Parole de Dieu.

Hier au soir nous fîmes encore environ trois lieues de chemin, et aujourd'hui, le 21, nous sommes à Béhâte, où je me propose de rester chez notre ami Ali d'Égypte jusqu'à ce que l'orage soit passé.

Le 26. Ces trois derniers jours j'ai écrit des lettres à MM. Bickersteth, Blumhardt, etc., etc.

Adigrâte, le 22 *mai*. Je viens de passer trois mois assez désagréables au milieu des Sauvages Chohos, mais le Seigneur m'a préservé de tout mal. Comme Saba-Gadis avait soumis pour la première fois ce pays par la force, ce n'est aussi que par force qu'ils avaient reconnu son autorité. Aussitôt qu'ils ont appris la nouvelle de sa mort, ils sont devenus les ennemis de ses enfans. De cette manière, le peu d'amis qu'avait Ali se sont tournés contre lui, et par conséquent contre moi aussi parce que

j'étais dans sa maison. Ils ont tous refusé de lui payer le tribut qu'il aurait dû percevoir quelques mois auparavant. Les mêmes querelles qui ont eu lieu sous Saba-Gadis, et qui n'ont pas été terminées selon leur coutume, se sont renouvelées dans tous les villages du voisinage. Les jours de marché il y avait presque toujours des disputes : trois ou quatre cents hommes armés se sont battus à trois reprises, mais tout sauvages qu'ils sont, ils se battent avec précaution, de peur de tuer personne, parce que dans ce cas les parens du mort ne manqueraient pas de poursuivre le meurtrier ou un de ses parens, même après plusieurs générations. Ce fait explique pourquoi il n'y avait toujours qu'un petit nombre de blessés. Les gens de plusieurs bourgades voisines sont venus trois fois très près de Behâte pour battre et piller le village.

Outre cet esprit querelleur, quand les Abyssins n'ont point de gouvernement à craindre, ils sont presque tous voleurs. Plusieurs ont souvent comploté ensemble et résolu de piller ma maison, mais il s'est toujours trouvé quelque obstacle à ce qu'ils exécutassent leur projet. Ainsi j'avais un domestique du voisinage dont les nombreux parens s'opposaient sans jamais y manquer à ce qu'on me fît du mal. Un jour que des brigands de divers villages avaient déjà fixé la nuit où ils viendraient prendre mes quatre mulets et tous les effets qu'ils trouveraient dans la maison, un soldat arriva à Behâte. C'était un homme de bonne famille, et réputé pour sa bravoure: il

était de retour d'une campagne près du Tacazé, où il avait été blessé et mutilé par les Gallas. Les voleurs, avant de venir chez moi, allèrent le saluer et lui communiquèrent leur dessein : ils espéraient que cet homme leur serait utile en cas de résistance ; mais il leur répondit : « Autrefois j'aurais peut-être été de votre avis, mais aujourd'hui je viens d'échapper des mains de la mort, et il me semble que Dieu m'en a délivré afin que je puisse arracher des innocens au sort que vous leur destiniez. Je ne consens donc point à votre projet, et je vous déclare que celui qui fera du mal à cet étranger sera mon ennemi jusqu'à la mort. » Ainsi leur dessein fut anéanti. Mais ce même homme, nommé (Ardou), devait aller à la guerre avec Walda-Michaël, et j'entendais dire de toutes parts que plusieurs n'attendaient que son départ pour venir piller ma maison. Je ne savais que faire; je serais allé volontiers à Adowa ; mais, outre que la route était remplie de brigands, Azaï-Guigar, qui prétend au gouvernement du Tigré, met aux fers et pille tous les amis de Saba-Gadis. Il a enchaîné Emmaha pour trois jours parce que sa femme a pris la fuite avec moi, et qu'il garde ma maison. Il lui demandait 200 talaris de mon argent. Enfin un parent respectable lui a rendu la liberté. Pendant que j'étais indécis, Walda-Michaël me fit dire de venir à Adigrâte, parce que j'y serais plus en sûreté qu'ailleurs. Je reçus cet avis comme venant du Seigneur, et hier j'arrivai à Adigrâte, où je serais venu plus tôt si les fils de

Saba-Gadis n'avaient pas été désunis. Maintenant la douceur de Walda-Michaël les a tous réconciliés; ils l'ont enfin reconnu pour leur supérieur. J'attends pour décrire les événemens de la guerre actuelle que les choses soient un peu en meilleur ordre. Pendant mon séjour à Behâte j'ai presque toujours été indisposé. Cependant, comme je n'avais d'autre visite que celle d'un vieux prêtre, qui n'est pas ennemi de la vérité, j'ai pu faire deux copies de mon journal. Depuis le milieu d'avril je n'ai souffert que des yeux; je ne suis pas encore bien rétabli. Tout le monde est à la guerre, je serai encore obligé de passer quelque temps seul à Adigrâte.

Le 9 *juin*. Il y a quelques jours que les sauterelles ont commencé à paraître ici, mais ce n'est qu'aujourd'hui que leur armée formidable est arrivée. Nous avons d'abord entendu un bruit semblable à celui de plusieurs essaims d'abeilles : on l'aurait pris pour une grêle qui tombait à une certaine distance. Je suis sorti à ce moment pour voir ce que c'était. La lumière du soleil était déjà fort obscurcie, ces insectes remplissaient l'air; mais ce n'était encore que l'avant-garde. Bientôt, du côté du nord, il a paru comme plusieurs faibles nuages qui s'élevaient de la terre à environ une lieue de distance; à l'instant je les ai reconnus pour des sauterelles, parce que j'en avais déjà vu à peu près autant près de Cana en Galilée. Ensuite ce brouillard est devenu si épais qu'on ne distinguait plus ni le ciel ni les montagnes du voisinage, tellement que

les gens du pays, qui ont l'habitude de voir des sauterelles, ne croyaient plus qu'elles fussent la cause de cette obscurité; mais elles sont bientôt venues nous convaincre du contraire. A mesure qu'elles approchaient elles faisaient un bruit parfaitement pareil à celui de la mer après un orage. Alors chacun s'est mis à pleurer; l'air s'est tellement obscurci qu'on aurait pu dire à peine où était la place du soleil, et la terre était si couverte de ces insectes qu'on n'apercevait absolument pas autre chose. Quand des enfans couraient dans les champs à la distance d'un jet de pierre, on les perdait de vue, à cause de la multitude de sauterelles qui s'élevaient autour d'eux. Dans le Tigré, elles viennent toutes les années, plus ou moins; mais celle-ci elles sont en plus grand nombre qu'à l'ordinaire, soit ici, soit dans les environs de Débra-Damot, à Antitcho et jusque près d'Adowa. Elles ont déjà ruiné les champs de plusieurs villages; et avec cela il y a un manque total de pluie depuis plus de trois semaines; en sorte qu'il y aura probablement une famine l'année prochaine. Les Musulmans du Tigré rassemblent des tonneaux de sauterelles et les mangent avec appétit. Dans des temps de famine il y a des Chrétiens qui en mangent aussi; mais alors ils sont regardés comme Musulmans, et quand ils se confessent, les prêtres leur imposent de terribles pénitences; j'ai même ouï dire qu'ils ne sont regardés comme chrétiens qu'après avoir été rebaptisés;

mais je n'ai pas encore pu savoir si cela est vrai. On ne peut pas insulter davantage les gens du Tigré, qu'en les appelant des mangeurs de sauterelles. Au-delà du Tacazé, elles paraissent très rarement; et là les Musulmans ne les mangent pas.

J'ai presque tous les jours les visites de deux alacas et de deux autres prêtres, gens assez instruits, avec lesquels j'ai des conversations religieuses en amharique; mais il n'y en a aucun qui cherche sérieusement la vérité. J'ai plus de plaisir à passer quelques heures avec la famille de Kidane-Mariam, qui a été roi trois jours à Gondar. Ils ne sont pas, lui, sa femme et ses enfans, ennemis de l'Évangile, mais leur état actuel de dépendance absolue et de misère leur donne un caractère indécis.

Mes yeux vont en empirant; je ne vois assez clair pour lire et pour écrire que depuis neuf heures du matin jusqu'à trois heures du soir. Le matin, en ouvrant mes yeux à la lumière, je souffre beaucoup, puis la douleur diminue peu à peu jusque vers les huit heures; le soir je ne souffre pas, mais je reconnais à peine les personnes de la maison.

Le 5 *septembre*. Grace à Dieu, j'ai passé la saison des pluies en très bonne santé, excepté mes yeux qui sont toujours à peu près dans le même état. J'ai cependant pu lire les derniers événemens de Paris de 1830. La lecture d'un ou de deux chapitres de la Bible est tout ce que je puis faire par jour, et le temps me paraît très long parce que je ne vois personne. Il y a ici un vieux moine assez instruit,

originaire de Dembéa, qui me donne quelque espérance. Il vient presque tous les jours me voir, et il défend ses principes de toutes ses forces ; mais depuis quelque temps je m'aperçois qu'il est moins sûr de ce qu'il affirme, et qu'il est plus disposé qu'au commencement à entendre parler du christianisme intérieur. Les deux ou trois autres prêtres qui viennent me voir ne s'occupent que de subtilités, et ils cherchent à les résoudre par des sophismes. Ce qui me rend agréable le séjour d'Adigrâte, ce sont les conversations journalières que j'ai avec mon domestique Guélrou. Le succès avec lequel il a étudié le Nouveau-Testament est surprenant ; on ne peut lui commencer aucun passage, soit dans les Évangiles, soit dans les Épîtres, qu'il ne le continue et l'achève presque mot à mot, et il en saisit presque toujours le vrai sens. Il connaît aussi en grande partie l'Histoire de l'Ancien-Testament, d'après ce qu'il m'a entendu raconter. Mais ce qui me réjouit davantage, c'est de voir que la vérité a jeté de profondes racines dans son cœur. C'est seulement ici qu'il m'a raconté dans quelle angoisse d'ame il était à Adowa en lisant les Épîtres de saint Paul et de saint Pierre, et la joie pure qui y a succédé. Maintenant il se plaint très souvent d'une sécheresse de cœur et d'une apathie qui ne lui laissent ni véritable joie ni tristesse. Cependant il saisit tous les momens dont il peut disposer, pour lire le Nouveau-Testament et pour écrire. Il désire surtout de posséder les Psaumes de David en am-

harique afin d'apprendre à prier; son tempérament vif n'est pas des plus favorables au vrai christianisme, mais à côté des faiblesses de la nature humaine, sa conduite est exemplaire sous tous les rapports. Ce qui achève de me convaincre qu'il est enseigné du Saint-Esprit, c'est l'inimitié que le monde a contre lui : il n'a en sa faveur que quelques honnêtes gens, qui voudraient le prendre chez eux pour instruire leurs enfans. Comme on ne peut lui reprocher aucune faute grave, les prêtres se contentent de l'appeler musulman, parce qu'il ne baise pas les églises et qu'il ne veut point de père confesseur; les autres l'appellent par dérision : *Tsadic, juste, saint;* les femmes, qui ne peuvent pas le séduire par leurs intrigues, l'appellent moine. Si le Seigneur continue l'œuvre qu'il a commencée en lui, j'espère en faire un jour un bon maître d'école.

J'ai renvoyé jusqu'ici de décrire les conséquences de la bataille du 14 février. Voici ce que j'en ai appris de certain. Après que les Gallas eurent tué Saba-Gadis, ils vinrent ensemble jusqu'à Axum sous le commandement de Dori, frère de Marié, pillant et détruisant tous les villages. Arrivé à Axum, Dori tomba malade, et sachant qu'on répandrait aussitôt la nouvelle de sa mort dans l'intérieur du pays, pour former des partis, il se vit obligé de retourner dans le pays d'Amhara. Sur le conseil d'Oubié, Dori mit aux fers ses deux principaux officiers, Didjadj Ahmadé, gouverneur des

Gallas de Gonderou et le jeune Didjadj-Comfou que j'avais vu à Gondar. Ils s'en retournèrent tous ensemble, excepté Oubié. Dori mit aussi aux fers mes amis de Gondar, Cantiba-Cassaï et Négadrâs-Achaber; mais sa maladie alla en empirant jusque vers la fin du mois de mai époque où il mourut. Alors ceux qui étaient prisonniers furent mis en liberté; et tous les chefs firent leur soumission à Ali-Marié, neveu du Râs-Gougsa, sans qu'il y ait eu beaucoup de troubles. Ainsi Ali-Marié a pris le titre de Râs à la place de Marié, et il a mis sur le trône un nouveau roi appelé Joas.—Quand les Gallas furent partis d'Axum (qu'ils n'ont point pillée), Oubié, auquel ils avaient donné le titre de gouverneur du Tigré, vint se camper près d'Adowa; et là tous les grands des environs allèrent le reconnaître pour leur chef. Il établit pour gouverneur provisoire du Tigré, un certain Azaï-Guigar, gendre, mais ennemi de Saba-Gadis, et puis il partit subitement pour le Sémène, ne se fiant point aux Gallas. En attendant, il se formait des partis de tous côtés dans le Tigré. La plupart ne voulaient se soumettre, ni à Oubié ni aux enfans de Saba-Gadis. Ces derniers eurent des querelles ensemble, au sujet de l'héritage que leur avait laissé leur père, en sorte que leurs soldats, n'espérant plus de les voir gouverner, s'en allaient chacun de son côté. Quand j'arrivai ici, le 20 mai, Walda-Michaël n'avait que trente à quarante soldats, et il devait partir le 23 pour aller soumettre un de ses frères qui avait refusé jusqu'a-

lors de faire la paix avec lui, et pour chercher à obtenir le gouvernement du Tigré. Avant que ces frères fussent réconciliés, ils apprirent qu'Oubié était près d'Antâlo, ce qui les réunit aussitôt. — Cette nouvelle fut bientôt répandue partout; tous les soirs les femmes des villages voisins se réunissaient pour crier à plein gosier : « Aux armes! aux armes! Oubié vient pour nous détruire! » Aussitôt les soldats se réunirent auprès de Walda-Michaël; en sorte que dans deux jours il eut une armée d'environ cinq cents hommes, avec lesquels il voulait attendre Oubié. Ce dernier était venu s'emparer d'un certain Sole-Anguéda, qui avait beaucoup de partisans dans le Tigré et le Sémène, et qui prétendait au gouvernement de ces provinces. Oubié avait environ cinq cents hommes de cavalerie, mais il n'avait point d'autres troupes. Après avoir lié Sole-Anguéda, il se retira subitement dans son pays.

Quand Walda-Michaël fut délivré d'Oubié, il voulut aller soumettre Adowa et les environs; mais arrivé près de cette ville, il se trouva environné de plusieurs chefs, ennemis entre eux, et tous conjurés contre lui. Aussitôt il proposa une trêve à la moitié de ses ennemis qui l'acceptèrent jusqu'au milieu de septembre. Se croyant encore trop faible pour attaquer l'autre moitié, Walda-Michaël retournait à Adigrâte vers le milieu de juillet, quand tout à coup Azaï-Guigar avec plusieurs autres chefs fondirent sur lui. La bataille paraissait d'abord perdue pour Walda-Michaël; mais à la pen-

sée que, s'il était battu ce jour-là, sa cause et celle de ses frères était pour jamais perdue, il se précipita seul avec un jeune garçon au milieu de l'ennemi. Ses gens le voyant ainsi exposé reprirent courage, et ils remportèrent la victoire sur une armée quatre fois plus nombreuse que la leur. Azaï-Guigar échappa, mais ses quatre fils et presque tous les autres chefs furent faits prisonniers. Au milieu du mois d'août, Walda-Michaël a encore triomphé d'un autre parti, et pris une forteresse ou montagne, sur laquelle ses ennemis s'étaient retirés avec leur fortune. Maintenant il a encore trois partis à combattre, avant de pouvoir se regarder comme le gouverneur du Tigré ; et cela sans compter Oubié. Mais comme ses gens ont trouvé beaucoup de butin après la dernière victoire, il lui vient des soldats de tous côtés, ceux même des partis opposés viennent se rendre. Outre cela, les gens d'Adowa sont épouvantés, parce qu'après la première victoire de Walda-Michaël, qui paraissait si peu probable, le bruit se répandit que les Anglais qui sont avec lui, savoir moi, lui ont donné une médecine qui doit le rendre victorieux partout. Déjà auparavant on avait cherché à mettre aux fers mon domestique que j'avais envoyé à Adowa; on voulait obtenir par ce moyen une partie des trésors qu'on croit que j'ai laissés dans mes caisses de livres et de médecine.

Le 28 *octobre.* Depuis plusieurs jours il ne se passait pas un soir que les femmes ne se rassem-

blassent pour crier : « Aux armes ! » Tout le monde était dans la consternation ; plusieurs ont pris la fuite. Il y avait trois bandes de rebelles à quelques lieues d'ici, qui menaçaient de venir piller et détruire Adigrâte et les environs, pendant que Walda-Michaël est à Antâlo. Ils ont dépouillé et brûlé plusieurs villages dans les montagnes de Haramâte, à environ quatre lieues d'ici ; mais ils n'ont pas eu le courage de venir s'enfermer dans les montagnes des environs d'Adigrâte. Ils se sont retirés et tout est de nouveau tranquille. Quant à moi je m'ennuie beaucoup dans cette solitude, et je ne vois pas encore le moyen d'en sortir ; mais, grâce à Dieu, ma santé est très bonne, mes yeux sont à peu près guéris ; cependant je souffre continuellement des dents. Privé de toute visite, je cherche à ne pas rester entièrement sans occupation : je vais toutes les semaines deux fois avec mes domestiques dans les montagnes du voisinage, pour creuser des racines de tsado dont on fait le vin de miel. J'en recueille tant pour mon usage que pour me faire des amis ; mais mon principal but, outre celui de conserver ma santé, est de donner l'exemple du travail, à mes domestiques et aux gens des environs.

Le 3 *novembre*. On dit que Walda-Michaël est enfin parvenu à soumettre par la douceur Antâlo et les environs. Il n'a détruit qu'un village où vingt de ses soldats avaient été tués. S'il vient ici dans une quinzaine de jours, comme il l'a fait annoncer, je tâcherai de le persuader qu'il me laisse aller et

qu'il me donne une escorte jusqu'à Massowa; mais je crains qu'il ne me le refuse. On dit aussi qu'Oubié doit passer le Tacazé un de ces jours. Si ce fait est vrai, il y aura encore des troubles au Tigré pendant long-temps. Il y aura probablement une famine dans le pays; car, déjà à présent, on trouve à peine du froment à acheter, et le temps de la moisson est à peu près passé. Les sauterelles ont tout dévoré dans le Tigré, et même, dit-on, au-delà du Tacazé.

Le 8 *décembre.* Je viens de passer trois jours avec Kidane-Mariam, chef d'une caravane de Gondar. J'ai vu avec joie qu'il n'a pas oublié nos conversations de l'année passée, et que ses yeux ont été ouverts sur plusieurs points importans; mais il n'est pas encore entré par la porte étroite. A l'instant où il arriva, il me dit qu'il avait devancé la caravane pour venir s'entretenir avec moi de la Parole de Dieu. En effet pendant les trois jours qu'il a été ici, il a eu à la main, depuis le matin jusqu'au soir, l'Évangile ou les Actes des Apôtres. En recevant un exemplaire de l'un et de l'autre il me dit qu'il voulait en lire tous les soirs quelques chapitres avec les chrétiens de sa caravane.

Le premier soir j'entendis les domestiques de Kidane-Mariam chanter un air qui me toucha profondément (c'est le seul air agréable que j'aie entendu en Abyssinie). Je lui demandai ce que ses gens chantaient, à quoi il répondit les larmes aux yeux : C'est une complainte sur Saba-Gadis qu'on

chante tous les soirs en pleurant dans tout le pays d'Amhara. En voici les paroles :

ኣወዶ ፡ ሰበጋዲስ ፡ ደሁሉ ፡ ወዳጅ ፡
ዳጎ ፡ ሸሀ ፡ ቀሪ ፡ በውብሸት ፡ እጅ ፡ (ዳጎ ፡ pour ኣሸጎ ፡
እወዶ ፡ ሰበጋዲስ ፡ የድኃ ፡ ሞሰስ ፡ [Marché en Tigré.
ዳጎ ፡ ሸሀ ፡ ቀሪ ፡ በደሞ ፡ ተለውሶ ፡
የዚህ ፡ ኣጎሪ ፡ ሰዎች ፡ በጎ ፡ ዶኖሩሉ ፡
በደሞ ፡ የበቀለ ፡ እሸች ፡ ዶበባሉ ፡
የሰደሪ ፡ ሚክኤል ፡ መን ፡ ዶዘክሩጎ ፡
መሪኤ ፡ ጎደለው ፡ ባሞስት ፡ ሸህ ፡ ጎጎ ፡
ለጎ ፡ ማሸ ፡ እንጀራ ፡ ለብሪሌ ፡ ጸጅ ፡
ሻጎ ፡ ሸሀ ፡ ቀረ ፡ የክረስቲኣን ፡ ወዳጅ ፡

TRADUCTION LITTÉRALE.

Hélas! Saba-Gadis, l'ami de tous,
Est tombé à Daga-Chaha par la main d'Oubeshat.
Hélas! Saba-Gadis, la colonne des pauvres,
Est tombé à Daga-Chaha, vautré dans son sang.
Les gens de ce pays s'en trouveront-ils bien
De manger des épis qui ont crû dans le sang?
Qui se souviendra de Michel de Novembre
(Pour donner des aumônes)?
Marié l'a tué (celui qui s'en souvenait) avec cinq mille
Gallas,
Pour la moitié d'un pain, pour un verre de vin.
Il est tombé à Daga-Chaha l'ami des Chrétiens.

Kidane-Mariam avait avec lui un esclave ou domestique (car les chrétiens d'Abyssinie ne vendent

point leurs esclaves) appartenant au peuple nommé Sidama. J'ai voulu lui faire quelques questions sur son pays; mais il a été vendu si jeune qu'il n'en sait presque plus rien de certain. Il dit que les Sidamas sont chrétiens, et que leur pays est vaste et très bon. Il se rappelle d'avoir vu des livres; mais il n'en sait pas le contenu. Les Sidamas ont rarement la guerre; mais le roi paraît être un tyran, car quand quelqu'un a commis un crime quelconque, le roi le vend souvent lui et toute sa famille aux Gallas ses voisins pour être esclave. Quand le dernier roi mourut on trouva chez lui un trésor d'argent de quatre cents charges de mulet. Le pays est à deux mois (de caravane) au sud-ouest du Gouderou. En deçà des Sidamas est une province de Gallas appelée Enaréa. Le roi ou gouverneur actuel a fait venir un prêtre abyssin pour prier pour lui et pour son peuple. Il lui a donné la meilleure maison du pays, et en général il le traite comme son égal; mais ni le roi ni le prêtre ne pensent à instruire le peuple.

Quand Kidane-Mariam quitta Gondar, il y a quarante jours, le pays était tranquille, mais depuis lors il paraît qu'il y a eu une révolution. Les uns disent que presque tous les sous-gouverneurs ont quitté Ali-Marié, et qu'ils sont allés se rendre à Aligas-Faris, gouverneur de Lasta, qui se tient près de Lalibata, avec l'intention de soumettre tout le pays d'Amhara. Les autres disent qu'Aligas-Faris est à Débra-Tabor, résidence ordinaire de

Gougsa et de ses enfans, à trois petites journées de Gondar, entre Bélessa et Bégaméder, et que les chefs qui s'étaient joints à lui se sont révoltés, qu'ils ont appelé Oubié à leur secours et qu'Aligas-Faris est maintenant entouré de tous côtés. Ce qu'il y a de certain c'est qu'Oubié, qui avait l'intention de venir au Tigré, est parti subitement pour aller joindre Ali-Marié. Aligas-Faris est ami des enfans de Saba-Gadis. (J'ai appris depuis lors que vers la fin d'octobre Aligas-Faris fut battu et n'échappa qu'avec peine. A son retour, ceux de Lasta ne voulurent plus le reconnaître, et il est maintenant sans autorité.)

Le 10. Hier au soir on apprit ici que le Schoum-Tembène-Cassai, fils de Saba-Gadis, s'était révolté contre ses frères, voulant lui-même gouverner. Dernièrement il était allé piller un district contre l'avis de ses frères, et avait emmené environ 2000 pièces de bétail qu'il avait distribuées à ses soldats et à ceux de son frère aîné Walda-Michaël, qu'il voulait corrompre. En même temps il avait mandé aux ennemis de ses frères de venir attaquer Walda-Michaël pendant que ses soldats étaient absens. Il s'était aussi entendu avec un chef que ses frères avaient battu il y a quelque temps pour venir aujourd'hui piller Adigrâte et les environs. Avant-hier il avait retenu environ cent soldats de son frère Walda-Michaël, qui allaient rejoindre leur chef. Hier au soir tout le monde avait l'intention de s'enfuir ce matin ; mais à trois heures de la nuit

un messager a apporté la nouvelle que Cassaï avait été pris hier et conduit sur une montagne ou forteresse. Pendant que tout cela se passait, Walda-Michaël, qui était parti pour aller rencontrer ses ennemis près d'Antâlo, écrivait à son frèreCassaï pour lui confier tous ses secrets et l'inviter à aller le joindre au plus tôt. Il faut remarquer que depuis la mort de Saba-Gadis, aucun des amis de Walda-Michaël ne se fiait à Cassaï. Il y a environ dix-huit jours que le bruit se répandit que ce dernier voulait mettre son frère aux fers; un prêtre alla en avertir Walda-Michaël et lui dit de se tenir sur ses gardes; mais celui-ci répondit : « Je ne veux prendre aucune précaution contre mon frère; nous nous sommes juré une fidélité immuable en présence de Dieu. Si je suis parjure, toutes mes précautions ne me serviraient de rien; Dieu m'en punirait même sans le secours d'aucun homme; mais si mon frère est parjure, Dieu l'en punira aussi certainement. »

Le 11. Ce matin, vers les neuf heures, des cris lamentables se sont fait entendre de toutes parts. En sortant de ma maison pour voir ce que tout cela voulait dire, j'ai vu tout le monde se frotter le visage jusqu'à s'écorcher le front et les deux joues; quelques-uns s'arrachaient tous les cheveux de la tête. Les femmes couraient de tous côtés en se frappant la poitrine; et personne ne paraissait avoir assez de présence d'esprit pour me répondre quand je demandais ce que c'était. Enfin j'ai entendu

crier que Walda-Michaël était mort. J'ai envoyé vers sa femme pour savoir au juste ce qui en était; à quoi elle a répondu en s'arrachant les cheveux, que Walda-Michaël avait été surpris par ses ennemis d'Antâlo et qu'ils l'avaient fait prisonnier. Un moment après, les habitans d'Adigrâte ont pris la fuite avec ce qu'ils ont pu emporter de meubles. Les plus à leur aise ont fait transporter leurs propriétés les plus précieuses sur une montagne voisine. Moi-même je me suis mis à préparer mes effets pour partir ce soir ou demain matin, en cas qu'il ne vînt point de nouvelles plus favorables jusqu'au soir; mais ayant l'habitude d'entendre tous les jours des mensonges, j'ai d'abord douté de la vérité du rapport de ce matin; cependant je n'étais pas trop à mon aise. Vers les trois heures de l'après-midi on a entendu des cris de joie; il venait d'arriver un messager qui avait assisté à la bataille du 8 décembre. Il racontait que le 8 tous les chefs des environs d'Antâlo fondirent à l'imprévu sur Walda-Michaël qui n'avait avec lui qu'environ 200 soldats. Il eut à peine le temps de rassembler son monde; il leur fit une courte exhortation et finit par leur dire : « Aujourd'hui, il y a du danger; point de fusil, pas même de lance; l'épée à la main, jetez l'épouvante au milieu de nos ennemis. » En disant cela il s'avança le premier vers l'ennemi, et en moins d'un quart-d'heure l'armée ennemie d'environ 2000 hommes fut en pleine déroute. Walda-Michaël a fait quelques chefs prisonniers,

mais les deux plus puissans ont échappé. On croit que la nouvelle de ce matin est une intrigue du Schoum-Tembène-Cassaï. On voulait justement le mettre en liberté quand la nouvelle de la victoire de son frère est arrivée.

Le 13. Notre Girgis d'Égypte est arrivé d'Adowa où il a passé quelques mois. Il a perdu toute la petite fortune qu'il avait ramassée en Egypte l'année dernière. Les prêtres, dit-il, voulaient le tuer à Gondar, parce qu'il n'avait pas les mêmes sentimens qu'eux. Il fut obligé de se sauver pendant la nuit. Le pauvre Girgis voulait leur prêcher l'Evangile, mais il se laissa aller à des disputes avec eux sur les naissances de Jésus-Christ, ce qui a gâté tout ce qu'il aurait pu dire d'utile. Il me semble que ce séjour à Adowa l'a refroidi, mais il n'a pas perverti ses opinions sur la doctrine de l'Evangile.

Le 15. Aujourd'hui on m'a fait voir un damotera (voyez le 9 février): c'est un insecte qui ressemble à une araignée, il a environ deux pouces de long et est tout couvert d'un poil brun foncé. J'en avais déjà vu plusieurs sans penser qu'ils pussent être nuisibles.

Le 31. En repassant l'année qui vient de s'écouler, je ne trouve point d'autres résultats directs que celui-ci : *Perdidi annum !* J'ai perdu mon année (1).

(1) Notre missionnaire parle ici des résultats immédiats et visibles; car il sait mieux que personne que les mois durant lesquels la semence reste cachée en terre ne sont

Le 2 *janvier* 1832. Walda-Michaël est arrivé à Adigrâte avec l'intention de repartir dans quelques jours pour aller soumettre Adowa.

Le 3. J'ai souffert d'une maladie très douloureuse à l'estomac, depuis l'arrivée de Walda-Michaël. Je ne suis pas encore bien rétabli, mais graces à Dieu, je n'ai plus de douleur.

Le 26. Walda-Michaël est parti pour Adowa avec très peu de gens. Pendant son séjour ici il m'a donné quatre vaches comme signe d'amitié particulière. En revanche, il ne m'a pas laissé de repos qu'il n'ait eu une paire de pistolets que j'avais gardés pour ma route d'ici à Massowa, et pour lesquels il m'a donné 20 talaris. Pour ne pas offenser un prince abyssin il faut accepter tout ce qu'il lui plaît de donner.

Guêguès, le 16 *mars*. J'ai encore une fois été obligé de prendre la fuite. Aussitôt qu'Oubié eut appris que Walda-Michaël était à Adowa, il passa le Tacazé avec le peu de monde qu'il avait auprès de lui, et, pendant les trois ou quatre jours qu'il attendit sur le rivage l'arrivée de ses gens, tous les chefs d'Enderta, de Tembène, du Tigré et de Schéré allèrent le joindre. Les enfans de Saba-Gadis se retirèrent dans les environs d'Adigrâte pour garder les passages par lesquels Oubié aurait pu entrer dans le

pas des mois perdus. *Voici*, dit saint Jacques, *le laboureur dans l'espérance de recueillir le précieux fruit de la terre attend patiemment les pluies de la première et de la dernière saison.* Chap. V, v. 7.

district d'Agâmé. Oubié voulait les devancer, et il n'était plus qu'à une journée d'Adigrâte quand ils lui coupèrent le chemin. Oubié doit avoir mille chevaux et une quantité de Gallas avec lui. Les partisans des enfans de Saba-Gadis sont en petit nombre; ils n'ont presque que les paysans d'Agamé et quelques Feltals. Quand on apprit à Adigrâte que l'armée ennemie était si près, tout le monde prit la fuite. J'étais disposé à rester pour voir les événemens, mais tout le monde criait en fuyant que j'étais un fou, ce qui épouvanta tellement les gens de ma maison que je me vis enfin obligé de céder à leurs instances, et ce matin je me suis mis en route pour me réfugier au monastère de Débra-Damo; mais connaissant l'avidité insatiable des moines, j'ai résolu en chemin de ne m'approcher d'eux qu'à la dernière extrémité; c'est pourquoi je me suis arrêté ici dans la petite maison d'un prêtre marié, en attendant d'autres événemens. Gnêguès est à environ deux lieues du monastère de Débra-Damo. Le district s'appelle Damoe.

Le 17. Le domestique d'Ali, étant assis ce soir à la porte de ma maison, a été mordu par un serpent. Je me suis souvenu du passage d'Amos, 5. 19. Ali lui a appliqué des charbons vifs sur l'endroit piqué et les a laissés aussi long-temps qu'il a pu les supporter; pendant cinq minutes, la peau étant déjà toute brûlée, il ne sentait nullement la chaleur, et c'était avec la plus grande peine que nous pouvions l'empêcher de dormir. Maintenant à 10

heures il ne sent plus d'autre mal que celui de la plaie produite par le feu.

Le 4 *avril.* J'ai été obligé de me séparer entièrement de Girgis. Les enfans de Dieu, en Europe, me condamneront peut-être d'avoir eu trop de patience avec lui, mais j'en suis plus tranquille. Voici quelle a été sa conduite depuis qu'il est retourné d'Adowa : Quand il vint à Adigrâte, au mois de décembre, je le trouvai froid. Il parlait bien toujours d'une manière évangélique de la grace de Dieu en laquelle il se confiait entièrement, mais je sentais se mêler à l'amour que j'avais pour lui une certaine antipathie dont je ne pouvais pas me rendre compte. Au bout de quelques jours il me dit qu'il voulait aller chercher quelques effets qu'il avait laissés à Adowa, et il partit le lendemain. On me dit qu'il avait une femme cachée dans cette ville ; mais je ne le crus point, parce que je connaissais les mauvaises langues du Tigré, et surtout parce que tout le monde m'avait dit à Gondar qu'il était eunuque. Le 5 janvier il arriva à Adigrâte avec une femme qu'il disait être sa servante, mais le même soir il prouva à tous mes domestiques qu'elle était pour lui plus qu'une servante. Ma première résolution fut de les chasser incontinent tous les deux de ma maison; mais réfléchissant davantage, je me dis que Jésus ne les aurait certainement pas renvoyés aussitôt, et, en conséquence, je résolus d'avoir patience encore quelque temps, dans

l'espoir de faire une impression plus profonde sur son cœur: je ne lui parlai ni en bien, ni en mal, pendant quelques jours. Enfin il m'envoya un domestique pour me demander pardon, mais je me contentai de répondre que je ne voulais point d'intermédiaire. Sur cela il vint lui-même, en pleurant, me raconter comment après quatorze ans de chasteté, il s'était depuis quelques mois laissé enlacer par cette femme. Je le repris doucement, lui disant que je ne m'étonnais point de sa chute, mais que je ne pouvais pas supporter de le voir marcher ainsi dans le chemin de la perdition, et que, tout en compatissant à son malheur, je ne pouvais lui faire que deux propositions, ou d'épouser régulièrement sa concubine, et pour la vie, ou de la chasser incontinent. Il choisit le dernier parti et la renvoya dès le lendemain. Je croyais que cette chute servirait à l'humilier et lui serait utile. Pendant quelques semaines il cherchait toujours la solitude pour pleurer; il ne pouvait ni manger, ni dormir. Il paraissait avoir des remords, mais la suite a prouvé que ce n'était pas une tristesse selon Dieu. Enfin, quand je partis pour Guêguès, il me dit qu'il ne pouvait vivre sans femme, et me demanda permission de faire revenir celle qu'il avait chassée. Tout étonné, je lui fis une exhortation aussi sérieuse que possible, et je finis par lui dire que s'il l'épousait régulièrement et pour la vie, il ne deviendrait pas pour cela mon ennemi, mais que je ne voulais point

qu'elle entrât dans ma maison puisqu'elle est connue pour une femme de mauvaise vie. Il me dit qu'il voulait l'épouser, et il la fit venir incontinent dans la maison qu'il avait louée pour elle. J'attendis encore quelques jours et je lui demandai pourquoi il ne faisait pas bénir son mariage, afin de faire connaître au monde qu'il était régulièrement marié. Sur cela il me répondit, à ma grande surprise, qu'il ne pouvait pas l'épouser pour la vie, mais que ne pouvant pas vivre sans femme, il voulait la garder jusqu'à notre départ pour l'Egypte. Alors je lui dis que, puisqu'il s'était vendu au démon pour vivre dans le péché, après avoir connu la vérité, je ne pouvais plus avoir de communication avec lui; qu'il devait sortir incontinent de ma maison et aller où il voudrait. C'est ainsi que s'est évanouie cette fleur qui me donnait de si belles espérances. Sa chute m'a causé plus de peines que tout ce que j'ai eu à souffrir depuis que j'ai quitté l'Europe.

Adigrâte, le 22 *mai*. Ayant appris que Kidane-Mariam de Gondar devait passer ici un de ces jours, et qu'Oubié s'était retiré jusqu'au Tembène, je suis revenu ici où l'air et la maison sont beaucoup meilleurs qu'à Guêguès. Dans ce dernier endroit je n'ai eu de conversations religieuses qu'avec le prêtre mon hôte, qui est très avide de savoir, mais sans vie. Les autres personnes qui me visitaient ne voulaient jamais comprendre mon Tigré en matière religieuse.

Le 28. J'ai passé trois jours avec les marchands de Gondar, mais Kidane-Mariam a été tellement occupé avec les douaniers que je n'ai pu avoir aucune conversation suivie avec lui. J'ai fait aussi la connaissance de M. Ruppell de Francfort, qui se rend dans l'intérieur avec la caravane ; son principal but est de rassembler tout ce qu'il trouvera d'intéressant en histoire naturelle, principalement en zoologie. Il se propose de rester six ans en Abyssinie. J'espérais qu'il me donnerait quelques nouvelles d'Europe, mais il en est lui-même privé depuis un an qu'il a quitté le Caire (moi depuis 17 mois). Mon domestique Guebrou est aussi parti avec la caravane. Je n'étais pas aussi content de lui ces derniers mois qu'auparavant. Je n'ai rien d'important à alléguer contre sa conduite ; mais se voyant supérieur aux autres en connaissances, il me paraît nourrir un orgueil qui me fait craindre pour lui. Cependant je le regarde comme frère, et j'espère que les contrariétés qu'il rencontrera lui seront avantageuses.

Kidane-Mariam m'a dit que Girgis s'était embarqué à Massowa avec sa concubine, vers le milieu d'avril.

Monastère de Débra-Damo, le 9 *juin*. Tout était de nouveau tranquille. Oubié, après avoir pillé et brûlé Atsbi, et en général tout le district, depuis Tembène jusque sur la frontière des Feltals, s'était retiré au district de Tembène avec l'intention, disait-on, de retourner en Sémène

pour y passer l'hiver. Mais il y a peu de jours, le Fit-Aurari, Guèbre-Amlâc, frère de Saba-Gadis, déserta ses frères et ses neveux pour aller se joindre à un certain Goldja qui gouverne un district entre Antitcho et Adowa, et qui, depuis la mort de Saba-Gadis, ne fait que piller ses voisins et les voyageurs. Walda-Michaël poursuivit aussitôt son oncle avec la moitié de son armée, et alla assiéger la montagne sur laquelle il s'était retiré avec Goldja. En désertant, le Fit-Aurari avait appelé Oubié à son secours, lui promettant de le conduire sûrement à Adigrâte, pourvu seulement qu'il lui rendît le grade de Fit-Aurari que Walda-Michaël lui avait ôté (quand il déserta la première fois, il y a bientôt un an). Pendant que Walda-Michaël assiégeait la montagne, Oubié parut, et le premier, se voyant trop faible pour résister dans la plaine, se retira sur les montagnes à l'ouest d'Adigrâte pour y occuper tous les défilés; mais près de la moitié de ses soldats épouvantés désertèrent. (Il n'y a point de punition pour un simple soldat qui déserte, pourvu qu'il n'emporte point de fusil.) Ce matin, avant le jour, est arrivé un messager qui a annoncé qu'Oubié était à Besate, près de Débra-Damo. Au point du jour tout le monde a pris la fuite vers les montagnes voisines des Feltals (de vrais sauvages) où ils avaient d'avance transporté leur froment, etc. Comme il n'y a rien à acheter, je n'ai pu aller avec les autres; mais vers les neuf heures je me suis mis en route pour Débra-Damo où je suis ar-

rivé heureusement vers les quatre heures du soir. A mon arrivée je suis allé voir le camp d'Oubié qui est à moins d'une lieue du monastère. Je jugeai qu'Oubié a de trois à quatre mille hommes, mais on dit qu'il y a presque autant de femmes que d'hommes.

Le 12. Pendant ces derniers jours Oubié a pris tous les villages des environs. Il y a eu quelques combats partiels entre ses soldats et les paysans, mais il n'est mort que trois ou quatre personnes et il n'y a eu que quelques blessés. Tous les jours Oubié, ou plutôt le Fit-Aurari, Guèbre-Amlâc, a brûlé quelques maisons, mais seulement les meilleures de chaque village. Depuis quelques jours on disait que le jeune Râs Ali-Marié était mort, mais en Abyssinie on ne peut pas savoir la vérité. Quoi qu'il en soit, malgré les prières de ceux du Tigré, Oubié n'a pas voulu aller à Adigrâte. Il est parti ce matin pour rebrousser chemin, mais on ne sait pas encore si c'est pour passer la saison des pluies à Adowa, ou pour repasser le Tacazé. Ce soir on voit plusieurs feux de loin; Oubié détruit probablement un district entre Besate et Antitcho qui est resté fidèle aux enfans de Saba-Gadis. On dit que quand Oubié, qui avait tant jeûné et prié, fut battu par Marié il y a deux ans, il dit que, puisque Dieu donnait la victoire aux méchans, il voulait aussi être méchant afin de prospérer. Depuis lors il a toujours agi d'après cette résolution.

Le 16. Depuis que je suis à Débra-Damo je vois

tous les jours quelques moines, mais ils ne sont occupés que de la guerre. A peine écoutent-ils deux ou trois minutes quand on leur parle de la seule chose nécessaire, excepté le Debtera-Néblou, mon hôte, un brave vieillard dont le cœur n'est pas, à ce que je crois, insensible à l'amour de Dieu. Hier au soir j'eus une petite assemblée de moines et cinq ou six autres personnes. Je les entretins particulièrement de la foi opérante par l'amour en opposition à la crainte légale et servile qui les domine toute leur vie. Ils furent très attentifs jusque vers les dix heures, sans faire aucune remarque ni question importante. Sur leur demande si ceux qui passent leur vie dans le célibat dans notre pays ont autant de mérite que ceux qui sont réellement moines par vœu, je les dirigeai vers leur propre cœur, et quelques-uns confessèrent leurs désirs illicites de manière à ne point me laisser de doute sur leur sincérité. N'était la crainte des hommes, je crois qu'ils déserteraient tous leur couvent.

Le 21. J'ai visité l'église dédiée à l'Aboun Aragâcoi (du mot *Araga* Monter), qui y est représenté tenant la queue d'un serpent qui monte sur un rocher. On voit à côté de l'histoire de son ascension sur le rocher de Débra-Damo. Voici ce que j'ai pu en comprendre : Aragâcoi était l'un des neuf apôtres envoyés en Abyssinie par saint Athanase. Après avoir passé quelques années à instruire le peuple, il désirait se retirer dans quelque solitude, mais ses nombreux miracles attiraient tant de

monde auprès de lui qu'il ne pouvait jamais être seul. Une fois, passant près du rocher de Débra-Damo, il forma le dessein d'y monter pour y passer sa vie seul avec Dieu, et au même instant il vint un serpent long de 80 coudées, qui commença à grimper le rocher; quand Aragâcoi vit qu'il avait la tête sur le haut du rocher, il lui saisit la queue et le serpent le traîna jusqu'au haut. Après y avoir passé quelque temps et reconnu la sainteté du lieu, il forma le projet d'y bâtir un couvent, afin de faire partager son bonheur à ses frères. En conséquence il fit faire une corde par le moyen de laquelle quelques moines montèrent vers lui; et depuis lors il y a toujours eu de deux à trois cents moines, sans que jamais une femme y ait mis le pied.

Ensuite je suis allé voir les tombeaux taillés dans la roche, qui surpassent tout ce que j'aurais attendu en Abyssinie, quoiqu'ils soient bien inférieurs à ceux de Jérusalem. Les moines les creusent pendant leur vie. Dans une de ces grottes j'ai trouvé un moine qui n'en sort jamais, ce qui lui donne une réputation de sainteté dans tous les environs; mais moi je l'ai trouvé rempli de propre justice, et ignorant la justice de Christ. Il ne savait me parler que de lui-même, racontant comment on lui apporte tout ce qui lui est nécessaire dans sa caverne, sans qu'il ait besoin de jamais en sortir pour chercher sa nourriture. Pour le convaincre de péché, j'ai commencé par lui dire que sa vie est en opposition directe avec l'Évangile, car,

ou il n'a point de lumière, et dans ce cas il est un hypocrite de se faire passer pour enfant de lumière, ou il a de la lumière, et alors il pèche contre le précepte de Jésus-Christ, qui veut que ses disciples fassent luire leur lumière devant les hommes, etc. Il a tout écouté sans rien répondre et paraissait très étonné de ce que je pouvais douter de sa sainteté. A la fin il m'a demandé un exemplaire de l'Évangile. A côté de sa grotte il y a une cave, dans laquelle tous les moines affirment que l'Aboun Aragâcoi est encore vivant, ils prétendent même qu'il se manifeste de temps en temps aux plus saints d'entre eux. J'ai voulu y entrer, mais les moines, qui disent qu'on ne peut pas en sortir en vie, ne veulent point qu'on y entre avec une chandelle, et moi, craignant qu'il n'y eut quelque précipice, je n'ai pas voulu y entrer sans lumière.

Adigrâte, le 25. Lors même que l'air de Débra-Damo ne me convienne point, j'aurais désiré y passer encore quelque temps parce que ces derniers jours j'avais eu plusieurs occasions d'annoncer l'Évangile aux moines qui paraissent avoir de l'attachement pour moi; mais ne trouvant point de froment à acheter dans les environs, j'ai été obligé de retourner à Adigrâte où j'arrivai hier en même temps que Walda-Michaël, qui est déjà reparti ce matin sans me donner de réponse directe sur la demande que je lui ai faite de me laisser partir pour l'Égypte.

Le 9 *juillet*. On ne sait pas encore si Oubié a

repassé le Tacazé, mais dans l'incertitude Walda-Michaël est parti pour Antâlo où ses ennemis se sont de nouveau soulevés depuis l'arrivée d'Oubié.

Je lui ai encore demandé de me laisser aller, mais il m'a dit d'attendre encore un peu, sous prétexte qu'il ne peut rien faire à présent pour me faciliter le voyage; cependant il m'a promis de me laisser aller à la fin du mois d'août, m'assurant qu'il n'y aurait alors plus aucun obstacle.

Le 30. Hier matin on entendit de toutes parts les femmes crier : « Aux armes! aux armes! » J'étais allé dans les buissons pour prier, et en revenant on me dit que le Fit-Aurari, Guèbra-Amalac et Goldja n'étaient plus qu'à trois lieues de distance, prêts à piller Adigrâte et tous le district d'Agâmé. Presque tous les habitans d'Adigrâte prirent la fuite avec leur bétail; mais moi, ne sachant où aller, je me dis qu'étant ami depuis longtemps de Fit-Aurari il pourrait bien me laisser tranquille. Ses soldats ont pillé quelques villages entre Damo et Agâmé, mais hier au soir les paysans des villages pillés se réunirent, battirent les gens du Fit-Aurari et de Goldja, reprirent aux deux brigands ce qui avait été pillé, et outre cela plusieurs armes. Aujourd'hui on dit qu'ils sont retournés chez eux avec l'intention de revenir bientôt avec un plus grand nombre d'hommes.

Le 2 *août*. Deux jeunes garçons de 15 à 16 ans, qui avaient servi Girgis pendant plus d'un

an, sans gage, à condition qu'il les conduirait jusqu'en Egypte pour les envoyer de là à Jérusalem, sont arrivés chez moi, venant de Massowa. Leur histoire m'a trop intéressé pour que je la passe sous silence, et je dois dire à la louange de Girgis qu'il a excité en eux le désir de connaître la vérité. Quand Girgis me quitta, au mois d'avril, il partit aussitôt (sans m'avertir) pour Massowa, où il fut obligé de rester près d'un mois faute d'occasion de partir pour Jidda. Méprisé des marchands abyssins qui se trouvaient à Massowa, et sans argent, il fut obligé de vendre ses habits et les petits ornemens de sa concubine pour se procurer la nourriture nécessaire. Quand le jour du départ approcha, ses domestiques, qui avaient déjà souffert de la faim et qui savaient qu'il n'avait plus rien, furent tout étonnés de le voir remplir sa maison de toutes sortes de provisions pour le voyage; mais quand ils lui demandaient d'où il tirait toute cette abondance, il se contentait de leur dire qu'il leur suffisait de voir qu'ils avaient de quoi manger. Enfin le jour du départ arriva et ils s'embarquèrent ensemble pour Jidda; mais quand ils arrivèrent à l'île de Dahlac, Girgis mit à terre ses deux domestiques, leur disant que le Naïb en avait ainsi ordonné et que dans quelques jours il viendrait une barque qui les transporterait à Jidda où il voulait les attendre. En se séparant, la concubine de Girgis, qui ne savait probablement rien de ce qui se passait en secret, pleurait amè-

rement, mais Girgis se contenta de dire d'un ton sévère à ses domestiques : «Comme sainte Hélène fut abandonnée sur la mer et sauvée miraculeusement, ainsi je vous laisse ici; si vous êtes enfans de Dieu il vous sauvera certainement, sinon qu'il vous fasse périr;» et puis il partit. Ces deux garçons furent aussitôt chez le gouverneur de l'île qui les traita très bien pendant quinze jours, mais on ne les laissait aller nulle part seuls. Ils n'avaient besoin de rien, mais un instinct de préservation les rendait inquiets. Ils se disaient l'un à l'autre qu'on voulait les vendre pour être esclaves, ou qu'on ne les traitait si bien que pour les engager à embrasser l'islamisme, et il est vrai qu'on les y exhortait déjà avec beaucoup de promesses, mais toujours avec douceur. Ils s'encourageaient l'un l'autre à tout souffrir et même à mourir plutôt que de renier Christ. Puis ils priaient que Dieu leur fît la grace de confesser Jésus jusqu'à la mort. Au milieu de ces agitations leur hôte leur dit que la barque qui devait les transporter à Jidda était arrivée, et qu'ils partiraient dans deux ou trois jours. A cette nouvelle, ils furent encore plus troublés sans pouvoir se rendre compte de ce qu'ils redoutaient. En attendant, l'un d'eux nommé Hadara avait déjà appris assez d'arabe pour comprendre les expressions les plus familières; en s'informant, ils apprirent que la barque qui devait les prendre était chargée pour le Yémen; alors ils surent qu'ils étaient vendus. Le jour suivant, leur hôte étant absent, ils allè-

rent sur le rivage de la mer où ils trouvèrent un vieillard respectable auquel ils demandèrent conseil, le priant de leur faciliter leur retour à Massowa; leur garde s'y opposait, mais le vieillard seconda leurs intentions et les fit bientôt passer à Massowa. En arrivant ils entrèrent dans la maison de celui qui les avait achetés en secret, et ils ne soupçonnaient aucun mal de sa part, parce qu'auparavant ils avaient logé chez lui avec Girgis; mais il les retint encore plus sévèrement chez lui qu'on ne l'avait fait à Dalhac. Pendant plusieurs jours ils furent gardés dans la maison sans pouvoir en sortir une seule fois. Leur hôte se contentait de leur conseiller avec douceur de rester cachés chez lui, de peur, disait-il, que quelque brigand ne les réclamât comme lui appartenant, mais en secret il défendait à ses domestiques de les laisser sortir. Ces pauvres garçons recommencèrent à se dire l'un à l'autre qu'ils étaient vendus, à s'encourager mutuellement et à demander à Dieu de les préserver de l'esclavage, sinon de leur donner le courage de confesser Jésus-Christ dans toutes les circonstances. Un jour, après avoir ainsi prié, ils trouvèrent moyen de s'échapper et allèrent crier au secours devant la maison du gouverneur (turc), mais il avait trop de monde et d'occupation pour pouvoir les écouter. Pendant qu'ils attendaient qu'on leur donnât audience, leur hôte survint, il voulut d'abord les épouvanter pour les faire retourner à la maison; ensuite il eut recours à la douceur et aux promesses, puis il

voulut les emmener par force. Mais le Naïb les retira chez lui; et c'est seulement alors qu'ils apprirent positivement ce qu'on avait voulu faire d'eux. Girgis, d'accord avec leur hôte de Massowa, Abdou, les avait vendus tous deux pour 30 talaris au frère d'Abdou qui vint les réclamer chez le Naïb mais en vain. On devait le même soir, quand tout le monde serait couché, les embarquer pour les envoyer au Yémen. Le Naïb les a nourris pendant quelques semaines jusqu'à ce qu'il ait eu une occasion sûre de les envoyer jusqu'à Halaï. En attendant, Girgis est parti avec une portion du prix de ces jeunes gens.

Le 12 *septembre*. J'ai reçu la nouvelle de la mort de notre ami Ali d'Egypte. Il était malade depuis plus d'un an, à la suite d'un poison que sa femme lui avait donné par jalousie. Il y a quinze jours qu'il partit de chez moi assez bien rétabli, pour aller réconcilier deux tribus de Schohos au-dessous de Halaï. Là il trouva un vieux musulman qui lui offrit une médecine à la musulmane, en lui disant qu'elle était décisive, qu'elle ne manquait jamais de guérir ou de tuer. Ali, d'après le grand principe de l'Islam, convaincu que si un décret invariable n'avait pas décidé de sa mort, cette médecine ne pourrait que le guérir, lui dit qu'il voulait la prendre. Il la prit et mourut le lendemain.

Le 15. Je viens de passer deux mois avec un grec, Démétros, de Thessalonique, qui a déjà passé vingt-deux ans en Abyssinie. A notre arrivée

dans le pays, il avait tâché de nous noircir auprès de Saba-Gadis dont il était le favori; c'est pourquoi j'ai cru devoir lui témoigner d'autant plus d'amitié, ce qui a fait une bonne impression et sur lui et sur ceux qui l'avaient entendu précédemment dire que nous n'avions point de religion. Il déplorait souvent la corruption de sa vie et le malheur qu'il a eu de venir dans ce pays pour y perdre le sentiment de la crainte et de l'amour de Dieu. Arrivé dans ce pays à l'âge de dix-huit ans, il a résisté pendant cinq ans aux intrigues des femmes qui voulaient le corrompre; jusqu'à ce qu'enfin il fut entraîné dans le crime par une dame qui lui avait donné de l'eau-de-vie dans du vin pour l'enivrer. Pendant quelques jours il pleurait continuellement, mais enfin il se dit à lui-même dans une espèce de désespoir, que puisqu'il avait perdu son innocence, il voulait se livrer aux désirs de son cœur. Depuis lors il cessa de lire la Bible et devint pire que les Abyssins. Cependant il sait encore les quatre Evangiles et les Psaumes par cœur. Il est parti ce matin pour aller rejoindre sa famille à Axum, résolu, du moins en apparence, de retourner à Dieu.

Débra-Damo, le 22. Ayant appris qu'Oubié, qui a passé la saison des pluies dans le Tigré, devait partir un de ces jours d'Adowa pour marcher contre le district d'Agâmé avec une nombreuse armée, je me suis encore une fois réfugié dans ce monastère où les moines me témoignent toujours

de l'amitié. On me dit qu'Oubié s'informe toujours de moi, et qu'il est résolu, s'il me trouve à Adigrâte ou ailleurs, de réparer le tort qu'il me fit dans un moment d'impatience, à mon retour de Gondar. (Il avait refusé de recevoir un domestique que je lui avais envoyé.) Les fils de Saba-Gadis sont épouvantés; mais une bataille qu'ils ont gagnée dernièrement et qui a mis quelques chefs de Tembène en leur pouvoir, les a un peu encouragés.

Le 3 *octobre*. Je viens de passer dix jours à Adigrâte avec Walda-Michaël qui est très abattu parce qu'il a très peu de monde, et que les paysans d'Agâmé sont fort épouvantés. Son ami intime, Bélata-Darasso, qui m'avait si bien reçu à Fursogué, près du Tacazé, à mon retour de Gondar, m'a donné plusieurs occasions d'annoncer l'Evangile aux soldats. Ils partirent hier pour aller à la rencontre d'Oubié qui n'est plus qu'à deux petites journées d'Adigrâte.

Le 6. Avant-hier le fils de Saba-Gadis, Cassaï, livra un combat aux gens d'Oubié. Il en tua une dizaine et prit quelques chevaux. Cela a tellement encouragé les gens d'Agâmé, qu'il n'est pas, dit-on, resté un seul paysan qui ne soit allé joindre Walda-Michaël pour défendre leur moisson qui est commencée. Les prêtres même sont allés à la guerre. Un de ces jours sans doute l'affaire du Tigré sera décidée.

Le 8. Un jeune Galla, qui vient deux fois par jour me voir, m'intéresse beaucoup par le désir

qu'il a de connaître la vérité. Aujourd'hui il m'a raconté l'histoire abrégée de sa vie. Fait prisonnier et esclave à l'âge de 14 ans (il n'en a pas encore trente), il fut vendu à un maître de Godjam qui après l'avoir fait baptiser, le mit bientôt en liberté. Libre, il aurait pu retourner en son pays qui n'est pas éloigné de Godjam; mais il ne voulait pas être chrétien sans connaître les vérités du christianisme. Sans secours, et pour ainsi dire sans maître, il est parvenu à comprendre passablement bien l'éthiopique. Maintenant il prépare lui-même son parchemin pour apprendre à écrire; et quoiqu'il n'ait jamais eu de maître, son écriture est très lisible. Jusqu'ici il n'avait aucune idée de la différence qu'il y a entre l'Evangile et les écrits humains, mais maintenant il étudie les Epîtres avec la plus grande assiduité. Il y a trois ans qu'il alla voir ses parens, pour engager son père à venir dans le pays d'Amhara et à y embrasser le christianisme. Son père lui répondit qu'il n'avait point d'objection à embrasser le christianisme; mais qu'ayant toujours été libre, il ne pourrait point supporter d'être traité comme esclave dans le pays d'Amhara; « mais va, ajouta-t-il, et amène ici un prêtre chrétien pour nous instruire et nous baptiser, nous nous soumettrons tous à son instruction. » Ce jeune homme retourna en Amhara, mais il ne put pas trouver de prêtre intelligent qui voulût l'accompagner dans son pays. En conséquence il résolut de se faire consacrer lui-même pour le *ministère;* il se fit

moine à Gondar et vint au Tigré où était l'Abouna, pour recevoir l'imposition des mains; mais à son arrivée, l'Abouna venait de mourir, et il est resté dans le Tigré depuis plus de deux ans pour attendre l'arrivée d'un nouvel Abouna. Il y a quelques dangers à aller chez les Gallas à cause de leurs habitudes meurtrières. Un Galla, par exemple, qui n'a encore tué personne, est méprisé de toutes ses connaissances, et sa femme encore davantage. Quand celle-ci va puiser de l'eau ou chercher du bois, la femme d'un homme qui a tué quelqu'un l'attend à côté de sa maison et lui prend sa charge par force, sans qu'elle ose ni se défendre, ni même crier au secours; en revanche, elle cherche à se venger sur son mari, et celui-ci ne peut plus avoir de paix dans sa maison qu'il ne lui ait prouvé par des marques sûres qu'il a tué un homme. Le pays des Gallas est un vaste champ qui demande l'attention des chrétiens et qui offrirait peut-être moins de difficultés aux messagers du Christ que les peuples qui ont des systèmes plus complets d'idolâtrie et de superstitions anti-chrétiennes; mais je ne conçois point comment on peut l'aborder sans l'aide d'une ou deux stations de missions dans l'Abyssinie chrétienne.

Le 6 *novembre*. Il a encore plu au Seigneur de me visiter par une maladie assez sévère, mais dont, par sa grace, je suis à peu près rétabli, quoique depuis plusieurs jours je n'aie d'autre nourriture que du pain sec, parce qu'on ne peut absolument rien acheter à Débra-Damo qu'un peu d'orge, et

cela même avec beaucoup de peine. Dans l'état actuel des choses, les chemins sont si déserts, à cause des voleurs, que les mendians même n'osent pas passer, par crainte qu'on ne leur dérobe leurs lambeaux. Quand je revins d'Adigrâte, il y a un mois, Oubié était dans le district de Haramâte qu'il a entièrement détruit. Dans une seule nuit ses soldats tuèrent près de 300 femmes et enfans; on dit qu'il en a témoigné du mécontentement. Pendant qu'Oubié était à Haramâte vint la nouvelle qu'Aligas-Faris était allé dans le pays d'Amhara, et qu'il avait fait prisonnier le gouverneur de Gouderou, Ahmadé. Sur cette nouvelle, Oubié renvoya tous ceux du Tigré qui étaient avec lui, et fit semblant de partir pour le Sémène. Il passa par Antâlo, et le bruit courait qu'il avait repassé le Tacazé. En conséquence, les fils de Saba-Gadis partirent pour Adowa; mais pendant qu'ils détruisaient et brûlaient le district de Goldja, ils reçurent la nouvelle qu'Oubié était entré dans le district d'Agâmé. Ils rebroussèrent chemin, et quand ils arrivèrent le 1er novembre, ils trouvèrent Oubié campé près du village d'Adigrâte. Le 2 ils se reposèrent, et samedi, le 3, ils lui livrèrent une bataille où ils furent battus. Oubié a perdu environ 500 hommes, mais il a fait une quantité de prisonniers. En attendant les événemens, je suis renfermé ici sans prévoir le moment où je pourrai partir pour l'Egypte, et je n'ai plus qu'environ 50 talaris en ma possession; mais comme je suis venu dans ce monde, ainsi j'en

sortirai. Jusqu'alors Celui qui est le Sauveur de tous les hommes me donnera le nécessaire.

Pendant ma dernière maladie j'ai eu plusieurs fois l'occasion de prêcher l'Evangile, tant aux moines qu'à plusieurs pélerins qui sont venus pour assister à la fête annuelle de l'Abouna Aragâcoi, qui a eu lieu il y a quinze jours. La plupart des moines sont devenus mes ennemis et m'appellent musulman, parce que je condamne l'adoration de la vierge Marie et que je n'ai point de confiance à son intercession; mais les plus instruits, et par conséquent les plus influens, me témoignent toujours de l'amitié: il y en a même quelques-uns qui condamnent l'adoration des créatures et qui commencent à douter si l'invocation de la Vierge est permise, mais je n'en connais aucun qui cherche sincèrement le Sauveur.

Le 14. Mon domestique Guébrou, qui a passé la saison des pluies avec l'armée d'Oubié, où il a deux frères, est arrivé ici. Il désirerait vivement m'accompagner jusqu'en Egypte, comme domestique sans gage, pour la seule raison, dit-il, qu'il se sent encore trop faible pour résister tout seul aux tentations du monde et à l'opposition des ennemis de l'Evangile. J'avais déjà ouï dire qu'il rendait témoignage à la vérité tant par sa conduite que par ses paroles; mais ce qui m'a causé beaucoup plus de joie, c'est de voir qu'il est beaucoup plus sensible à sa faiblesse et à la corruption de son cœur qu'auparavant.

Il y a environ deux mois qu'on m'avait dit que mes effets avaient été brûlés à Adowa avec une partie de l'église, mais je croyais qu'il en était resté quelque chose. Guébrou vient de me dire qu'il n'est rien demeuré d'entier qu'une caisse de livres contenant les Actes des apôtres et les Epîtres en amharique; les autres livres qui ne sont pas entièrement brûlés sont tout gâtés et hors d'usage. Depuis le mois de février 1831 que je quittai Adowa, les routes n'ont jamais été praticables, et à Adowa, les petits gouverneurs des environs mettent aux fers tous ceux qu'ils supposent avoir un peu d'argent, tellement que si j'y étais allé, je n'aurais pu obtenir mes effets et j'aurais été obligé de donner tout ce qui me restait pour me délivrer des fers et des coups. Avant l'incendie de mes effets j'avais profité d'un moment favorable pour faire venir le dictionnaire de Golius.

Le 21. Avant-hier les enfans de Saba-Gadis se sont rendus à Oubié pour l'empêcher de détruire entièrement leurs districts et pour racheter les prisonniers qui étaient cruellement maltraités par ses soldats. Il les a bien reçus et leur a donné environ la moitié du gouvernement de leur père. Les officiers d'Oubié voudraient donner tout le gouvernement du Tigré à Walda-Michaël, parce qu'il s'est bien battu, mais Oubié n'a pas encore voulu y consentir.

Le 23. Le frère de Guébrou est venu prendre celui-ci par force. Le pauvre garçon a beaucoup

pleuré, mais sa résistance ne lui a servi de rien. Tous les moines se sont mis du côté de son frère, et il été obligé de partir. Ses sanglots m'ont beaucoup touché, mais j'ai pu le remettre, avec confiance, à Dieu et à la Parole de sa grace; le Seigneur est puissant pour achever de l'édifier et lui donner enfin l'héritage avec tous les saints. J'aurais beaucoup de bonnes choses a dire de lui à la gloire de Dieu, mais le souvenir de la triste histoire de Girgis me force à garder le silence et à ne me réjouir qu'avec tremblement.

Le 26. Walda-Michaël voyant ses espérances évanouies, a enfin consenti à me laisser partir, et je me prépare à quitter demain ce pays si Dieu le permet. Je n'ai que peu de nouvelles de l'intérieur. Le pays a été tranquille depuis un an et le peuple paraît être content du jeune Râs Ali. Le Râs Ali-Marié, voyant l'horreur que le peuple avait du nom de Marié, n'a conservé que le nom d'Ali qui est un nom musulman, parce que sa mère, avant son mariage, était musulmane du Gouderou. Ali est petit-fils de Gougsa, et non son neveu, comme je croyais. Depuis mon retour de Gondar le roi Guégar a été détrôné et remplacé par un roi Joas que je ne connais point, mais il y a un an que Guégar le fit accuser par de faux témoins d'avoir invité Aligas-Faris à aller prendre possession du gouvernement du Râs-Ali. En conséquence Joas fut détrôné et remplacé par Guébra-Christos; on dit de plus que le vieux roi Gué-

gar l'a fait empoisonner. Je ne sais pas quel est le nom du nouveau roi.

Massowa, le 10 *décembre*. Quand je quittai Débra-Damo, le 27 novembre, tous les moines les plus respectables m'accompagnèrent jusqu'à l'endroit où l'on descend la montagne, quelques-uns descendirent avec moi. En me séparant d'eux je les exhortai encore avec douceur à donner leurs cœurs à Jésus sans réserve, et à tout attendre de sa grace. Un savant Alaca, Walda-Sélassé de Schoa, qui venait tous les jours me voir pour me faire une quantité de questions dogmatiques, mais pour lequel je n'avais point d'attachement particulier parce qu'il s'opposait toujours à ce que je disais et cela du ton le plus sec, se mit tout d'un coup à pleurer, et me dit en présence de tous les moines : « Maintenant que vous partez, je vous demande pardon de toutes les peines que je vous ai causées. J'avais entendu parler de vous à Gondar et votre doctrine avait excité en moi des doutes sur plusieurs points. Mon principal but en venant ici était de vous voir et d'entendre les preuves que vous aviez pour votre doctrine contre la nôtre. Je vous ai résisté autant que j'ai pu, quoique je fusse déjà convaincu de la vérité de vos paroles, mais c'était pour avoir plus de preuves. A présent que nous nous séparons, peut-être pour la vie, je dois vous ouvrir mon cœur. C'est vous qui m'avez ouvert les yeux; je logerai vos instructions dans mon cœur, et je m'appellerai publiquement

votre disciple. Vous êtes mon père... » En disant ces mots il se mit encore à pleurer, et pendant qu'il était appuyé en pleurant contre un rocher, je partis et je vins coucher à Facada, à trois lieues à l'est de Débra-Damo, où je logeai chez les parens d'un de mes domestiques. Le district s'appelle Goula-Macada. Les gens du district ont donné 60 sacs de miel à Oubié pour l'empêcher de piller leurs biens.

Le 28. Je trouvai Oubié à Béhâte avec son armée, et je m'y arrêtai quatre jours. Oubié m'a très bien reçu, quoiqu'il ait plusieurs raisons de ne pas aimer les blancs. Au moment de mon arrivée il me témoigna du regret de ce qu'il avait refusé de recevoir mon domestique à mon retour de Gondar, et puis il me demanda pourquoi je n'étais pas allé vers lui plus tôt; à quoi je répondis qu'en venant d'Adowa j'avais promis à Walda-Michaël de ne pas aller vers ses ennemis. Cette franchise ne lui déplut point. C'est le jeune prince Técla-Georgis, mon ancien ami d'Adowa, qui m'introduisit. Je crois qu'il eut plus de joie de me revoir qu'il n'en aurait eu de revoir son père. Il avait déjà dit à Oubié et à ses officiers tout ce qu'il avait pu comprendre de mes principes religieux; c'est pourquoi j'ai eu tous les jours plusieurs occasions d'annoncer l'Evangile dans la tente d'Oubié, et chez ses principaux officiers. J'ai cru devoir éviter de blesser leur sentiment et j'ai tâché de leur dire ce qu'il y a de positif dans la religion plutôt que

de les contredire lorsqu'il n'était pas absolument nécessaire ; mais une fois que, la tente d'Oubié étant remplie de monde, un prêtre me demanda subitement pourquoi je ne voulais pas qu'on appelât Marie *mère de Dieu*, je lui répondis simplement que Jésus-Christ, étant vrai Dieu et vrai homme, je ne m'opposerais point à ce que, dans un sens, on appelât Marie *mère de Dieu ;* mais pourvu qu'on n'en tirât pas la conséquence qu'il faut l'invoquer et l'adorer, parce qu'une faible créature ne peut être placée à côté du seul vrai Dieu et Sauveur du monde dans l'œuvre de notre rédemption. D'ailleurs notre raison trouve toujours de la contradiction dans le titre de *mère de Dieu* ; c'est comme si l'on disait que l'Eternel, le Créateur de l'univers, a tiré son origine d'une créature d'un jour. Il vaudrait mieux l'appeler simplement *mère de Jésus*, comme les apôtres l'appelaient, et croire, comme le dit l'Evangile, que si nous imitons Marie dans sa foi, son humilité, son amour et son obéissance, Jésus-Christ s'unira à nous aussi étroitement qu'à Marie. Oubié m'interrompit en disant : « Il faut avouer que nous sommes beaucoup trop hardis d'appeler Marie mère de Dieu, sans y être autorisés par l'Evangile ; je suis aussi d'avis qu'il vaudrait mieux l'appeler *mère de Jésus.* » Quand on vient à l'article de la justification par la foi, tous les Abyssins sans exception se contentent de dire, dans un sens très vague, que comme les œuvres ne servent de rien sans la

foi, ainsi la foi ne sert de rien sans les œuvres. Ils croient que la foi avec le baptême est suffisante pour la justification d'un homme qui n'était pas chrétien auparavant, mais que Dieu demande du pécheur pour les péchés qu'il a commis après le baptême, une satisfaction, comme le jeûne, les aumônes, etc. Il y en a quelques-uns qui croient à la prédestination absolue, non-seulement du sort futur des justes et des pécheurs, mais aussi de toutes les actions qui se commettent dans le monde. Tous croient que le moment de la mort des individus est décrété dès longtemps et qu'il n'y a point de moyen d'y échapper. Oubié ne veut point qu'on dise de lui qu'il ait jamais formé la résolution de faire le mal, mais il avoue que ses soldats en font beaucoup contre sa volonté, ce qu'il prouve en les punissant très sévèrement. Il en a battu plusieurs en ma présence pour avoir volé du froment; mais malgré cela le froment de Behâte a été entièrement dérobé. Les exemplaires de l'Evangile en éthiopique et en amharique ont tous été distribués; j'ai chargé le secrétaire d'Oubié, Walda-Téclé, que je connaissais d'avance, de distribuer ce qui reste des Actes des apôtres et des Épîtres à ceux qui les désireront. Walda-Téclé a donné l'exemplaire des quatre Evangiles que je lui avais donné à Gondar à Walda-Selassé, gouverneur de Walcait, qui le lit, dit-on, jour et nuit et qui demande toujours où l'on pourrait avoir le reste du Nouveau-Testament en amha-

rique. Avant mon départ Oubié ordonna à Walda-Michaël de me bien recommander à Guidié, douanier et chef du district de Halaï, pour me faire passer sûrement à Massowa. Le pauvre Walda-Michaël pleurait quand je lui dis adieu, mais il se contenta de me dire de ne pas l'oublier. Oubié, en partant le 3 décembre, m'envoya 30 talaris pour me faciliter le voyage. Ainsi tous les grands d'Abyssinie qui me connaissaient se considèrent comme mes amis.

Le 3 *décembre*. Je quittai Behâte pour venir à Halaï par le même chemin que nous avions pris en allant. Tous les villages étaient déserts, parce que les habitans s'étaient tous réfugiés avec leur bétail dans les montagnes des Schohos, craignant que l'armée d'Oubié ne passât par ce chemin. Le premier soir nous couchâmes à Tohonda (non *Dohono*, comme nous l'avions compris en venant), où les trois ou quatre personnes qui s'y trouvaient nous préparèrent un bon souper et nous firent leurs excuses de ne pas pouvoir nous recevoir comme elles le voudraient, parce que tout leur bien est caché dans les montagnes. Le lendemain nous arrivâmes à Halaï où je trouvai cinq ou six chefs des Schohos-Hassaorta (Satt-Hazaorta) que nous avions vus enchaînés lors de notre premier passage à Massowa. Ils me reconnurent aussitôt et se dirent l'un à l'autre : « C'est celui qui nous donna deux talaris en passant à Massowa. » (Nous leur avions donné cela pour se procurer la nourriture nécessaire.) De Ha-

laï à Massowa, *et vice versa*, on ne pourrait pas voyager sans un guide de cette tribu de Schohos à laquelle il faut se faire recommander, en allant, par le naïb de Massowa, et, en venant, par le gouverneur de Halaï. Les Schohos-Hassaorta ont une douzaine de petits chefs qui ont à leur tour le droit de conduire les voyageurs, mais ils arrangent cela après avoir fait le marché; ils prennent ordinairement dix talaris pour conduire un blanc à travers leur territoire, mais ils consentirent à me prendre, comme un homme du pays, pour un talaris et demi. Ils me dirent que M. Salt leur avait donné 150 talaris pour le conduire de Massowa à Halaï.

A Halaï je trouvai un Arménien qui s'appelle Bethléem et qui vient des Indes avec un domestique portugais; mais il est si réservé et si secret que je n'ai rien pu savoir du but de son voyage. Il me dit qu'il était de Tiflis en Géorgie; il parle bien l'anglais et l'arabe. Quoiqu'il eût donné dix talaris à son guide et qu'il fût avec une caravane, il a eu beaucoup de difficultés avec les Schohos. Ils ne voulaient point le laisser passer qu'il ne leur donnât davantage, jusqu'à ce que, après avoir été arrêté trois jours, il envoya avertir le naïb qui vint aussitôt lui-même pour le faire passer.

Le 6. Je quittai Halaï avec le cœur oppressé, en jetant le dernier regard vers le pays où je viens de passer trois années. En passant à Halaï, il y a trois ans, je me disais que, si je pouvais contribuer en quelque sorte au salut d'un seul pécheur, je me ré-

jouirais d'être venu dans ce pays; et maintenant il me semble que s'il ne restait qu'un seul homme en Abyssinie qui ne connût point Jésus, je m'estimerais heureux de consacrer ma vie pour le ramener au bon berger. En marchant je rendais grace à Dieu de tout le bien qu'il m'a fait dans ce pays; mais une voix s'élevait dans mon intérieur qui ne savait dire que *grace! grace!*

Le 9. J'arrivai à Dohono (Arkiko) au lever du soleil. Mon guide Hassaorta s'est très bien comporté; c'est pourquoi je lui ai fait présent d'une ânesse qui vaut deux ou trois talaris, ce dont il a été très content. Le naïb m'a très bien reçu, probablement beaucoup mieux que si nous lui avions donné les 1,000 talaris qu'il exigeait à notre premier passage (M. Ruppell en partant pour l'Abyssinie lui en donna 170); mais sachant qu'il a l'habitude de prendre les mulets des blancs qui reviennent de l'Abyssinie, je lui fis présent des deux miens. Il ne les aurait pas pris par force; mais tout le monde le craignant, personne n'aurait osé les acheter. A mon arrivée le naïb me dit que, dans deux ou trois jours, il partirait une barque pour Jidda avec le caïm-macâm ou gouverneur de Massowa.

Le 10. J'arrivai à Massowa où je trouvai M. Coffin très embarrassé de ce qu'il devait faire des fusils que le gouvernement anglais lui avait donnés pour le gouverneur du Tigré, parce qu'il n'y a pas maintenant de gouverneur du Tigré indépendant. Oubié est dépendant du Ras-Ali et le Tigré est dé-

pendant d'Oubié. Coffin me remit une lettre très fraternelle de MM. Jowett et Coates, du mois de juin. Il y avait deux ans que je n'avais reçu de lettres d'Europe ; ce fut vraiment un baume pour mon cœur abattu. La nuit du 12 au 13 je m'embarquai à Massowa, et le 2 janvier 1833 j'arrivai à Jidda, où le brave Moalem-Yousouf me reçut avec son hospitalité accoutumée. Les officiers de la corvette *Benâres*, que je trouvai à Jidda, m'ont aussi témoigné la même amitié que si j'avais été leur proche parent.

Le 6 *février* 1833. Le capitaine Wilson, de Bombay, eut la complaisance de me prendre pour Suez sur son bâtiment à vapeur, et le 16 du même mois j'arrivai heureusement au Caire.

FIN.

00088456

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016